

# Le Monde

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE - N° 15010 - 7 F

JEUDI 18 JUILLET 1996

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

## Nucléaire défaillant

Des défauts ont été détectés sur des réacteurs nucléaires français. p. 26

## Protection des déchets radioactifs

Les déchets radioactifs de la Hague devront être protégés plus efficacement et beaucoup plus longtemps. p. 26

## Un monde inégal

Les inégalités s'accroissent entre pays riches et pays pauvres, ainsi qu'à l'intérieur même des nations en forte croissance. p. 2

## La guerre en Tchétchénie

L'armée russe a bombardé la maison du chef des indépendantistes tchétchènes, Zelimkhan Iandarbiev. p. 4

## Bill Clinton recule sur Cuba

Le président américain cède aux pressions européennes contre le renforcement de l'embargo sur Cuba. p. 4

## Un missile européen

La France propose à la Grande-Bretagne et à l'Allemagne de construire en commun un missile de croisière européen. p. 4

## Gens de mer



Anne Liardet et Joseph Le Guen partagent une passion aventureuse pour l'Atlantique. Quatrième volet de la série « Gens de mer », d'Annick Cojean. p. 10

## L'Europe aide ses éleveurs

Bruxelles prépare un plan d'urgence pour venir en aide aux éleveurs menacés de faillite par la crise de la « vache folle ». p. 26

## La MGM vendue

Les studios de la MGM ont été vendus au milliardaire américain Kirk Kerkorian. p. 14

## « Crash » le scandaleux

Le film le plus controversé du Festival de Cannes arrive sur les écrans. p. 23

Allemagne, 3 DM; Autriche, 9 S; Belgique, 25 BF; Espagne, 200 Ptas; France, 25 F; Grèce, 200 Dr; Italie, 1.400 L; Japon, 2.000 Y; Pays-Bas, 100 Gld; Portugal, 200 Esc; Royaume-Uni, 50 P; Suisse, 200 Fr; USA, 2,50 \$.

M 0147-0718 - 7.00 F

## Plusieurs dizaines de villes touchées par la restructuration des armées

L'Ile-de-France et la Lorraine seront parmi les plus affectées

ÇA NE FAIT DRÔLE, TOUS CES RÉGIMENTS QUI VONT ÊTRE DISSOUS !



CHARLES MILLON, ministre de la défense, devait annoncer, mercredi 17 juillet, le plan des restructurations de l'armée de terre pour 1997, 1998 et 1999. Ce plan, présenté aux commissions de la défense de l'Assemblée nationale et du Sénat, prévoit la dissolution de 38 régiments ainsi que de nom-

breux transferts, délocalisations et transformations. Le Monde publie la liste des régiments dissous et des unités transférées. En Ile-de-France, huit unités doivent être dissoutes de 1997 à 1999. Le centre des sports militaires sera transféré à Fontainebleau. Plusieurs centres d'instruction de préparation mili-

taire seront dissous, comme par exemple, en 1997, ceux de Bastia, de Caen, de Rouen et, en 1998, ceux de Strasbourg, Clermont-Ferrand, Châlons-en-Champagne, Brive, Metz, Angers et Poitiers.

Lire page 6 et notre édition page 12

## 2,5 milliards de francs pour aider la Corse

Le soutien de Paris s'ajoute à celui de l'Europe



ALAIN JUPPÉ, qui se rend en Corse les 17 et 18 juillet, devait annoncer une série de mesures pour le développement économique de l'île. Une zone franche sera créée pour cinq ans, permettant aux entreprises de bénéficier d'allègements de charges sociales et fiscales. L'agriculture recevra des aides et un emprunt sera lancé

par la collectivité territoriale de Corse. Une charte culturelle visera à protéger la langue corse. Le coût de ce dispositif pour l'Etat dépassera 700 millions de francs. Les crédits européens avoisineront 1,8 milliard sur la période 1994-1999.

Lire page 5

## L'Autriche ne veut pas être mangée à la sauce allemande

BONN

de notre correspondant

« Parler la même langue, voilà ce qui nous sépare », ce célèbre propos de l'écrivain autrichien Karl Kraus décrit toujours avec autant de pertinence les relations compliquées entre Autrichiens et Allemands. Relations cordiales, à n'en pas douter, mais non dépourvues d'ambiguïté ni de méfiance. « Nous abordons nos rapports avec l'Allemagne sans aucun sentiment d'infériorité, ni peur de l'Anschluss », disait le président autrichien Thomas Klestil il y a deux ans et demi, lors d'un voyage en Allemagne. Cette profession de foi, qui se voulait rassurante, indiquait cependant fort bien la nature du problème : entre les deux pays de langue allemande règne une formalité trompeuse.

Certes, sur le plan politique, les deux Etats partagent le même point de vue sur la plupart des grands sujets européens, à l'exception du maintien à long terme de la neutralité autrichienne. On devrait constater cette harmonie à l'occasion de la visite à Vienne du chancelier Kohl, les mercredi 17 et jeudi

18 juillet. De façon très étonnante, c'est la première fois depuis 1984 que le chancelier effectue une visite officielle à Vienne, lui qui s'est flancé à Linz, sur les bords du Danube, lui qui passe en Autriche toutes ses vacances d'été et se soumet chaque année à une cure d'amaigrissement pascal dans la région de Salzbourg.

L'Autriche, un pays si proche de Bonn... « On a parfois l'impression (fausse) que le chancelier allemand, prend notre pays pour une partie de l'Allemagne », commentait récemment un éditeur autrichien du *Kurier* viennois. Autrement dit, pour reprendre une formule teintée de « villégiature », les Autrichiens ne veulent pas devenir le dix-septième Land. C'est pourquoi, lors de grandes réunions internationales, les hauts fonctionnaires du gouvernement viennois se piquent de parler la langue de Shakespeare en présence de leurs homologues allemands. Une façon amusante de souligner l'indépendance de leur pays, mais qui a le don d'agacer terriblement les dirigeants de Bonn.

Autre exemple classique : il arrive qu'une

grande chaîne de télévision publique ou un quotidien aussi sérieux que la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* qualifient d'« allemands » de grands auteurs littéraires autrichiens comme Peter Handke, Ingeborg Bachmann ou Thomas Bernhard... A chaque fois, le sang des diplomates autrichiens ne fait qu'un tour. Même chose lorsque, pour faire plaisir à quelques collègues autrichiens invités à dîner, des officiels allemands font servir au dessert un *Apfelstrudel*... recouvert d'une inconcevable sauce à la vanille.

Pour se venger, les gens de Vienne qualifient encore aujourd'hui les Allemands de passage de *Piefkes* (« Prussiens », du nom d'un compositeur de musique militaire). C'est à de petits détails de ce genre qu'on remarque une fois de plus que Karl Kraus avait raison lorsqu'il écrivait : « Les Allemands voudraient mais ne peuvent pas connaître les Autrichiens. Les Autrichiens pourraient mais ne veulent pas connaître les Allemands. »

Lucas Delattre

## Tourisme à l'usine

CHACQUE ANNÉE, dix millions de vacanciers se passionnent pour l'univers des centrales nucléaires, s'initient aux mystères de la fabrication de la liqueur Bénédictine ou aux méthodes de travail des stations de météo-France. En plein essor, ce tourisme d'un type nouveau relève la fascination naissante des Français pour leur patrimoine industriel. Les entreprises l'ont bien compris : elles sont de plus en plus nombreuses à ouvrir leurs portes, afin d'établir un lien de proximité avec le visiteur. Très impliquée dans ce domaine, EDF en profite pour tenter de rassurer le public sur le contrôle et la sûreté de ses installations.

Lire page 7

## Jacques Chirac, les taux et les faits

EN DÉNONÇANT avec force,

dimanche 14 juillet, le niveau « nettement trop élevé des taux d'intérêt en France », Jacques Chirac a pris les milieux économiques et financiers à contre-pied. Les opérations de marché attendaient plutôt du chef de l'Etat qu'il saisisse l'occasion de ce rendez-vous télévisé pour souligner les succès obtenus sur le front monétaire. Alors que le chômage continue à progresser, que la fracture sociale reste entière et que la croissance économique est en panne, le président de la République n'a pas tant de sujets de satisfaction pour qu'il puisse s'offrir le luxe de les passer sous silence et même, ainsi qu'il l'a fait, d'y voir motifs à se plaindre.

Depuis la fin du mois d'octobre, les taux d'intérêt à court terme ont baissé de plus de 3,5 % en France, une décade d'une ampleur et d'une rapidité sans précédent dans l'histoire monétaire française. Les rendements à trois mois s'établissent à 3,70 %, leur plus bas niveau depuis vingt-cinq ans. La France possède également les taux à long terme, essentiels pour le financement de l'économie car ils servent de référence aux investissements des entreprises et aux crédits immobiliers, parmi les plus bas du monde (seuls les Pays-Bas, la Suisse et le Japon présentent des rendements obligataires inférieurs). Même l'Allemagne se re-

trouve distancée. Personne n'aurait pu en vouloir au chef de l'Etat s'il avait choisi d'auto-célébrer, en ce jour de fête nationale, cette victoire monétaire éclatante, totale et inespérée. Il a au contraire préféré faire part publiquement de son insatisfaction.

L'intervention du président de la République apparaît, sur le principe, très saine. Elle a pour mérite de ramener la politique monétaire sur le terrain de la discussion démocratique, alors que certains experts et techniciens voudraient à tout prix l'en tenir éloignée. Le fait que la Banque de France soit devenue indépendante du gouvernement ne doit pas empêcher les

hommes politiques de livrer leurs opinions sur le niveau des taux d'intérêt. L'institut d'émission ne se prive pas, de son côté, de prodiguer ses conseils au gouvernement sur la politique économique, appelant à la réduction des déficits publics, à la modération salariale et à la diminution du poids des prélèvements obligatoires.

Certes, en Allemagne, il ne vien-

drait pas une seule seconde à l'esprit du chancelier Helmut Kohl de s'en prendre ouvertement à la po-

litique de la Bundesbank. Il sait que l'opinion publique allemande, qui fait une confiance totale à la banque centrale pour combattre l'inflation, le mal suprême outre-

Rhin, sanctionnerait durement, sur le plan électoral, un tel interventionnisme. Aux Etats-Unis, en revanche, la Maison Blanche, la plus souvent par la voix des conseillers économiques du président, donne régulièrement son avis sur les décisions de la Réserve fédérale.

L'analyse du chef de l'Etat sur les taux d'intérêt a aussi le mérite de révéler au grand jour le débat qui agite aujourd'hui les experts économiques. En évoquant le recul des prix à la consommation et le coût réel élevé du crédit (plus de 7 %) pour les PME, Jacques Chirac a repris à son compte l'analyse récemment développée par de nombreux économistes et chefs d'entre-

prise. Pour les experts de la Banque des règlements internationaux (BRI), de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), pour le président de la Générale des eaux, Jean-Marie Messier, et l'ancien ministre de l'économie et des finances Alain Madelin, les économies de l'Europe continentale sont confrontées à de telles forces déflationnistes (baisse conjuguée des prix, des revenus, de la production) qu'elles ont besoin, pour sortir la tête hors de l'eau, d'un choc monétaire de grande ampleur.

Pierre-Antoine Delhommais

Lire page 21

## L'aigle jaune



BIARNE RIIS

APRÈS sa superbe victoire, mardi 16 juillet, construite dans l'ascension du sommet de Lourdes-Hautacam, Biarne Riis devrait s'imposer dans la 83<sup>e</sup> édition du Tour de France. C'est la première fois qu'un porteur de maillot jaune remporte une étape en ligne depuis Laurent Fignon, en 1989. Une consécration pour le Danois, surnommé « l'Aigle » dans son pays, qui semble capable de succéder au « roi » Miguel Indurain, victime mardi d'une nouvelle défaillance.

Lire page 17

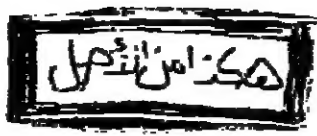
International	2	Finances/marchés	15
France	5	Aujourd'hui	17
Société	7	Abonnements	20
Annuaire classés	8	Météorologie	20
Carrel	9	Mots croisés	20
Horizon	10	Culture	21
Entreprises	13	Radio-Télévision	25

Lire la suite page 22









## M. Chirac invite les pays industrialisés à ne pas rester indifférents à la misère de l'Afrique

Le président français évoque au Gabon la « saignée » que fut l'esclavage

M. Chirac a commencé, mardi 16 juillet au Gabon, un voyage en Afrique qui le conduira aussi au Congo. Rappelant les drames de ce continent, et

d'abord la « saignée démographique » que fut la traite des Noirs, le président français a exhorté les pays industrialisés à « ne pas rester indiffé-

rents » à la misère d'un continent qui se prend lui-même en main par « d'ambitieux et rigoureux programmes économiques et financiers ».

FRANCEVILLE

Abandonnant ses compatriotes à leurs « peurs », l'espace de quelques jours, Jacques Chirac a repris le chemin de l'Afrique — une Afrique qui, elle, supporte et soigne ses maux avec une certaine nonchalance, pour ne pas dire un certain fatalisme. Le chef de l'Etat français est arrivé mardi 16 juillet à Libreville, au Gabon, première étape d'un voyage qui devait ensuite le conduire, mercredi, à Brazzaville, au Congo.

Si la première tournée du président français sur le continent noir, en juillet 1995, fut placée sous le signe de l'« écoute », ce nouveau voyage va lui permettre d'expliquer ce que l'Afrique peut attendre de la France et ce que celle-ci peut, en échange, exiger d'elle, tant en matière de réformes économiques que de changement de mœurs politiques. Ce seront des mises au point plus que des révélations, dans la mesure où M. Chirac a eu l'occasion, à plusieurs reprises ces derniers mois, de préciser sa pensée (récentement encore dans son intervention du 14 juillet), expliquant que la lutte contre l'immigration clandestine devait s'accompagner d'une aide au développement.

C'est à Franceville, dans la région natale du président Omar Bongo, au cœur du Gabon, à l'université des sciences et techniques de Masuku, que le président français a redit sa « confiance en l'Afrique » qui « peu à peu offre au monde une

autre image d'elle-même et donne des raisons de croire en son avenir ». N'a-t-elle pas connu globalement, ces deux dernières années, une croissance de l'ordre de 5 % ? En 1991, sur ce continent que d'aucuns qualifiaient de maudit, ils étaient vingt pays à sortir ainsi du rouge ; aujourd'hui, ils sont quarante.

Énumérant les drames, les échecs et les handicaps qui ont lourdement pesé sur le destin de ce continent, M. Chirac a tenu, de manière inédite, à évoquer la « saignée démographique » provoquée quatre siècles durant par la traite des Noirs, le sort de « tant d'hommes et de femmes embarqués dans un terrible voyage sans retour ». Et d'y voir « l'une des plus effroyables tragédies de tous les temps ».

« OBLIGATION MORALE »

M. Chirac a salué le courage de dirigeants qui « ont engagé d'ambitieux et rigoureux programmes économiques et financiers » pour rompre le cycle infernal dans lequel le continent se trouvait enfoncé, jugeant que « l'intégration régionale est une chance pour l'Afrique comme elle l'a été pour l'Europe ».

Il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui un Africain sur trois — plus de 200 millions d'hommes et de femmes — vit avec moins de 100 francs CFA (1 franc français) par jour. Comme il l'avait notamment fait en juin à Lyon, au sommet du G7, le président a invité les nations industrialisées, en ver-

tu d'une « obligation morale », à ne pas « rester indifférents à cette misère ». « Au mondialisme économique », a-t-il déclaré, doit répondre aujourd'hui le mondialisme du développement ».

Malgré ses contraintes budgétaires, la France entend continuer à se faire « l'avocat de l'Afrique partout où se décide son avenir ». S'employant à dissiper les craintes que pourrait susciter un renforcement tous azimuts de la présence française — sur le continent américain, en Asie et dans le monde arabe —, M. Chirac a assuré que, « pour autant, la France ne se désengage pas de l'Afrique ». Et de conclure : « Ne laissons pas construire un monde sans l'Afrique ».

Où mieux qu'au Gabon M. Chirac pouvait-il mesurer le bien-fondé de ses propos ? Il s'y était déjà rendu lors de sa première tournée africaine mais n'y avait alors passé que quelques heures, occupées à recevoir les présidents des pays de la région. « Ce déplacement avait un goût d'inachevé », confie un ministre. Chez nous, quand on rend visite à un ami, on passe la nuit chez lui. C'est chose faite : M. Bongo, un des doyens des chefs d'Etat africains, a été honoré d'une « visite bilatérale pleine et entière ».

Les autorités locales se sont plaintes auprès de leur hôte que le Gabon soit le seul membre de la zone franc à être encore classé dans la catégorie « pays à revenu intermédiaire » : « Nous sommes un peu malheureux », explique le

ministre des finances, d'être ainsi exclus des remises de dettes. « C'est presque à désespérer », constatait mardi l'éditorialiste de L'Union, le quotidien gouvernemental, d'être un pays moins pauvre que les autres. « Si, du côté français, on reconnaît que le Gabon est lourdement endetté, on n'en souligne pas moins qu'il a bénéficié de réajustements favorables, et qu'il dispose de ressources propres, notamment pétrolières et minières, qui lui permettent de s'en sortir, pour peu qu'il s'astreigne à prolonger sa cure de rigueur ».

« CANCER DE LA DÉMOCRATIE »

Dans son discours de Franceville, M. Chirac a insisté sur la nécessité pour les Etats africains d'offrir l'indispensable cadre de droit sans lequel il n'y a pas de développement possible, se réservant de traiter plus à fond cet aspect des choses jeudi, à Brazzaville, devant le Parlement — discrète manière d'appeler le président gabonais au respect des accords de Paris d'octobre 1994, qui prévoyaient dans un délai de dix-huit mois l'organisation d'élections locales et législatives. Dans l'entourage de M. Bongo, que le journal satirique local La Griffe qualifie de « cancer de la démocratie », on promet que « le processus électoral sera mené à son terme d'ici à la fin de l'année ». Reste à savoir si le pari sera tenu.

Jacques de Barrin  
et Thierry Bréhier

## Nelson Mandela exhorte la France à s'engager en Afrique du Sud

« LORSQUE JE SUIS VENU en France les jours précédents, j'étais un combattant de la liberté. Aujourd'hui, vous avez devant vous le représentant de la nation. Arc-en-ciel ». En conclusion, mardi 16 juillet, la visite d'Etat qui, en trois jours, lui aura permis de rencontrer, outre le président Chirac — un « ami personnel » avec lequel il se sera entretenu à trois reprises —, les principaux dignitaires de l'Etat et du monde patronal français, Nelson Mandela tenait à marquer la différence.

Lors des trois précédents déplacements qu'il a faits à Paris, le premier ayant eu lieu presque à sa sortie de prison, en février 1990, M. Mandela était encore l'ancien prisonnier de Robben Island, promu Prix Nobel de la paix en même temps que son vif adversaire Frederik De Klerk, et sans doute la seule personnalité capable de ré-

soudre la criminalité en augmentation constante, un chômage qui affecte près de 40 % de la communauté noire mais aussi plus de 8 % des Blancs, une industrie peu compétitive et monopolistique et nombre de tracaseries administratives, offre de réelles opportunités aux entreprises françaises. En 1991, elles étaient au plus une cinquantaine, leur nombre a aujourd'hui plus que doublé, et les investissements directs en Afrique du Sud, qui atteignent à peine le milliard de rands en 1993, en représentent désormais 3,2 milliards (environ 3,9 milliards de francs), faisant de Paris le quatrième investisseur en Afrique du Sud.

Mais en dépit de quelques opérations récentes, la France n'est que le 17<sup>e</sup> fournisseur de l'Afrique du Sud, et son taux de pénétration est encore très inférieur à celui de ses principaux concurrents. D'où

faire », le soutien politique qu'il avait reçu, notamment de l'Élysée, serait de peu de poids. M. Mandela a ajouté qu'il attendait de Paris un double engagement : « économique et moral », « un devoir d'assistance à l'égard d'une jeune nation qui, à l'instar de la République française après la Révolution de 1789, a opté elle aussi pour des valeurs démocratiques et pour la suppression des inégalités ».

CHARISME

Le charisme de M. Mandela a certainement séduit les représentants des entreprises françaises, qui ont pu l'interroger sur l'avenir de son pays. Pour autant, il n'a pas si évidemment convaincu ceux qui continuent à voir dans l'Afrique du Sud un pays à risque dont l'avenir, surtout au regard de l'après-Mandela, n'est pas nécessairement assuré, en dépit d'assurances renouvelées fournies par l'ex-chef de file de l'African National Congress (ANC).

Certes, l'inflation, qui était encore de 14 % en 1992, n'était plus que de 7,8 % en 1995 et, après des années de stagnation voire de régression, la croissance est de retour. Mais elle se situe encore à 3 %, bien loin des 6 % escomptés par Pretoria d'ici à l'an 2000 — un taux qui, au regard de l'accroissement de la population, risque de faire passer de 5 à 7 millions le nombre de chômeurs.

Faute de capacité budgétaire suffisante, le programme de reconstruction et de développement dont l'ANC a fait son étendard électoral a pris un retard considérable, suscitant le mécontentement de la communauté noire, qui représente les trois quarts de la population. Les investisseurs se disent préoccupés par les grèves qui, ces derniers temps, ont pris de l'ampleur. Enfin, l'abandon par M. de Klerk de son poste de vice-président et le remplacement du ministre des finances par Trevor Manuel, un ancien militant suspecté de dogmatisme, sont des éléments qui ont inquiété les milieux d'affaires, en Afrique du Sud autant qu'à l'étranger, entraînant une forte baisse du rand.

Sans occulter ces handicaps, qu'il a d'ailleurs évoqués avant qu'on l'interroge à ce sujet, M. Mandela a tenu à rassurer son auditoire sur le réalisme du redressement économique en cours, maté-

rialisé par le programme d'action présenté le 14 juin et destiné notamment à réduire davantage le déficit budgétaire, et à lever ce qui reste du contrôle des changes. En marque de confiance, la Caisse française de développement, le Crédit national, AFB Export et une douzaine de banques françaises ont, le 16 juillet, signé avec la Banque de développement d'Afrique australe (un organisme basé à Pretoria) et en présence du ministre sud-africain du commerce et de l'industrie Alec Erwin un accord de crédit à long terme de 150 millions de francs destiné à financer des projets d'infrastructure locaux. Une façon, modeste, d'aider le « preneur de Bastille » sud-africain à matérialiser les espoirs placés dans la première puissance économique du continent noir.

Serge Marti

## La région Asie-Pacifique soutient l'Organisation mondiale du commerce

AUCKLAND  
de notre correspondant  
dans le Pacifique sud

La réunion exceptionnelle des ministres du commerce des dix-huit pays de l'APEC (forum de coopération économique de l'Asie-Pacifique qui comprend l'Australie, Brunei, le Canada, le Chili, la Chine, les Etats-Unis, Hongkong, l'Indonésie, le Japon, la Corée du Sud, la Malaisie, le Mexique, la Nouvelle-Zélande, la Papouasie Nouvelle-Guinée, les Philippines, Singapour, Taïwan et la Thaïlande) qui s'est tenue les lundi 15 et mardi 16 juillet à Christchurch en Nouvelle-Zélande, avait comme principal objectif d'étudier comment l'APEC allait pouvoir contribuer au succès de la première rencontre ministérielle de l'Organisation mondiale du commerce, prévue à Singapour en décembre.

Les ministres participants avaient une autre échéance à l'esprit : le prochain sommet des chefs d'Etat de l'APEC, aux Philippines en novembre, au cours duquel seront soumis des « projets d'action individuels » par lesquels chaque pays présentera ses engagements en matière de libéralisation. Car

## Visite imprévue à Tel-Aviv du premier ministre jordanien

TEL-AVIV. Lors d'une visite éclair et imprévue, mardi 16 juillet à Tel-Aviv, où il a rencontré son homologue israélien, Benjamin Nétanyahou, le premier ministre jordanien, Abdel Karim Kabariti, s'est déclaré « très préoccupé » pour le processus de paix. M. Nétanyahou, qui doit se rendre jeudi en Egypte, pour sa première visite dans un pays arabe depuis son élection, est attendu le 25 juillet en Jordanie. Il a affirmé que son gouvernement allait « élargir le dialogue avec l'Autorité palestinienne, y compris Yasser Arafat ». Israël a aussi pris la décision de principe d'alléger le blocage des territoires palestiniens imposé le 25 février, mais aucune mesure concrète n'a été annoncée. D'autre part, le Hezbollah libanais devait remettre mercredi les corps de deux soldats israéliens, tués au Liban dans les années 80, à un émissaire gouvernemental allemand, en échange de la libération de Libanais détenus par l'Etat juif. — (AFP)

## Londres et Dublin déterminés à continuer le processus de paix en Irlande du Nord

BELFAST. Après une semaine de violence, les pourparlers multipartites ont repris, mardi 16 juillet, à Belfast. En marge de cette réunion, le ministre britannique chargé de l'Irlande du Nord, Sir Patrick Mayhew, et le chef de la diplomatie de Dublin, Dick Spring, se sont rencontrés pour tenter de dissiper la tension qui s'est manifestée entre les deux capitales. Tous deux ont exprimé leur détermination à poursuivre le processus de paix. Pour M. Spring, il est nécessaire de « commencer des négociations sérieuses et un dialogue véritable afin que les partis puissent trouver un accord ». D'autre part, Londres a commencé de retirer d'Ulster les 500 parachutistes envoyés la semaine dernière en raison des émeutes. — (AFP, Reuters)

## Le programme économique du gouvernement italien approuvé par le Parlement

ROME. Les députés et les sénateurs italiens ont adopté, mardi soir 16 juillet, le Document de programmation économique et financière (DPEF) du gouvernement. A la Chambre, le premier ministre, Romano Prodi, a obtenu le soutien de Refondation communiste et l'emporté par 314 voix contre 271. Ce texte contient les prévisions en matière de budget, de croissance et d'inflation pour les trois prochaines années et trace les grandes lignes de la loi de finances pour 1997. — (AFP)

## Au moins soixante enfants haïtiens tués par des sirops médicamenteux

PORT-AU-PRINCE. Au moins 60 enfants sont morts en Haïti, ces derniers mois, après avoir pris un médicament en sirop contenant de la « glycérine contaminée », a annoncé mardi 16 juillet, un communiqué du gouvernement. Le nombre total de décès pourrait être plus important, des enquêtes sanitaires étant toujours en cours. Un des principaux fabricants locaux de médicaments, les laboratoires Pharval, a été contraint par les autorités de cesser ses activités à la suite de cette vague de décès infantiles. — (AFP)

## Mousson meurtrière en Inde et au Bangladesh

NEW-DELHI. Deux cents personnes sont mortes, et 2 millions ont vu leurs maisons emportées ces derniers jours dans des inondations et glissements de terrain dus à la mousson, au nord-est de l'Inde et au Bangladesh. Les sauveteurs se disent assurés que le bilan des victimes va croître. Des camps d'hébergement ont été mis sur pied pour recueillir les réfugiés, notamment dans l'Etat indien d'Assam, qui comptait 1,7 million de sans-abri. L'armée indienne s'active à secourir les villages et à rétablir le réseau routier emporté ou obstrué par les glissements de terrain. — (AFP)

### Une présence encore modeste

En avril 1994, comme la « nouvelle Afrique du Sud » allait connaître les premières élections multiraciales de son histoire, les entreprises françaises détenaient à peine 4 % du marché local, loin derrière l'Allemagne (21 %), les Etats-Unis (17 %), la Grande-Bretagne (11 %) et autres. Deux ans plus tard, son taux de pénétration était identique (3,9 %), mais sur un marché plus diversifié. La France se situait alors au sixième rang, derrière l'Allemagne (16,7 %), les Etats-Unis (11,8 %), la Grande-Bretagne (11,1 %), le Japon (10,3 %) et l'Italie (4 %). Pourtant, les échanges se sont fortement accrus. En 1995, les exportations de marchandises françaises vers Pretoria ont dépassé les 5 milliards de francs (plus 10 % par rapport à 1994), l'Afrique du Sud devenant le premier débouché français en Afrique subsaharienne, devant la Côte-d'Ivoire. Durant les quatre premiers mois de 1996, pourtant, ces exportations ont reculé de 5,6 %, à 1,49 milliard de francs.

concilier l'Afrique du Sud avec elle-même. Cette fois, Paris recevait non seulement un « madiba » de soixante-dix-huit ans, un ancien et un sage africain, mais aussi le président démocratiquement élu d'une nation de 42 millions d'habitants, riche d'un produit intérieur brut (PIB) de 115 milliards de dollars (600 milliards de francs), qui place cette économie au 16<sup>e</sup> rang mondial, à égalité avec le Danemark.

Voilà pourquoi, troquant sa traditionnelle chemise-veste contre la tenue du businessman, M. Mandela n'a pas hésité à haranguer le monde des affaires, réuni à l'initiative du CNPF, pour lui vanter les mérites de « la nouvelle Afrique du Sud ». Un pays qui, selon lui, en dépit d'indéniables problèmes —

l'insistance mise par M. Mandela à « sensibiliser » les entreprises françaises. Un message qu'il avait d'ailleurs délivré à l'identique, quelques jours plus tôt en Grande-Bretagne où il effectuait une visite d'Etat à caractère surtout économique, confiant à son dauphin désigné, Thabo Mbeki, le soin de faire de même lorsque l'actuel vice-président sud-africain se rendra en fin de semaine aux Etats-Unis.

« Les entreprises françaises ont fortement accru leurs échanges et doublé leurs investissements en trois ans, mais nous devons faire davantage, notamment au travers de sociétés mixtes », a promis Jean Gandois, le président du CNPF, à l'adresse de son invité d'honneur. Celui-ci a tenu à souligner que, « sans l'appui du milieu des af-

Florence de Changy



## Bill Clinton gèle pour six mois les mesures d'embargo contre Cuba les plus controversées

L'Union européenne avait réclamé un geste d'apaisement

En se donnant un délai de six mois pour signer l'article 3 de la loi Helms-Burton - celui qui permet de poursuivre aux Etats-Unis les sociétés

étrangères commerçant avec des sociétés cubaines exploitant des biens américains nationalisés depuis 1959 -, M. Clinton a partiellement

céder aux pressions européennes. Mais il doit faire face aux républicains qui dénoncent « l'approbation américaine de la dictature cubaine ».

WASHINGTON

de notre correspondant

Entre un affrontement direct des Etats-Unis avec leurs principaux partenaires, notamment européens, menaçant de dégrader en guerre commerciale, et la perspective de s'offrir une voie de bois vert des républicains et de la communauté américano-cubaine, le président a préféré subir l'orage domestique, considéré comme politiquement moins risqué. En conséquence, l'entrée en vigueur d'une des dispositions de la loi Helms-Burton, autorisant les ressortissants américains à poursuivre en justice les quelque cent sociétés étrangères utilisant des biens expropriés par le gouvernement cubain à l'époque de la révolution castriste, est reportée de six mois.

Mais ce mécanisme, prévu par l'article 3 de la loi, n'est pas pour autant abrogé : il entrera en vigueur le 1<sup>er</sup> février 1997, à moins que M. Clinton ne fasse à nouveau usage du droit suspensif que lui accorde le texte. Tout dépendra de l'attitude adoptée à l'égard de la Havane par les partenaires de Washington qui, aux dires de Sandy Berger, conseiller adjoint pour la sécurité nationale, attend de ses alliés « un effort plus intense pour accélérer la transition de Cuba vers la démocratie ». Ce que M. Clinton a lui-même qualifié de « forte incitation » constitue, en réalité, une menace à peine voilée : si l'Union européenne et le Canada n'acceptent pas de passer sous les fourches caudines des Etats-Unis en renforçant le blocus contre Cuba, Washington brandira à nouveau le bâton de la loi Helms-Burton.

La perspective d'une détérioration des relations transatlantiques n'aurait alors bénéficié d'un répit. D'ici là, il est vrai, l'élection présidentielle américaine aura eu lieu. Si M. Clinton est réélu, il disposera du temps qui lui permettra



d'affronter l'impopularité que va provoquer, dans certains milieux, ce premier report de six mois. S'il est battu, il n'y a, en principe, plus d'incertitude : son successeur républicain renforcera le blocus du régime castriste.

« CAPITULATION »

Avant même que la décision de M. Clinton ait été annoncée, Robert Dole, son rival du Grand Old Party, avait assuré que « céder à Fidel Castro en retirant l'article 3 de l'arsenal des sanctions » équivalait à « une approbation américaine de la dictature cubaine ». Quant au père de la loi, le sénateur Jesse Helms, il a estimé que Bill Clinton avait « capitulé » devant le chef de l'Etat cubain, tout en soulignant que la menace de poursuites judiciaires « telle une lame de guillotine, pèse toujours sur le cou

des partenaires économiques de Castro ».

Les Républicains vont exploiter à fond cette nouvelle manifestation du sens du compromis de M. Clinton, notamment auprès de la communauté américano-cubaine de Floride, Etat qui pèsera lourd dans le scrutin de novembre. Le président a tenté de se concilier cette clientèle électorale en annonçant la prochaine nomination d'un représentant spécial, dont la mission sera de sensibiliser les capitales européennes et Ottawa à la nécessité de pressions grandissantes sur le régime cubain.

Même si l'administration américaine ne peut, a priori, se faire beaucoup d'illusions sur les résultats d'une telle action diplomatique, M. Clinton se devait de donner un gage à l'opinion américaine pour compenser son « geste d'apai-

sement » à l'égard des partenaires de l'Amérique, réclamé en particulier par la France. Dans l'immédiat, il va devoir expliquer au Congrès en quoi les « intérêts nationaux » des Etats-Unis auraient été menacés si, à la suite de l'application intégrale de la loi, des mesures de représailles avaient été prises contre l'industrie américaine.

La décision présidentielle ne vise cependant que les recours devant les tribunaux américains. Les autres dispositions de la loi Helms-Burton sont applicables dès le 1<sup>er</sup> août, en particulier le mécanisme prévu par l'article 4, permettant au département d'Etat de refuser un visa d'entrée aux Etats-Unis aux personnes qui « trafiquent », c'est-à-dire qui utilisent des biens nationalisés par le gouvernement cubain. Cette procédure a commencé à être mise en œuvre à l'encontre de la société canadienne Sherritt International (Le Monde du 13 juillet), alors que d'autres dirigeants de sociétés européennes sont d'ores et déjà visés. D'autre part, le principe d'extraterritorialité de la loi américaine, condamné par les Quinze, reste inscrit dans la « loi sur la liberté et la solidarité démocratique avec Cuba », laquelle bafoue également les règles internationales s'agissant de la libre circulation des biens et des personnes.

Enfin, avant même l'échéance du 1<sup>er</sup> février 1997, tout risque de crise avec l'Europe n'est pas écarté. M. Clinton a en effet annoncé son intention de signer le projet de loi prévoyant des sanctions commerciales contre les sociétés qui fournissent à l'Iran ou à la Libye une technologie, des équipements ou des investissements pour une valeur d'au moins 40 millions de dollars.

Laurent Zecchini

## L'armée russe a bombardé le village du président indépendantiste tchétchène

Nouveau massacre de civils près de Grozny

GROZNY

de notre envoyé spécial

« Qu'on soit ou non avec les combattants, on est tué pareillement. Alors, il vaut peut-être mieux mourir dignement, les armes à la main. » Vakha Abdoulalaev, vieil ingénieur du sovkhos de Stary Atagi, n'a jamais été un contestataire. Mais sa maison, comme beaucoup d'autres, a volé en éclats, lundi 15 juillet. Malchance : elle se trouvait à côté de celle où vit la famille du président indépendantiste tchétchène, Zelimkhan Iandarbiev. Pendant ce temps, à Moscou, les dirigeants russes expliquaient la nécessité de poursuivre en Tchétchénie des « actions adaptées contre le terrorisme tchétchène ».

Lundi soir, six hélicoptères ont ainsi tourné pendant deux heures au-dessus du village de Stary Atagi. Quatre autres ont pris leur relève avant de piquer soudainement sur leur cible : le domicile de Iandarbiev, celui du vieil ingénieur et plusieurs autres situés dans le voisinage immédiat. « C'est un vrai miracle que personne n'ait été atteint. Les deux missiles (roquettes téléguidées, en jargon par les débris) sont tombés dans la chambre à côté de celle où se trouvaient les enfants et ils ont pu échapper au feu », raconte Vakha Abdoulalaev. Des dizaines de villageois sont rassemblés pour exprimer leur solidarité. Personne ne se plaint de la présence dangereuse du chef indépendantiste dont la mère et les neveux s'en sont aussi sortis sains et saufs. Et personne, sauf une vieille connaissance des journalistes étrangers venus sur place, ne dira que Zelimkhan Iandarbiev était brièvement passé chez lui une demi-heure avant l'attaque : il est honteux d'avouer que des « mouchards » se trouveraient aux alentours.

Mais cela signifie que l'armée russe cherche à tuer les chefs indépendantistes avec lesquels des accords de cessez-le-feu ont été signés - y compris au Kremlin en présence de Boris Eltsine. Le chef d'état-major, Aslan Maskhadov, dont Moscou n'hésite pas auparavant à louer la « modération », quitte à risquer de le discréditer en Tchétchénie, est lui aussi visé. Ses assistants ont été prévenus par des sources diplomatiques qu'il ne devait pas se rendre actuellement à des réunions proposées par des officiers russes, qui préparent des trappes en règle, semblables à ceux qui ont déjà été organisés contre le plus écouté jusqu'à présent des chefs militaires tchétchènes. Allerol, le village où résidait dernièrement M. Maskhadov, a également été la cible de bombardements, lundi. Ses habitants furent moins chanceux : il y a eu des morts et des blessés.

Le village étant encerclé par l'ar-

mée russe, les blessés qui auraient pu être soupçonnés d'être des combattants ont été évacués la nuit, à pied. Sept d'entre eux étaient soignés, mardi, dans un petit hôpital de la région, où une infirmière avouait sa crainte de voir débarquer des hommes à la solde des russes. Un jeune garçon et un vieillard amenés d'autres bombardements, sont morts à l'hôpital. D'importantes colonnes de blindés se déplacent dans toute la région, y compris dans les montagnes, dont les routes d'accès sont coupées depuis près d'une semaine par des postes russes.

COMPS BRULÉS

Lundi soir, un nouveau massacre a été commis par un groupe de soldats russes. Un témoin a raconté l'affaire comme suit : installé sur deux blindés semblables à ceux qui sillonnent Grozny en permanence, des soldats russes ont arrêté trois hommes en voiture, Vakha Magomadov, un ouvrier de quarante-cinq ans, « petit et malingre, qui n'a jamais touché une arme de sa vie », avec ses deux gendres, qui revenaient d'une cérémonie funéraire chez des parents. Les soldats les ont tous jetés dans les blindés. Ils ont fait la même chose ensuite avec les occupants de deux autres voitures qui passaient à leur hauteur. Résultat : les corps mutilés et brûlés de dix hommes ont été retrouvés le lendemain à l'aube, en divers endroits, près des voitures abandonnées et elles aussi brûlées. Une des victimes, blessée, a pu s'enfuir et être recueillie par des gens qui observaient la scène de loin durant la nuit.

Des centaines d'habitants d'un quartier industriel situé à six kilomètres au nord de Grozny, se sont attroupés au petit matin. Des combattants indépendantistes sont alors apparus, « avec deux officiers russes qui étaient prisonniers : ils les ont mis dans des sacs, et les ont fusillés devant tout le monde », raconte un témoin devant un groupe de femmes qui confinent le récit. « Ces habitants de Podgorny, qui étaient pour Zavgnev (le dirigeant tchétchène imposé par l'armée russe) vont devenir eux-mêmes des combattants maintenant », s'exclame l'une d'elles en riant.

Le quartier fut bouclé dans la journée par les troupes russes. Leur commandement a publié un communiqué affirmant que les Tchétchènes tués « avaient attaqué » les soldats russes dans leurs blindés et que ces derniers ne sont donc responsables de rien. Ce fut la version reprise par les télévisions russes, dont la plupart n'ont pas dit un mot des bombardements qui se poursuivent par ailleurs en Tchétchénie.

Sophie Shihab

## Boris Eltsine « comme un soldat au garde-à-vous »

« L'HOMME que j'ai vu en avril était plein de vigueur. Celui que j'ai vu mardi 16 juillet avait des difficultés à marcher. » Cette observation est rapportée par Laurence McQuillan, de l'agence de presse Reuters, un des deux journalistes américains qui ont été autorisés à assister au début des entretiens, mardi, entre le président Boris Eltsine et le vice-président américain Al Gore. Cette rencontre, reportée in extremis de vingt-quatre heures lundi, s'est déroulée dans la maison de soins de Barvikha, à l'ouest de Moscou, où M. Eltsine, âgé de soixante-cinq ans, doit se « reposer » pendant deux semaines.

Les journalistes ont été introduits dans une pièce, au troisième étage du bâtiment, pour une séance de photographies. « Eltsine était debout, comme un soldat au garde-à-vous, les bras collés le long du corps. Avec ses cheveux blancs parfaitement coiffés, le président russe, les yeux fixés dans le vide, n'a pas semblé remarquer notre présence. Après plusieurs minutes d'inactivité,

il s'est retourné et a commencé à traverser la pièce, en traînant des pieds. Les yeux fixés le sol, M. Eltsine se concentrant visiblement sur sa marche. Il faisait trois mètres et puis revenait sur ses pas. »

« La scène était choquante pour quelqu'un qui l'avait vu recevoir Bill Clinton, en avril au Kremlin. M. Eltsine était alors plein d'énergie, plantait allègrement et ne montrait aucun signe de fatigue physique. Cette fois-ci, son visage était pâle et il avait, d'évidence, beaucoup maigri. »

En arrivant, Al Gore a rapidement traversé la pièce pour éviter que le président russe ait trop à se déplacer pour venir à sa rencontre. Les deux hommes, ainsi que le premier ministre, Viktor Tchernomyrdine, se sont installés dans des fauteuils. M. Eltsine s'est assis avec précaution et s'est ensuite redressé pour donner meilleure allure face aux caméras. « A l'issue de l'entretien, Al Gore a affirmé qu'il avait trouvé le président Eltsine « en très bonne forme ».

Jacques Isnard

## La France propose aux Britanniques et aux Allemands de bâtir une Europe des missiles de croisière

A LA VEILLE d'une importante décision - fort attendue - de la Grande-Bretagne, qui peut jeter les bases ou sonner le glas d'une industrie des missiles commune à l'Europe selon le partenaire choisi pour concevoir son prochain missile de croisière, la France a adressé un signal discret à Londres. A la fin de la semaine dernière, le ministre français de la défense a, en effet, autorisé le groupe Matra Défense Espace à lancer l'industrialisation, c'est-à-dire le début de la production en série, de sa famille de missiles de croisière Apache.

Préparer l'industrialisation de ce programme pour le client national, c'est lui conférer une existence désormais officielle. Les Allemands sont déjà partiellement associés aux Français dans cette affaire. Du même coup, la balle est dans le camp des Britanniques. Selon le choix de Londres, qui pourrait être annoncé avant le 24 juillet, l'Apache peut devenir le fédérateur ou la pierre d'achoppement d'une Europe des missiles qui soit susceptible de rivaliser avec les Etats-Unis.

En septembre 1989, avant la guerre du Golfe, où s'illustra le missile de croisière américain Tomahawk, la France décida de développer, moyennant 2,2 milliards de francs, une famille de missiles

air-terre baptisée Apache à partir d'une coopération entre Matra Défense Espace et Aerospatiale. Sur la base d'un concept commun d'engin tiré avec précision, à distance de sécurité pour l'équipage de l'avion porteur, l'Apache est, en réalité, une panoplie de trois missiles différents. D'abord, l'Apache anti-piste, destiné à endommager les pistes d'un aéroport. Ensuite, l'Apache dit d'interdiction de zone, équipé de sous-munitions (des mines, par exemple) qu'il largue et dont il truffe le sol pour empêcher la progression des troupes.

APPEL D'OFFRES

A la mise au point de ces deux versions-là, l'Allemagne - plus spécialement le groupe DASA - a été associée dès décembre 1992, la Luftwaffe voulant en doter ses avions Tornado. Enfin, une troisième version, l'Apache Scalp, dit d'emploi général, a été conçue pour détruire des infrastructures « durcies » (c'est-à-dire des sites plus protégés et rendus résistants) dans la profondeur même du dispositif adverse.

La France a prévu d'armer ses avions Mirage 2000-D et ses Rafale avec les trois systèmes Apache, à partir de 1999 et de 2002 selon les versions. Au total, les besoins non encore officiellement

déclarés, mais évalués dans des rapports parlementaires récents, sont de l'ordre d'une centaine d'Apache anti-piste, d'une centaine d'autres pour l'interdiction de zone et de 200 à 300 Apache Scalp. Soit une dépense globale de 9,6 milliards de francs, y compris les coûts de développement de ces trois modèles.

De son côté, la Grande-Bretagne a lancé un appel d'offres international pour disposer d'un missile de croisière, dénommé Casom (Conventionally Armed Stand-off Missile), et elle prévoit d'y consacrer 650 millions de livres (environ 5,2 milliards de francs). Matra Défense Espace s'est allié au groupe British Aerospace pour proposer une version comparable au Scalp à la Royal Air Force (pour ses Tornado et, demain, ses Eurofighter) et à la Royal Navy (pour ses Harrier embarqués). Rebaptisé Storm Shadow Missile pour la circonstance, l'engin est capable de parcourir plus de 200 kilomètres à très basse altitude, en épousant automatiquement le relief du territoire survolé. Il est en compétition avec des missiles de croisière américains (conçus par Hughes ou McDonnell Douglas), israéliens (le Popeye de Rafael) et même britanniques (le Pegasus de GEC Marconi).

En principe, le gouvernement britannique devrait arrêter sa décision - de quelque nature qu'elle soit - avant le 24 juillet, fin de la session parlementaire. Des discussions difficiles opposent encore le ministre de la défense à celui des finances, dans la mesure où le projet Casom n'est que l'une des initiatives à prendre. La Grande-Bretagne doit, dans la foulée, prévoir aussi la modernisation de son aviation de patrouille maritime et commander un nouveau missile antichar qui sera aéroporté. Ce qui représente, à en croire les estimations, un investissement global de l'ordre de 8 mil-

liards de livres (64 milliards de francs), sans compter les 9 milliards de livres prévus pour continuer le programme Eurofighter.

Un choix de Londres en faveur du produit de Matra aura pour conséquence probable d'entraîner un élargissement de la coopération militaire et industrielle en matière de missiles de croisière, laquelle passerait de deux à trois pays européens. L'Allemagne, en effet, a d'ores et déjà laissé entendre qu'elle pourrait dans ce cas se joindre au projet Scalp-Casom, après avoir confirmé sa participation aux deux premières versions de l'Apache aux côtés de la France. Si accord final à trois il devait y avoir, l'intérêt n'en serait pas seulement industriel. Il est d'ordre quasiment doctrinal dans le domaine de la politique de défense, avec l'apparition de systèmes d'armes anti-infrastructures à charge classique en mesure de frapper des cibles stratégiques et de donner ainsi à un perturbateur des coups de semonce susceptibles de le neutraliser.

Avec les missiles de croisière, on doit s'attendre à une évolution de la doctrine d'emploi en France et en Grande-Bretagne, deux Etats qui détiennent jusqu'à présent des armes nucléaires tactiques. Le premier va les limiter à sa seule panoplie aérienne ; le second s'en séparera en 1998.

Dans ces conditions, plusieurs des stades de la dissuasion nucléaire infra-stratégique - ce que, de son côté, la France appelle « l'ultime avertissement » - pourraient, de la sorte, être supplantés par une dissuasion classique qui serait fondée sur des frappes d'interdiction à distance, souples, sinon « chirurgicales », offrant au responsable politique une gamme plus vaste de moyens d'agir.

**PROMOTION, VENTE ET S.A.V. PHOTOCOPIEUR, TELECOPIEUR CANON**

**SPC**  
Bureautique  
(Revendeur CANON agréé)

26, rue de Courbevoie - 92000 NANTERRE  
☎ 47.21.49.91 - Fax : 47.29.97.41



هكذا من النعم

## FRANCE

LE MONDE / JEUDI 18 JUILLET 1996

**RÉGIONS** Alain Juppé devait commencer mercredi 17 juillet une visite d'un jour et demi en Corse, après avoir réuni, le matin, à l'hôtel Matignon, un comité interministériel

consacré aux mesures d'aides économiques nationales, mais surtout européennes, fonds structurels destinés aux équipements et aux entreprises. Le premier ministre de-

vait se rendre successivement à Ajaccio, à Corte et à Bastia. ● SUR LE PLAN politique, M. Juppé devait préciser les contours du « dialogue positif » avec les nationalistes, réaffirmé

par Jacques Chirac le 14 juillet. Les différentes fractions issues de l'ex-FLNC s'attendent à un renforcement de la répression. ● LE GOUVERNEMENT semble être parvenu à définir

une politique équilibrée, après avoir paru hésiter entre le dialogue, préconisé par le ministre de l'intérieur, Jean-Louis Debré, et la fermeté souhaitée par M. Juppé.

# M. Juppé arrive en Corse avec un lot de mesures économiques

L'accent mis par le président de la République sur les problèmes de développement que connaît l'île a confirmé la perspective d'aides en faveur des entreprises commerciales ou industrielles et de l'agriculture, en même temps qu'un renforcement de l'Etat de droit

**AJACCIO**  
de notre envoyé spécial.  
Le ministre de l'intérieur, Jean-Louis Debré, appelle au « strict respect de la loi » au cours d'une visite éclair en Corse, le 11 juillet. Le jour de la fête nationale, dans son intervention télévisée, le président de la République confirme le choix de l'Etat : dialogue, développement économique et fermeté, triptyque-miracle qui doit, selon lui, permettre de sortir la Corse de la crise morale, sociale, économique et politique dans laquelle elle s'enfonce.

Hasard ? A la veille de l'arrivée du premier ministre, Alain Juppé,

qui séjournera dans l'île jusqu'au jeudi 18 juillet, le tribunal correctionnel d'Ajaccio a condamné, mardi, Thierry Gonzales, un membre de la Cuncolta nazionalista, la victime légale du FLNC-Canal historique, à douze mois de prison, dont quatre avec sursis pour port d'arme prohibée. Le jeune homme, âgé de vingt-sept ans, arrêté le 12 juillet en pleine ville par les policiers du RAID et du SRPJ d'Ajaccio, était porteur d'un pistolet 9 mm, une balle engagée dans le canon. Il a été présenté au tribunal dans le cadre d'une procédure de comparution immédiate. Le jour de son arrestation, la même

instance avait déjà condamné à des peines de prison ferme deux autres militants nationalistes (*Le Monde* daté 14-15 juillet).

En quatre jours, le tribunal correctionnel d'Ajaccio a donc sanctionné trois nationalistes pour port d'arme illicite, suivant en cela les recommandations du gouvernement et du chef de l'Etat. Hasard ? Chacun d'entre eux appartient à l'un des trois principaux mouvements nationalistes rivaux, tous issus de l'ex-Front de libération nationale de la Corse (FLNC) avant les scissions de 1989 (ANC) et 1990 (MPA). Le message est clair : aucune organisation ne sera

épargnée ; la police et la justice peuvent travailler vite et frapper fort.

Cette volonté est-elle simplement conjoncturelle, liée à la visite du premier ministre ? S'inscrit-elle dans la durée, partie intégrante d'une politique qui mènerait enfin à la restauration de l'Etat de droit et au respect des lois de la République, qu'appelle de ses vœux l'immense majorité des deux cent cinquante mille Corses habitant l'île ?

Jusqu'à présent, ni la police ni la justice n'ont fait preuve d'une grande célérité dans le traitement des dossiers qui leur sont transmis. Les affaires criminelles concernant les militants nationalistes, par exemple, sont loin d'être élucidées. La police n'a pas amassé beaucoup d'éléments, et les juges d'instruction de Bastia et d'Ajaccio ont été dessaisis d'un grand nombre de dossiers au profit de la quatorzième section du parquet de Paris, spécialisée dans le terrorisme, au bonheur des avocats du Canal historique et du Canal habituel... quand ils représentent les familles des victimes et se plaignent du manque d'empathie des juges sur place.

Les Corses sont habitués aux « coups de gueule » de Paris. Quelques jours avant le décès du président Georges Pompidou, Pierre Messmer, alors premier ministre, débarqua à Ajaccio accompagné de plusieurs de ses ministres, dont un certain Jacques Chirac. A l'époque, la doctrine

corse était régionaliste, pas encore ouvertement autonomiste, ni nationaliste. Le ton du premier ministre est ferme : « Toute atteinte à l'unité de la République est inacceptable. Tout recours à la violence sera réprimé sans pitié. »

**Le message est clair : aucune organisation ne sera épargnée par la justice**

Après le drame d'Aléria - deux CRS sont tués dans des échanges de coups de feu avec les hommes d'Edmond Simeoni -, Raymond Barre, premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing, arrive en Corse déterminé : « Les actes odieux qui se produisent ici ne sont pas dignes des traditions de cette île. » Plus de vingt ans se sont écoulés. D'autres premiers ministres ont fait le voyage, de même que François Mitterrand et, vraisemblablement, tous les ministres de l'intérieur de la V<sup>e</sup> République. Aucun d'entre eux n'a réglé la question corse, mais tous ont fait des promesses.

Il n'empêche, la fermeté semble aujourd'hui de rigueur. D'autant plus que la Cuncolta et ses clandestins du Canal historique, force principale du mouvement nationaliste, accumulent les maladroites et les erreurs. Ils étaient les partenaires privilégiés du dia-

logue avec la place Beauvau. Il n'est pas sûr qu'ils le soient toujours, estimant des nationalistes des autres fractions, qui s'attendent à une répression « tous azimuts ». Ils en veulent pour preuve la nomination à la tête du SRPJ d'Ajaccio de Demetrios Dragacci, qui a fait la plus grande partie de sa carrière en Corse et qui passe pour être un « fil » pur et dur, farouchement anti-nationaliste.

M. Juppé réaffirmera donc la volonté de son gouvernement d'imposer l'autorité de l'Etat. Il lui sera moins facile d'expliquer avec qui il compte, conformément aux propos de M. Chirac, nouer « un dialogue positif ». Les nationalistes ne représentent pas les Corses ; les élus de l'Assemblée territoriale ne représentent pas tous les nationalistes... Peut-être le premier ministre sortira-t-il un lapin de son chapeau, en matière économique.

Les Corses sont curieux de voir ce qu'il y a de concret dans le projet de zone franche annoncé le 27 mars au sortir d'un comité interministériel consacré à la région. Ils espèrent beaucoup, mais n'y croient pas trop. Ils savent que ce dossier devait obtenir l'aval de la Commission européenne. Anticipant néanmoins sur les déclarations du premier ministre, les syndicats CGT, FO et FSU ont appelé à manifester à Ajaccio et à Bastia contre « le nouveau cadeau de Juppé aux patrons corses ».

Frédéric Fritsch

## Trois époques, trois méthodes

LA CORSE n'est un « cadeau » pour aucun premier ministre, et Alain Juppé, qui entamait, mercredi 17 juillet, une visite de deux jours sur l'île, ne fait pas exception à la règle. Chaque chef de gouvernement hésite, fluctue, cherche une solution durable à cet incompréhensible, irritant, éternel, « problème corse ». Depuis que le nationalisme corse existe, trois époques différentes peuvent être identifiées.

De 1976 à 1981, les gouvernements donnaient la priorité au « tout-répressif ». Il faut d'ailleurs se rappeler, pour comprendre l'enchaînement des incompréhensions mutuelles, que les événements d'Aléria eux-mêmes, en août 1975, avaient été une illustration de cette politique : Paris avait alors envoyé hélicoptères et blindés légers contre des militants régionalistes qui occupaient une cave vinicole. Cette attitude, les violences qu'elle avait entraînées (en quelques jours, plusieurs gendarmes ou CRS avaient été tués) avaient causé un traumatisme important et marqué le début des troubles dans l'île.

Entre 1981 et 1988, les gouvernements de François Mitterrand ont oscillé entre la recherche du dialogue avec les nationalistes et le maintien de la priorité à la répression. 1988, enfin, marque une rupture : après la réélection de François Mitterrand, tous ses gouvernements, de gauche comme de droite, ont tenté le dialogue, pour convaincre les nationalistes de renoncer à la violence.

C'est dans cette voie que s'est engagé à son tour le gouvernement de M. Juppé, non sans donner l'impression, lui aussi, de « flotter » dans sa politique corse. Il a fallu, d'abord, des mois pour faire le tour de la question et mettre en œuvre l'option choisie. Ensuite, le ministre de l'intérieur Jean-Louis Debré a donné, pendant plusieurs mois, l'impression de suivre les traces de Charles Pasqua, en privilégiant au sein du mouvement une branche, celle d'A Cuncolta (victime légale du FLNC-canal historique), alors même qu'une sanglante guerre fratricide opposait les nationalistes.

### DOUBLE LANGAGE

Au demeurant, même si M. Debré a obtenu, en janvier, une trêve, toujours en vigueur, ses interlocuteurs ne lui ont guère facilité la tâche. A Cuncolta et le FLNC-canal historique ont été pris à plusieurs reprises en flagrant délit de double langage. Quant au bulletin hebdomadaire de A Cuncolta U Ribombu, qui semble échapper à tout contrôle politique, il s'est spécialisé dans le dérapage (vulgarité, menaces, articles à tonalité antisémite...). Par ailleurs, les dysfonctionnements au sein des administrations (police, justice, gendarmerie), en première ligne dans le dossier corse, ont accentué l'impression de confusion. Plusieurs juges en poste dans l'île n'ont pas admis - et l'ont fait savoir - que le contexte politique puisse peser sur le cours de la justice. Enfin, et surtout, M. Juppé a longtemps donné le sentiment de n'être par sur la même ligne que M. Debré. Quand celui-ci s'employait à conjurer

« fermeté » et « dialogue », y compris sur d'éventuelles évolutions institutionnelles, le chef du gouvernement semblait lui répondre : « répression et action économique », comme il l'a fait lors du débat sur la Corse à l'Assemblée nationale, le 28 mai.

De tels tiraillements entre un ministre de l'intérieur porté sur le dialogue et un premier ministre plus réticent n'étaient d'ailleurs pas sans précédent. Cependant, M. Juppé et M. Debré - sans oublier le garde des sceaux, Jacques Toubon - semblent avoir, finalement, quelque peu harmonisé leur point de vue.

### UNE CERTAINE IMPROVISATION

Depuis le débat parlementaire, M. Debré a davantage mis l'accent sur la fermeté. L'attentat-aveugle de Bastia, le 1<sup>er</sup> juillet, l'a conduit à hausser le ton, même si les coupables de l'attentat courent toujours. Lors de son intervention sur TF1 au surlendemain de cet acte terroriste, le premier ministre a semblé, lui aussi, manœuvrer son discours. M. Juppé a souligné que le gouvernement dialogue avec tous les groupes représentés à l'Assemblée de Corse. Or, les nationalistes y occupent, avec les autonomistes de l'UPC, le quart des sièges.

A ceux qui, à droite comme à gauche, ont exigé, après l'attentat de Bastia, une répression plus ferme et le désarmement immédiat des mouvements clandestins, M. Juppé a répondu que l'île selon laquelle on peut « éradiquer la violence » en « quelques mois » relève de la « naïveté », voire de la « mauvaise foi ». De toute façon, Jacques Chirac a sans doute mis

tout le monde d'accord, le 14 juillet, lors de son intervention télévisée, en indiquant que le temps du « dialogue positif » est venu.

Sur le terrain économique, le volontarisme de M. Juppé n'a pas pu éviter le sentiment, à l'écoute, d'une certaine improvisation. Le premier ministre a surpris tout le monde avec l'annonce d'une zone franche. Pendant quelques jours, celle-ci a fait rêver des Corses, qui appelaient les quotidiens de l'île pour savoir si toutes leurs dettes seraient effacées... La Commission de Bruxelles, elle, a manifesté sa mauvaise humeur de découvrir le projet en même temps que tout le monde. Néanmoins, il lui était difficile de rester totalement insensible à l'insistance du gouvernement français.

En revanche, le président de la République a écarté, comme M. Juppé, une réforme des institutions. Cette position est de nature à satisfaire les élus traditionnels encore qu'en privé certains d'entre eux admettent que la suppression d'un niveau administratif, dans une île de deux cent cinquante mille habitants qui en compte trois (communes, départements, collectivité territoriale), n'est pas une idée absurde. En revanche, l'ensemble de la mouvance nationaliste et autonomiste fait d'une évolution institutionnelle - dans le sens, naturellement, d'une plus grande autonomie - l'un de ses chevaux de bataille. M. Juppé devra donc s'employer à montrer que le « dialogue positif » peut être mené, même en excluant de son champ tout un pan de la négociation.

Jean-Louis Andreani

## La zone franche pour cinq ans

LE COMITÉ interministériel présidé par Alain Juppé, mercredi 17 juillet dans la matinée, a arrêté plusieurs séries de mesures en faveur du développement économique de la Corse. Ces mesures devaient être annoncées sur place par le premier ministre.

Une zone franche sera créée pour une durée de cinq ans. Il n'y aura pas de programme d'option spécifique lié à l'éloignement et à l'insularité (Posel), qui désavantagerait la Sardaigne et la Sicile voisines, mais la Corse bénéficiera des dégrèvements autorisés par ce programme et d'un supplément d'aides communautaires. La collectivité territoriale de Corse sera autorisée, en outre, à lancer un emprunt qui permettra de financer des prêts participatifs pour les entreprises saines du secteur touristique connaissant des difficultés de trésorerie.

Un effort sera fait en faveur des routes, pour lesquelles les deux départements corses recevront une « rallonge » budgétaire. L'enseignement et la protection de la langue corse profiteront d'une aide particulière, inscrite dans une « charte culturelle ». L'agriculture, la pêche et les transports intérieurs seront soutenus. Les agriculteurs de l'île seront aidés pour développer la production de porc destinée à la

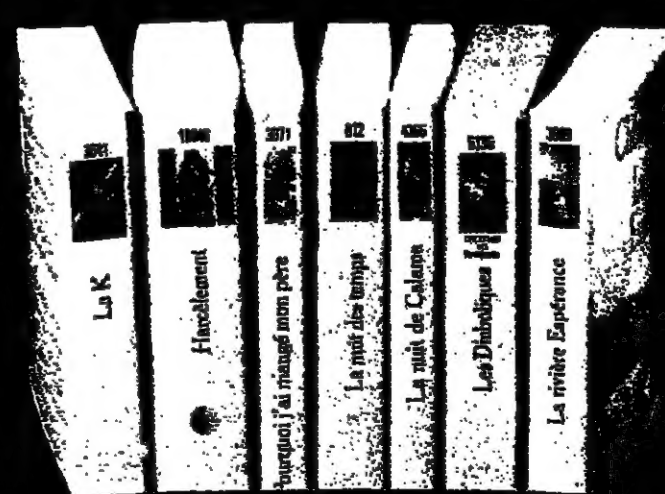
charcuterie. Les producteurs d'agrumes et les viticulteurs bénéficieront d'aides spécifiques. L'ouverture de mesures de désendettement, au cas par cas (et non un moratoire général), sera annoncée, ainsi que des aides à l'installation de jeunes exploitants. Les agriculteurs bénéficieront du dégrèvement d'impôt sur le revenu lié à la zone franche.

L'Etat apportera ainsi des exonérations partielles ou totales de charges sociales patronales (sur le modèle du plan textile), d'impôt sur les sociétés pour les entreprises ayant leur siège social en Corse et de taxe professionnelle pour tous les établissements (cette dernière mesure étant compensée par le budget de l'Etat pour les collectivités locales).

Le total des aides - dégrèvements et rallonges budgétaires - allouées par l'Etat, représente une enveloppe comprise, au moins, entre 700 millions et 800 millions de francs. L'enveloppe européenne, prélevée sur les fonds structurels, s'élèvera à 277 millions d'euros (1,8 milliard de francs) pour la période 1994-1999. Bruxelles a refusé, en revanche, de détaxer les transports aériens entre l'île et le continent.

Alain Faujas  
et François Grosrichard

On ne peut pas  
passer sa vie sans savoir.



POCKET

CEP  
COMMUNICATION

Pocket, un éditeur  
du groupe C.E.P. Communication.



## La restructuration de l'armée de terre affectera toutes les régions

Le plan de restructuration de l'armée de terre, arrêté par le président de la République et le ministre de la défense, de-

vaît être rendu public mercredi 17 juillet dans l'après-midi par Charles Millon. Trente-huit régiments seront dissous,

dont le tiers parmi les forces françaises stationnées en Allemagne. Nous publions ci-dessous, région par région, la

liste des unités affectées par cette restructuration, telle qu'elle a été communiquée aux préfets.

● **Alsace**  
Strasbourg: fermeture du centre d'instruction de préparation militaire en 1998; 1999: fermeture du centre hospitalier des armées de Lauterbourg; dissolution de l'état-major de la brigade d'Alsace. Molsheim: fermeture du centre mobilisateur n° 172. Oberhoffen: professionnalisation du 12<sup>e</sup> régiment d'artillerie; dissolution du 32<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

● **Aquitaine**  
Bordeaux: 1997: fermeture du centre administratif de l'armée de terre; 1998: fermeture de l'établissement central des matériels de mobilisation du service de santé. Bordeaux-Martignas-Souges: 1998: dissolution du 4<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison; 1999: professionnalisation du 602<sup>e</sup> régiment de circulation routière, qui viendra de Fontainebleau; dissolution du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs parachutistes. Pauillac: 1997: fermeture du centre de ravitaillement des essences. Mont-de-Marsan: 1998: dissolution du 6<sup>e</sup> régiment de parachutistes d'infanterie de marine. Pau: 1998: professionnalisation du 5<sup>e</sup> régiment d'hélicoptères de combat; dissolution du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs parachutistes; fermeture du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Auvergne**  
Clermont-Ferrand: 1998: fermeture du centre d'instruction de préparation militaire. Issoire: 1997-1998: fermeture sur deux ans de l'école nationale technique des sous-officiers

d'active, arrivée et professionnalisation du 28<sup>e</sup> régiment de transmissions d'Orléans.

● **Bourgogne**  
Dijon: 1997, arrivée du bureau central d'incorporation et d'archives de l'armée de l'air et du centre administratif des réserves de l'armée de l'air de Châtigny; 1997: dissolution de la compagnie du génie du 27<sup>e</sup> régiment d'infanterie; 1998: dissolution du 27<sup>e</sup> régiment d'infanterie; 99: fermeture du centre hospitalier des armées Vincent. Nevers: 1999: dissolution du 7<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Sens: 1999: fermeture du centre mobilisateur No 204.

● **Bretagne**  
Châteaulin: création d'un centre du service national; 1999: dissolution du 41<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Landivisiau: 1997: arrivée de l'école de chasse embarquée qui vient de Hyères. Quimper: 1998: transfert de l'établissement principal de l'aéronautique navale vers Lannbihouët (Morbihan). Rennes: 1998: fermeture du dépôt des essences. Rennes-Saint-Jacques (aéroparc), 1998: dissolution du 3<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison. Lann-Bihouët (Morbihan), 1997: transfert de la formation des pilotes multimoteurs de la marine à Avord (Cher). 1998: installation de l'établissement principal de l'aéronautique navale venant de Quimper.

● **Centre**  
Avord (Cher): 1997: arrivée de la formation initiale des pilotes multimoteurs, dans le cadre d'un regroupement avec la formation des pilotes multimoteurs de l'armée de l'air. Bourges: 1997: arrivée du centre de

formation longue des informaticiens du 1<sup>er</sup> degré qui viennent de Paris; dissolution de l'établissement du matériel; fermeture du centre hospitalier des armées Baudens; 1998: installation du centre d'études informatiques du matériel venant de Satory. Chartres: 99: dissolution du centre mobilisateur n° 101. Châteaudun: 1997: dissolution de l'établissement du matériel. Pannes: 1999: dissolution du centre mobilisateur n° 108. Châteauroux: 1997: dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre; 1998: création d'un régiment professionnel de transport lourd; dissolution de l'école de spécialisation du matériel. Orléans-Olivet-Bricy: 1998: transfert du 28<sup>e</sup> régiment de transmissions à Issoire et dissolution du centre national d'instruction parachutiste.

● **Champagne-Ardenne**  
Suippes: 1997: professionnalisation du 40<sup>e</sup> régiment d'artillerie; dissolution du 15<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Châlons-en-Champagne: 1998: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Chaumont: 1999: création d'un régiment de surveillance du champ de bataille; dissolution du 403<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

● **Corse**  
Bastia-Borgo: 1997: dissolution du centre mobilisateur No 173; dissolution du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Franche-Comté**: maintien de l'état-major de la circonscription militaire de défense (CMD) à Besançon; maintien de la 7<sup>e</sup> division blindée; l'établissement du matériel (« état-

mat ») de Besançon devient groupement de l'état-major de Dijon; professionnalisation du 19<sup>e</sup> régiment du génie de Besançon; professionnalisation du Camp du Val-Dabon (camp d'entraînement); 5<sup>e</sup> régiment de dragons; groupement technique des munitions rattaché à l'état-major de Dijon. Monthéniard: dissolution du 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie; création d'un centre du service national. Aux Rousses (Jura): dissolution du centre d'entraînement commando (23<sup>e</sup> régiment d'infanterie). Lure (Haute-Saône): dissolution du premier régiment de dragons. A Espérols (Haute-Saône): dissolution du centre de ravitaillement des essences. Belfort: 74<sup>e</sup> régiment d'artillerie et 35<sup>e</sup> régiment d'infanterie maintenus et professionnalisés. L'établissement du matériel est transféré en groupement technique et rattaché à l'état-major de Dijon.

● **Langue-doc-Roussillon** Nîmes (Gard): 1997: création d'un centre du service national; 1998: dissolution sur deux ans du 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Bédiers (Hérault): 1997: dissolution du centre mobilisateur n° 96. Montpellier (Hérault): 1998: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Limousin**  
Cournon, Brive: 1997: professionnalisation du 126<sup>e</sup> régiment d'infanterie; dissolution de la compagnie du génie du 126<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Limoges: création d'un centre du service national; 1998: arrivée du service de diffusion générale de la gendarmerie de Rosny-sous-Bois; dissolution du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Lorraine**  
Essey-les-Nancy: 1997: dissolution du 7<sup>e</sup> régiment d'hélicoptères de combat. Lunéville: 1997: professionnalisation du 53<sup>e</sup> régiment de transmissions; 1998: dissolution du 3<sup>e</sup> régiment de cuirassiers. Nancy: 1998: réorganisation de l'état-major de la 4<sup>e</sup> division aéromobile. Toul: 1997: création d'un centre du service national; dissolution de l'escadron de chasse 03-0111 et du support associé; 1998: dissolution du 15<sup>e</sup> régiment du génie de l'air et de sa base de support. Verdun: 1997: renforcement et professionnalisation du 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs; dissolution du 15<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Bitche: 1997: professionnalisation du 57<sup>e</sup> régiment d'artillerie; dissolution du 4<sup>e</sup> régiment de cuirassiers. Metz: 1997: transfert du régiment de livraison par air à Toulouse; transfert de centre de ravitaillement des essences à Metz; transfert du commandement de la logistique à Monténiard; 1998: dissolution du 6<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison; dissolution du centre d'instruction de préparation militaire; 99: dissolution du centre administratif de l'armée de terre. dissolution du centre de traitement de l'information. Saint-Avold: 1998: dissolution du centre mobilisateur n° 64. Sarebourg: 1997: professionnalisation du premier régiment d'infanterie; dissolution de la compagnie du génie du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie; 1998: dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Contrexéville: 1999: transformation de la base aérienne 902 en détachement aéroporté. Epinal: 1997: professionnalisation du 1<sup>er</sup> régiment de troupes, dissolution du 18<sup>e</sup> régiment de transmissions; 1998: dissolution du centre mobilisateur n° 61.

● **Midi-Pyrénées**  
Toulouse (Haute-Garonne): 1997: arrivée du régiment de livraison par air venant de Metz; dissolution du laboratoire des substances; 1998: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Auch (Gers): 1997: création d'un centre du service national; regroupement de l'école nationale des sous-officiers du commissariat de l'armée de terre à Montpellier. Castres (Tarn): 1997: dissolution du détachement de munitions.

● **Nord-Pas-de-Calais**  
Lille: 1997: transformation de l'état-major du 3<sup>e</sup> corps d'armée en état-major du commandement opérationnel des forces terrestres; 1998: dissolution du centre hospitalier des armées Scrive. Saint-Omer: 1999: dissolution du centre mobilisateur n° 33.

● **Normandie**  
Caen: 1997: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Cherbourg: réorganisation de la direction des constructions navales.

● **Normandie**  
Caen: 1997: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Cherbourg: réorganisation de la direction des constructions navales.

● **Normandie**  
Caen: 1997: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Cherbourg: réorganisation de la direction des constructions navales.

● **Normandie**  
Caen: 1997: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Cherbourg: réorganisation de la direction des constructions navales.

● **Normandie**  
Caen: 1997: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Cherbourg: réorganisation de la direction des constructions navales.

● **Normandie**  
Caen: 1997: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Cherbourg: réorganisation de la direction des constructions navales.

Vernon: 1998: installation d'organismes de soutien de la DGA qui étaient à Paris (200 personnes); dissolution du 51<sup>er</sup> régiment du train. Cisseil: 1997: dissolution du 71<sup>er</sup> régiment du génie civil. Rouen: 1997: transformation de l'établissement du matériel en groupement; dissolution du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Pays-de-la-Loire**  
Indret: réorganisation de la direction des constructions navales. Angers: 1998: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Fontevraud: 1997: transformation des deux régiments école (3<sup>e</sup> régiment de chasseurs et 50<sup>er</sup> régiment de chars de combat) en un régiment professionnel des forces. Laval: 99: arrivée du 42<sup>e</sup> régiment de transmissions venant d'Achem (Allemagne); 1 000 personnes. Dissolution du 38<sup>e</sup> régiment des transmissions; 271 personnes. Le Mans: 1997: transformation de l'établissement du matériel de l'armée de terre en groupement de l'établissement du matériel de l'armée de terre de Bruz.

● **Picardie**  
Cocuy-les-Epées: 1998: réorganisation du centre de ravitaillement des essences. Compiègne: 1997: professionnalisation du 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie de marine; dissolution du 2<sup>e</sup> régiment de dragons; 1999: dissolution du centre mobilisateur No 287. Saint-Michel: 1999: dissolution de l'établissement du matériel. Compiègne: création d'un centre du service national; 1997: professionnalisation du 6<sup>e</sup> régiment d'hélicoptères de combat et dissolution du 51<sup>er</sup> régiment de transmissions. Noyon: 1997: arrivée du régiment de marche du Tchad venant de Monténiard; dissolution du 8<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Amiens: 1997: dissolution du centre mobilisateur n° 17.

● **Poitou-Charentes**  
Ruelle: réorganisation de la direction des constructions navales; La Rochelle: 1998: professionnalisation du 51<sup>er</sup> régiment du train et dissolution du 503<sup>e</sup> régiment du train; Thouars: de 1998 à 2000: fermeture progressive de l'établissement du matériel de l'armée de terre. Poitiers: 1998: dissolution du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Provence-Alpes-Côte d'Azur**  
Gap: 1997: professionnalisation du 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs; dissolution de la compagnie du génie du 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs; Carpiagne (Var): 1997: arrivée de l'établissement du matériel de l'armée de terre. Marseille: 1997: transfert de l'établissement du matériel de l'armée de terre à Carpiagne; 1998: dissolution du centre administratif de l'armée de terre. Port-Saint-Louis: 1997: transfert du centre de ravitaillement des essences vers le dépôt d'Isres et vers le centre de ravitaillement des essences de Marseille-Sainte-Marthe. Tarascon: 1999: dissolution du centre mobilisateur n° 27. Cuers: 1997: transformation de la base de l'aéronautique navale en établissement. Dragignan-Camfray: 1997: transformation du 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie de Paris en régiment des forces; dissolution du 40<sup>er</sup> régiment d'artillerie. Préfous: 1997-1998: dissolution progressive du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine et dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Maintien du 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine. Hyères: 1997: transfert à Landivisiau (Finistère) de l'école de chasse embarquée. Dissolution de l'escadille 59-F. Saint-Tropez: réorganisation de la direction des constructions navales. Toulon: réorganisation de la direction des constructions navales. 1997: fermeture de la pharmacie-magasin du port. Lavallée: 1998: dissolution du centre mobilisateur n° 94. Apt-Albion: 19: dissolution de la base aérienne 200 et du premier groupement de missiles stratégiques. Réconversion militaire et civile du site.

● **Rhône-Alpes**  
Saint-Egrève (Isère): 1997: dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Lyon: 1997: dissolution du laboratoire des substances; dissolution de l'établissement des matériels de mobilisation du service de santé. Lyon-Corbas: 1998: dissolution du 5<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison et maintien de son détachement à Gap. Sathonay: création d'un centre du service national; 1997: dissolution du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

● **Saint-Egrève**  
Saint-Egrève (Isère): 1997: dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Lyon: 1997: dissolution du laboratoire des substances; dissolution de l'établissement des matériels de mobilisation du service de santé. Lyon-Corbas: 1998: dissolution du 5<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison et maintien de son détachement à Gap. Sathonay: création d'un centre du service national; 1997: dissolution du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

● **Saint-Egrève**  
Saint-Egrève (Isère): 1997: dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Lyon: 1997: dissolution du laboratoire des substances; dissolution de l'établissement des matériels de mobilisation du service de santé. Lyon-Corbas: 1998: dissolution du 5<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison et maintien de son détachement à Gap. Sathonay: création d'un centre du service national; 1997: dissolution du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

● **Saint-Egrève**  
Saint-Egrève (Isère): 1997: dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Lyon: 1997: dissolution du laboratoire des substances; dissolution de l'établissement des matériels de mobilisation du service de santé. Lyon-Corbas: 1998: dissolution du 5<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison et maintien de son détachement à Gap. Sathonay: création d'un centre du service national; 1997: dissolution du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

● **Saint-Egrève**  
Saint-Egrève (Isère): 1997: dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Lyon: 1997: dissolution du laboratoire des substances; dissolution de l'établissement des matériels de mobilisation du service de santé. Lyon-Corbas: 1998: dissolution du 5<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison et maintien de son détachement à Gap. Sathonay: création d'un centre du service national; 1997: dissolution du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

● **Saint-Egrève**  
Saint-Egrève (Isère): 1997: dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Lyon: 1997: dissolution du laboratoire des substances; dissolution de l'établissement des matériels de mobilisation du service de santé. Lyon-Corbas: 1998: dissolution du 5<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison et maintien de son détachement à Gap. Sathonay: création d'un centre du service national; 1997: dissolution du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

● **Saint-Egrève**  
Saint-Egrève (Isère): 1997: dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Lyon: 1997: dissolution du laboratoire des substances; dissolution de l'établissement des matériels de mobilisation du service de santé. Lyon-Corbas: 1998: dissolution du 5<sup>e</sup> groupe d'hélicoptères de liaison et maintien de son détachement à Gap. Sathonay: création d'un centre du service national; 1997: dissolution du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

## L'Ile-de-France sera parmi les plus touchées d'ici à l'an 2000

L'ILE-DE-FRANCE sera particulièrement touchée par la restructuration des unités de l'armée de terre:

● **Paris**. En 1997: transfert du 1<sup>er</sup> régiment du train et de la direction centrale du service de santé des armées à Vincennes; transfert à Villebon-sur-Yvette (Essonne) du centre de formation longue des informaticiens du premier degré; transfert à Bourges (Cher) du centre de formation longue des informaticiens du premier degré. Transfert à Fontainebleau du commissariat aux sports militaires; en 1999: transfert du service informatique du commissariat de l'air à Tours.

● **Fontainebleau** (Seine-et-Marne). En 1997: arrivée du commissariat aux sports militaires; en 1999: réorganisation du centre sportif d'équitation militaire. Transfert du 602<sup>e</sup> régiment de circulation routière vers Sougères (Gironde).

● **Beignies** (Yvelines). En 1997: dissolution du 5<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

● **Les Mureaux** (Yvelines). En 1999: dissolution du 1<sup>er</sup> groupe d'hélicoptères légers; ● **Maisons-Laffitte** (Yvelines). En 1998: dissolution du 17<sup>e</sup> régiment de commandement et de soutien et de l'état-major de la Force d'action rapide (FAR).

● **Saint-Germain-en-Laye** (Yvelines). En 1997: transfert de l'escadron d'éclairage de la 2<sup>e</sup> division blindée à Olivet. ● **Versailles-Satory** (Yvelines). En 1997: transformation de l'atelier d'impression de l'armée de terre. Transfert de l'état-major de la 2<sup>e</sup> division blindée à Châlons-en-Champagne. Dissolution du 2<sup>e</sup> régiment de commandement et de soutien et de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre; en 1998: fermeture du centre d'instruction de préparation militaire et transfert du centre d'études informatiques du matériel à Bourges.

● **Monthéry** (Essonne). En 1997: professionnalisation du 121<sup>er</sup> régiment du train, installation du commandement de la logistique venant de Metz; transfert du régiment de marche du Tchad à Noyon (Oise). Dissolution de la direction des centres d'expérimentation nucléaires (Dircen), en 1998: réorganisation du service mixte de sécurité radiologique et biologique.

● **Dugny** (Seine-Saint-Denis). En 1997: dissolution de l'escadille 11-F.

● **La Courneuve** (Seine-Saint-Denis). En 1998: transfert de l'atelier général des services des essences vers le site du magasin général à Montreuil;

● **Montreuil-sous-Bois** (Seine-Saint-Denis). En 1997: transfert de l'agence comptable des services industriels de l'armement à Marne-la-Vallée;

● **Rosny-sous-Bois** (Seine-Saint-Denis). En 1997: transfert à Limoges du service de diffusion générale de la gendarmerie; en 1998: transfert du service de télécommunication et de télématique de la gendarmerie au Mans; en 1999: transfert du laboratoire photographique central de la gendarmerie au Blanc;

● **Vincennes** (Val-de-Marne). En 1997: installation du 1<sup>er</sup> régiment du train, installation de la direction centrale du service de santé des armées; dissolution du 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

R. R.

**SPECTACLES**  
RÉSERVEZ VOS PLACES  
SUR MINITEL  
3615 LEMONDE

## LA CORSE MODÈLE DE DÉVELOPPEMENT TECHNOLOGIQUE FRANÇAIS ?

L'Assemblée de Corse vient de demander à l'unanimité au Gouvernement de choisir Bastia comme site d'installation de la future source de rayonnement synchrotron à énergie intermédiaire (Projet SOLEIL).

Volla qui pourrait paraître peu réaliste à une grande partie de l'opinion publique nationale pour qui l'image de l'île de Beauté s'est sérieusement dégradée ces derniers mois. Et pourtant cette motion est le reflet d'une autre face de la Corse, une Corse qui innove, une Corse qui veut entrer dans le XXI<sup>e</sup> siècle en prenant toute sa place dans la communauté nationale.

D'ailleurs, la Corse est en grande partie à l'origine du débat lancé en France voici deux ans à propos du projet SOLEIL, grâce essentiellement au défi lancé par le groupe d'étude que Georges Charpak - Prix Nobel de Physique - a réuni autour de la candidature de Bastia (cf. Le Monde du 11/11/94. Quel synchrotron pour l'hexagone ? Par P. Soukassian et G. Margaritondo). Le nouveau synchrotron proposé par ce groupe contribuerait à placer la France en bonne position à l'horizon du siècle prochain. Il permettrait de saisir toutes les opportunités offertes par l'explosion des nouvelles technologies dans les domaines aussi stratégiques que la microfabrication, avec ses implications dans les secteurs automobile, spatial et médical, et l'industrie pharmaceutique où le rayonnement synchrotron devient de plus en plus l'instrument de base pour identifier la structure des macromolécules aptes à combattre tel ou tel virus.

Toujours selon les experts du groupe Charpak, compte-tenu de sa tradition scientifique et de ses ambitions technologiques et industrielles, la France se doit de disposer d'au moins 2 machines à énergie intermédiaire (l'Allemagne en compte 3, les États-Unis 5 et le Japon 20). Rappelons que l'ESRF bien que située à Grenoble est la machine européenne à haute énergie, instrument beaucoup plus lourd qui couvre des domaines d'applications différents. En effet les besoins très importants en temps de faisceau de lumière synchrotron sont loin d'être satisfaits aujourd'hui en France. Aussi un certain nombre d'utilisateurs sont-ils contraints d'aller travailler sur des machines situées à l'étranger. C'est la raison pour laquelle le groupe Charpak a proposé une deuxième machine ambitieuse dont les performances, optimisées pour les besoins des utilisateurs, permettraient d'accroître la compétitivité de plusieurs de nos industries de pointe.

L'installation de cette deuxième machine loin de la première serait de nature à faciliter une nouvelle philosophie de gestion véritablement au service des utilisateurs scientifiques et industriels. De l'avis du Conseil Scientifique réuni à Bastia en Septembre 1994 et composé de quelques uns des plus éminents experts mondiaux, l'insularité ne constitue en aucun cas un handicap à l'utilisation du synchrotron au plan national et international et l'aspect "territoire vierge" de la Corse représente un atout majeur. Les plus récentes réalisations n'ont-elles pas intégré dans leur localisation une forte logique d'aménagement du territoire : Trieste (Italie), Baton Rouge (Louisiane), Hsinchu (Taïwan) et Pohang (Corée) ?

Etant situé au foyer de l'arc méditerranéen, le site de Bastia permet d'envisager des collaborations intéressantes avec l'Espagne ou l'Italie. La mise en route du programme INTERREG II Corse/Toscane est à ce titre de bon augure quand on connaît le potentiel scientifique de la région de Pise à 30 minutes de Bastia.

Choisir Bastia et associer ainsi la Corse au développement et à la valorisation d'un équipement aussi stratégique, c'est signifier à cette région française toute la confiance et l'espoir que la nation met en elle. Nul doute que la Corse qui a toujours répondu présent aux grandes heures de notre Histoire saurait se montrer digne de l'honneur qui lui incomberait.

Choisir la Corse, c'est pour l'Etat l'économie significative en terme d'investissement que représente la position de l'île en objectif du FEDER et en même temps la traduction concrète et utile du concept de solidarité nationale.

Enfin, c'est donner à la Corse comme cela a été le cas pour d'autres régions dans le passé, une chance sérieuse de rattraper son retard par un geste politique fort, d'une portée historique sans précédent depuis la fin du siècle dernier.

Signataires : François GIACOBBI Sénateur de Haute Corse - Louis Ferdinand de ROCCA SERRA Sénateur de Corse du Sud - Jean-Paul de ROCCA SERRA Député de Corse du Sud, Président de l'Assemblée de Corse - Emilio ZUCCARELLI Député de Haute Corse, ancien Ministre des Télécommunications - José ROSSI Député de Corse du Sud, ancien Ministre de l'Industrie - Jean-Claude BONACCORSI Député de Haute Corse - Jean BAGGIANI Député Européen, Président de l'Exécutif Corse.



**LOISIRS** Les Français apprécient de plus en plus les visites d'entreprise. Ce tourisme industriel qui, il y a peu, n'intéressait qu'une clientèle spécialisée, figure désormais au pro-

gramme des vacanciers, y compris par l'intermédiaire de voyages organisés. ● LA FRÉQUENTATION touristique des entreprises a doublé en dix ans. Aujourd'hui, on l'estime à

10 millions de personnes par an. Pour les sociétés qui ouvrent leurs portes, il s'agit de se faire connaître et d'établir un lien de proximité avec le consommateur, mais cer-

taines professions s'efforcent également de mettre à profit l'intérêt des visiteurs pour redresser leur image de marque. ● ÉLECTRICITÉ DE FRANCE a trouvé dans le développe-

ment du tourisme industriel un moyen de faire valoir son souci de « transparence » et de rassurer le public quant à la sûreté de ses installations.

## Le tourisme industriel intéresse de plus en plus les vacanciers

La découverte du patrimoine économique - traditionnel ou empreint de haute technologie - mobilise chaque année dix millions de personnes qui profitent de leurs congés pour visiter des entreprises

L'ENGOUEMENT des Français pour le tourisme industriel et technique (autrement dit, la visite d'entreprise) connaît une impressionnante courbe ascendante depuis le milieu des années 80. Le nombre de visiteurs a doublé en dix ans, pour atteindre les 10 millions annuels, (un chiffre qui intègre les visites pédagogiques réservées aux scolaires).

A Strasbourg, les brasseries Kronenbourg sont le troisième site le plus fréquenté après la cathédrale et le Conseil de l'Europe. Sur les bords de Loire, qui commencent aussi à être réputés pour leurs centrales nucléaires (les installations d'EDF accueillent 1 million de personnes chaque année), la chocolaterie Poulain, de Blois, fait de l'ombre au château. Un sondage réalisé par l'Institut CSA en 1995 relevait que 67 % des Français ont déjà franchi les portes d'un site industriel et technique pour leurs loisirs.

A défaut de suivre la progression de la demande, les entreprises qui s'ouvrent au public (pas plus de 10 % des sociétés ayant pignon sur rue) préfèrent mettre l'accent sur le côté qualitatif de l'accueil. Des jeunes sociétés se construisent en intégrant un circuit de visite, d'autres s'attellent à des travaux d'aménagement. En région Rhône-Alpes, une quarantaine d'entreprises devront bientôt répondre à un cahier des charges rigoureux pour prétendre faire partie d'un club de sites ouverts au public.



Cette pratique ne mériterait pas autant d'attention si ses retombées n'étaient pas multiples. Gage de transparence et indice d'une certaine convivialité, la visite rend plus valorisante que n'importe quel film publicitaire. Le produit montré devient familier aux touristes, qui lorsque cela est prévu, repartent rarement les mains vides. Un lien affectif - et, donc, commercial - est créé avec les produits. Pour les producteurs de boissons alcoolisées, viticulteurs et autres coopératives agricoles, il s'agit aussi d'une opportunité de

contourner la loi Evin, qui interdit la publicité sur l'alcool. Mais l'élément le plus significatif de l'essor du tourisme industriel est qu'il concerne aussi nombre d'établissements qui n'appartiennent pas au secteur de la grande consommation et n'ont, a priori, rien à vendre. Pour autant, la philanthropie ne préside pas seule à l'organisation de l'accueil de visiteurs.

« UN SIGNE DE BONNE SANTÉ » Certaines professions et quelques entreprises y trouvent un moyen de corriger leur image de marque, telle EDF qui a délibé-

ment choisi d'ouvrir ses portes pour démontrer la sûreté de ses installations après l'événement suscité par la catastrophe de Tchernobyl. D'autres sites industriels, à la recherche de jeunes diplômés, privilégient l'ouverture vers les grandes écoles.

Le tourisme industriel permet surtout, de lancer des signaux à des partenaires commerciaux habituels ou potentiels. « Les visites au public sont un signe de bonne santé », affirme Jean-François Flahault, responsable de la collection des guides du tourisme industriel et technique édités par EDF et directeur conseil de l'agence de communication Public Système. « Le tourisme industriel est une bonne idée quand l'entreprise est florissante. Lorsque les temps sont durs, le coût de ce service se fait sentir et de toute façon, montrer des chaînes qui ne tournent pas à plein régime n'est pas valorisant. C'est pourquoi lorsque nous réalisons nos guides, nous avons parfois jusqu'à 30 % de renouvellement. »

Les entreprises ne veulent pourtant pas tout dévoiler. « On montre ce que l'on veut bien, assure Christian Dumeige, directeur de la fédération nationale des comités départementaux de tourisme. Dans chaque société, il y a des secrets de fabrication. » Tout n'est pas, non plus, forcément valorisant. Dans l'agroalimentaire, on préfère mettre en scène une fabrication artisanale, présenter quelques fromages en train de sécher sur des claies en bois usé plutôt que l'en-

semble de la production disposé sur de vastes plaques en aluminium. Parfois, on demande d'exclure du circuit de visite des ateliers de fabrication où les conditions de travail n'ont rien de très réjouissantes. Partie intégrante de la politique de communication de la société, la visite d'entreprise ne doit souffrir aucune faille.

Mais qu'est-ce qui peut bien séduire le vacancier dans la visite

répandue aux États-Unis, au Japon et en Allemagne pour n'en être qu'à ses débuts en France. Pour Jean-Pierre Mas, de Manacom, société de conseil en aménagement touristique, le tourisme industriel est le « seul produit nouveau » proposé aux vacanciers ces dernières années. « Et comme c'est nouveau et que les gens ne connaissent pas encore bien, ça va être très demandé », assure-t-il.

### La technologie et l'agroalimentaire en vedette

Les « touristes industriels » marquent leur préférence pour les centrales d'EDF et l'industrie agroalimentaire. Au hit-parade des sites les plus visités, c'est l'usine marémotrice de la Rance (Ille-et-Vilaine) qui arrive en tête (350 000 visiteurs chaque année). La fabrique de la liqueur Bénédictine à Fécamp (Seine-Maritime) accueille 140 000 personnes et le centre de Météo France situé en haut du mont Aiguoual, dans les Cévennes, 130 000. Les Français adorent la technique : 70 000 visiteurs à l'Aérospatiale de Toulouse (Haute-Garonne), 28 000 à l'usine d'embouteillage d'Evian (Haute-Savoie), 24 000 à la centrale nucléaire de Chinon (Indre-et-Loire), 20 000 à l'usine Peugeot de Mulhouse (Haut-Rhin) ainsi qu'à l'usine Coca-Cola de Grigny (Essonne).

Pour sa part, l'imprimerie du Monde, installée à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), accueille chaque année 6 000 visiteurs.

d'une chaudronnerie, d'une coopérative d'insémination artificielle bovine ou d'une plâtrerie ? « Tout se visite », répondent en chœur les professionnels du tourisme qui constatent que la curiosité intellectuelle, lorsqu'elle a le temps de s'épanouir comme c'est le cas lors des périodes de vacances, ne souffre aucune limite. D'ailleurs, cette pratique, qui s'est largement

Les Français redécouvrent donc leur industrie. « L'entreprise, poursuit Jean-Pierre Mas, n'est plus rebutante. Et puis, comme travailler devient un luxe, on en est fier. On n'a plus honte du travail. » Au point d'aller voir d'autres à l'œuvre alors qu'on est soi-même en short et sandales.

Aude Dassonville

### EDF a mis une stratégie de communication très élaborée au service d'un long travail de persuasion

NOUS SOMMES au milieu des années 80. Les dirigeants d'Électricité de France respirent : la bataille du nucléaire semble bel et bien gagnée auprès du grand public. Une rude bataille menée sur le terrain de la communication. Contestée parfois violemment comme à Plogoff (Finistère) à la fin des années 70, la production d'électricité d'origine nucléaire ne fait plus vraiment peur. Partout, EDF a expliqué que l'uranium n'est qu'un combustible, circonscrit dans des zones protégées. Ses experts ont assuré qu'une centrale ne pouvait exploser et que les panaches blanches qui s'échappent des tours ne sont que de la vapeur d'eau. Le débat n'est plus passionné. Un certain consensus s'est installé sur la question nucléaire.

Le 26 avril 1986, tout ce bel acquis se trouve brutalement remis en question : l'accident survient à la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, fait renaître la peur du nucléaire. Pour EDF, ce fâcheux précédent représente un véritable tournant. C'est à partir de ce moment que l'établissement public décide de développer à très grande échelle la politique des portes ouvertes dans ses centrales nucléaires. Électricité de France s'était déjà lancée sur cette voie dans les années 50. A l'époque, il

fallait persuader les Français qu'elle ouvrait pour le bien commun. Il n'était bien sûr pas question de noyer une vallée et des villages entiers pour construire un barrage hydraulique sans fournir un minimum d'explications.

Mais cette fois, il s'agit de consentir un effort de plus grande envergure. Les explications données au cours des visites des sites sont modifiées : continuer à expliquer comment les installations fonctionnent, mais aussi convaincre qu'une catastrophe comme celle de Tchernobyl ne peut se produire en France. Œuvre de longue haleine, l'opération, de toute évidence, a donné les résultats escomptés. La contestation antinucléaire ne s'est pas vraiment réveillée. Les visiteurs affluent et sortent rassurés, avec l'impression « d'avoir appris quelque chose », surtout si la visite procure parfois un léger frisson...

#### PRÉSENTATION UN FRANÇAIS SUR DIX

Ces dernières années, la stratégie de communication d'EDF s'est encore affinée. Une nouvelle étape a été franchie. L'entreprise a souhaité se rapprocher des collectivités locales, pour souligner son rôle dans le dynamisme d'une région. Premier opérateur de tourisme industriel, EDF édite désormais en

doze tomes un guide (collection « EDF-La France contemporaine », éditions Solar) en collaboration avec les chambres de commerce et d'industrie. Ces ouvrages recensent région par région les entreprises qui s'ouvrent au public, dont le nombre est passé en dix ans de trois cents à sept cents.

Depuis quelques mois, les dirigeants de l'établissement public ont mis à profit le contact avec le public pour sensibiliser l'opinion sur les perspectives liées à l'ouverture du marché de l'énergie et l'arrivée de la concurrence, à l'horizon 1997-98. Les consommateurs sont des clients qu'il s'agit de conserver. D'où la nécessité de mettre en œuvre une « communication qui ne soit pas niée ». « Le discours est plus marketing », affirme sans détour l'entreprise. « Nous avons à montrer que notre outil est performant et sûr mais aussi que la qualité de nos services n'est pas un vain mot. Il nous faut aussi rappeler le nombre d'emplois que chaque centrale induit dans une région. »

Aujourd'hui, EDF consacre environ 25 millions de francs à l'accueil d'un million de visiteurs : 600 000 dans les centrales hydrauliques, 300 000 dans les centrales thermiques et nucléaires, 100 000 dans les laboratoires de recherche et les musées. L'entreprise estime à 5 millions le nombre de Français qui ont déjà visité une centrale.

Olivier Rolland, responsable de la communication de la centrale de Chinon (Indre-et-Loire) assure que les touristes commencent à poser des questions sur la rentabilité de l'entreprise, sa compétitivité, ses performances à l'exportation. Ils souhaitent également comparer les tarifs pratiqués par EDF avec ceux en vigueur ailleurs en Europe. De même, ils s'intéressent de près au traitement des déchets, ainsi qu'aux conditions de démantèlement des usines en fin de cycle. Et ils n'omettent pas non plus de revenir sur la catastrophe de Tchernobyl. Au grand désespoir des guides.

A. D.

On ne peut pas passer sa vie sans savoir.

La France Agricole

Oléagineux industriels

12%

«volontaires obligatoires»

CEP COMMUNICATION

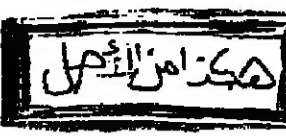
La France Agricole, un magazine du groupe C.E.P. Communication.











comptes est à l'origine  
des enquêtes judiciaires

## NOMINATIONS DIPLOMATIE

**Patrick Leclercq**, ambassadeur en Espagne, a été nommé ambassadeur en Espagne, en remplacement d'André Gadant.

[Né le 2 août 1938 à Lille, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, Patrick Leclercq fut nommé secrétaire des affaires étrangères, en 1966, à la sortie de l'ENA. Il fut en poste à Madrid, puis à la mission permanente de la France auprès des Nations unies, avant de devenir conseiller technique puis directeur adjoint du cabinet de Louis de Guiringaud, ministre des affaires étrangères (1976-1978), et directeur adjoint d'Amérique au ministère (1979). Conseiller technique, chargé des affaires diplomatiques au secrétariat général de l'Élysée, aux côtés de Valéry Giscard d'Estaing (1979-1981), il fut ensuite conseiller général à Montfort (1981-1983), ambassadeur en Jordanie (1983-1989), et directeur d'Afrique du

## DISPARITIONS

**GEORGES TOURET**, PDG de Pier Import Europe, est mort, dimanche 14 juillet, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait créé en 1951 le premier magasin de meubles Darnal, puis, en 1987, Darnal Expansion, par la fusion de Darnal et de Darnal et la reprise des actifs du groupe Galeries Bérès. En 1992, Darnal Expansion avait pris le contrôle de Pier Import. Trois ans plus tard, la fusion de Darnal Expansion et de Pier Import avait donné naissance à Pier Import Europe. Georges Touret avait organisé sa succession à la tête de Pier Import Europe en nommant ses trois fils à la direction générale.

## AU CARNET DU « MONDE »

### Nécros d'or

— Le 17 juillet 1946.

**Jacqueline et Bernard**

se disaient « Orléans ».  
Maurice, Olivier, Sylvie, Jean, Agnès.  
Et tous les petits-enfants,  
les embrassant cinquante fois, très fort.

### Décès

— **Bernard et Catherine de Pland**,  
Hubert (71) et Sylvie Bassot,  
Jean-Noël et Jan Bassot,  
François et Martine Audouin,  
Thierry et Andrée Bassot,  
Jean-Dominique et Marielle Leymarie,  
Vincent et Mireille Bassot.  
Ses enfants,  
Ainsi que ses vingt-neuf petits-enfants  
et ses trente-deux arrière-petits-enfants,  
ont la tristesse de faire part du décès de  
Dien de

**Jacques BASSOT**,  
chevalier de la Légion d'honneur,  
médaille d'or  
du Mérite européen.

Il s'est endormi dans la paix du  
Seigneur, le 13 juillet 1996, dans sa  
quarante-neuvième année.

La cérémonie religieuse sera célébrée  
le jeudi 18 juillet, à 11 heures, en l'église  
de la Madeleine, Paris-8<sup>e</sup>, suivie de  
l'inhumation dans le caveau de famille  
au cimetière du Montparnasse.

Ni fleurs ni couronnes, mais des dons  
peuvent être versés au Foyer de charité de  
Combe-la-Ville (Seine-et-Marne).

244, rue de Rivoli,  
75001 Paris.

— **La Fédération** « Mouvement fédéraliste français »  
a la tristesse de faire part du décès de son  
président d'honneur fondateur.

**Jacques BASSOT**,  
chevalier de la Légion d'honneur,  
médaille d'or  
du Mérite européen.

survenu dans sa quarante-neuvième  
année.

La cérémonie religieuse sera célébrée  
le jeudi 18 juillet, à 11 heures, en l'église  
de la Madeleine, Paris-8<sup>e</sup>.

244, rue de Rivoli,  
75001 Paris.

— **Bibi, Jeanne Brunelin**  
a la douleur de faire part du décès de son  
époux.

**Daniel BRUSTLEIN**  
(Alain).

survenu à son domicile, le dimanche  
14 juillet 1996.

L'inhumation aura lieu le vendredi  
19 juillet, à 10 h 45, au cimetière du  
Père-Lachaise, Paris-20<sup>e</sup>.

8, rue du Général-Bertrand,  
75007 Paris.

— **Le général de division (ar)**

**Patrice LAUMONDAIS**

s'est endormi dans la paix du Seigneur, le  
13 juillet 1996.

La cérémonie religieuse sera célébrée  
jeudi 18 juillet, à 15 heures, en l'église de  
Cergy-Village, suivie de l'inhumation.

Nord et du Moyen Orient (1989-1991). Patrick Leclercq était ambassadeur d'Égypte depuis septembre 1991.]

**Jean-Marc Rochereau de La Sablière** a été nommé ambassadeur en Égypte, en remplacement de Patrick Leclercq.

[Né en novembre 1946, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, Jean-Marc Rochereau de La Sablière fut nommé secrétaire des affaires étrangères en 1973, à la sortie de l'ENA. Affecté à la direction des affaires économiques et financières du Quai d'Orsay, il fut ensuite conseiller technique au cabinet de Louis de Guiringaud, ministre des affaires étrangères (1976-1978), puis chargé de mission au cabinet de Raymond Barre, premier ministre (1978-1981). Deuxième conseiller à la mission permanente de la France auprès des Nations unies à New York (1981-1983), il a ensuite occupé divers postes à l'administration centrale avant de devenir représentant permanent adjoint de la France auprès des Nations unies (1989-1992). Jean-Marc Rochereau de La Sablière avait quitté en mai la direction des affaires africaines et malgaches au ministère, poste qu'il occupait depuis juin 1992.]

**Serge Pinot** a été nommé ambassadeur au Guatemala, en remplacement de Charles Crettien.

[Né en février 1939, Serge Pinot fut admis au concours pour le recrutement des secrétaires adjoints des affaires étrangères en 1973. Après avoir été en poste à Bogota et à Bruxelles, il fut nommé adjoint au sous-directeur des affaires économiques et financières à la direction du personnel et de l'administration générale du Quai d'Orsay (1981-1984). Premier secrétaire, puis deuxième conseiller à Madrid, il fut ensuite conseiller général à Edmonville (1987-1993). Depuis novembre 1993, Serge Pinot était directeur adjoint des affaires budgétaires, administratives et financières à la direction générale de l'administration du ministère.

Né en février 1939, Serge Pinot fut admis au concours pour le recrutement des secrétaires adjoints des affaires étrangères en 1973. Après avoir été en poste à Bogota et à Bruxelles, il fut nommé adjoint au sous-directeur des affaires économiques et financières à la direction du personnel et de l'administration générale du Quai d'Orsay (1981-1984). Premier secrétaire, puis deuxième conseiller à Madrid, il fut ensuite conseiller général à Edmonville (1987-1993). Depuis novembre 1993, Serge Pinot était directeur adjoint des affaires budgétaires, administratives et financières à la direction générale de l'administration du ministère.

des affaires étrangères, et parallèlement, depuis janvier 1994, sous-directeur des moyens des services à cette direction.]

## INRA

**Paul Vialle**, ingénieur général du génie rural, des eaux et des forêts, a été nommé directeur général de l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), lors du conseil des ministres du lundi 15 juillet.

[Né en octobre 1948, ancien élève de l'École polytechnique, Paul Vialle est ingénieur général du génie rural, des eaux et des forêts. Il fut directeur départemental adjoint de l'Agriculture et de la forêt de l'Hérault (1973-1979), chargé de mission régionale auprès du préfet de la région Poitou-Charentes (1980-1981), directeur général adjoint du cabinet de François Guillemin, ministre de l'Agriculture (1986), et directeur général de l'enseignement et de la recherche au ministère de l'Agriculture (1986-1989). Depuis 1989, Paul Vialle était directeur de l'Institut national agronomique Paris-Grignon (INAPG).]

## ADMISSIONS AUX GRANDES ÉCOLES

### Ecole normale supérieure

#### Lettres : groupe A/L

Châin Badiou (64), Ludovic Baudry (29), Paul Bernard (49), Stéphane Besson (67), Simon Bouquet (10), Alain Brun (44), Marc Duval (30), Chloé Chaud (32), Eve de Dampierre (78), Jean de Gournay (50), Isabelle de Ren (59), Olivier Deconne (57), Ulysse Deconne (57), Julien Dubou (57), Sophie Dumoulin (58), Bruno Dumont (58 ex aeq.), Anne Estève

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck

(66), Romain Estève (79), Aurélie Foglia (49), Marc Foglia (19), Christel Fren (19), Sylvie Gal-

lanc (59), Benjamin Gatin (59), Alessandro Giaccone (29), Elise Gileu (74), Xavier Helary (57 ex aeq.), Elise Kummerow (29), Hélène Landreux (59), Jean-Dominique Langlais (57), Marie-Cécile Langlais (57), Jean-François Laporte (59), Yves Lamy (42), Olivier Le Lay (70), André Leblanc (49 ex aeq.), Franck Lemonde (29), Elise Marcori (59), Marie-Cécile Martin (29 ex aeq.), Jean-Baptiste Mathieu (57), Alexandre Michel (79), Édouard Michel (54), Marc Mideu (59), Anne Monfort (39), Muriel Mouzou (59), Cécile Nail (19), Théodor Palacios (49 ex aeq.), Antoine Pannetier (72), Rémi Pailhert (57 ex aeq.), Antoine Picot (48), Alexis Pouchard (59), Christelle Rabier (57), Thérèse Renault (49), Olivier Requier (29), Jean-René Rolland (57), Martine Rovers (49), Marie-Laure Savoye (29), Marie Schenck



# HORIZONS

REPORTAGE



LES GENS DE MER

## Les amants aventureux de l'Atlantique

**E**lle voudrait prendre la mer. Elle y pense constamment. Quand les trois bambins ont déserté l'appartement du centre de Brest et qu'elle allume une cigarette en écoutant Tosca ; quand elle passe une nuit blanche à coudre un costume de fête pour le carnaval d'une petite Manon ; quand elle nourrit le goéland qui cogne avec insistance contre la vitre de la cuisine. Elle navigue dans sa tête et se souvient d'odeurs, d'ambiances, de sensations. Elle revêt des départs de course, se rappelle la passion. Elle croit intacte la convalescence. Elle voudrait reprendre la mer. Le charme n'est pas rompu.

Il pense qu'elle a raison. Qu'une navigatrice de sa trempe glisse son talent à terre. Qu'elle a de l'instinct, de l'endurance et de la rage. « À armes égales, avec Florence Arthaud, ça pas photo ! » Mais que, lui aussi, la mer l'attend. Voyez comme il se démène ! L'Atlantique à la rame, en solitaire, sur les traces de d'Abouville. Cent trois jours de galère et une arrivée triomphale, sur son île de Molène, qui l'a gonflé à bloc ! C'était en septembre dernier. Depuis, il a de grands projets... « Chapeau ! » Oui, elle lui tire son chapeau. Il est allé jusqu'au bout de son rêve. Elle comprend son euphorie. Conçoit qu'il ait trouvé cela beau. La mer est leur passion commune. Elle les a prévenus, elle les a réunis. Mais en devenant trop exclusive, se pourrait-il qu'elle les divise, qu'elle les meurtrisse ?

Il admet : « Quand on prend le départ d'un voyage comme celui-là, cela fait belle lurette qu'on s'est déjà barré ! » Huit mois exactement. Huit mois d'entraînement, de démarches, de mise au point de la yole, de recherche de financement. Huit mois d'« hystérie » où tout ce qui ne se rapportait pas à sa traversée ne l'intéressait « absolument pas ». Il s'était juré d'accomplir « un acte maritime fort ». Il l'a fait. Pour effacer quelques échecs, épater ceux qui ne voyaient en lui qu'un aventurier un brin cocard, honorer Molène, l'île de ses ancêtres pêcheurs, et aussi les sauveteurs en mer, dont le courage l'a marqué. « J'avais placé la barre très haut. Ou je réussissais ou je restais

dans l'Atlantique. L'abandon m'était interdit. »

Elle respecte ses raisons. Elle connaît bien son homme. Mais elle ne supporte pas qu'il dise un jour « je pars » sans se préoccuper de ses projets à elle. « C'est un bulldozer et un rouleau compresseur. Il voudrait toujours qu'on adhère, qu'on lui fasse allégeance. Tous derrière mon panache blanc ! Et moi alors ? Et mes projets de course ? Moi aussi j'ai une histoire avec la mer ! »

Une histoire, une histoire... « Une histoire se construit, se développe, rebondit », dit-il, sur le ton de la critique. Si l'on veut prendre la mer, il faut ouvrir des portes, démarcher des sponsors, se faire remarquer. N'est-ce pas ce qu'il a fait ? « Bon, c'est vrai, j'ai rompu notre accord : c'était à moi de garder les gosses, à elle de naviguer. Comme elle travaillait, j'ai foncé ! Alors elle s'est révoltée. Et j'ai préparé l'Atlantique à la rame sans le moindre soutien d'Anne. Pire : confronté à son silence hostile. » « Mais il m'aurait bouffé ! C'était un acte de survie ! Il vampirise les gens. Je n'étais pas contre son projet, j'étais simplement en retrait. » Pas ravis, c'est vrai : trois enfants en bas âge exigent du sang-froid, un sens du quotidien, un minimum d'assurances pour l'avenir.

**L**a famille ne roule pas sur l'or. Cependant, pas inquiète : « Un gars comme Joseph Le Guen, on ne l'arrête pas. Il connaît bien la mer. J'étais serotine pendant toute sa traversée. » Cela le flatte qu'elle ait confiance dans le marin. Sa réserve ne lui paraît que plus incompréhensible. « Ne pas être avec moi revenait à être contre moi ! Un projet grand comme celui-là, ça radicalise tout. » L'homme est du genre entier, peu soucieux des nuances. « En se repliant dans son silence, au fond, Anne m'a rendu service. Cela m'a précipité dans mon projet ! » Mais il conserve de l'ambivalence.

« Le soir de son arrivée, à Molène, il parlait à l'hôtel devant un tas de monde. Et soudain, il m'a lancé une vanne : "Toi, Anne Lizard, tu n'as pas assuré !" J'ai failli me barrer. Il faudrait qu'on ne vive que pour lui ! Ho ! l'artiste ! Les enfants existent ! Il n'est pas seul à aimer la mer... »

Il le sait. Mais voilà : pour tout le monde, il est maintenant le type costaud qui a fait l'Atlantique à la rame. Dans son île, cela n'avait au-

cun prix. Un médecin lui a affirmé que la tension artérielle des anciens de Molène avait grimpé au fil de la traversée. « Ils pleuraient lorsque je suis arrivé ! Ils accueillent un petit gars du pays, petit-fils de cap-hornier, qui représentait leur histoire, leur culture de la mer. » Pour les pêcheurs, la voile de plaisance sera toujours un sport de riche. Pas la rame. « La rame, c'est le labeur. »

Anne Lizard fut championne de voile. Pendant dix ans, de 1980 à 1990, elle n'a quasiment vécu que pour assouvir sa passion de la navigation. « Les bateaux me plaisent tant. » Elle a dessiné et coupé des spés dans une voilerie, appris la construction dans un chantier naval, pratiqué le convoyage en traversant l'Atlantique et fait de l'assistance aux grands voiliers en course avant de se lancer elle-même dans la compétition. Mini-Fastnet en double (qu'elle remporta en 1985 avec Bernard Andrieu), mini-transat en solitaire, Course du Figaro, La Baule-Dakar, Route du rhum... « Tout s'enchaîne quand on est disponible. »

Il admet avoir été bluffé. D'ailleurs, quand ils ont navigué ensemble, c'était elle le skipper, le patron du bateau. « En mer, je me suis toujours incliné devant ses décisions, quitte à ce qu'on s'explique à terre ! » La voile n'était pour lui qu'un « moyen d'être en mer ». Comme il n'est pas attiré par la pêche, encore moins par le commerce, la voile lui ouvrait les portes de l'aventure, une succes-

sion de plaisirs intenses, une belle itinérance. « Je n'aime pas les situations figées. Le convoyage me convenait : on prend un bateau, on l'amène à bon port et on le lâche. » Elle est plus accrocheuse. Elle adore la régate. La préparation d'un bateau performant, le calcul de la trajectoire idéale, le fil à couper le vent. Elle aime la vie sur un pied de guerre, tout faire pour que l'embarcation donne son maximum, surveiller la voiture, « choper le moindre brin d'air », écouter « respirer » le bateau. Mais elle préfère la course en solitaire, « à l'instinct », sans ces discussions qui font perdre tant de temps, « en accord avec soi-même », avec une impression « d'éternité ». Il s'est embarqué avec elle, en 1987, pour un La Baule-Dakar catastrophe. Une grand voile déchirée dans le golfe de Gascogne, « cinquante-cinq nœuds dans la gueule ! », une dérive vers Madère.

**I**ls sont portés disparus pendant deux jours. Cela ne les empêche pas de repartir l'année suivante. En ligne de mire : le record New York-San Francisco, sans escale, détenu par un clipper depuis cent trente-cinq ans. « Mythique ». Ils montent une opération ambitieuse avec les acteurs économiques du Finistère pour récolter des fonds. « On a commencé fort. Sobante nœuds de vent sur les Bermudes ! Des creux de plus de 10 mètres. Et le baromètre qui descend, qui descend. Je tapais dessus.

Les voiles à la remorque. Anne et moi avons mis nos combinaisons de survie, gardé en main nos boîtes de détresse en attendant que le bateau se retourne. Quarante heures d'enfer ! »

Anne, en grande forme, était enceinte de Morgan. « Mise à part la naissance de mes enfants, c'est en mer que j'ai vécu les moments les plus intenses de ma vie. » Elle sort une photo de la taille d'un poster prise au large de la Terre de Feu. « On avait huit jours d'avance sur le record en passant le cap Horn ! Mais ce n'est pas un coin où il faut s'attarder. » Mer d'encre, ciel bas. Elle bricole un hauban qui lâche par 50 degrés sud. Ça tient jusqu'à Los Angeles. Plus de pilotage automatique. Ils se relaient à la barre. Et débarquent une nuit d'avril 1989, incognito et affamés, à la marina de San Francisco après quatre-vingt-dix-neuf jours de mer, dix-neuf de trop pour battre un record. Anne n'en est pas moins la première femme à avoir doublé le cap Horn d'est en ouest, en multicoque.

Après ? Les dettes. Dépôt de bilan, mise en vente du bateau par le syndicat. Brest ne retient que l'échec financier. Joseph se promet une revanche. En attendant, il fait des crêpes. Avec une machine défilante, « entre la locomotive et la moissonneuse-batteuse », en exhibition sur un parking de Rally. 1200 crêpes par heure ! La machine tombe en panne.

Anne s'engage dans la Route du rhum. Morgan a 14 mois, Margot

est annoncée. « Les gamins n'obligent pas à arrêter de vivre ! » La preuve, la famille part au Mexique à l'aventure. Puis à Bora-Bora. Cette fois Manon est là. La période est heureuse. Mais Anne souhaite rentrer à Brest. Pour l'école des enfants. Et pour reprendre les courses. « J'aime la rade, j'aime la Bretagne, c'est une belle base pour naviguer. Et cette couleur de mer... C'est sans doute mal payé, mais nulle part on apprend mieux à assurer. Ne pas lutter contre la mer. L'accompagner. Se fonder. »

Joseph avait appris le tahitien et la pirogue. Il rentre à contre-cœur. Il gambroie. Il voudrait faire un coup. « Un truc en solitaire. Magnifique. Pas à terre. » Lit d'Abouville. Opte pour la rame. « Ça, c'était vraiment un truc balaise. » L'aventure l'a dopé. Il ne pense qu'à repartir. Il prépare la première course océanique à la rame. Les Canaries-la Barbade.

**C**OMME des prisons se sont passionnées pour sa précédente galère - il y fait de nombreuses conférences - il vient de proposer à l'administration pénitentiaire que son coéquipier pour la course soit un « taillard ». « La mer appelle à se dépasser ; ramer donne le sentiment de contrôler son destin. On ne subit pas. On se discipline. On se bat. » Anne écoute. Elle sourit. Elle sourit tout le temps. Il va repartir en mer, le colosse. Elle, elle cherche un sponsor.

« Ramer, dit-il, c'est être au ras de l'eau. En plein dans le film. C'est basique. On observe, on pense, on sent. Le contact avec la mer est charnel. Le temps est rond comme l'horizon. On ne sait plus si la terre existe. »

Anne comprend. Le mystère, l'attraction de la mer. Et la grandeur de la rame. « C'est très fort, c'est marin. Si je proposais la Transat... je dirais oui. » Elle aimerait habiter sur un bateau. Avec Joseph et les trois marmottes. Même un bateau sans voile. Un vieux chalutier au sec, béquillé sur un joli coin de plage.

Amick Cojean  
Photographie : Jean Mourat

PROCHAIN ARTICLE :  
Le pêcheur d'hommes  
qui n'aimait pas la mer



## Une autre logique dans le supérieur

par Michel Rieu

**I**l faut affirmer avec force et faire entrer dans les faits que la mission première de l'enseignement supérieur est exprimée dans son titre : la formation, générale et professionnelle, initiale et continue, du baccalauréat au doctorat. Il ne peut certes y avoir d'enseignement supérieur digne de ce nom sans une forte association à la recherche et à la production du savoir. Cependant, il faut affirmer, sans hiérarchie des missions, que la recherche universitaire ne peut se concevoir qu'au service de la qualité des enseignements.

Quand on sait le poids de la recherche dans la carrière des universitaires, cette affirmation est tout sauf un truisme.

L'étudiant, quel que soit son âge, son niveau de cursus, ses origines et son statut socioprofessionnel, doit être l'objet premier de l'attention de l'enseignement supérieur. Son éducation, sa formation, ses possibilités d'insertion doivent passer avant les intérêts immédiats des autres acteurs.

Cette primauté doit se traduire par des responsabilités renforcées : gestion des œuvres universitaires, organisation de la vie des campus, participation à une évaluation des enseignants. La responsabilisation des étudiants doit aussi être facilitée par un statut clair : il faudra bien préciser une fois pour toutes s'il est fondé sur le droit d'autonomie ou sur un idéal de redistribution globale.

Compte tenu du caractère national des enjeux, de la nécessité de trouver les moyens nécessaires et de la primauté de l'autonomie intellectuelle, il paraît indispensable de choisir la voie de la redistribution : une aide massive doit être consentie aux jeunes des milieux défavorisés. Le sond de démocratisation et de justice sociale doit l'emporter sur toute autre approche.

Les réponses précédentes n'ont de sens que si les enseignants du supérieur approfondissent la voie de l'investissement pédagogique. Pourquoi ne pas imaginer une année de stage comportant une part véritable d'enseignement en second degré ?

**A défaut d'un diplôme, assurer à tous une qualification professionnelle**

Si la recherche doit rester une référence pour le recrutement (thèse) et l'avancement (habilitation), il importe de mettre au point des outils d'évaluation de l'activité pédagogique et de construire des décalques de carrière complets fondés prioritairement sur elle.

La modification radicale des données numériques, en particulier dans les premiers cycles, entraîne une demande de disponibilité plus grande des enseignants devant leurs étudiants. Réinvestir partant les universitaires dans leur mission d'enseignement peut passer par une définition délocalisée des services d'enseignement, qui intègre notamment les différences entre disciplines et niveaux d'enseignement : peut-on comparer l'investissement pédagogique nécessaire en premier cycle avec ce qui est requis pour un séminaire de DEA ?

Chaque établissement doit avoir la possibilité de passer un véritable contrat avec chaque universitaire, qui définit son engagement tant en enseignement qu'en recherche et en encadrement. Aujourd'hui, les dévouements exemplaires côtoient les rentes de situations scandaleuses.

Le recours aux professeurs du second degré (PRAG et PRCE) peut être essentiel pour une poli-

tique de renforcement de l'encadrement pédagogique et une meilleure articulation avec l'enseignement au lycée. Pourquoi ne pas envisager des services mixtes, en terminale et DEUG ?

C'est donc à une densification pédagogique considérable des premiers cycles qu'il faut se livrer, tout en maintenant leur accès totalement ouvert. L'absence de sélection à l'entrée des universités n'est cependant viable que si l'on introduit très tôt des procédures d'orientation, orientation qui d'ailleurs devrait être amorcée par les enseignants des lycées, qui en ont l'obligation légale et rémunérée. Le corollaire devrait être la fusion des premières années d'université en grands regroupements généraux et pluridisciplinaires, avec différenciation progressive.

Si l'université ne peut assurer à tous un diplôme, elle doit assurer à tous une qualification professionnelle. Cette mission de professionnalisation concerne tous les étudiants, qu'ils soient dans des formations générales ou des formations technologiques, qu'ils connaissent les succès ou qu'ils soient en échec. Cela nécessite la mise en place, en liaison avec les partenaires sociaux et économiques, de modules de professionnalisation dans toutes les formations et à tous les niveaux.

Il faut de plus mettre enfin en œuvre la loi de validation des acquis professionnels et ouvrir la concertation pour l'élaboration d'une loi ambitieuse garantissant à tout étudiant qui quitte la formation initiale un véritable droit au retour après quelques années d'activité professionnelle.

Outre la validation de ces années d'activité dans le cadre universitaire, cette loi devra assurer le financement de reprises d'études tout au long de la vie professionnelle. Si tout le monde s'accorde pour vouloir renforcer l'autonomie des universités, encore faut-il leur en assurer la possibilité. Il n'est pas raisonnable de continuer à penser que le caractère national des diplômes, qui ne saurait être remis en cause, passe par un simulacre de normalisation des horaires, des structures et des contenus. Un grand système universitaire doit pouvoir concilier autonomie pédagogique et reconnaissance des diplômes.

Il est pour le moins curieux de constater qu'un collège dispose aujourd'hui d'une capacité d'innovation réglementairement supérieure à celle d'une université. En matière de gestion, si l'autonomie doit se construire sur une relation contractuelle forte avec l'Etat, elle signifie aussi, face à cet Etat, aux collectivités, aux partenaires, renforcement et personnalisation de l'exécutif universitaire. Ce nouveau pouvoir des responsables d'établissement devra certainement être légitimé par une réforme de leur mode de désignation.

Pour trouver les moyens nécessaires à une réforme efficace de l'enseignement supérieur, il est sans doute inévitable de mettre à plat financièrement tout le système éducatif. La France se caractérise par un engagement important, qui nous place dans le groupe des pays qui consacrent le plus de richesses à la formation de ses habitants, mais avec une structure de financement atypique.

L'investissement est particulièrement élevé au niveau de l'enseignement primaire et secondaire, et anormalement bas au niveau de l'enseignement supérieur. On peut envisager un financement correct de notre enseignement supérieur par redéploiement de notre dépense globale d'éducation.

Michel Rieu est professeur de médecine au CHU Cochin. Ce texte émane de la commission éducation du Club Témoin.

## Recrutements universitaires : pour un vrai concours !

**D**EPUIS dix ans les procédures de recrutement des enseignants, maîtres de conférences et professeurs de l'enseignement supérieur ont été réformées douze fois ! Aucun autre corps de fonctionnaires, aucun autre groupe de professeurs de l'éducation nationale n'a été soumis à une telle instabilité des formules régissant les concours d'entrée et les promotions d'un corps à l'autre. C'est que les principes choisis en ce domaine depuis près d'un demi-siècle, malgré une longue stabilité jusqu'aux années 70, tentent en vain, pour le pire et pour le meilleur, de résoudre la quadrature du cercle.

Il s'agit d'accorder les exigences du centre et celles de la périphérie, la nécessité de veiller à la qualité nationale et à l'égalité de tous les candidats et de toutes les disciplines, et les besoins spécifiques des universités et des différents composantes de chacune. Bref, l'autonomie, inscrite dans la loi mais limitée dans les faits par la dépendance financière, et l'homogénéité nationale sont bien en principe défendues contre le localisme, voire le népotisme.

En 1996, a prévalu une solution double : les dossiers sont d'abord examinés par une commission de spécialistes locale, puis remontent à l'instance nationale qui décide ou non de l'admission des candidats à continuer le concours. Ensuite ils redescendent dans les commissions locales qui effectuent le classement final.

Le népotisme local l'a plus d'une fois emporté sur le mérite. Dans beaucoup de disciplines, d'excellents candidats sont restés sur le carreau. L'écart est aujourd'hui trop grand entre le petit nombre de postes ouverts et le grand nombre et la qualité des candidats.

pour que les nominations soient majoritairement laissées à des instances locales.

La procédure actuelle offre quatre défauts majeurs :

● La durée de la procédure est trop longue : commencée par la remise des dossiers en février, continuée par l'examen devant les commissions locales puis nationales, paracheyée par le réexamen local, elle dure de cinq à six mois ! On imagine aisément la tension à laquelle est soumis chaque candidat et le climat propice à toutes les pressions au sein des commissions.

**Une remise à plat du système de sélection et de promotion des universitaires est indispensable pour éviter l'accumulation des rancœurs et des injustices**

● Le coût de chaque candidature est très élevé pour ceux qui déposent, comme c'est normal, une candidature dans plusieurs universités : il faut à chaque fois un dossier avec photocopie de la thèse en double, tirés à part et livres. A chaque fois le déplacement est nécessaire, à quelques exceptions réservées au cas des mutations. Le sérieux de l'évaluation est peut-être à ce prix si les commissions font leur travail, mais le caractère dispendieux en temps et en frais de transport est choquant pour un concours officiellement gratuit (de 10 000 à 15 000 francs environ).

● L'inégalité des candidatures est réelle : inégalité d'accès à l'information sur les profils exacts des postes proposés, illusoire capacité d'ubiquité des candidats, limités dans leur déplacement par les horaires des convocations locales. On peut difficilement être le même jour à Lille et à Nice.

● L'injustice résulte du comportement très variable des commissions. L'absence de critères objectifs de l'évaluation par des groupes hétérogènes est patente. Des candidats examinés à la va-vite, en raison d'un calendrier serré décidé par les instances supérieures, et d'un afflux croissant de candidatures, comme cela s'est produit plus d'une fois cette année, se sentent humiliés.

L'anomie et la perte de valeur se manifestent de nouveau quand le comité national intervient et invalide les choix des universités. Des candidats habilités l'an dernier, par exemple, ont été déclassés cette année sans que leur dossier ait pour autant changé ! En ce domaine, les critères de l'évaluation n'ont aucune homogénéité et si, encore, on compte de bons résultats, on est trop souvent surpris par de nombreux cas difficiles à expliquer.

Les demandes d'explications ne peuvent être qu'indirectes. Les candidats eux-mêmes n'ayant pas communication immédiate du rapport fait sur leur dossier sont laissés dans l'incertitude sur les normes qui leur sont appliquées. L'assemblée d'un corps scientifique retrouve alors posés tous les problèmes bien connus des spécialistes quant à la constitution de l'opinion et à l'élaboration des majorités.

Si nous n'avons pas d'illusion sur la possibilité de régler comme par magie tous les problèmes posés par le recrutement national-local ou local-national et l'évaluation de la valeur des candidats, il nous paraît nécessaire de réfléchir à des propositions concrètes fondées sur des principes généraux attachés.

La première est d'accepter l'idée d'un comité national tiré au sort et respectant les grands équilibres (de spécialités, de géographie universitaire et de sensibilité scientifique). Son travail devrait être rémunéré afin d'éviter à ses membres la tentation de l'autopromotion et de l'autoproclamation clientéliste.

La deuxième consisterait à interdire à tout candidat de se présenter dans l'université où il a été enseignant quel que soit son statut : chargé de cours, moniteur, AMN, ATER, maître de conférences...

Une mesure encore plus radicale consisterait à organiser un concours réellement égal et national dont le nombre de places correspondrait au nombre de postes ouverts et où les candidats choisiraient leur poste en fonction de leur rang.

Alors que s'annonce une période de renouvellement important des enseignants à tous les niveaux de la pyramide universitaire et que le nombre de candidats de bonne qualité ne cesse de croître, une telle remise à plat du système de sélection et de promotion des universitaires est indispensable pour éviter l'accumulation des rancœurs et des injustices.

Ce texte exprime le point de vue de l'ARESER (Association de réflexion sur l'enseignement supérieur et la recherche) au bureau de laquelle appartiennent notamment Christian Baudelot, Pierre Bourdieu, Christophe Charle, Bernard Lacroix, Daniel Roche.

On ne peut pas passer sa vie sans savoir.



**C.E.P.**  
COMMUNICATION

Intermat, Emballage, SIAL,  
des salons organisés  
par le groupe C.E.P. Communication.







## ENTREPRISES

LE MONDE / JEUDI 18 JUILLET 1995

**FINANCE** Le dollar a été la principale victime des secousses subies ces derniers jours par Wall Street. La devise américaine, qui a brutalement baissé mardi 16 juillet, était encore

faible mercredi 17 juillet. ● **LE BILLET VERT** est tombé mardi jusqu'à 1,4692 mark, son cours le plus bas depuis trois mois, face à la monnaie allemande. Par rapport au franc, le

dollar a cédé 16 centimes, passant d'un niveau de 5,14 à 4,98 francs avant de revenir mercredi à 5,03 francs. ● **LA CHUTE DES ACTIONS AMÉRICAINES** pourrait inciter

la Réserve fédérale américaine (FED) à reporter le resserrement de sa politique monétaire. ● **WALL STREET** a connu mardi 16 juillet une séance folle marquée par des phases de pa-

nique et de redressement. L'indice Dow Jones a finalement regagné 9,25 points (0,17 %), mais l'ombre d'un krach a longtemps plané au-dessus de la Bourse américaine.

# Les secousses de la Bourse new-yorkaise font rechuter le dollar

Le billet vert a perdu, mardi 16 juillet, 16 centimes face au franc.  
Il se retrouve à son plus bas niveau face au deutschemark depuis trois mois

**LA TEMPÊTE** qui a secoué Wall Street, mardi 16 juillet, a gravement affecté le marché des changes. Le billet vert est tombé jusqu'à 1,4692 mark, son cours le plus bas depuis trois mois face à la monnaie allemande. Face au franc, le dollar a cédé seize centimes, passant d'un niveau de 5,14 à 4,98 francs. La monnaie américaine a également reculé face à la devise japonaise, se repliant de 110,50 yens à 108,22 yens. Mercredi matin 17 juillet, lors des premières transactions entre banques européennes, le dollar se représentait légèrement, mais il restait faible, cotant 1,4840 mark, 5,03 francs et 109,20 yens.

Les inquiétudes s'ajoutent de la Bourse new-yorkaise incitent les investisseurs internationaux à placer leurs capitaux en dehors des États-Unis, vers des places financières paraissant plus sûres. Pour ce faire, ils convertissent leurs dollars dans

d'autres devises, ce qui fait baisser la monnaie américaine. Le plongeon du dollar a également une origine monétaire. La chute des actions américaines pourrait en effet inciter la réserve fédérale américaine (Fed) à reporter le resserrement de sa politique monétaire.

### INFLATION SAGE

Après l'annonce, vendredi 5 juillet, d'un nouveau recul du chômage, les analystes avaient anticipé un relèvement des taux directeurs de la Fed, destiné à freiner le rythme d'expansion de l'économie et à éviter l'apparition de tensions inflationnistes. Ils prévoyaient une hausse de 0,5 % du niveau des fonds fédéraux avant la fin du mois d'août, laquelle aurait rendu le dollar plus rémunérateur et plus attractif. Le scénario d'un durcissement de la politique monétaire aux

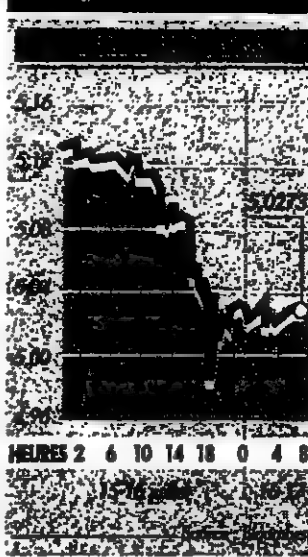
États-Unis n'est plus aujourd'hui le plus probable. Il risquerait d'accroître la chute de Wall Street et de transformer en véritable krach la correction actuelle. Certains analystes se demandaient même, mardi, si la Fed n'allait pas se retrouver dans l'obligation, comme elle l'avait fait lors du krach d'octobre 1987, d'injecter des liquidités pour aider le système financier à traverser cette passe difficile.

De surcroît, la destruction de richesses résultant de la baisse récente de Wall Street (500 milliards de dollars, 2 500 milliards de francs sont partis en fumée) contribuera à ralentir, de façon naturelle, la croissance de l'économie américaine. Le patrimoine financier des ménages américains se retrouve sérieusement amputé, ce qui pourrait freiner leurs dépenses de consommation. La Fed a du même coup moins de raisons économiques de relever

ses taux, d'autant que l'inflation reste sage (les prix à la consommation ont progressé de 0,1 % au mois de juin aux États-Unis).

Des analystes estiment qu'une des causes des malheurs actuels de Wall Street et du dollar est à rechercher... au Japon et dans les craintes d'une hausse du taux d'escompte de la banque centrale. Selon le quotidien *Yomiuri Shimbun*, la Banque du Japon serait, malgré les démentis gouvernementaux, sur le point de ressermer sa politique monétaire afin de tenir compte du vil rebond de l'économie. La donne monétaire et financière internationale s'en trouverait profondément bouleversée. Les investisseurs du monde entier ont en effet profité, au cours des dernières années, du niveau exceptionnellement bas des taux d'intérêt japonais (le niveau de l'escompte se situe à 0,5 %) pour y financer leurs achats de titres, et

### Plongeon du billet vert



notamment d'actions américaines. Les perspectives de resserrement monétaire remettent en cause ce schéma de financement et incitent les gérants à solder aujourd'hui leurs positions.

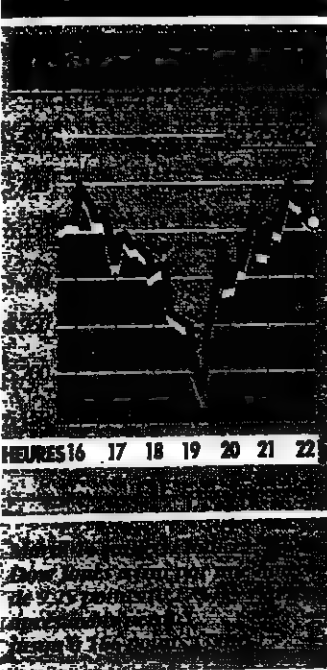
La rechute soudaine du dollar constitue une très mauvaise nouvelle pour les économies européennes. Elle risque d'handicaper les exportations des entreprises du vieux continent et de faire avorter la timide reprise qui était escomptée pour le second semestre. Petite consolation : le plongeon du billet vert pourrait débloquer la situation monétaire en Allemagne. La Bundesbank pourrait se décider, enfin, à réduire le taux de ses prises en pension (fixé à 3,30 % depuis le début du mois de février) afin de compenser l'impact négatif de la réévaluation du deutschemark.

Pierre-Antoine Delionnais

## Wall Street cède à la panique avant de se reprendre

**AU LENDEMAIN** d'une baisse de 161 points (2,92 %) lundi 15 juillet, la Bourse de New York a connu mardi une séance folle marquée par des phases de panique et de redressement. A la clôture, l'indice Dow Jones a gagné 9,25 points (0,17 %) sur la veille, mais l'ombre d'un krach a plané toute la journée sur Wall Street. Le volume des transactions a atteint les niveaux records de 680 millions de titres échangés sur le « big board » et de 877 millions sur le Nasdaq, le marché électronique spécialisé dans les valeurs de haute technologie. Tout avait bien commencé.

### Une séance folle



Dans la première heure, l'indice Dow Jones avait entamé une reprise assez nette, avec un gain de 46 points, soutenu par une série de publications de bons résultats financiers trimestriels par Eastman Kodak, General Motors, Citicorp et Caterpillar. Le marché obligataire se portait également très bien, après l'annonce en début de matinée d'une augmentation modeste (0,1 %) de l'indice des prix à la consommation en juin aux États-Unis.

Mais de mauvaises surprises provenant des comptes trimestriels d'Ell Lilly, de Wells Fargo et de Whirlpool ont totalement inversé la tendance. Wall Street est alors repartie brutalement à la baisse, perdant en début d'après-midi jusqu'à 167 points (3,01 %) dans une atmosphère électrique. « Nous avons vu se multiplier des ventes en catastrophe », souligne Louis Todd, de la société de Bourse J.C. Bradford. A ce moment-là, vers 13 h 30 (19 h 30, heure de Paris), un certain nombre

de maisons de titres ont décidé de reprendre les choses en main. Des ordres massifs d'achats donnés par ordinateurs ont à nouveau totalement inversé la tendance. Ils expliquent pour une bonne part le niveau record des échanges.

Le redressement par palier de l'indice a été impressionnant. Une demi-heure avant la clôture, le Dow Jones affichait un gain de 52 points (0,98 %) sur la clôture de la veille. Les coupe-circuit informatiques - qui se déclenchent quand les fluctuations de l'indice dépassent les 50 points -, qui avaient fonctionné à la baisse le matin, ont été mis en marche à la hausse. Du coup, l'ampleur de la progression s'est réduite dans les dernières minutes de cotation.

### CORRECTION NÉCESSAIRE

La Bourse de New York sort d'une période exceptionnelle de hausse (55 % en 16 mois) qui avait attiré une masse croissante d'épargnants américains. La croissance américaine, la hausse continue des bénéfices des entreprises et la baisse des taux jusqu'à la fin de l'année 1995 ont justifié les performances de Wall Street. Mais, de l'avis presque général des analystes, la hausse avait pris, au cours des derniers mois, un caractère spéculatif. La frénésie d'achat était surtout visible sur le Nasdaq et les valeurs de haute technologie. Une correction semblait indispensable. Elle est en cours puisque l'indice Dow Jones a cédé 2,01 % le 5 juillet, 1,48 % le 11 juillet et 2,92 % le 15 juillet. En un mois et demi, l'indice Nasdaq a perdu 15,7 % et le Dow Jones a abandonné 7,3 %. Depuis la guerre du Golfe, Wall Street n'avait pas subi une baisse d'une telle ampleur.

Cet ajustement est-il suffisant ? « Il y a une bonne chance pour que nous ayons atteint mardi le plancher de la phase de correction », selon Richard Mac Cabe, de Merrill Lynch. Mots optimistes, Timothy Heekin, de Salomon Brothers, estime « que nous allons encore connaître plusieurs séances de très grande volatilité au rythme des surprises bonnes ou mauvaises des résultats trimestriels des entreprises ».

En tout cas, la stabilisation mardi de Wall Street a permis aux places européennes et asiatiques de reprendre leurs esprits. La Bourse de Tokyo, qui avait cédé 1,67 % mardi, a fini sur une hausse symbolique de 0,03 %, mercredi 17 juillet. Les places européennes ont entamé la journée sur des progressions de l'ordre de 1 %. Elles avaient été fortement secouées mardi 16 juillet. Francfort, Paris et Londres avaient perdu respectivement 3,17 %, 1,97 % et 1,78 %.

Erik Lesser  
(avec l'agence Bloomberg)

### AVIS FINANCIER DES SOCIÉTÉS

Les résultats de l'exercice 1995 permettent à la DePfa-Bank, la plus grande banque hypothécaire allemande de se présenter sous son meilleur jour. Grâce à un très haut niveau de nouvelles autorisations, ainsi qu'un développement très favorable des produits financiers, nos actionnaires sont associés à notre succès : le dividende proposé pour 1995 s'élève à 1,20 DM (1,10 DM pour l'exercice 1994). Des prestations très attrayantes caractérisent notre palette de produits financiers et de prestations de service en matière d'immobilier. Sur simple demande de votre part, nous nous ferons un plaisir de vous adresser notre rapport annuel ainsi que toutes autres informations souhaitées. Adressez-vous à : DePfa-Bank, Paulinenstrasse 15, 66189 Wiesbaden, Télécopie +49 6 11/3 48 25 48. Vous pouvez prendre contact avec notre groupe par l'intermédiaire de notre filiale française DePfa-Bank France S.A., 5, rue Scribe, 75009 Paris, Téléphone 1-44 51 66 30, Télécopie 1-42 66 97 94.

**Le groupe DePfa-Bank en 1995**  
(en millions de DM)

Total du bilan	151.216
Nouvelles autorisations	44.729
Volume des crédits	131.480
Titres en circulation (prêts compris)	117.083
Résultats d'exploitation après provisions pour risques	321

## Le bilan 1995 Un bilan qui vaut d'être vu



**DePfa-Bank**  
Deutsche Pfandbrief- und Hypothekbank AG

Amsterdam - Berlin - Chemnitz - Dresden - Dublin - Düsseldorf - Erfurt - Essen - Flensburg - Frankfurt am Main - Freiburg - Hamburg - Hannover - Leipzig - London - Ludwigshafen - Magdeburg - München - Nürnberg - Paris - Rom - Schwerin - Stuttgart - Wiesbaden



## Un échec des négociations d'Eurotunnel avec ses banquiers n'est pas exclu

L'entreprise est écartelée entre ses 740 000 actionnaires et ses 225 banques

La tension monte autour d'Eurotunnel à l'approche du 31 juillet, date de la mission confiée aux deux mandataires ad hoc, Robert Badinter et

Lord Wakeham, chargés de concilier les intérêts des 740 000 actionnaires d'Eurotunnel et de ses 225 banques créancières. Le marché boursier est

optimiste : l'action, qui vaut 8,75 francs, a presque doublé depuis le mois d'avril. Pourtant, un échec des négociations reste possible.

**POUR LES ESPRITS RATIONNELS**, l'obtention d'un accord entre Eurotunnel et ses banquiers, ne fait pas de doute : tout le monde a à y gagner. La faillite signifierait la ruine quasi certaine des actionnaires. Les banques devraient passer des provisions massives sur leurs créances et affronter de multiples procédures en responsabilité, engagées par les actionnaires et les tribunaux. Mais dans ces négociations passionnées, la raison n'est pas certaine de l'emporter.

Plusieurs scénarios sont possibles. Le premier est la signature avant la fin du mois d'un pré-accord entre Eurotunnel et les représentants des créanciers (Crédit lyonnais, BNP, National Westminster, Midland). Cet accord devra ensuite être approuvé par les actionnaires d'Eurotunnel réunis en assemblée générale. Cette approbation n'est pas une simple formalité : les associations d'actionnaires étant désormais capables de réunir une minorité de blocage (Le Monde des 29-30 juin), rien ne peut se faire sans elles. Même difficulté chez les banquiers, qui doivent théoriquement approuver le plan à l'unanimité.

Soucieux de ne pas être désavoués par leurs mandants, les négociateurs adoptent actuellement une ligne dure, même si chacun s'accorde sur les grandes lignes de

la restructuration. « Un clash serait un bon moyen de se dédouaner vis-à-vis des parties que l'on représente », reconnaît un proche des négociateurs.

### SOLUTIONS INTERMÉDIAIRES

Ce scénario provoquerait une nouvelle crise majeure. Ni la direction d'Eurotunnel, ni les banquiers ne voudront assumer la responsabilité d'un échec des négociations. Patrick Ponsolle, co-président d'Eurotunnel ne devrait pas déposer le bilan d'Eurotunnel immédiatement. Ce serait rendre définitivement impossible tout accord amiable avec les banques. Les banquiers ne devraient pas non plus exercer leur droit de substitution, qui leur permet de confisquer le tunnel et de l'exploiter jusqu'à complet remboursement de leur dû. Des solutions intermédiaires existent.

Première hypothèse, Robert Badinter et Lord Wakeham pourraient, à la demande d'Eurotunnel, être nommés médiateurs pour une période de trois mois. Ils auraient ce délai supplémentaire pour parvenir à un compromis, dans un cadre juridique plus strict que celui du mandat ad hoc.

Seconde possibilité, le tribunal de commerce de Paris pourrait, sur la demande officielle d'Eurotunnel, hériter du dossier. « Le tribunal pourrait se saisir d'office et

nommer un magistrat enquêteur chargé de vérifier si Eurotunnel est en cessation de paiements », explique Me Georges Berlioz, avocat de l'association des actionnaires d'Eurotunnel (Adacte). Cette procédure marquerait le début d'un compte à rebours avant la faillite et laisserait aux parties quelques semaines pour parvenir à un accord.

Faute de compromis, le tribunal de commerce devra placer Eurotunnel en redressement judiciaire. L'embroglio juridique sera alors total : « Immédiatement, les banquiers voudront exercer leur droit de substitution, tandis que les Anglais contesteront la compétence du tribunal de commerce de Paris », prédit Christian Cambier, président de l'association pour l'action Eurotunnel.

Deux hypothèses, nécessairement simplifiées. Les banquiers se saisissent du tunnel et en vertu du traité de Canterbury signé entre la France et la Grande-Bretagne en 1986, la loi française sur les faillites ne s'applique pas à Eurotunnel : ils se débrouillent entre eux pour restructurer la dette et rendent le tunnel aux actionnaires dans dix, vingt, trente ou quarante ans. C'est la thèse des banquiers.

Seconde hypothèse, la loi sur les faillites s'applique. S'ouvre une période dite d'observation, qui

peut durer vingt mois, pendant laquelle Eurotunnel ne rembourse pas ses créanciers. Trois solutions se présentent. Première possibilité, Eurotunnel est liquidé et ses actifs sont vendus aux enchères. Ce scénario est improbable, l'entreprise Eurotunnel dégageant des bénéfices d'exploitation. Deuxième solution, la cession : Eurotunnel est vendu à un opérateur, qui rachète l'entreprise sans ses dettes - pour 20 à 30 milliards de francs. Les actionnaires ne récupèrent rien et les banquiers se partagent les dettes. « Ils devront attendre cinq à dix ans avant de récupérer le moindre centime », explique Me Georges Berlioz. Troisième solution, le plan de continuation : les banquiers acceptent de restructurer la dette et l'entreprise conserve ses actionnaires existants. Me Berlioz estime ainsi que cette procédure pourrait permettre de diviser par deux la dette du tunnel : annulation d'une partie des intérêts par le tribunal, condamnation des banques à rembourser les dettes pour avoir soutenu abusivement Eurotunnel, etc. Le projet peut apparaître séduisant pour des actionnaires qui n'ont plus grand chose à perdre, mais le pari est à haut risque, tant sont grandes les incertitudes judiciaires.

Arnaud Leparmentier

## Londres autorise les compagnies de ferries trans-Manche à se rapprocher

**PLUS DE CONCURRENCE** sauvage aux portes du Royaume. Le gouvernement britannique a annoncé, mardi 16 juillet, qu'il allait lever l'interdiction faite, depuis 1979, aux compagnies de ferries trans-Manche britanniques de s'entendre sur les prix. Malmenées par l'ouverture du tunnel sous la Manche qui, en deux ans, a conquis 40 % du trafic entre Calais et Douvres, les ferries - le britannique P&O (30 % du marché), le suédois Stena (20 % du marché), les français Sea France et Brittany Ferries, le britannique Hoverspeed et le finlandais Sally Line - se sont livrés à une guerre des prix sans merci, doublée d'une course à l'amélioration du service (confort, capacité, fréquence).

Conséquence, le leader géant P&O Ferry a vu fondre ses profits. Ils sont passés de 113 millions de livres en 1994 à 75 millions de livres en

1995 (600 millions de francs). Les analystes financiers, qui tablent sur un résultat ramené à 30 millions de livres cette année, en viennent à s'interroger sur la viabilité du conglomérat britannique (transport maritime par conteneurs, croisières, construction, immobilier, organisation de salons).

En annulant, dans la foulée, l'interdiction faite en 1982 à P&O et Stena de jumeler leurs services, le gouvernement britannique ouvre la voie à tous les types de rapprochement, qui seront dorénavant examinés à l'aune du droit commun de la concurrence. P&O n'exclut pas l'hypothèse d'une fusion. Stena a fait part de son intérêt pour la mise en commun des services offerts et annonce qu'il est « d'accord pour engager les discussions » si P&O le lui demande. Sea France (filiale de la SNCF), qui a

rompu son alliance avec Stena l'an dernier (du nom de Sealink), s'est déclaré ouvert à un rapprochement avec un britannique. Brittany Ferries, dont le siège est à Roscoff et qui exploite des lignes à l'ouest de la Manche, est dans une situation financière délicate. L'initiative de Londres, si elle donne lieu à la constitution d'un groupe anglais puissant, est de nature à inquiéter ses responsables, sauf si elle débouche sur une rationalisation des flottes.

Eurotunnel a favorablement accueilli la décision du gouvernement britannique, estimant « qu'il y avait actuellement trop de capacité et trop d'acteurs », même si le trafic trans-Manche est passé de 21 millions de passagers en 1988 à 35 millions de francs en 1995.

C. J.

## Les grandes alliances dans les télécommunications rencontrent le scepticisme des clients

Bruxelles devait donner son aval à la création d'Atlas

**ATLAS**, société commune à France Télécom et Deutsche Telekom, et Global One, le prolongement de cette alliance à l'américain Sprint, devaient recevoir, mercredi 17 juillet, le feu vert de la Commission européenne. Opérationnelle depuis début 1996, Global One compte réaliser 4,3 milliards de francs de chiffre d'affaires, pour sa première année d'activité, sur un marché des services de télécommunications internationaux aux entreprises. Sur ce domaine deux autres gros concurrents se sont constitués : le britannique BT et l'américain MCI au sein de la société Concert ; le groupe américain AT&T et sa structure WorldPartners qui fédère plusieurs groupes en Europe (Uni-

source, Générale des eaux) et dans le Sud-Est asiatique. Scitor, créée par Sita, la coopérative mise en place par le secteur du transport aérien pour gérer leurs besoins de communication, est également présente sur ce marché.

Ces acteurs visent à répondre au besoin des grandes entreprises internationalisées de sous-traiter à un opérateur unique la gestion de leurs besoins internes de télécommunications, tout particulièrement de téléphonie. Responsable d'une étude réalisée auprès des grandes entreprises européennes début 1996, Khaled Zourray, analyste à l'Idate (Institut de l'audiovisuel et des télécommunications en Europe) souligne que « 83 % des grandes entreprises eu-

ropéennes réclament une offre de services gérée de bout en bout par un interlocuteur unique, sachant que pour 40 % d'entre elles, la part du trafic international dans le budget télécommunications est supérieure à 30 % ».

### SENTIMENT DE FLOU

L'analyse menée par l'Idate relève un paradoxe : les grandes entreprises européennes sont sceptiques face aux alliances qui ont vu le jour. « Elles s'interrogent sur l'effet néfaste sur la concurrence qui pourrait avoir la constitution de ces mastodontes, craignent leur manque de souplesse et soulignent le problème de la qualité des réseaux et des services qui ne sont pas réellement sans couture », explique

M. Zourray. Le dernier point constitue le problème principal : la couverture géographique est insuffisante car il n'est pas envisageable d'investir pour disposer d'infrastructures partout où les clients peuvent le réclamer. La solution passe par des partenariats locaux - un opérateur sert de relais commercial - avec ce que cela veut dire comme problèmes d'interconnexion entre les réseaux. « Ce la peut se traduire par des limites sur les débits proposés et par un manque de clarté sur la gestion du réseau pour le client », indique M. Zourray, qui estime que ces éléments peuvent contribuer au scepticisme des entreprises. « Les grands comptes ont parfois un sentiment de flou sur certaines offres ».

Les alliances étant récentes, « cela va évoluer », assure M. Zourray, pour qui, « d'ici à un an, la qualité de services, liée à une meilleure intégration des réseaux, sera quasi identique entre opérateurs », la différence devant alors se faire essentiellement au niveau des prix.

Pour compenser, certains, comme Global One, entendent jouer sur les volumes en ouvrant leurs infrastructures à d'autres opérateurs (support au trafic de transit international) et en attirant la clientèle des particuliers en déplacement. « Les opérateurs qui survivront seront ceux qui auront la capacité de développer un marché de masse, mais aussi de convaincre très vite du sérieux et de la qualité de leur offre », conclut l'étude de l'Idate.

Annie Kahn

Philippe Le Coeur

## Kirk Kerkorian rachète les studios MGM

Le milliardaire a réalisé l'opération pour 6 milliards de francs, la moitié du prix qu'avait payé le Crédit lyonnais

**C'EST LE CANDIDAT-SURPRISE** au rachat de la Metro Goldwyn Mayer/United Artists (MGM/UA) (Le Monde du 17 juillet) qui a remporté la « vente aux enchères » organisée par le Crédit lyonnais.

A l'issue du conseil d'administration qui s'est tenu mardi 16 juin à Paris, le Consortium de réalisation (CDR), organisme chargé de vendre les actifs non stratégiques de la banque nationalisée, a confirmé l'opération réalisée pour la somme de 6 milliards de francs (près de 6 milliards de francs), à l'équipe d'encadrement de la MGM/UA. Le président actuel de MGM/UA, Frank G. Mancuso, soixante-trois ans, fut judicieusement embauché en 1993 par le Crédit lyonnais pour redresser le studio. L'offre est financée par Tractada Corp, la société de Kirk Kerkorian, et par Seven Network, un groupe de télévision australien. Seven Network apporte 300 millions de dollars (1,5 milliard de francs) et aura le même nombre de

sièges que Kirk Kerkorian au conseil d'administration, qui investira 700 millions de dollars. L'équipe d'encadrement aura une participation minoritaire au capital.

M. Kerkorian est le principal actionnaire de Chrysler et un gros investisseur à Las Vegas (où Tractada a construit le MGM Grand, le plus grand hôtel du monde). Sa fortune est estimée à 2 milliards de dollars par le magazine Forbes.

### UNE TROISIÈME FOIS

Apparemment la banque française a passé l'éponge sur ses délégués légaux avec M. Kerkorian, qu'elle avait poursuivi en justice pour avoir quelque peu embellie le bilan du studio vendu à Giancarlo Parretti en 1990. M. Kerkorian avait contre-attaqué avant de négocier un accord à l'amiable dont les termes ont été tenus secrets. M. Kerkorian ayant sans doute versé un dédommagement à la banque.

Kirk Kerkorian a acheté le studio une première fois en 1969 puis l'a vendu en 1986 à Ted Turner. Il l'a racheté à nouveau, sans le catalogue de films, pour le céder à Giancarlo Parretti en 1990, financé par le Crédit lyonnais. Au terme d'une décision de justice, la banque française a récupéré ensuite les studios en quasi-faillite. Une aventure qui a coûté à la banque publique entre 12 et 15 milliards de francs.

« Je suis très heureux de cette bonne nouvelle », déclare mardi Kirk Kerkorian, qui cherche à améliorer sa réputation de « liquidateur » de la MGM ; si cette équipe avait été en place en 1990, je n'aurais jamais vendu le studio. Je suis très désolé de poursuivre les efforts de Frank Mancuso pour reconstruire ce grand studio. »

Face aux concurrents malheureux (Polygram, NewsCorp., Morgan Creek), l'offre menée par Frank Mancuso avait l'avantage d'être sans conditions suspensives et payable immédiatement : la transaction finale devait intervenir avant la mi-septembre. Les autres candidats avaient tous émis des offres assorties de restrictions. Polygram, par exemple, conditionnait son offre à l'abolition du contrat vidéo qui oblige MGM à passer par Warner (Ted Turner) pour distribuer ses films en cassette.

Le légendaire studio, fondé en 1924, mais dont l'activité est actuellement au ralenti faute de crédits de fonctionnement, va pouvoir reprendre sa production immédiatement puisque les nouveaux investisseurs s'engagent à avancer des fonds avant même la conclusion de la transaction.

Le choix du CDR sera sûrement bien reçu à Hollywood où Frank Mancuso jouit d'une excellente réputation et où on voit d'un bon œil que le redresseur de la MGM (Goldwyn, The Bridge) furent de très gros succès au box-office puisse poursuivre sa tâche.

Claudine Mulard

**SEMA GROUP** : la société franco-britannique de services informatiques a annoncé, le 17 juillet, l'acquisition, pour 520 millions de francs, de 75 % du capital de la société italienne Syntax, filiale d'Orivet (720 millions de francs de chiffre d'affaires), ainsi qu'une augmentation de capital de 802 millions de francs.

**ING** : la banque néerlandaise et Deutsche Morgan Grenfell (DMG) sont sur le point de signer un accord. DMG versera 25 à 50 millions de francs de dommages et intérêts à ING Barings pour lui avoir débouché brutalement quarante opérateurs en juin. (Corresp.)

**AIR FRANCE** : la Commission européenne devrait autoriser, le 24 juillet, une partie du versement d'une troisième et dernière tranche d'aide de l'Etat (5 milliards de francs sur un total de 20 milliards) à la compagnie aérienne Air France : 4 milliards seraient d'abord versés, le solde étant provisoirement bloqué en attendant la mise en œuvre complète du plan de restructuration d'Air France.

**TRANSPORT AÉRIEN** : l'Allemagne va établir une liste noire des compagnies charters étrangères dont les appareils présentent de lourds manquements aux règles de sécurité. Ces mesures interviennent après l'accident d'un boeing de la compagnie turque Birgen Air en février (cent quatre-vingt-six morts).

**KIA** : le constructeur automobile sud-coréen a signé un accord avec son homologue turc Binas Motor, basé à Istanbul, pour la fabrication conjointe de voitures de marque KIA (35 000 véhicules par an à partir de 1998). Le coût du projet est évalué à 50 millions de dollars (250 millions de francs).

**SANOFI** : le groupe pharmaceutique, filiale d'Elf-Aquitaine, a annoncé, le 16 juillet, l'acquisition du laboratoire américain Bock Pharmaceutical Company (chiffre d'affaires de 100 millions de dollars). Sanofi entend développer son réseau de distribution aux Etats-Unis.



■ LE DOLLAR était en baisse, mercredi 17 juillet, en fin d'après-midi sur le marché des changes de Tokyo, où il s'échangeait à 109,28 yens, contre 110,18 yens mardi soir.

■ L'OR a ouvert en baisse, mercredi, sur le marché international de Hong Kong. L'once s'échangeait à 383,60-383,90 dollars, contre 384,65-384,95 dollars la veille en clôture.

■ LE PREMIER MINISTRE japonais, Ryutaro Hashimoto, a écarté l'idée d'une hausse prochaine du taux d'escompte de la Banque du Japon, démentant ainsi les rumeurs.

■ LA BOURSE DE PARIS a une nouvelle fois terminé en baisse mardi. L'indice CAC 40 a perdu 1,97 %, à 1989,51 points. Il gagne désormais 6,28 % depuis le 1<sup>er</sup> janvier.

■ L'INDICE DOW JONES s'est stabilisé en légère hausse (+0,17 %), mardi, à 5358,76 points, après avoir perdu jusqu'à 3 % au cours de la journée.

## LES PLACES BOURSILIÈRES

### Reprise à la Bourse de Paris

LA BOURSE DE PARIS tentait de récupérer une partie de ses pertes de mardi et en fin d'après-midi l'indice CAC 40 s'ajustait à 1989,51 points sans pour autant repasser au-dessus de la barre des 2000 points, dans un marché toujours sur le qui-vive. L'indice s'inscrivait à 1997,96 points vers 12 h 10 après avoir ouvert sur une note nettement plus haussière (+0,86 %). Par la suite, les gains se sont réduits, « le marché parisien craint toujours le pire à Wall Street et n'a pas suffisamment confiance dans la capacité de rebond du marché financier américain », soulignait un boursier. A Wall Street mardi soir, la hausse s'est révélée modeste à l'issue d'une séance très mouvementée et le Dow Jones a gagné +0,17 % alors que le Nasdaq est resté bas (-0,63 %).

Selon un gérant parisien, le marché parisien devrait récupérer durablement le niveau des 2000 points et profiter par la suite d'une réallocation d'actifs en provenance des Etats-Unis. Selon lui, la

Indice CAC 40 sur un an



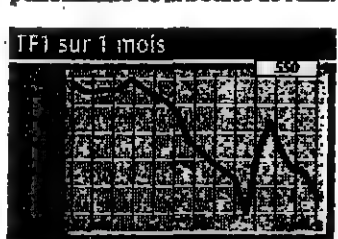
bonne résistance du marché obligataire où le contrat notional septennaire était quasi stable était toujours un signe encourageant. Les échanges étaient modestes.

mercredi dans la matinée avec 1,4 milliard de francs échangés sur le règlement mensuel, dont 1 milliard de francs sur les valeurs du CAC 40.

### TF1, valeur du jour

LE TITRE TF1, coté au second marché de la Bourse de Paris, a enregistré un recul de 1,78 %, à 530 francs, le mardi 16 juillet. La valeur a reculé dans le sillage de la cote, en retrait d'un peu plus de 2 % à la clôture, mais aussi en raison d'une information publiée par le quotidien *Le Figaro*, selon laquelle le Conseil supérieur de l'audiovisuel souhaite soumettre les chaînes commerciales à des obligations de service public. M6 a également été pénalisée, son titre

cédaient 1,47 %. Avec un gain de 4,7 % depuis le début de l'année, TF1 fait presque jeu égal avec la performance de la Bourse de Paris.



PRINCIPAUX ÉCARTS AU RÈGLEMENT MENSUEL

HAUSSES, 11 h 06	Cours au 17/07	Var. %	Var. %
Modèles	55,90	+5,96	+43,13
St Gobain	1010	+24,72	+2,45
Pharmazie	517	+4,67	+9,06
BR	671	+4,48	+34,73
Group André S.A.	400	+3,88	+12,83
BS	520	+3,38	+43,20
Compagnie Europ.	10,50	+3,38	+24,65
UAP	101,20	+3,38	+34,48
Dessat Euro	520	+3,38	+97,45
GTM-Europac	520	+3,38	+4,32

BAISSES, 11 h 06	Cours au 17/07	Var. %	Var. %
Boite	46,30	-3,38	-39,72
Cof France Ly	458	-3,38	-55,78
Crédit Lyonnais	99,50	-3,38	-68,64
Solobanque	96,50	-3,38	-3,79
Danart	3760	-3,38	-3,44
Strat	319,50	-3,38	-0,03
Selle (Oy)	172	-3,38	-1,30
Labinal	721	-3,38	+32,78
Colas	850	-3,38	+3,65
Pochon	201,80	-3,38	+18,84

VALEURS LES PLUS ACTIVES

SÉANCE, 11 h 06	17/07	16/07	Capitulation
Boite	2725	430460	430460
Boite-Prin. Ind.	29179	375740	40
Perle	7823	254060	70
L'Oréal	14025	2273378	10
UAP	21407	27886410	10
Alcatel Alsthom	3448	21267163	30
VAH More Valon	17711	2678630	10
BF Aquitaine	51588	1834064	10
Banc (Cie des)	33311	18195615	10
Carrefour	6228	1667809	10

PRINCIPAUX ÉCARTS AU SECOND MARCHÉ

HAUSSES, 11 h 06	Cours au 17/07	Var. %	Var. %
Dapto-Mallin	16,60	+24,72	+26,71
Hermès Internat. 17	1280	+24,72	+34,78
Vinson et Cie	500	+24,72	+30,28
Mé-Metropole TV	556	+24,72	+34,85
Cabo Industries	662	+24,72	---

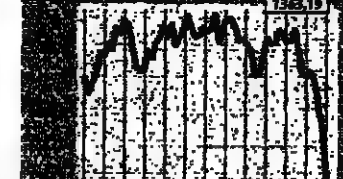
BAISSES, 11 h 06	Cours au 17/07	Var. %	Var. %
Carif SA	668	-24,72	+43,71
Flammarion S.A.	280	-24,72	---
Moneyline	238	-24,72	---
Rallye/Cash/Indy	180,00	-24,72	+25,61
Renault Poly CB	686	-24,72	+46,42

INDICES SBF 120-250, MIDCAC ET SECOND MARCHÉ

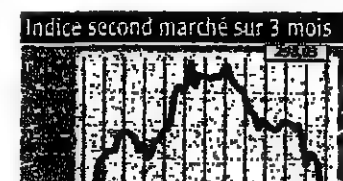
	16/07	15/07	Var. %
Ind. gén. SBF 120	1405,70	1404,02	+2,61
Ind. gén. SBF 250	1363,19	1359,04	+3
Ind. Second Marché	258,08	258,08	-1,13
Indice MidCAC	1465,41	1465,41	-2,46

NEW YORK LONDRES MILAN FRANCFORT

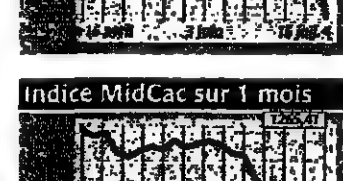
DOW JONES FT 100 MIB 30 DAX 30



Indice second marché sur 3 mois



Indice MidCAC sur 1 mois



### Rétablissement à Wall Street

LA BOURSE DE TOKYO a terminé la séance du mercredi 17 juillet sur un statu quo. L'indice Nikkei a gagné, 6,53 points, à 2142,88 points, après avoir abandonné 347 points le mardi 16 juillet.

La veille, à Wall Street, les investisseurs ont cédé à la panique - la cote perdant près de 3 % en séance - avant de reprendre leurs esprits. Après avoir fluctué entre 5182 et 5402 points, le Dow Jones a terminé la séance sur un gain de 9,25 points, à 5358,76 points, marquant temporairement un terme à une descente aux enfers qui s'était notamment traduite par une baisse de 2,9 % lundi. Quelque 896 millions de titres ont été échangés à l'occasion de cette séance mémorable, ce qui constitue un record historique. La bonne

tendue du marché obligataire, où l'emprunt de référence à trente ans s'est détendu à 7,03 %, contre 7,08 % lundi, a peut-être contribué au spectaculaire retournement de tendance de Wall Street. Les investisseurs ont pris acte de la maîtrise de l'inflation au mois de juin, avec une hausse des prix de détail limitée à 0,1 %, alors que les économistes tablèrent sur 0,2 %.

INDICES MONDIAUX

Cours au 17/07	Cours au 16/07	Var. %
Paris CAC 40	1989,51	-1,97
New York NYSE	5358,76	+0,17
Tokyo Nikkei	2142,88	+6,53
Londres FT100	2681,70	+1,18
Francfort DAX 30	2469,79	+0,07
Paris MIB 30	877,29	+0,31
Bruxelles BEL 20	2063,83	+0,06
Amsterdam AEX	1753,40	+0,04
Milan MIB 30	984	+0,04
Stuttgart DAX	361,20	+0,04
Amsterdam AEX	350,92	+0,04
Stockholm OMX	1494,74	+0,04
Londres FTSE	2679,70	+1,18
Hong Kong Hang Seng	10628	+0,04
Singapore Straits	2175,45	+0,04

NEW YORK

Les valeurs du Dow Jones

	16/07	15/07
Alcoa	36,50	35,75
American Express	41,37	41
Allied Signal	54	54,30
AT & T	55,50	56,37
Boeing	10,25	10,37
Boeing Co	83,57	85,75
Caterpillar Inc.	65,57	65,75
Chrysler Corp.	37,87	39,25
Coca-Cola Co	46,25	45,50
Disney Corp.	55,87	54,75
Du Pont Nemours & Co	74,25	75,62
Eastman Kodak Co	70,57	67,13
Exxon Corp.	65,25	65,37
Gen. Electric Co	81,50	81,57
Goodyear T & B. Rubber	44,37	44,13
IBM	92,25	90,87
Intl Paper	39,57	39,62
J.P. Morgan Co	82,50	81,87
Mc Don. Dougl.	46	45,75
Merck & Co. Inc.	60,75	62,37
Minnesota Mining & Mfg.	62,13	64
Philip Morris	99,12	100,62
Procter & Gamble Co	85,37	84,13
Seas. Roebuck & Co	62,5	62,87
Tyco	85,60	87,25
Union Carb.	38,13	38,13
Unit Technol.	106,37	107,13
Westingh. Electric	16,12	16,62
Woolworth	20,12	20,50

LONDRES

Sélection de valeurs du FT 100

	16/07	15/07
Allied Lyons	1,00	1,00
Barclays Bank	7,83	7,94
B.A.T. Industries	4,85	4,84
British Aerospace	9,51	9,40
British Airways	3,12	3,22
British Gas	1,84	1,80
British Petroleum	1,48	1,54
British Telecom	3,52	3,54
B.T.R.	2,32	2,36
Cadbury Schweppes	4,95	5,02
Eurotunnel	1,07	1,07
Foris	3,70	3,50
Glaxo	3,48	3,43
Grand Metropolitan	4,18	4,35
Guinness	4,44	4,48
Hanson Plc	1,61	1,67
Great	0,30	0,46
N.S.B.C.	9,99	10,14
Imperial Chemical	1,80	2,01
Legal	6,82	6,88
Marks and Spencer	4,65	4,77
National Westminster	6,14	6,25
Peninsular Orient	4,98	4,89
Reckitt Benckiser	6,74	7,23
Satchi and Satchi	1,08	1,12
Shell Transport	9,18	9,37
Tate and Lyle	4,52	4,60
Unilever Ltd	12,42	12,60
Zeneca	15,86	14,16

FRANCFORT

Les valeurs du Dax 30

	16/07	15/07
Allianz Holding N	2580	2627
BASF AG	41	41,50
Bayer AG	50,45	50,27
Bay HypoWechselb.	40,20	41,39
Bayer Vertriebsbank	47,45	48,47
BWV	343,50	355
Commerzbank	525	525,20
Continental AG	23	23,30
Daimler-Benz AG	78,45	80,05
Deutsche Bank AG	498	506,50
Deutsche Babcock A	67,70	68,80
Deutsche Bank AG	72,10	74,29
Dr. Oetker AG	38,15	39,45
Hendel VZ	61,30	62,60
Hoechst AG	49,85	52,15
Karstadt AG	544	559,50
Kaufland Holding	561	579
Linde AG	923	943,50
LT. Lufthansa AG	210	215,50
Man AG	375	384
Mannesmann AG	596	548
Metalgesellschaft	34,95	36,20
Preussag AG	365,10	369,50
Sartorius AG	54,30	55,80
Schering AG	101	105,40
Siemens AG	78,75	80,45
Thyssen	272,20	277
Veolia AG	75,90	78,10
Ving	577,40	587,50
Wella AG	807	835

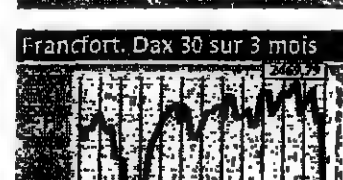
New York. Dow Jones sur 3 mois



Londres. FT 100 sur 3 mois



Francfort. Dax 30 sur 3 mois



## LES TAUX

### Nouvelle hausse du Matif

LE CONTRAT NOTIONNEL du Matif, qui sert à mesurer la performance des emprunts d'Etat français, a ouvert en hausse mercredi 17 juillet. L'échéance septembre du contrat gagnait 10 centimes à 122,20 des les premiers échanges.

La veille, le contrat notional avait déjà terminé en hausse de 20 centimes à 122,10. Ce dernier a profité de la bonne orientation de l'obligataire américain

épargné par la chute de Wall Street et dopé par l'indice des prix à la consommation de juin annoncé en hausse de 0,1 %, progression inférieure aux prévisions des analystes (+0,2 %). Ce qui a rassuré les marchés sur les risques d'une surchauffe économique. Le rendement des emprunts d'Etat américain à trente ans s'est ainsi détendu en clôture à 7,03 %, contre 7,11 % en début de journée avant la publication du chiffre.

LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 6,75 %)

	Achat	Vente	Achat	Vente
Jour le jour	1607	1507	1507	1507
1 mois	3,79	3,79	3,79	3,79
3 mois	3,89	3,89	3,89	3,89
6 mois	4,08	4,08	4,08	4,08
1 an	4,25	4,25	4,25	4,25
PIBOR FRANCS				
Pibor France 1 mois	3,79	3,79	3,79	3,79
Pibor France 3 mois	3,89	3,89	3,89	3,89
Pibor France 6 mois	4,08	4,08	4,08	4,08
Pibor France 9 mois	4,25	4,25	4,25	4,25
Pibor France 12 mois	4,42	4,42	4,42	4,42
PIBOR ECU				
Pibor Ecu 1 mois	3,79	3,79	3,79	3,79
Pibor Ecu 3 mois	3,89	3,89	3,89	3,89
Pibor Ecu 6 mois	4,08	4,08	4,08	4,08
Pibor Ecu 9 mois	4,25	4,25	4,25	4,25
Pibor Ecu 12 mois	4,42	4,42	4,42	4,42

MATIF

	Échéances 16/07	volume	dernier	plus	plus	premier
NOTIONNEL 10 %						
Sept. 96	10980	22,57	122,14	122,10	122,10	122,10
Déc. 96	1480	12,74	120,74	120,74	120,74	120,74
Mars 97	14	12,12	120,12	120,12	120,12	120,12
juin 97	14	12,12	120,12	120,12	120,12	120,12
PIBOR 3 MOIS						
Sept. 96	3007	30,07	96,08	96,08	96,08	96,08
Déc. 96	3007	30,07	96,08	96,08	96,08	96,08
Mars 97	3217	32,17	95,63	95,63	95,63	95,63
juin 97	1941	19,41	95,36	95,36	95,36	95,36
ECU LONG TERME						
Sept. 96	8416	84,16	90,90	90,90	90,90	90,90
Déc. 96	8416	84,16	90,90	90,90	90,90	90,90

CONTRATS À TERME SUR INDICE CAC 40

	Échéances 16/07	volume	dernier	plus	plus	premier
juillet 96	3268	32,68	2012	2012	2012	1988
août 96	251	25,1	208,50	208,50	208,50	1988,50
Sept. 96	198	19,8	2022	2022	2022	2000,50
Déc. 96	51	5,1	2053	2053	2053	2028

## LES MONNAIES

###







هكزان اناشيل

LE MONDE / JEUDI 18 JUILLET 1996 / 17

## AUJOURD'HUI

SPORTS

**TOUR DE FRANCE** Bjarne Riis a remporté, mardi 16 juillet, la seizième étape entre Agen et Lourdes-Hautacam. Souverain dans l'ultime ascension, le Danois a accéléré à 7 kilomètres du

sommet pour laisser sur place ses compagnons d'échappée. Deux Français, Richard Virenque et Laurent Dufore, ont pris les places d'honneur. C'EST LA PREMIÈRE victoire d'un mail-



lot jaune dans une étape en ligne depuis Laurent Fignon en 1989. ● LE « ROI » Miguel Indurain a montré quelques faiblesses lors de la dernière difficulté, pour finir avec 2 min 28 s de retard sur Riis. ● A L'ARRIÈRE DU PELOTON, Eros Poli, un des prestigieux vétérans du Tour, joue le rôle d'émissaire des coureurs auprès de la direction de la course.

## Bjarne Riis impose sa loi dans le premier sommet des Pyrénées

Dans la montée vers Hautacam, mardi 16 juillet, le coureur danois a su tester ses compagnons d'échappée et abandonner Miguel Indurain avant de s'envoler seul vers la victoire

LOURDES

de notre envoyé spécial  
L'homme en jaune pointe les deux doigts vers le ciel, dans un geste de défi prométhéen. Puis il coupe son effort et ferme les yeux, pour quelques secondes d'extase. Tout, alors, était en ordre au royaume de Danemark. Si Gino Bartali se signa quand il gagna à Lourdes, en 1948, c'est un hymne à lui-même que Bjarne Riis a composé, mardi 16 juillet, sur les 13 km de la montée vers Hautacam. Il y a signé son deuxième exploit dans le Tour de France. On voit mal désormais qui, sauf la malchance, pourrait l'empêcher d'arriver en jaune sur les Champs-Élysées. « Patron » de l'épreuve depuis sa victoire à Sestrières, le Danois a voulu montrer qu'il était aussi un prince et qu'il méritait, plus que tous les autres prétendants, de s'asseoir sur le trône de Miguel Indurain. Le successeur est peut-être d'une autre latitude, il est forgé au même acier.

Comme il est d'usage entre gens bien nés, « abandonnant aux chiens l'exploit de la jurer », comme le chantait Jacques Brel, le

passage du sceptre n'a pas eu lieu dans une antichambre feutrée, mais sur le terrain de bataille. Très exactement sept kilomètres avant l'arrivée, sur une route écarlée de chaleur, grimant à plus de 8 %.

Miguel Indurain venait de prendre l'initiative de ramener le peloton sur son second de 1995, le Suisse Alex Zülle, qui paya très cher par la suite cette escapade présomptueuse. Un instant, les fervents de l'ancien roi, qui, le matin même, fêtaient ses trente-deux ans, crurent que le début de ce Tour pas comme les autres n'était qu'un mauvais rêve, que Miguel - « Solo el cielo es mas grande que tu » (Seul le ciel est plus grand que toi), disait une pancarte - allait se réveiller et infliger la punition à ces récidives attachés à sa perte. D'autant qu'au même moment Bjarne Riis se laissait légèrement distancer. La légitimité allait-elle reprendre ses droits ?

Non, c'était bien une révolution. Le bourreau danois voulait seulement scruter le visage de ses futures victimes. « Ils me paraissent tous fatigués, dira-t-il après sa victoire, personne ne semblait

vraiment bien, alors j'ai attaqué pour les mettre dans le rouge. » Le choix de la couleur était adéquat : il fallait, aussi, que le sang coule pour cette intronisation barbare. Evgeni Berzine, le gamin trop doué, céda le premier. Puis ce fut au tour de Tony Rominger de lâcher pied. Le recordman du monde de l'heure, présenté en 1994 et 1995 comme le seul champion capable de battre Indurain, avait trouvé son nouveau maître.

« LE PLUS FORT »

Enfin, Miguel Indurain céda. Impensablement, dans un premier temps, le quintuple vainqueur du Tour perdit quelques mètres de terrain. Puis, comme si l'on revoitait la montée vers les Arcs, le fin, une nouvelle fois, se mit à tourner au ralenti. Gardant toujours une trajectoire rectiligne, ne daignant jamais porter son regard sur ses concurrents ou sur le public, le Navarrais conservait l'élégance des jours de victoire. Mais il n'avancait plus. Comme si la merveilleuse machine avait perdu une pièce essentielle.

Bjarne Riis, lui, avait trouvé sur

les routes d'Hautacam ce qui lui manquait depuis onze ans qu'il court en professionnel : la confiance en soi, l'assurance d'être « le plus fort » et la franchise de le dire. La fausse modestie devient de l'arrogance une fois que l'on plane sur les sommets. En ce sens, le coureur danois, même si l'âge ne lui permet plus d'envisager une carrière aussi prestigieuse, entre dans la lignée des Bernard Hinault ou des Eddy Merckx. Il fait désormais partie de cette famille de coureurs qui ne se contentent pas de contrôler la course, mais qui la façonnent à leur image.

Voilà de nouveau le porteur du maillot jaune gagner une grande étape de montagne rajoutant l'épreuve. Cela rassurait aussi de l'entendre confier sur la ligne d'arrivée, interrogé sur le sens qu'il accordait à cette victoire de Lourdes, qu'il « croyait peut-être à quelque chose, mais que c'était son secret ».

Derrière le Danois, alors que Miguel Indurain poursuivait son calvaire, quatre hommes tentaient d'éviter que le châtiment ne soit par trop cruel. Mais si Richard Virenque, Luc Leblanc, Laurent Du-

fore et Leonardo Piepoli semblaient avancer plus vite que Riis, c'est qu'ils avaient tous renoncé à pousser le développement inhumain du maillot jaune. Richard Virenque, qui mérite autant son maillot de meilleur grimpeur que sa première place au classement du plus combatif tant il anime ce Tour de son courage et son impétuosité, semblait avoir compris qu'arriver derrière Bjarne Riis, mardi à Hautacam, était plus qu'un accessit.

« Riis a montré qu'il était le patron du peloton, il a attaqué et fait la différence tout seul », a déclaré le coureur varois, qui grappille deux places supplémentaires au classement général. Il peut envisager de monter sur le podium à Paris, à condition de ne pas perdre de temps, samedi, lors de l'étape contre la montre entre Bordeaux et Saint-Émilion. Il lui faudra dépasser au classement général l'Espagnol Abraham Olano, qui continue à cacher son jeu, l'Allemand Jan Ullrich, sans doute encore tendre, et, surtout, Tony Rominger, qui alterne le pire et le meilleur.

Le coureur suisse, après avoir été lâché, a réalisé une fin de course digne de ses anciens exploits. L'instant où il rattrapa Miguel Indurain, pour le laisser tout seul sur sa route de souffrance, fut un des moments forts de cette étape, qui n'en fut pas avariée. Tous deux luttaient, comme avant, mais plus pour une première place qu'un autre, quelques lacets plus haut, était en train de leur voler.

Quelques instants après avoir franchi la ligne, Bjarne Riis confiait son souhait de voir Miguel Indurain gagner mercredi dans ses terres, à Pampelune. Bien mesquins sont ceux qui verront dans cette requête le signe d'une mansuétude déplacée alors qu'il s'agitait tout simplement de l'hommage d'un champion à un autre champion.

José-Alain Fralon

### La règle de l'autobus

Sur le Tour un coefficient, allant de un à quatre, est établi pour chaque étape, selon sa difficulté. Un pourcentage de retard par rapport au vainqueur est ensuite établi. Ce pourcentage augmente logiquement quand augmente la moyenne horaire du premier. L'étape entre Agen et Lourdes-Hautacam était classée coefficient 2 (moyenne difficile). Bjarne Riis ayant roulé à 40,301 kilomètres à l'heure de moyenne, le pourcentage de retard était, selon le barème du règlement, de 16 %. Le temps du vainqueur étant de 3 h 54, les coureurs pouvaient arriver « 16 % plus tard » soit 39 minutes après le premier. Les « gruppette » doivent donc en permanence refaire les calculs d'élimination, en fonction des changements d'allure de la course en tête. Si plus de 20 % des coureurs sont éliminés, les commissaires ont le droit d'accorder un délai supplémentaire. Le dernier autobus dépasse donc souvent ce quota, afin d'assurer le jury en cas d'erreur de calcul.

Benoît Hopquin

### Eros Poli, l'autre patron du peloton

LOURDES

de notre envoyé spécial  
Une fois de plus, Eros Poli a conduit son autobus à bon port. Dans la montée d'Hautacam, les quarante-cinq coureurs qu'il guidait ont franchi la ligne dans les délais fixés par les commissaires. Le matin, l'Italien avait fait ses calculs : « C'est une étape de moyenne difficulté, je pense qu'il faudra que nous roulions à trente-cinq kilomètres à l'heure de moyenne. » Il n'a pas le droit à l'erreur. Il a chargé d'Armes. Depuis qu'il a repris le sacerdoce de Gilbert Duclos-Lasalle, parti à la retraite, le pasteur n'a jamais failli.

Mercredi, le parcours entre Argelès-Gazost et Pampelune, avec ses sept cols, s'annonçait autrement difficile à gérer. Depuis deux jours, Eros Poli planche sur la question, calculant en main. Il en a discuté avec Jean-François Pecheux, directeur sportif de la société du Tour de France, échauffant des ripostes de l'arrière aux offensives de l'avant. « Cette étape, les plus jeunes ont

commencé à m'en parler depuis plusieurs jours, explique le bon samaritain. Il a fallu que je les tranquillise. » Comme chaque fois, tout au long du parcours, l'Italien allait se renseigner auprès des chronométrateurs afin d'affiner son tableau de marche.

Mais Eros Poli est plus qu'un guide des alpages pour hommes des plaines en détresse. A son quatrième Tour de France, le coéquipier de Mario Cipollini, qui va sur ses trente-trois ans, a acquis une autorité morale. Antépénultième au classement général, il est pourtant devenu le second patron du peloton.

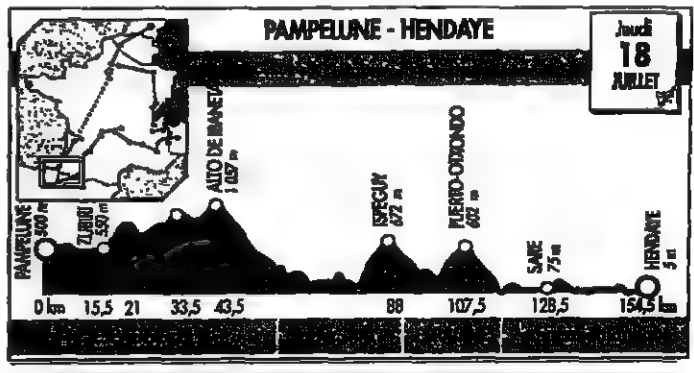
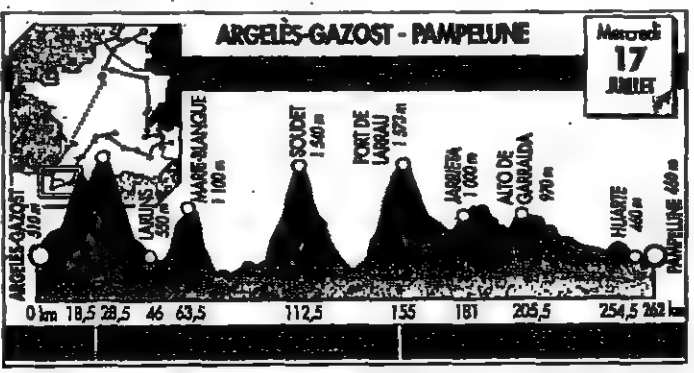
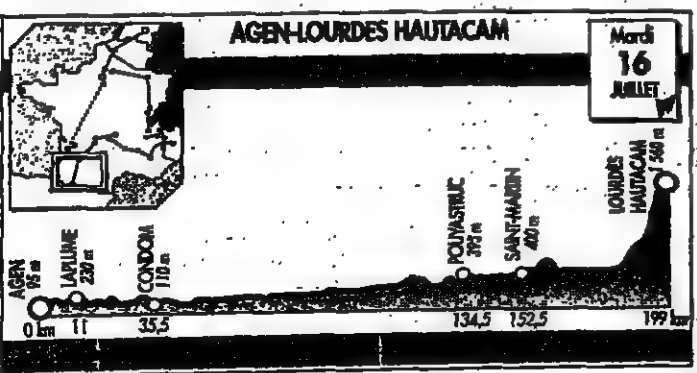
A Bjarne Riis, la gestion de la course. A Eros Poli, les détails d'intendance. Problèmes de gravillons ou de bidons, de rond-point ou de public, il est devenu l'interlocuteur privilégié de la direction du Tour de France. « Il nous fait part de toutes les demandes ou décisions du peloton, explique Jean-François Pecheux. Il a su attirer la confiance des autres coureurs et la nôtre. » Cette stature particulière, Eros Poli l'a

établie, il y a un an, dans des conditions tragiques. Après le décès de Fabio Casartelli, le 13 juillet 1995, dans la descente du Portet d'Aspet, son compatriote avait pris l'initiative de la Journée hommage du lendemain. Le peloton avait roulé en cortège avant de laisser l'équipe Motorola franchir la ligne en tête, cent mètres à l'avant d'un peloton en pleurs. Le matin, le délégué avait été mandaté par ses pairs pour prévenir Jean-François Pecheux du déroulement de la Journée. Il a ensuite organisé le tempo de la course.

« Je suis un ancien du peloton et je parle plusieurs langues, avance le coureur pour expliquer son statut. Moins victorieux de Carpentras m'a également donné une plus grande célébrité. » En 1994, échappé dès le début de la course, le coureur était arrivé avec vingt-six minutes d'avance au pied du mont Ventoux. Hissant d'une pédale besogneuse sa grande carcasse (1,94 m, 88 kg) jusqu'en haut du col, il avait maintenu une avance suffisante pour l'emporter. Le fidèle grega-

rio avait ce jour-là assis son prestige personnel dans le peloton et le public. Son aura naturelle n'attendait que cette victoire pour s'exprimer.

Son père avait donné à son rejeton un prénom original car il voulait en faire un « homme différent ». Dans le peloton, Eros n'a cessé de justifier cette prétention. Quand la plupart des coureurs ne songent qu'à faire construire avec leur premier argent, il a préféré s'offrir un vieux manoir médiéval dont il a patiemment rénové les fresques du XII<sup>e</sup> siècle. Sa femme Michelle, une Australienne, s'occupe des deux cafés-terras que le couple a ouvert dans le Palais des expositions de Vicenza. « Un des hauts lieux de l'art dans le monde ». « Là-bas, je suis en prise avec la vraie vie, celle où tu dois surmonter tes problèmes par tes propres moyens. Dans le cyclisme, tu es en permanence assisté. » L'autobus va bientôt devoir changer de chauffeur.



## Les pongistes français s'adaptent au temps d'Atlanta

ATLANTA

de notre envoyé spécial  
Le soleil se lève en Géorgie six heures après la naissance de l'aube en France. Dans l'un des camps d'entraînement choisis par la préparation olympique (PO) en Alabama, sur le campus d'Auburn, la lumière arrive officiellement une heure plus tard encore. Les boxeurs, les footballeurs, les gymnastes qui ont établi leur base arrière là ne se soucient pas de cette aggravation du décalage horaire qui est pourtant l'ennemi du voyageur intercontinental. Ils préfèrent la tranquillité et le luxe des installations aux premiers soubresauts de la ville qui va accueillir les Jeux olympiques du 19 juillet au 4 août.

L'acclimatation des différentes équipes de France à l'heure (et à la température) locale est une œuvre de longue haleine. Certains sont arrivés dès le 30 juin. D'autres se sont peu à peu accoutumés aux horaires américains en se couchant plus tard et en mangeant à des heures différentes. Les douches

chaudes ou le café avant de se coucher ont été proscrits. A ces moyens d'adaptation ordinaires (on compte qu'il faut un jour pour récupérer une heure de décalage), la Fédération française de tennis de table a préféré une technique beaucoup plus audacieuse.

Depuis janvier 1995, les pongistes qui doivent disputer des compétitions à des milliers de kilomètres de leurs bases exposent leur corps à la lumière crue de lampes halogènes pour atténuer les fatigues dues au décalage. Cette opération a lieu le plus souvent le soir : « On joue aussi sur la synthèse de la mélatonine qui régule l'horloge interne de l'homme et équilibre la veille et le sommeil », explique le docteur Jean-Pierre Attencourt, attaché à la Fédération.

Le procédé ne serait pas une histoire à dormir debout. Depuis de nombreuses années, des spécialistes de plusieurs thérapies de l'insomnie s'attachent à ce principe de luminosité. Ici, l'idée s'appuie sur les recherches d'un biologiste-

chercheur attaché à l'INSEAN. En 1995, Jean-Philippe Gatten, vice-champion olympique et champion du monde, était parti à Taipei, où il a disputé une Coupe du monde, après avoir suivi ce « traitement ». Et Gatten avait gagné trois jours après être arrivé dans ce pays « décalé » de 9 heures par rapport à la France.

La méthode a ensuite été retenue pour toute l'équipe lors de son déplacement aux championnats du monde 1995 de Tianjin, avec des résultats moins probants (une médaille de bronze). « Resserer le temps d'adaptation est capital pour le moral des troupes, assure néanmoins Jean-Pierre Attencourt. Cela veut dire que les compétiteurs partent plus tard et sont épuisés de leurs familles moins longtemps. »

Pour réussir, il faut, bien sûr, être rigoureux. Parce qu'ils sont voisins, Jean-Philippe Gatten ou Damien Elot se sont prêtés au jeu ensemble, l'expérience donnant lieu à d'interminables parties de tarot, l'une des marottes d'Elot. Le réul-

tat ? Saisissant. Une belle fraîcheur passe les ailes du voyage et les heures d'attente au bureau des accréditations. Les médecins n'ont pas remédié aux embarras de l'avion comme aux traces du bureau d'accréditation, et à l'effet « jambes lourdes » du lendemain de voyage.

Dispos, les athlètes doivent encore, une fois arrivés à bon port, s'adapter à la chaleur tropicale. Leur principal ennemi est l'air conditionné porteur de tous les tracas, du rhume à la toux ou au refroidissement trop brusque pour des muscles chauffés à blanc par l'enfermement. Contre l'effet Edgelaire, les sportifs sont restés simples. Ils laissent retomber la température de leur organisme avant de rentrer, boivent, ouvrent les fenêtres, piratent le thermostat. Revenus de Cuba, les boxeurs ont tourné les boutons pour avoir du chauffage. La nuit, certains ajoutent une couverture.

Bénédicte Mathieu

■ **DOPAGE** : Philippe Gammon, Laurent Desbiens (GAN) et David Derique (CEDICO) ont été suspendus six mois ferme pour dopage, par la formation disciplinaire de la Ligue du cyclisme professionnel français (LCPF), mardi 16 juillet. Au mois de juin, les deux coureurs de la formation GAN avaient été contrôlés positifs à la Nandrolone, un anabolisant appartenant à la liste des produits interdits, et n'avaient pas pris le départ du Tour de France (Le Monde du 29 juin). - (AFP).

■ **FOOTBALL** : Patrick Vieira jouera la saison prochaine à l'Ajax d'Amsterdam. L'international Espoirs français, transféré en 1995 de Cannes au Milan AC, rejoindra le club finaliste de la dernière Ligue des champions pour 8 milliards de francs (25 millions de francs).

■ **TENNIS** : l'Américain Pete Sampras a déclaré forfait pour les Jeux olympiques, mardi 16 juillet. Le numéro 1 mondial souffrait d'une blessure au tendon d'Achille. Ce forfait est intervenu quelques heures après ceux de l'Allemande Steffi Graf et de la Française Julie Halard. - (AFP).

### RÉSULTATS

#### CYCLISME

##### TOUR DE FRANCE

16<sup>e</sup> étape Agen-Lourdes-Hautacam (199 km)  
1. B. Riis (Dan., TELEKOM) ; 2. R. Virenque (Fra.) ; 3. L. Dufore (Fra.) ; 4. L. Leblanc (Fra.) ; 5. L. Piepoli (Ita.) ; 6. T. Rominger (Sui.) ; 7. J. Ullrich (All.) ; 8. P. Ugrasov (Bul.) ; 9. L. Brochard (Fra.) ; 10. F. Escarot (Esp.).  
Classement général : 1. B. Riis (Dan., TELEKOM) ; 2. A. Olano (Esp.) à 2 min 42 s ; 3. T. Rominger (Sui.) à 2 min 54 s ; 4. J. Ullrich (All.) à 3 min 30 s ; 5. R. Virenque (Fra.) à 4 min 5 s.  
Classement par points (meilleure valeur) : 1. E. Zabel (All., TELEKOM) 285 pts ; 2. F. Moncassin (Fra.) 208 pts ; 3. F. Binda (Ita.) 188 pts.  
Classement de la montagne (meilleure ascension) : 1. R.

Virenque (Fra., FESTINA) 290 pts ; 2. B. Riis (Dan.) 173 pts ; 3. L. Leblanc (Fra.) 134 pts.

#### VOILE

##### TOUR DE FRANCE

16<sup>e</sup> manche du tournoi olympique de la Croisette  
1. B. Riis (Dan.) (Bernard Mottet) ; 2. M. Desbiens (Fran.) (Eric Emig) ; 3. S. Pioretti (Ita.) (Alain Fédou) ; 4. E. Leclercq (SCASO) (Sébastien Desbreaux) ; 5. B. Bédard (ISG) (Chris Dickson).  
Classement général : 1. B. Riis (Dan.) (Bernard Mottet) 291 pts ; 2. B. Bédard (ISG) (Chris Dickson) 280 pts ; 3. E. Leclercq (SCASO) (Sébastien Desbreaux) 283 pts ; 4. S. Pioretti (Ita.) (Alain Fédou) 286 pts ; 5. M. Desbiens (Fran.) (Eric Emig) 284 pts.



# Les destins croisés du Cap-Vert

A 500 kilomètres des côtes du Sénégal, des paysages lunaires sur un archipel joyeux

**MINDELO**  
de notre envoyée spéciale  
Dix Dix îles et leurs ilôts, dix couleurs, dix mentalités : le Cap-Vert est un archipel, un tout morcelé que sépare et rassemble un océan Atlantique battu par les vents sahéliers : Fogo, l'île au volcan furieux, Boa Vista, l'île aux plages idylliques, São Nicolau, l'agricole, Santa-Luzia, l'habitable... A sa découverte, en 1456, par Ca'da Mosta, un Vénitien au service du roi du Portugal (mais la version est contestée), les conquérants trouvèrent l'archipel couvert de forêts. Il n'en resta rien : l'avancée du désert saharien, l'exploitation forcée des sols et du bois, ont transformé ces îles, où la pluie est inscrite aux abonnés absents depuis plusieurs années, en de splendides étendues de pierre, noire, ocre, jaune, orangée, cernées par le bleu indigo de la mer.

Au Cap-Vert, l'atterrissage s'effectue à Sal, île plate, sans charme caché, mais dotée de plages aptes au tourisme de repos. A Santa-Maria, sable à perte de vue et hôtels de confort, la planche à voile, la plongée et le bronzage sont le début du voyage insulaire au pays du désert océanique. L'aéroport international, où s'arrêtaient les avions sud-africains au temps de l'apartheid, porte le nom d'Amílcar Cabral, héros de l'indépendance du Cap-Vert et de la Guinée-Bissau, assassiné en 1973. Cet opposant au régime salazariste, éduqué dans le premier lycée créé en Afrique, celui de Mindelo, ville cosmopolite de l'île de São Vicente, est honoré à travers l'archipel par nombres de places principales, d'établissements scolaires, ou de monuments publics.

La République du Cap-Vert, fondée en 1975, un an après la « révolution des œillets » (jusqu'en 1980, le sort du Cap-Vert est resté lié à celui de la Guinée-Bissau), et sa compagnie aérienne, la TACV, viennent d'acheter leur premier Boeing : il a été baptisé S. Leza, du nom du plus grand des compositeurs de mornas, le blues

cap-verdien, mûronné de fado et de samba - leur origine, le lundum brésilien, serait commune. Les mornas de ce militant progressiste (1905-1958) ont été popularisés en Europe par Cesária Évora, « la diva aux pieds nus », incarnation de la femme métissée, et dissipée, de Mindelo la créole. A l'entrée de la ville, la tombe de B. Leza occupe une place discrète dans le cimetière (blanc) du bord de mer.

En face, se dresse, muraille farouche, l'île de San Anton, paradis du trekking, avec ses sommets taillés dans la dentelle, ses ravins, ses vallées vertes comme des mirages en temps de guerre, ses paysages de lune désolée. Sur les hauteurs, dans les nuages stériles qui n'ont que leur humidité à offrir, un peuple d'agriculteurs s'acharne à cultiver du maïs, à biner, à sarcler, priant « Barbincor », le Malin, de cesser d'entraver le cycle naturel de l'eau, de la vie. A San Anton, on distille le grogue, le rhum. A Mindelo, on le boit, entre chien et loup, mélangé au punch, décoration sucrée ; on l'appelle alors l'estampado, le tempéré.

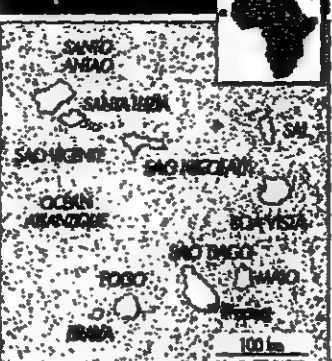
**CRÉOLE ENRICHIE DE HIP HOP**  
Mindelo, le port de tous les croisements (anglais, brésilien, cubain, portugais) jusqu'à son déclin dans les années 50, est une ville joyeuse. L'air y est doux. Sur la place, le dimanche, une fanfare intempestive s'attaque aux harmonies de la morna et de la coladeira. Les petites filles en frousfrous blancs, roses, jaunes, font la ronde. La veillée, un club de la bonne société y aura tenu bal (à l'hôtel « chic », le Porto Grande), de jeunes rappeurs coiffés à l'afro-américaine y auront mené train d'enfer, « surfant » sur les crêtes d'un créole enrichi de vocabulaire hip-hop. Mindelo est une capitale concentrée d'un empire de 80 000 habitants, de 227 kilomètres carrés de roches plées en montagnes escarpées, défilées en plaines lunaires, en plages blanches ou en vallées où sèchent quelques palmiers résistants. Des



puits asséchés, des terrasses de pierres abandonnées, rappellent que l'île fut cultivée.

A Mindelo, la musique est partout, elle s'est infiltrée avec générosité, sous la domination portugaise, puis sous celle du parti unique, le PAICV (marxiste, remplacé en 1991 par le multipartisme), comme une pluie de printemps, dans tous les pores de la ville. Cesária Évora en est la nouvelle héroïne.

Elle tient table ouverte dans la petite rue pavée où elle a enfin trouvé un domicile digne : touristes de passage, voisins ou familiers sont ici conviés à déguster la *katchoupa*, plat de maïs, de haricots, de viande et de poisson mélangés qui tient bien au corps. Au



marché aux poissons, les femmes dominent. Elles règnent sur les *bedachas*, *bicudas*, *bonitas*, *cavalas* ou *garoupas*, qui font, avec la langouste et l'arras de mariscos (le riz aux fruits de mer), la base de l'art

culinaire cap-verdien. Comparée à São Vicente la bohème, l'île de Santiago, qui abrite la capitale, Praia, paraît bien sévère. Agricole et vaste, elle est le pendant le plus africain d'un archipel qui sert de laboratoire aux colons portugais. C'est ici qu'ils tentèrent d'acclimater les plantes africaines avant de les transplanter en Amérique latine, c'est ici qu'ils expérimentèrent l'expérience du métissage. Ilots de bananes, manioc, papayes, canne à sucre, effaçant les souvenirs de famine - celle de 1921-1922 fit plus de 27 000 morts - Bêau qui obligea la moitié de la population cap-verdienne à fuir l'indigence vers le Massachusetts à bord des baleiniers américains, et plus tard vers la France ou les Pays-Bas, ou à s'embarquer de force sur les plantations de cacao de São Tomé e Príncipe.

Dans ces campagnes hantées par les chèvres, où l'on tente de replanter des acacias sur une terre chaulée par la violence des pluies occasionnelles, les femmes battent le rythme sur des tissus multicolores. De drôles de gardiens d'arbres jouent à l'accordeon la version insulaire de la *saudade*, le vague à l'âme lusitanien : c'est le « querer sair e ter de ficar », le sentiment poignant du « vouloir partir et être obligé de rester ».

## Carnet de route

- Voyage. Vol Paris-Sal, avec la TACV (tél. : 45-22-30-33), la compagnie nationale cap-verdienne, le jeudi, à partir de 4 800 F A/R jusqu'au 30 août, puis 4 100 F.
- Hôtels. A São Vicente, l'hôtel Porto Grande de Mindelo, confortable (piscine). A Mindelo, langoustes aux restaurants Amizade et Sodade. A Sal, bons hôtels à Santa Maria, dont le Morabeza. A Santiago : équipement hôtelier moderne à Tarrafal. A Praia, le Tropic (piscine), vient d'ouvrir.
- Disques. Cesária Évora : *Cesária*, 1 CD Lusitana/BMG 743212-4636. *Simentara*, 1 CD Mûdô 79588-2. *Rode di Dona*, *Musiques du Cap-Vert* (accordeon) 1 CD Ocora CS60100, distribué par Harmonia Mundi. *Anthologie des musiques du Cap-Vert 1959-1992*, 1 coffret de 2 CD Buda Records 926 142, distribué par Ades.
- Renseignements. Ambassade du Cap-Vert, 92, boulevard Maiesherbes, 75008 Paris, tél. : 42-25-63-31. Visa en 24 heures.

Veronique Mortaigne

## PARTIR

- FESTIVAL MÉDITERRANÉEN. Adapté à la clientèle francophone (service, menus, animations en français), le *Boleto*, nouveau bateau de la Compagnie de croisières Festival, sillonne la Méditerranée. En alternance au départ de Venise, cinq itinéraires de dix jours permettent de découvrir les îles grecques, la Turquie, la mer Noire, Chypre, l'Égypte et Israël. Avec en plus transferts en autocar d'Aix, de Marseille, Toulon, Cannes et Nice, nuit d'hôtel à Venise et croisière pour les moins de dix-huit ans partageant la cabine de deux adultes. \* Renseignements dans les agences de voyages et à la Compagnie de croisières, au 53-20-00-54.
- UN COTTAGE EN GRANDE-BRETAGNE. Situés en Angleterre, au pays de Galles et en Ecosse, des cottages (4/6 personnes) à partir de 1 810 F la semaine, sont proposés par Brittany Ferries, qui offre cinq liaisons maritimes. De Caen, un forfait spécial pour Portsmouth à partir de 1 080 F A/R le véhicule (jusqu'à 9 personnes) pour des séjours n'excédant pas une semaine. Soit 2 890 F pour 4/6 personnes. \* Renseignements dans les agences ou au 98-29-28-28.
- ÉVASION NATURE. Entre Pacifique et mer des Caraïbes, le Costa Rica offre ses charmes. L'association Arts et Vie propose 15 jours de découverte des parcs nationaux, forêts, volcans et bords de mer. Le circuit estival (du 21 juillet au 5 août) coïncide avec la Fête de la Viège des Anges ; celui d'automne (du 31 octobre au 15 novembre) avec la récolte du café : 19 500 et 18 100 F par personne avec le vol, le circuit, l'hébergement en pension complète (3 jours). \* Arts et Vie, 251, rue de Valenciennes, 75015 Paris, tél. : 40-43-20-21, Minitel 3614 avenue.
- QUATRE JOURS À HONG-KONG. Spécialiste du transport aérien à prix « discount », la Compagnie des voyages propose, jusqu'en septembre, un forfait de 4 jours et 2 nuits à Hongkong pour 3 950 F avec le vol de Paris-sur Cathay Pacific, les transferts et l'hébergement en chambre double avec petit déjeuner. Il est désormais possible de consulter, de réserver et d'acheter sur Internet (<http://www.lcvd.com>) 130 000 tarifs aériens au départ de seize pays.
- \* Compagnie des voyages, 28, rue Pierre-Lescot, 75001 Paris. Service infos 24 h/24 au 45-08-00-60. Pour réserver : 45-08-44-88.

## Un été à la montagne

A la question : « Au cours des cinq dernières années, vous est-il arrivé de passer des vacances à la montagne ? », 39 % des Français interrogés répondent par l'affirmative. Le tiers d'entre eux ne s'y rendent qu'à la belle saison. « Nature, détente et beauté de l'environnement », révèle une enquête menée par l'association Sidi France (échantillon de 1 003 personnes de plus de dix-huit ans interrogées à la mi-avril) réalisée à la demande de l'association Sidi France, qui regroupe cent stations de montagne. On part en famille, préférant la location (39 % des réponses) à l'hôtel (15 %) ou au camping (21 %).

● A l'heure des départs, il reste de la place. Les taux de réservation oscillent entre 40 et 60 % selon les massifs. La Maison de la Savoie (105 stations, tél. : (0) 42-61-74-73),

précise que, si les chalets traditionnels sont pris d'assaut, on réserve sans mal un appartement (un trois-pièces pour quatre à six personnes se loue 2 000 à 3 500 F par semaine) ou une chambre à l'hôtel (demi-pension dans un deux-étoiles de 250 à 350 F, 100 F de plus en trois-étoiles). En prime, 25 % de réduction sur le transport SNCF. Avantage accordé également par la Maison des Hautes-Alpes (tél. : (0) 42-96-05-06) pour les villages du Queyras. Dans les Pyrénées (3415 Pyrénées), où domine la petite hôtellerie familiale, les prix (à partir de 200 F la demi-pension) s'avèrent sages en regard des locations (un deux-pièces autour de 3 000 F la semaine).

● Pour stimuler la demande, Sidi France informe le candidat au voyage : description des stations, annonce des promotions, envoi gratuit du Guide de la Montagne de 1996 sur demande (tél. (0) 47-42-23-32 ; Minitel 3615 En Montagne ; Internet <http://www.skifrance.fr>). Quant aux stations, elles présentent une panoplie de loisirs culturels et sportifs.

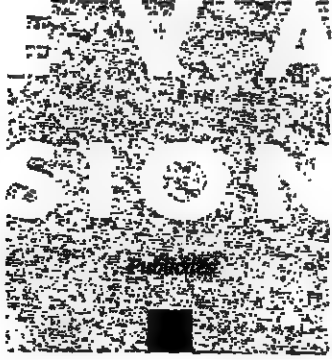
Certaines municipalités vendent des cartes multiloisirs permettant de choisir, au jour le jour, selon son humeur et la météo. Des cartes à points (rechargeables) ou des carnets de tickets (200 à 300 F) peuvent être utilisés par toute la famille. D'autres activités sont incluses dans l'hébergement : à Pay-Saint-Vincent (Hautes-Alpes) et aux Deux-Alpes (Maison Alpes-Dauphiné-Istère, tél. : (0) 42-96-08-43) pour environ 900 F la semaine par personne en studio pour quatre.

● Les structures d'accueil réservées aux enfants sont inépuisables. Pris en charge, selon les stations, parfois dès l'âge de trois mois (comme Avoriaz, qui a le label national « trois kids »), et jusqu'à dix-huit ans, ils ont des vacances bien remplies. Mentions spéciales pour le « passeport

jeunes » de La Plagne (vingt-cinq activités pour les cinq à seize ans) ; le club Saperlipopette de Valmorel (« semaines » bivouacs, comédie musicale, BD, kung-fu, vidéo) ; la « carte verte » des Arts, avec accès libre à une trentaine d'activités ; et la semaine « omnisport » des Ménétres.

● La randonnée guidée et thématique est omniprésente. Parmi les stations des quatre parcs nationaux de haute montagne, Val d'Isère (600 km de sentiers et cinquante refuges dans la Vanoise) programme des safaris pour observer la faune et la flore, avec prêt de jumelles, appareil photo, caméra ou caméscope. Dans les Pyrénées, à Gourette-Les Eaux-Bonnes et Bagnères-de-Bigorre, les marches ont pour objet la découverte de la vie pastorale, l'histoire et l'architecture des vallées.

Florence Evrin



**Directours**  
OFFRES SPECIALES TUNISIE  
Sousse/Monastir (5 km. aéroport)  
• vol + hôtel\*\*\* plage, clim.  
1/2 pension ..... 2 810 F  
• vol + club\*\*\* sports, sauna,  
pisc. compl. .... 3 080 F  
• vol + hôtel\*\*\* sup. meub., pisc.  
1/2 pension ..... 3 560 F

**HÔTEL BRESCIA\*\*\***  
Toute l'été et août 96  
de 360 F à 420 F  
chambre avec S.W.C./D.W.C. TV  
Téléphone direct - Bar - Jardin  
16, rue d'Edimbourg - Paris 8  
Tél. : 45.22.14.31 - Fax : 43.87.02.17

95359 MOLINES-EN-QUEYRAS  
Hautes-Alpes - Parc Régional  
à 5 km de SAINT-VERAN  
Soleil - Calme - Randonnées pédestres  
V.T.T. - Pêche - Randonnée  
**HÔTEL LE CHAMOIS \*\***  
Logis Franco - Michelin  
1/2 pension : 271 F  
Tél. : 92.45.83.71 - Fax : 92.45.83.53

**SORBONNE  
HÔTEL DIANA \*\***  
73, rue Saint-Jacques, Paris 5  
Chambre avec bains - W.C.  
T.V. couleur - Tél. direct.  
De 300 à 395 F.  
Tél. : 43 54 32 55 - Fax : 43 34 24 30

**36 15 AIR ASIE**  
Juillet et Août  
Ball ..... 4 800 F  
Célibes ..... 4 800 F  
Pâtes ..... 4 300 F  
Lic. 975 88070 - (2,23 F/mi)

**PROMOTION SICILE  
HÔTEL CLUB ZAGARELLA**  
2 SEMAINES EN DEMI-PENSION  
AVION + TRANSFERTS + CLUB\*\*\* 5 970 F\*  
\* du 01/08 au 15/08/96  
Prix comprend : Paris/Palerme/Paris + transferts A/R + séjour en demi-pension base chambre double.  
Taxes aériennes en sus (70 F/m).  
Tél : 44.51.39.27  
MINITEL 3615 (1,29 F/mn)  
Cit Evasion

**DEMARQ VOYAGES**  
Parties garanties  
Catalogue DEMARQ  
• MARSEILLE 97/7h 19h00 D.F. Départ 21/07/96 2850 F 2350 F  
• S. DOMINGUE 97/7h Club 9h00 D.F. Départ 21/07/96 3850 F 3350 F  
Départ : 22/07 - 22/08 - 19/08 - 26/08 - 2/09  
• ÉGYPTÉ 97/7h Balnéo 9h00 D.F. Départ 27/07/96 5400 F 4900 F  
3617 DEMARQ - 3617 DEMARQ

**GOLF ET DÉCOUVERTE DE LA PROVENCE**  
**HÔTEL DE FREGATE\*\*\*\***  
Route de Bandol, Saint Cyr sur Mer  
**3 360 F**  
7 jours / 6 nuits en juillet et août  
Prix par personne en chambre double, vue mer  
Sont compris les petit-déjeuners à l'américaine,  
l'accès aux 3 piscines et au Club Fitness.  
Magnifique golf (18+9) sur le site,  
possibilité stages, 3 tennis, centre équestre,  
VTT, restaurant et Club House  
**RESERVATIONS :**  
Tél (16) 94.29.39.39 - Fax : (16) 94.29.39.40



## Philippe Breton, sociologue au Laboratoire de la culture européenne « Le système de valeurs des informaticiens en fait une population à risque en matière de sécurité »

Après une étude menée en 1993 auprès de deux cent cinquante informaticiens de la région strasbourgeoise, le sociologue Philippe Breton montre

qu'un tiers seulement de l'échantillon a adopté les normes professionnelles relatives à la sécurité informatique. Critique de l'« utopie de la

communication », il estime que les valeurs qui dominent le milieu des informaticiens fragilisent les défenses contre la délinquance informatique



PHILIPPE BRETON

de meilleurs outils, mais ces promesses n'ont pas été tenues. Or on recommence avec Internet. Ce qu'il faut étudier, c'est le phénomène d'effacement de la mémoire, facilité par l'apparition de nouvelles technologies.

On observe actuellement une alliance entre certains libéraux et les ultralibéraux en faveur du développement d'Internet. N'y a-t-il pas là un paradoxe ?

Il y a deux points communs entre ces deux milieux, c'est l'apologie de l'individu et le refus de

« Comment avez-vous été amené à attribuer la faiblesse de la culture de sécurité des informaticiens à la présence dans ce milieu de thèmes liés à l'idéologie libertaire, ou anarchiste ?

Bakouine estimait qu'en supprimant le gendarme ou supprimant le voleur. Ce vieux thème anarchiste, appliqué aux nouvelles technologies de l'information, est actuellement repris dans les groupes de discussion sur le réseau. C'est un beau discours, extrêmement généreux, mais qui s'appuie sur une excessive confiance en l'homme. Du point de vue de la sécurité informatique, dans une société fragilisée par le recours systématique aux réseaux, il est contre-productif.

Pour qui a travaillé sur l'histoire de l'informatique, cette conception n'est pas surprenante. Ce système de valeurs est présent chez les pères fondateurs de cette discipline, notamment Alan Turing, John von Neumann et Norbert Wiener, dès les années 40. Née de la nécessité de casser des codes secrets allemands, avec le projet Enigma, la programmation informatique est, dès l'origine, marquée par une conception ouverte de la circulation de l'information et une certaine hostilité envers les circuits marchands. Notre enquête se proposait de voir si cette vision originelle avait intriqué, pénétré en profondeur le milieu professionnel de l'informatique.

« Pour un certain nombre de professionnels, l'entreprise ou l'administration est un monde noir, fermé, que l'informatique va aider à rendre plus transparent »

Outre son fort enracinement, la seule vraie grande surprise a été de découvrir que le libéralisme pouvait être complété à un vote de droite, et même d'extrême droite, alors que nous étions partis avec l'idée que cette idéologie était spécifiquement de gauche. On a tendance à confondre gauchisme et libéralisme. Les choses ne sont pas aussi simples.

Qu'est-ce qui distingue les informaticiens les plus attachés aux questions de sécurité ?

Cette population est la moins mobile et, en corollaire, elle regroupe des personnes très attachées à la culture de l'entreprise dans laquelle elles travaillent, plus qu'à la culture informatique elle-même. Leur trajectoire consiste bien souvent à quitter l'informatique pure pour occuper des fonctions d'encadrement.

Comment sensibiliser le reste des informaticiens aux problèmes de sécurité ?

Ce que montre l'étude, c'est que ces questions ne relèvent pas

simplement d'un déficit de formation ou d'éducation, mais qu'elles s'adressent à des représentations plus fortement enracinées. Ce qui explique la difficulté qu'il y a à faire pénétrer la culture de sécurité au sein des organisations.

On est informaticien par amour de la « bidouille », mais aussi par vocation. Pour un certain nombre de professionnels, l'entreprise ou l'administration est un monde noir, fermé, que l'informatique va aider à rendre plus transparent. Les questions de sécurité informatique sont très liées à cette vision. Lutter contre le secret, c'est aussi maintenir des systèmes ouverts. Très souvent, les demandes de sécurité sont perçues comme une volonté de l'entreprise de maintenir l'opacité, de conserver un mode de fonctionnement étroitement contrôlé. Dans cette optique, les responsables de sécurité informatique sont parfois perçus comme des traîtres de la cause informatique.

Comment ce système de valeurs d'inspiration libérale a-t-il pu s'implanter ?

On peut évoquer plusieurs hypothèses. L'informatique est un métier extrêmement formaliste, mais dont certains aspects, notamment les rapports avec les non-informaticiens, tout ce qui touche aux usages, se transmettent par apprentissage. Des savoirs non formalisés, psychologiques, ont pu se perpétuer de cette façon. Par ailleurs, il y a l'imaginaire, dans lequel la science-fiction joue un rôle important. Cette littérature, très prise dans les milieux informatiques, associe souvent l'usage de l'ordinateur à un certain nombre de transformations sociales. Avec l'essor d'Internet et des réseaux, on observe également la répercussion par les médias d'un discours type sur les bienfaits de la communication, sur ce qu'on peut attendre des nouvelles technologies.

Vous observez qu'une part de la délinquance informatique n'entre pas dans les typologies classiques de la criminologie.

Elle est en effet marquée par un grand désinvestissement. Il ne s'agit d'ailleurs pas de considérer les informaticiens comme des délinquants en puissance. Mais le cambrioleur aura plus de facilité si on laisse les coffres ouverts : par un jeu d'emboîtement, la délinquance classique se trouve facilitée.

Cette tolérance est fondée sur une forme de remise en cause de la loi, au profit de la règle. La règle, c'est ce qu'on peut maîtriser, ce qu'on peut fixer contractuellement et qu'on peut changer. Le programme informatique n'est autre qu'un système de règles. La loi paraît beaucoup plus obscure, elle n'existe qu'à travers son interprétation. Cette ambiguïté est très souvent rejetée dans l'imaginaire de l'informatique. Norbert Wiener, le fondateur de la cybernétique, ne rêvait-il pas d'automatiser la justice, à partir de règles simples ?

Prévoyez-vous un désenchantement des informaticiens vis-à-vis de leur discipline ?

Il y en a déjà eu, notamment au sujet de la micro-informatique, qui devait révolutionner l'entreprise, la vie privée, etc. On a certes

### Quatre populations

L'enquête a été menée en 1993 par le Laboratoire de sociologie de la culture européenne pour le compte de l'Institut des hautes études pour la sécurité intérieure (IHESI), auprès de 250 informaticiens strasbourgeois choisis parmi 1 500 professionnels et amateurs. Elle a permis de distinguer quatre populations, selon leur attitude face à la sécurité informatique.

Un premier groupe (24 %), dit « idéologique », constitué d'hommes, mobiles, proclamant leur indépendance vis-à-vis des utilisateurs de l'informatique, est favorable à l'ouverture des systèmes d'information. Qualifié de « laxiste », le second groupe (17 %) « ne se préoccupe pas » des questions de sécurité informatique, en partie parce que ce genre de problèmes ne se posent pas dans son environnement professionnel immédiat. « Permissif », le troisième groupe (25 %) va plus loin puisqu'il adopte une attitude positive vis-à-vis de la délinquance informatique. Il englobe des informaticiens pour lesquels l'informatique « est un état d'esprit, une manière de vivre et d'échapper à la hiérarchie ». Seul le dernier groupe (34 %), plus âgé et attaché aux valeurs traditionnelles, défend la sécurité informatique.

## La navette américaine Atlantis restera au sol jusqu'en septembre

Deux mois de plus dans l'espace pour Shannon Lucid

Plus de cent quinze jours dans l'espace. Record battu pour la biologiste américaine Shannon Lucid, qui, depuis le mois de mars, partage les « appartements spatiaux » de la station orbitale russe Mir avec les cosmonautes russes Iouri Onoufrienko et Iouri Ousatchev. Nul doute que l'astronaute américaine a savouré ce petit exploit, dont la portée reste cependant modeste comparée aux vols de plus d'une année accomplis par les Russes. Mais son plaisir aura été de courte durée, la NASA lui ayant fait savoir, lundi 15 juillet, qu'elle était condamnée à rester en orbite jusqu'à la mi-septembre.

### DÉFAILLANCE DES JOINTS

La raison de ce report tient aux doutes que les ingénieurs américains ont émis à l'encontre des joints qui équipent les fusées d'appoints - boosters - de la navette américaine Atlantis. Lors de la récupération, fin juin, des deux boosters de la navette Columbia, les techniciens ont constaté que des gaz à très haute température

avaient pénétré à l'intérieur d'un joint sans toutefois le traverser.

L'incident, bien qu'il n'ait pas « mis en cause » la sécurité de Columbia, est suffisamment sérieux pour que l'Agence spatiale se donne le temps d'y réfléchir. Car, il y a dix ans, la défaillance de ces mêmes pièces avait entraîné l'explosion en vol de Challenger. Tout le problème actuel vient de ce que les joints de Columbia et d'Atlantis font pour la première fois appel à une nouvelle matière, le Morstik 227, qui n'a pas tenu ses promesses et a été retenue parce que sa formule chimique ne porte pas atteinte à la couche d'ozone.

En conséquence, la navette Atlantis, qui devait décoller en direction de Mir mercredi 31 juillet, restera clouée au sol jusqu'au 15 septembre. Shannon Lucid devra donc prendre son mal en patience au moins jusqu'au 14 août, date à laquelle la Française Claudie André-Deshays rejoindra la station orbitale Mir avec deux autres compagnons.

J.-F.A.

### Communications internationales

## Le prix du téléphone baisse vers l'Italie.

Par exemple : quand vous téléphonez 6 minutes de la France vers l'Italie, vous ne payez plus que 2,23 F la minute aux moments où vous êtes le plus disponible - le soir à partir de 21h30 et le week-end dès le samedi 14h00 au lundi 8h00. La nouvelle baisse concerne près de 200 destinations.

Pour toute information sur les communications internationales : 0 1 69 10 10 10

**France Telecom**



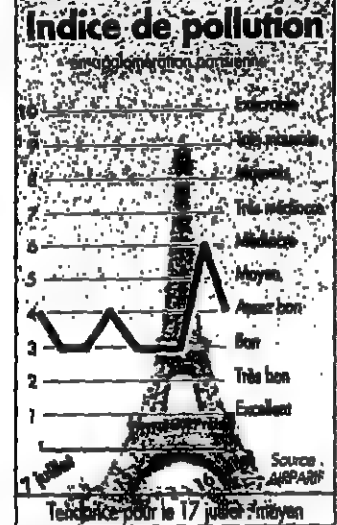
## Soleil très généreux

LA CELLULE anticyclonique est centrée sur les îles britanniques et les hautes pressions empêchent l'approche de toute perturbation. La journée de jeudi sera très ensoleillée dans toutes les régions, et les observations météorologiques se limiteront à quelques nuages sur le relief du sud l'après-midi. Les températures resteront cependant contenues grâce à un petit vent de nord-est. Le temps estival se poursuivra sans faille vendredi. Le week-end s'annonce également



Prévisions pour le 18 juillet vers 12h00

### La qualité de l'air

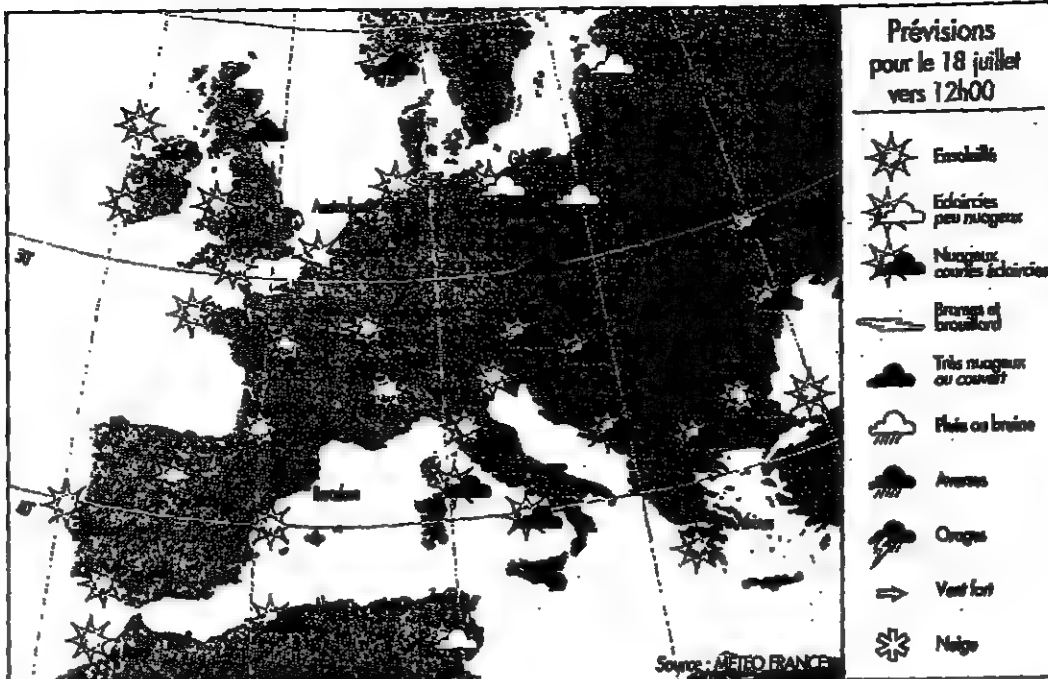


Indice de pollution

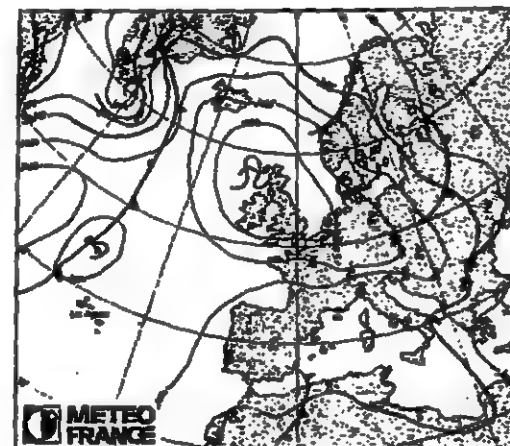
estival, sans canicule marquée, avec toutefois une dégradation orageuse à partir de dimanche. Jeudi matin, quelques brumes seront fugaces sur le Lyonnais ou le Pays basque. Des nuages se disperseront en cours de matinée des Pyrénées au Languedoc-Roussillon, ainsi que du comté de Nice à la Corse. Partout ailleurs, le soleil sera omniprésent. L'après-midi, quelques nuages persisteront sur les Pyrénées orientales, les Alpes du Sud et le relief corse. Ils pourront engendrer très localement un orage. Dans les autres régions, le soleil sera roi. Quelques nuages élevés voleront légèrement le ciel des régions frontalières. Le vent de nord-est sera peu sensible, mais il aura pour fonction de limiter la montée des températures, notamment près des côtes de la Manche.

Le thermomètre affichera au lever du jour de 8 à 10 degrés près des frontières du nord-est, de 12 à 14 degrés de la Bretagne à la Franche-Comté, et de 15 à 20 degrés sur la moitié sud. Les températures maximales, bien qu'estivales, resteront modérées. Elles s'étagèrent de 18 à 22 degrés près du littoral de la Manche, de 22 à 28 degrés sur le reste de la moitié nord, de 28 à 30 degrés des Charentes aux Alpes, et de 30 à 33 degrés du Sud-Ouest à la Provence. La journée de vendredi sera tout aussi radieuse, avec au plus quelques nuages sur le relief l'après-midi.

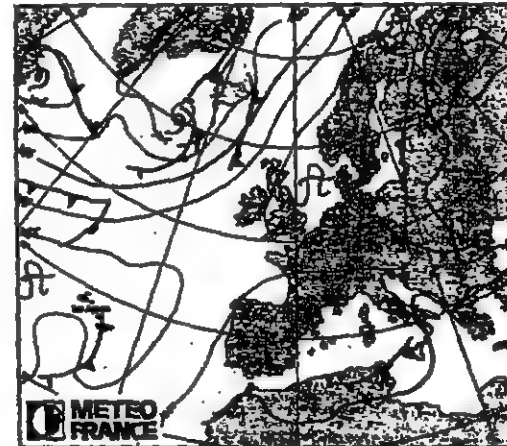
(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)



TEMPÉRATURES	GRENOBLE	31/7	TOURS	28/3	CHICAGO	31/8	LISSABON	34/9	PRETORIA	14/4
du 16 juillet	LILLE	21/1	STRASBOURG	28/3	COPENHAGUE	19/6	LONDRES	23/10	KARAI	14/4
max/min/moyenne	LYON	20/7	ALGER	32/20	DAKAR	31/25	LOS ANGELES	22/10	RIO DE JANEIRO	21/7
	MARSEILLE	12/1	AMSTERDAM	18/9	DIJON	33/24	MADRID	24/15	SAN FRANCISCO	18/9
	NANCY	23/9	ATHÈNES	32/25	DUBLIN	18/6	MARRAKECH	34/21	SANTO DOMINGO	10/6
	NANTES	28/15	BANGKOK	34/26	FRANCFORT	21/8	MEXICO	26/13	SEVILLE	34/21
	NICE	26/20	BARCELONE	30/20	GENÈVE	27/17	MILAN	31/20	ST-PETERSBURG	17/9
	PARIS	25/15	BERGAMO	25/20	HANOI	34/20	MONTREAL	23/16	STOCKHOLM	17/8
	PAU	32/18	BERLIN	21/10	HELSINKI	15/10	MOSCOW	24/12	SYDNEY	14/7
	PERPIGNAN	33/21	BOMBAY	30/25	HONGKONG	31/28	MUNICH	21/6	TENERIFE	30/22
	PONT-A-VENISE	32/24	BRASILIA	26/19	JOHANNESBURG	31/22	NAGASAKI	33/27	TOKYO	33/19
	RENNES	20/15	BRUXELLES	21/8	JERUSALEM	29/24	NEW DELHI	34/26	TUNIS	33/19
	STRASBOURG	27/19	BUCAREST	31/13	KIEV	24/13	NEW YORK	30/23	VARSOVIE	14/10
	ST-ETIENNE	27/14	BUDAPEST	24/12	KUALA LUMPUR	27/17	PALMA DE MAJORQUE	31/6	VIENNE	31/10
	TOULOUSE	33/19	BUEENOS AIRES	11/2	CAIRO	34/23	PEKIN	33/23		
			CARACAS	31/19	LIMA	16/15	PRAGUE	14/7		



Situation le 17 juillet, à 0 heure, temps universel



Prévisions pour le 19 juillet, à 0 heure, temps universel

## IL Y A 50 ANS DANS le Monde Sans famille

SOUS le titre *Babel sans femme*, un romancier avait, au lendemain de l'autre guerre, dépeint un des camps allemands où des prisonniers de toutes nationalités s'étaient rencontrés. De 1940 à 1945, l'Allemagne a été de nouveau une immense Babel. Mais les conditions de la lutte avaient changé : la guerre était devenue totale, les femmes elles-mêmes y participaient. De cette promiscuité de la vie que pendant trois, quatre ou même cinq ans des prisonniers, des requis, des déportés ont connue, des enfants sont nés. Et avec eux un douloureux problème, dont nous ne saurions nous désintéresser.

Car de ces enfants un certain nombre sont à demi-français, le plus souvent par leur père. Quelques-uns ont été ramenés par le prisonnier, le requis, la travailleuse volontaire rapatriés. Que devions-nous faire des autres, dont certains, dès aujourd'hui, n'ont plus aucune famille ? Fallait-il les abandonner aux lieux sans gloire où ils sont nés ? Fallait-il tenter de les incorporer à une nation dont ils ne pouvaient pas réclamer ? Chez nous, les enfants victimes de la guerre sont nombreux : devrions-nous nous occuper d'eux seuls, abandonner leurs demi-frères ?

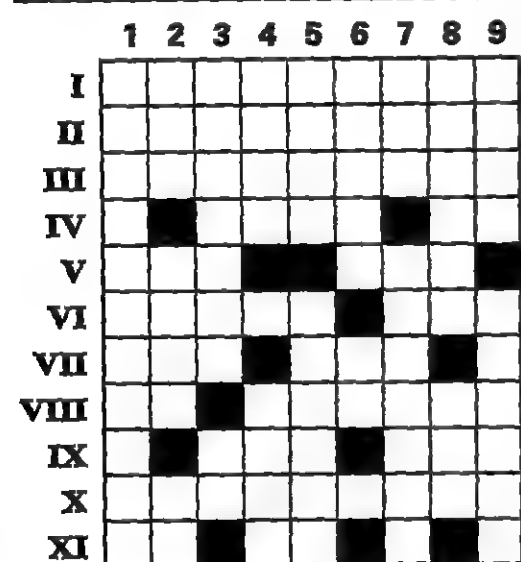
La question est, aujourd'hui encore, controversée, et l'on voit immédiatement quels arguments peuvent ici ou là être invoqués ; on devine quelles résistances psychologiques devront surmonter ceux mêmes qui, théoriquement, sont partisans de l'adoption.

Le gouvernement, lui, a opté. Il n'ignorait nullement l'aspect moral du problème ; des considérations démographiques et économiques l'ont déterminé : il va s'efforcer de ramener en France ces enfants nés de Français en exil ; il les présentera aux familles qui s'offriront à les recueillir.

Henri Fesquet  
(18 juillet 1946.)

## MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 6867



### HORIZONTALEMENT

I. Où l'on peut envoyer peindre. - II. Un homme qui présente bien. - III. Faire un travail en bas. - IV. Une famille de peintres. Pronom. - V. Dans un alphabet étranger. Laisse un bon morceau. - VI. Des Indes, c'est

le mella. Apparus. - VII. Héros, pour les Sudistes. Parfois en plein ciel. - VIII. Branché. Découragé. - IX. Le vrai fait du bon travail. Une des Cyclades. - X. Leur préparation réjouit ceux qui aiment la campagne. - XI. Dieu. Une ville bien « abimée ».

### VERTICALEMENT

1. Mettre en morceaux. - 2. Son dos fait une bosse. Possessif. Adverbe. - 3. Peut être assimilé au quart. Saint des Pyrénées. - 4. Un calife. Sur Cure, dans l'Yonne. - 5. Un poisson qui a des ailes. Quand ils sont gros, l'arrivée n'est pas discrète. - 6. C'est tout un monde. Se laisse rouler. - 7. Comme Philippe IV. Poussée à l'extrême quand ça va très mal. - 8. Contribue à une fermeture. Peut blesser quand il est tranchant. - 9. N'a pas de bus. Port étranger.

### SOLUTION DU N° 6866

#### HORIZONTALEMENT

I. Singleton. - II. Odonates. - III. Mémorable. - IV. Masse. Eon. - V. El. Cs. - VI. Lido. Asse. - VII. Isolait. - VIII. Esiol. Ce. - IX. Reggane. - X. Estimeras. - XI. Se. Réa.

#### VERTICALEMENT

1. Sommeliers. - 2. Idéalistes. - 3. Noms. Dolgits. - 4. Gnéologie. - 5. Lays. Elam. - 6. Eia. Carrière. - 7. Tebessa. Ere. - 8. Oslo. Sic. Aa. - 9. Entités.

Guy Brouty

## ABONNEMENTS 3615 LE MONDE CODE ABO

Bulletin à renvoyer accompagné de votre règlement à : Le Monde Service abonnements			
24, avenue du G <sup>e</sup> Leclerc - 60646 Chantilly Cedex - Tél. : 16 (1) 42-17-32-30.			
Le client choisit la durée suivante :			
1 an	1 890 F	2 086 F	2 960 F
6 mois	1 038 F	1 123 F	1 560 F
3 mois	536 F	572 F	790 F

LE MONDE (ISSN : 0013-9587) is published daily for 5 days per week. LE MONDE is a place where ideas meet. For more information, contact your local post office or the nearest subscription office. POSTMASTER: Send address changes to LE MONDE, 24 Avenue du G<sup>e</sup> Leclerc, Chantilly, France 60646. For the Americas, contact the nearest subscription office. For the rest of the world, contact the nearest subscription office. For the Americas, contact the nearest subscription office. For the rest of the world, contact the nearest subscription office.

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
Code postal : \_\_\_\_\_ Ville : \_\_\_\_\_  
Pays : \_\_\_\_\_  
Ci-joint mon règlement de : \_\_\_\_\_ FF par chèque bancaire ou postal ; par Carte bancaire \_\_\_\_\_  
Signature et date obligatoires : \_\_\_\_\_  
Changement d'adresse : \_\_\_\_\_  
● par écrit 10 jours avant votre départ.  
● par téléphone 4 jours. (Merci d'indiquer votre numéro d'abonnement.)  
Renseignements : Portage à domicile ● Suspension vacances.  
● Tarif autres pays étrangers ● Paiement par prélèvements automatiques mensuels.  
33 (1) 42-17-32-30 de 9 h 30 à 17 heures du lundi au vendredi.  
● Par Michel 3615 code LE MONDE, accès ABO.

## LES SERVICES DU Monde

Le Monde 42-17-20-00

Relinquaire 3615 code LE MONDE  
CompuServe : GO LEMONDE  
Adresse Internet : http://www.lemonde.fr  
Documentation 3617 code LMDOC ou 36-29-04-56

CD-ROM : (1) 44-08-78-30  
Index et microfiches : (1) 42-17-29-33  
Films à Paris et en province : 36-08-03-78 ou 3615 LE MONDE (2,23 films)

Le Monde est édité par la SA Le Monde, 24, rue de la Harpe, 75004 Paris. Directeur général : Gérard Morin. Directeur adjoint : Gérard Morin. La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 27 437.

Imprimé au Monde : 12, rue M. Gensbourg, 75004 Paris Cedex 08. PRINTED IN FRANCE.

Président directeur général : Dominique Aubry. Directeur général : Gérard Morin.

133, avenue des Champs-Élysées, 75008 Paris Cedex 08. Tél. : (1) 44-43-76-00 ; fax : (1) 44-43-77-30.

## LE CARNET DU VOYAGEUR

■ **ALLEMAGNE.** La compagnie allemande Lufthansa a ouvert une liaison directe Francfort-Shanghai, réduisant la durée de vol entre les deux villes de deux heures et demie. La desserte est assurée deux fois par semaine, le jeudi et le samedi, au départ de Francfort. - (AFR)  
■ **THAILANDE.** Le responsable des transports thaïlandais envisage d'interdire aux voitures qui seront achetées après le 1<sup>er</sup> janvier 1997 de circuler dans les rues de Bangkok aux heures de pointe, pour ne pas augmenter les embouteillages. - (AFR)  
■ **SUISSE.** Dans un communiqué publié il y a quelques jours à Berne, l'Office fédéral de la police suisse met en garde les jeunes Helvètes qui voyagent aux Etats-Unis, et particulièrement en Californie, contre la secte Moon, très active dans le centre-ville de San Francisco. - (AFR)  
■ **GRÈCE.** La compagnie aérienne grecque Olympic Airways vient de présenter des excuses officielles pour les retards chroniques dont sont victimes ses passagers. - (AFR)  
■ **PHILIPPINES.** Philippine Airlines, qui est en train de moderniser sa flotte, loue des appareils supplémentaires à d'autres compagnies internationales. Deux Airbus loués à Gulf Air devraient être prochainement mis en service sur les lignes européennes desservies par la compagnie. - (AFR)  
■ **CANADA.** En juin, Air Canada et Canadian Airlines ont enregistré

des baisses respectives de 21,1 % et 3,8 % de leur trafic passagers par rapport au même mois de l'année dernière. - (Bloomberg)  
■ **FRANCE.** La gendarmerie a mis en place, au début de la semaine, trois détachements de gendarmes à cheval chargés de patrouiller dans les forêts de Haute-Normandie jusqu'au 31 août. Cette initiative du conseil régional, prise pour assurer la sécurité et créer une animation, pourrait être reconduite au cours des prochains étés. - (AFR)  
■ **TAIWAN.** Eva Air, compagnie aérienne privée taïwanaise, a obtenu les droits de trafic avec Hongkong. Les premiers vols vers cette destination commenceront début août, à raison de seize rotations hebdomadaires.

## PARIS EN VISITE

### Vendredi 19 juillet

■ **DU PONT NEUF** à l'enceinte de Philippe Auguste (50 F), 10 h 30, sortie du métro Pont-Neuf, côté Samaritaine (Paris autotrafic).  
■ **L'AVENUE FOCH** (60 F), 11 heures, devant le guichet du métro Porte Dauphine (Vincent de Langlade).  
■ **DE GEORGE-V AU PARC MONCEAU** : le souvenir de la Chartreuse Beaulieu (37 F), 11 heures, sortie du métro George-V, côté pair (Monuments historiques).  
■ **MUSÉE D'ORSAY** : exposition Menzel (50 F + prix d'entrée), 11 h 15, à l'entrée de l'exposition (Pierre-Yves Jaslet).  
■ **LE QUARTIER HISTORIQUE DES HALLES** et l'église Saint-Eustache (50 F), 11 heures, devant la façade principale de Saint-Eustache, côté rue du jour (Claude Marti).  
■ **MUSÉE DU LOUVRE** : la peinture française du dix-neuvième siècle, de David à Delacroix (33 F + prix d'entrée), 11 h 30 (Musées nationaux).  
■ **LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL** (37 F + prix d'entrée), 14 h 30, 1, rue de Sully (Monuments historiques).  
■ **HÔTELS DU MARAIS** (60 F + prix d'entrée), 14 h 30, sortie du

métro Saint-Paul (Isabelle Hauler).  
■ **HÔTELS DU PRÉ-AUX-CLERCS** (30 F), 14 h 30, sortie du métro Solferino (Paris pittoresque et insolite).  
■ **MONTMARTRE** (50 F), 14 h 30, au sommet du funiculaire (Paris autotrafic).  
■ **MUSÉE D'ORSAY** : exposition Menzel (36 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées nationaux).  
■ **LE QUARTIER CHINOIS** (55 F), 14 h 30, sortie du métro Maison-Blanche côté impair (Europ expro).  
■ **LES SALONS DE L'HÔTEL DE LASSAY**, résidence du président de l'Assemblée nationale (Carte d'identité, 50 F), 14 h 30, 33, quai d'Orsay (M<sup>me</sup> Cazes).

■ **LA BIBLIOTHÈQUE DE FORNEY** (37 F), 15 heures, 1, rue du Figier (Monuments historiques).  
■ **LA CRYPTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NOTRE-DAME** (37 F + prix d'entrée), 15 heures, à l'entrée de la crypte, place du parvis Notre-Dame (Monuments historiques).  
■ **LE JARDIN ATLANTIQUE** de la gare Montparnasse (37 F), 15 heures, sortie du métro Gâté côté rue Vercingétorix (Monuments historiques).  
■ **MUSÉE DU PETIT PALAIS** : exposition Albrecht Dürer (50 F + prix d'entrée), 15 h 10, devant le musée (Pierre-Yves Jaslet).  
■ **L'ÎLE SAINT-LOUIS** (50 F), 15 h 30, sortie du métro Pont-Marie (Claude Marti).

## RÉSULTATS GRANDES ÉCOLES

Admission : 18 juillet  
**EDHEC - ESC Lyon - INT Gestion Evry**

Admission : 19 juillet  
**ENSAI - I2 ESC**

**3615 LEMONDE**



مركز الأناضول

## CULTURE

LE MONDE / JEUDI 18 JUILLET 1996

**AVIGNON 96** On attendait beaucoup - trop ? - de la création par Eric Vigner, directeur du Centre dramatique de Lorient, de *Brancusi contre États-Unis*, le récit savoureux

du procès qui opposa le sculpteur roumain aux autorités américaines, dans les années 20, autour de la notion d'œuvre d'art. Une bonne troupe ne sauve pas ce spectacle

trop lourdement mis en scène. **● LOIN DES REMPARTS**, l'auteur, metteur en scène et acteur Jean-Paul Wenzel a choisi de reprendre, sous un chapiteau en plein champ,

sa *Fin des monstres*, spectacle créé en 1994, éloges trop aimables d'un art en voie de disparition, le cirque. **● LES SUD-AFRICAINS** de la Handspring Puppet Company de Johan-

nesburg continuant de séduire les festivaliers. Après *Woyzeck*, ils jouent *Faustus in Africa*, relecture indiscutable du chef-d'œuvre de Goethe. (De nos envoyés spéciaux.)

# Querelle pour un oiseau d'or bloqué en douane à Manhattan

Eric Vigner met en scène le procès qui opposa, en 1927, les États-Unis au sculpteur Brancusi sur la nature d'une œuvre d'art, en l'occurrence une pièce abstraite et révolutionnaire

**BRANCUSI CONTRE ÉTATS-UNIS**, un procès historique. Adaptation et mise en scène : Eric Vigner. Costumes : Claude Chevalier et Pascale Robin. Avec Myrto Procopiou, Philippe Cotten, Vincent Ozanon, Arthur Nauzyck, Pierre Baux, Odile Bougeard, Donatien Guillot, Alice Varenne et Laurent Poitrenaux. Salle du cloître du Palais des papes, jusqu'au 22 juillet à 17 heures. Tél. : 90-14-14-14.

L'an 1927, le photographe célèbre Edward Steichen, qui vit à New York, fait l'acquisition d'une sculpture de son ami Constantin Brancusi, domicilié, lui, à Paris. La statue, baptisée par Brancusi *Oiseau*, haute de 1,35 mètre, soigneusement calée dans une caisse, entre dans le port de New York sur le paquebot *Le Paris*.

Un *Tariff Act* de 1915, revu en 1922, autorisait l'entrée en franchise totale des « œuvres d'art » sur le territoire des États-Unis. Le texte précisait les caractéristiques de la chose, ce devait être un « original » et non pas un objet de

commerce multiple ; il devait avoir été réalisé « à la main » ; l'auteur devait être un « sculpteur professionnel » ; et ce ne pouvait en aucune façon être un « objet utilitaire ». L'officier de la douane refusa l'entrée en franchise de l'*Oiseau* et pria Steichen de régler 240 dollars pour l'objet, qu'il avait payé 600 dollars à Henri-Pierre Roché, l'intermédiaire de Brancusi (Roché n'était pas encore l'auteur du chef-d'œuvre adapté par Truffaut, *Jules et Jim*).

Au cours du procès en Cour des douanes des États-Unis qui allait s'ensuivre - car Brancusi s'opposait au règlement de cette taxe -, le douanier récalcitrant ne fut pas appelé à témoigner. Mais comment ne pas lui accorder les circonstances atténuantes ? Cette sculpture, *Oiseau*, n'avait, aux yeux d'un fonctionnaire simple et honnête, apparemment rien d'un oiseau. La figurait la plus rapprochée pouvait être celle d'une flamme, telle qu'elle jaillit d'un briquet gonflé à bloc, mais celle-ci mesurait plus de 1 mètre.

Ce qui aggravait le cas de Brancusi est que cette flamme, somme toute abstraite, était faite d'une

matière qui paraissait coûteuse, comme de l'or, et si parfaitement polie qu'elle avait exactement la finition d'un objet manufacturé : elle ne portait aucune trace de l'intervention vivante d'une main d'homme.

Ce n'était pas la première fois qu'une sculpture de Brancusi chiffonnait la douane, à New York. En 1914, Brancusi, pour obtenir la franchise d'une statue, avait dû aller déclarer sous serment, au consulat américain de Paris, qu'il en était effectivement l'auteur.

### DIALOGUES INFINIS

Le procès de l'*Oiseau*, « Brancusi contre États-Unis », s'ouvrit le 21 octobre 1927. Ce fut un festival de protestes, de comiques, et d'ennuis. Brancusi fit appel aux témoignages d'Edward Steichen, bien sûr, et aussi du sculpteur Jacob Epstein, de deux rédacteurs en chef de revues d'art, et du directeur du Brooklyn Museum of Art. Les avocats de la douane s'entêtaient, avant tout, à faire admettre par les témoins que « cet objet » n'était pas un oiseau, et que la célébrité de Brancusi n'était pas patente. Les dialogues frotaient l'irréel :

« Qu'est-ce qui vous fait appeler cet Oiseau ? », demandait le juge à Steichen qui répondait : « Il est défini par l'artiste comme un oiseau. » « Le seul fait que l'artiste appelle cet Oiseau en fait un oiseau pour vous ? - Oui, votre Honneur ! - Et si vous l'avez aperçu dans une forêt, et que vous n'avez entendu personne l'appeler Oiseau, vous auriez vu là un oiseau ? - Non, monsieur le Président ! »

Brancusi fut convoqué au consulat des États-Unis, à Paris, et dut répondre précisément à un questionnaire. A propos de l'aspect de « perfection industrielle » de sa sculpture, il expliqua qu'il l'avait très longuement polie avec une lime et « papier émeri très fin ». Après le contre-témoignage de deux sculpteurs américains « classiques », Robert Altzen et Thomas Jones, qui déclarèrent ne voir là « ni une sculpture ni un objet d'art », le jugement, considérant que l'objet, « en dépit d'une certaine difficulté à pouvoir l'assimiler à un oiseau, n'en demeurait pas moins agréable à regarder », déclara qu'il « avait titre à l'entrée en franchise ».

Sans vouloir tenir ce procès pour l'un des moments essentiels de

l'histoire de l'art, il n'en reste pas moins que la lecture du compte-rendu scénographique des séances, publié par l'éditeur Adam Biro dans une bonne traduction de Jocelyne de Pass, est surprenante et

### L'homme de Lorient

Eric Vigner, trente-six ans, est directeur, depuis le 1<sup>er</sup> août 1995, du Centre dramatique de Lorient. Ancien élève du Conservatoire national d'art dramatique de Paris, il est d'abord acteur, dirigé par Jean-Pierre Miquel, Christian Collin et Brigitte Jaques. Il devient metteur en scène en 1991 et connaît un important succès en 1992 avec *La Pluie d'été*, de Marguerite Duras. Depuis, il a créé sept spectacles dont *L'illusion comique*, de Corneille, qui a marqué son installation à Lorient.

drôle. Le metteur en scène Eric Vigner a eu l'idée de porter cette « minute » au théâtre. Sa mise en scène est singulière. Avocats et juges sont vêtus d'une même re-

dingote gris fer, un pen d'époque romantique. Ils sont pieds nus, portent de petites lunettes rouges, et leurs cheveux sont sculptés en relief avec du fixatif.

Ils s'expriment en prenant des voix fantomatiques, qui se veulent « intéressantes ». Ce sont d'excellents acteurs - Myrto Procopiou, Alice Varenne, Laurent Poitrenaux ; leurs camarades font de leur mieux. Par moments explosent des éclairs. Tout ce pittoresque pourrait colorier l'écoute de ce procès, le mettre en relief d'une manière ou d'une autre, mais non, les composantes du spectacle sont étranges les unes aux autres, les propos ne demeurent que les « effets de prétoire » les plus ordinaires, style « Objection, votre Honneur ! - Objection maintenue ! », etc.

Mais voilà : c'est un serpent qui se mord la queue ! Pourquoi une sculpture est-elle une sculpture, et pas un bout de tube de cuivre ? Pourquoi du théâtre est-il du théâtre, et pas une heure de chichis ? Comment ce spectacle a-t-il été reçu en franchise dans les murs du Palais des papes ?

Michel Comroto

### EN VILLE, EN SCÈNE

#### Myrto Procopiou

Née à Athènes en 1971, Myrto Procopiou est gréco-suisse. Venue en France à l'âge de vingt ans pour suivre les cours de Véronique Nordet - la mère du metteur en scène -, elle a fait ensuite le Conservatoire supérieur d'art dramatique, et aussitôt commencé à jouer. La première année, alors qu'elle était dans la classe de Pierre Vial, elle a été dirigée dans *Calderon* par Stanislas Nordet, qui l'a engagée dans la troupe permanente de Nanterre en 1995. Depuis, elle a joué dans *Ciment*, de Heiner Müller, et dans *Le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, mis en scène par Stanislas Nordet, ainsi que dans *Tout est bien qui finit bien*, mis en scène par Jean-Pierre Vincent. Avec *Brancusi contre les États-Unis*, elle aborde pour la première fois Avignon, avec son talent évident et ses délicieux rappels au parler suisse : sur scène, elle dit « septante » et « notante ».

XAVIER GARY/RODAR POUR LE MONDE



## Portrait ironique de Faust en colonialiste

**FAUSTUS IN AFRICA** ! d'après Goethe. Mise en scène : William Kentridge. Avec David Mimaar, Leslie Fong, Busi Zokufa, Louis Seboko. Théâtre municipal, jusqu'au 17 juillet à 21 h 30 (spectacle en anglais non surtitré).

Après Büchner, Goethe. La troupe de marionnettes sud-africaine Handspring Puppet Company, après *Woyzeck on the Highveld*, réinvestit le Théâtre municipal avec *Faustus in Africa* ! - un spectacle aussi beau, sinon plus, que le premier. Le metteur en scène William Kentridge fait de Faust - auquel il donne l'apparence d'une figurine blanche au visage nerveux - une sorte d'explorateur qui, du ciel, rêve de traverser les terres africaines. Méphisto est noir, il porte une queue de cheval et des bretelles rouges sur sa chemise blanche. Il propose à Faust de faciliter son voyage, en échange de son sang. Alors commence un périple en forme de policier fantastique.

Le docteur Faustus de William Kentridge lance des avions dans le ciel et s'offre des sautis au cours desquels il tire sur tout ce qui bouge. Il voudrait façonner les terres africaines comme le Faust de Goethe rêve de conquérir l'amour de Marguerite. Mais il oppose son savoir à un matérialisme qui le dé-

fie. William Kentridge dit qu'une de ses raisons de s'attaquer au mythe de Faust fut sa révolte contre la piraterie de Hegel, affirmant qu'« après les pyramides, l'esprit du monde devait quitter l'Afrique pour ne plus jamais y retourner ». Aujourd'hui, William Kentridge renvoie à l'Europe ses images coloniales sur un mode d'autant plus efficace qu'il est désolé, jamais simpliste et souvent insolite.

*Faustus in Africa* se joue dans un décor reconstituant une bibliothèque, avec des murs de livres, et un écran sur lequel s'inscrivent ces extraordinaires films en noir et blanc imaginés par le metteur en scène. Le plus souvent, les marionnettistes évoluent à vue, portant à bout de bras des figurines. Ils jouent avec elles, comme s'ils répondaient aux paroles qu'ils leur font dire. Seul Méphisto n'a pas de marionnette. Il est interprété par Leslie Fong, un comédien à la précision athlétique. Il insuffle une énergie magnétique à cette représentation où éclat le talent d'une troupe : David Mimaar (Faust), Busi Zokufa (Marguerite), Dieu, Antoine Kellermann (Héctor de Troie), Sorcière, Louis Seboko (Johnston), et les deux fondateurs de la Handspring Puppet Company, Basil Jones et Addan Kohler (La Hyène).

Brigitte Salino

**LA FIN DES MONSTRES**, de (et mis en scène par) Jean-Paul Wenzel. Décors et costumes de Jean-Vincent Lombard. Avec Olga Abrego, Véronique Alala, Bertrand Binet, Eric Jacquet, Gérard Morel, Yann Nedelec, Julie Turin et Jean-Paul Wenzel. Montfauvet-la Verdère, jusqu'au 30 juillet à 22 heures.

L'endroit est éloigné et ne manque pas de charme : un pré, à quelque 10 kilomètres des remparts de la Cité des papes, au calme, au frais, à l'écart. Au milieu de ce pré, un chapiteau ; sous un arbre, une petite table où une jeune fille, excessivement timide, vend quelques pièces de théâtre. Les spectateurs, peu nombreux, débamboulent. Loin de l'agitation du festival. Ce décalage est un peu la marque de fabrique des producteurs de *La Fin des monstres*, qui ont choisi l'œil tout relatif du chemin de la Verdère à Montfauvet : les Fédérés sont d'ordinaire installés à Montfauvet, sous la boudette de deux franc-tireurs du théâtre, Olivier Perrier et Jean-Paul Wenzel, ce dernier ayant écrit et mis en scène ce spectacle, créé en 1994 au Théâtre des liets, à Montfauvet.

Sous la toile, vaste espace aux formes d'un rectangle dont on aperçoit les angles, on découvre bientôt une drôle de famille ras-

semblée autour de Miranda, « la femme la plus grosse du monde », encore que la gronde ait perdu 1 quintal depuis ses années de gloire. Elle a pour époux un clown qui a peur de se faire mal en tombant et qui ne fait plus rire les enfants, Pepino, aussi petit que brave et corvéable, dont le seul confident est Catzouro, chien et bâtarde de haute malice. Miranda est la cousine du directeur du Cirque Passelev, Angelo, si peu autoritaire et inventif que son entreprise minuscule est au bord de la disparition.

### Wenzel, vingt ans après « Hagondange »

La première pièce de Jean-Paul Wenzel, *Loin d'Hagondange*, créée à Avignon en 1975 dans le cadre du Théâtre Ouvert, fut un immense succès qui marqua les esprits, d'autant qu'elle fut plus tard mise en scène par Patrice Chéreau. Elle plaçait sur le devant de Stéphanos formé à l'école du TNS par Hubert Gignoux et André Steiger. Dès 1976, il crée, avec Jean-Louis Houllin et Olivier Perrier, les Fédérés à Montfauvet, laboratoire de recherche devenu Centre dramatique national en 1985. Là seront joués de nombreux auteurs contemporains comme Artette Namdand, Enzo Cormann, et les pièces écrites et mises en scène par Olivier Perrier et Jean-Paul Wenzel.

Rien n'y peut, pas plus les charmes fanés de sa femme, Tatiana, qui n'a plus la main assez ferme pour maîtriser son numéro de corde, que l'habileté rongée par l'alcool de leur fils, Tony, dont les larmes de conteux sont devenues incertaines. Jessé, le guitariste, peut bien lancer ses mélodies orientales

ou Yvan nous faire croire qu'il est toujours l'homme le plus fort du monde, le ressort du Cirque Passelev est brisé, un peu comme cette Hongrie des campagnes où ils sont enlisés.

Mais les bons génies du cirque veillent sur les Passelev et leur apparaissent dans le corps ingénu d'une trapéziste autodidacte, Eva Gorki. Par sa beauté, sa jeunesse, son entrain, elle va réinsuffler à la famille l'énergie qui lui manquait. Malgré la disparition d'Angelo, puis celle de Catzouro, malgré la chute

Rééquilibré retrouvé du Cirque Passelev, de ses tentations payées en marks.

Où l'on retrouve la marque de Jean-Paul Wenzel, inlassable serviteur de ce qu'on a appelé le « théâtre du quotidien », soit l'observation du monde dans le regard et le corps des petites gens, ces damnés de la terre privés de parole, hier et aujourd'hui encore. On ne peut nier ici son habileté de metteur en scène, créant avec trois bouts de chiffon un univers d'une évidence poétique. En revanche, outre qu'il est un acteur à l'évidence trop aimable, il a, par le passé, écrit des textes plus convaincants. Celui-ci pêche par sa construction un peu lourde, particulièrement en raison d'une avalanche de monologues dans la dernière partie, sur le thème « que sont mes amis devenus ».

Le fond de cette affaire manque de consistance : la fable de *La Fin des monstres*, variation très post-baba cool sur la grandeur des petits mangés par la dureté d'un monde mercantile, est trop évangélique. Il faut au théâtre plus de dureté, plus de méchanceté même. Il lui faut une caractérisation autrement subtile, qui donne à chacun sa part d'ombre et de lumière. Sinon, comme ici, on assiste, sans déplaisir évidemment, à une matinée enfantine, sympathique, un grand feu de camp des illusions perdues.

Olivier Schmitt



## Une pétillante « Sémélé » ouvre un Festival d'Aix empreint de nostalgie

L'opéra de Haendel est la seule production lyrique de la manifestation

Présenté en ouverture, *Sémélé*, de George Frideric Haendel, sera la seule production lyrique présentée cette année au Festival d'Aix-en-Pro-

vence confronté à des difficultés budgétaires. L'ambiance n'est pas aussi festive qu'à l'habitude et pendant que Louis Erlo se prépare à par-

tir, le maire lui rend hommage en projetant quelques archives en plein air dans différents quartiers de la ville.

**SÉMÉLÉ**, opéra en trois actes de George Frideric Haendel, sur un livret de William Congreve, d'après *Les Métamorphoses*, d'Ovide. Reinhard Hagen (Cadmus, roi de Thèbes), Rosemary Joshua (Sémélé, sa fille), Charlotte Hellekant (Ino, sa sœur), Michael Chance (Athamas, prince de Béotie), Rockwell Blake (Jupiter), Kathleen Kuhlman (Junon), Janis Kelly (Iris, sa suivante), Willard White (Sommus), orchestre et chœur Les Arts florissants, William Christie (direction). Robert Carsen (mise en scène), Patrick Kinmonth (décors et costumes), Philippe Giraudau (mouvement), Jean Kallman (lumière).

**THÉÂTRE DE L'ARCHEVECHÉ**, le 16 juillet. Autres représentations les 19, 21, 23, 25 et 28 juillet, 21 h 15. De 290 F à 890 F. 3615 THEATRE, puis FESTIVAL D'AIX; au 42-17-34-34.

### AIX-EN-PROVENCE

de notre envoyé spécial  
Bien que *Sémélé* soit une création scénique en France, bien que ce spectacle soit le seul opéra présenté cette année au Festival d'Aix, bien que cette quarante-neuvième édition soit la dernière de Louis Erlo

— patron du Festival depuis 1982, il a été remercié avant l'heure pour faire place nette à Stéphane Lissner, son successeur —, le Théâtre de l'Archevêché n'est ni plein ni ras bord ni en liesse pour une première atroce. Lundi 15 juillet, la cour de l'hôtel Maynier d'Opède n'affichait pas non plus complet pour le récital Robert Schumann et Hugo Wolf donné par la soprano Mitsuko Shirai et le pianiste Hartmut Höll.

Le même soir, le maire organisait une rétrospective des opéras présentés au Festival depuis l'arrivée de Louis Erlo. Projetées sur grand écran, en plein air, ces archives puisées dans celles de l'INA seront présentées gratuitement les 23, 24, 25 et 26 juillet dans quatre quartiers d'Aix. Une excellente occasion de revoir des extraits de *La Flûte enchantée* et de *La Finta Giardiniera* de Mozart, d'*Hippolyte et Aricie* de Rameau et du *Chevalier à la rose* de Richard Strauss qui furent applaudis à l'Archevêché. Excellente occasion aussi de se remémorer les quarante productions d'opéras présentées depuis 1982 et de s'interroger sur l'attitude des ténels qui, d'une certaine façon, ont décidé au mépris du public de sacrifier le Festival 96 et plus encore celui de 1997 qui devait fêter le cinquantième de la manifestation.

Le public de *Sémélé* n'est pas aussi sélect que d'habitude donc, mais il

se laisse gagner par l'ingéniosité de Robert Carsen qui a décidé d'actualiser cette histoire de « fesses » entre dieux et mortels en la déplaçant vers la Grande-Bretagne d'Elizabeth II. Comme toujours avec Carsen, le spectacle est fluide, les couleurs sont vives (bleu, rouge et or), les costumes sont soignés et le décor ingénieux — cette fois-ci, il est unique : deux murs et une porte monumentale de bois sur le plateau.

### CLÉS D'OR AU PUBLIC

Comme souvent avec le jeune metteur en scène canadien, cette année à faire bouger les chanteurs, à les faire jouer, à dériver le public par des traits d'humour assez bande dessinée n'est pas sous-estimée par une vision théâtrale nette. Le livret et le découpage de cette anti-action ne l'aident certes pas, mais un peu moins de dios d'œil au public, un peu moins de belles images colorées et beaucoup moins de redondances auraient sans doute donné un peu plus de tenue à un spectacle dont les deux premiers actes traînent tout de même un peu en longueur.

Le troisième, assurément le plus beau, se tenait mieux, y compris dans la fosse. Toujours aussi soignés, aussi attentifs au chant, au spectacle, William Christie y fit plus cambert, plus présent que dans les

deux précédents. Avec les années, le chef tend à indiquer ses tempos et plus encore la cadence des phrases vers une solennité et une sorte de torpeur idéales pour le songe, pour le rêve, mais guère dans les thèmes fugues et dans les scènes plus vivantes. Puriste (et il a bien souvent raison de l'être), Christie ne nous fait grâce, semble-t-il (nous n'avons pas pu consulter la partition), d'aucune reprise. Certains airs en paraissent interminables. D'autant que la musique venant facilement à Haendel, tous les airs ne sont pas aussi admirables d'inspiration et de virtuosité vocale que le dernier air de l'héroïne ou aussi sublime que la déclamation funèbre du dernier chœur.

Les chanteurs sont excellents, même si l'on peut ne pas aimer le timbre de Rockwell Blake et si l'on doit constater la supériorité manifeste de Rosemary Joshua, étourdissante Sémélé qui se rit des vocalises les plus terribles et convulsiques dans tous les registres de l'expression. Tous jouent avec un aplomb renversant et se coulent sans hâte dans la vision du chef et du metteur en scène. Une mention particulière pour le chœur qui chante aussi bien qu'il joue et prend un plaisir manifeste à une représentation qui termine de façon pétillante.

Alain Lompech

## Les choix trop inégaux de Danse à Aix

En programmant Josette Baiz, puis Merce Cunningham, le festival montre les limites de l'éclectisme

**DANSE À AIX**, jusqu'au 22 juillet. Merce Cunningham, les 17 et 18 juillet; Les carnets Bagonet, le 19; La Camonetta, le 21; Pascal Rioult, le 22. Tél.: 42-23-26-26. Places de 100 F à 150 F.

### AIX-EN-PROVENCE

de notre envoyé spécial  
Sur le papier, tout paraît possible : faire se côtoyer une chorégraphie native d'Aix-en-Provence, Josette Baiz, et la danse de l'Américain Merce Cunningham. D'un côté, une femme d'environ quarante ans qui travaille depuis plus de dix ans avec des enfants et des adolescents des quartiers en difficulté d'Aix et de Marseille. De l'autre, un homme de soixante-dix-sept ans, qui a dédié chaque seconde de sa vie à sa danse. Le 13 juillet, Josette Baiz présentait *Miroirs* dans la cour du Conservatoire des arts et métiers. Deux jeunes Abolites et une Marseillaise avaient rejoint trois danseurs professionnels de la compagnie. Le 15 juillet, au Gymnase du Val d'Arc, Merce Cunningham déployait trois pièces récentes de son répertoire : *Beach Birds*, *Ground Level Overlay* et *CRWDSPCR*.

La juxtaposition s'avère cruelle. Mais comment montrer au cours

d'un festival des œuvres de natures aussi différentes ? *Miroirs* de Josette Baiz est ce qu'on appelle un ratage, malgré la qualité des danseurs. On avait vu en janvier au Théâtre de Suresmes, puis en avril, aux Rencontres de danses urbaines de La Villette, l'étonnant résultat du travail, teinté de rap, qu'elle a mené dans les quartiers. Cette fois, Josette Baiz entendait donner, sur des musiques de Ravel, une œuvre qui ne devrait rien à l'énergie de la rue. On assiste à une danse proche de l'expression corporelle, prévisible à chaque pas. Les trois filles intégrées à la compagnie, Aude Carroux, Stéphanie Ouk et Stéphanie Vial, âgées de douze à quatorze ans, sont, il est vrai, nées pour danser. Mais la soirée n'a pas été construite pour mettre en valeur les évidentes qualités de pédagogie de Josette Baiz.

### EN TÊTE POUR L'ÉTERNITÉ

Merce Cunningham, l'affaire est entendue, avance en tête pour l'éternité. Il est celui qui, aujourd'hui, parle aux ordinateurs, composant ses chorégraphies à l'aide du logiciel LifeForms, conçu pour lui par des chercheurs de l'université de Vancouver. Le programme de Danse à Aix reprendait celui montré à Montpellier-Danse en 1995. On ne reviendra pas sur la beauté de ses oiseaux de plage, ces *Beach Birds* qui frémissent au gré du vent et des courants marins, des notes de piano de John Cage, du crissement des graviers.

*Ground Level Overlay* et *CRWDSPCR* (Crowd Space/Crowds Pacer) sont des titres qui font référence aux touches informatiques. En même temps que l'ordinateur, la couleur pénètre dans l'œuvre de Cunningham. Le décor de *Ground Level Overlay* — sorte d'écrans électroniques échevillés — se teinte d'un rouge profond, tandis que les danseurs, en noir, surgissent comme des âmes endeuillées. *CRWDSPCR* est une pièce aux costumes de la couleur des sucres d'orge. La danse et la musique de John King se superposent en nappes variables. Une sorte de confiserie pour enfants terribles. Que dire de l'équipement technique du Val d'Arc : il bousille les lumières subtiles, assourdit les effets de réverbération tournoyants.

C'est bien Merce Cunningham qui a effectué la rupture avec le passé. Cette tranquille évidence illumine toutes ses œuvres. Il n'a jamais eu besoin des surenchères des chorégraphes de la *post modern dance*, ceux qui, dans les années 60-70, lui ont succédé, s'opposant à lui, persuadés que la révolution chorégraphique n'était pas achevée. D'avoir été l'artisan de cette rupture lui a donné une telle avance qu'il n'a jamais éprouvé une seule fois, pour faire partie de la modernité, le besoin de faire dialoguer sa création avec le passé.

Dominique Fretard

## Réorganisation des Victoires de la musique

**SUITE AUX CONTROVERSES** qui ont émaillé les dernières Victoires de la musique, son conseil d'administration a effectué plusieurs aménagements au sein de cette structure, a-t-on appris lundi 15 juillet auprès du Syndicat national de l'édition phonographique (SNEP).

La catégorie « révélation féminine de l'année » avait en effet vu la victoire de Stephen, chanteuse produite par Denys Limon, un des responsables de la société Téléscope audiovisuel chargée de la production de l'émission de télévision consacrée aux Victoires. De

plus, le directeur de Téléscope audiovisuel, Claude Fléouter, se trouvait être le délégué général des Victoires de la musique.

### POUR UN SCRUTIN FAIBLE

Le conseil d'administration de cette manifestation a décidé de dissocier les fonctions de délégué général de celles de producteur exécutif de l'émission de télévision. Enrico Della Rosa, ancien responsable du suivi des réseaux au Conseil supérieur de l'audiovisuel, a été nommé délégué général de l'Association des Victoires de la musique, tandis que Claude Fléouter s'est vu proposer un contrat

d'un an de production exécutive de l'émission télévisée consacrée aux Victoires.

Par ailleurs, dans un souci d'améliorer la fiabilité du scrutin, le conseil d'administration a décidé la création d'une Académie des votants qui devrait aboutir à la réduction du nombre actuel des participants au vote (environ 3 000 membres). Enfin, deux comités artistiques, l'un pour la musique classique, l'autre pour les variétés, ont été créés, alors que jusqu'ici un seul comité choisissait pour l'ensemble des genres musicaux.

## Quand les spectateurs alséiens font leur propre théâtre...

### ALÈS

de notre envoyé spécial  
Encore ensommeillés, les lycéens et étudiants commencent leur réunion de rédaction : les articles de *La Feuille de la jeune critique* devront être bouclés avant 18 heures, pour être distribués aux spectateurs du soir même. Guidés par Régine Bonnal, une enseignante d'Alès, ils suivent les répétitions, voient les pièces, interviewent les compagnies et rédigent de pertinentes critiques.

Dans tous les lieux du festival, aux entrepôts désaffectés de cette ancienne ville minière, sous les scènes de la Cour Vauban, au Théâtre du Cratère, ils viennent rejoindre le public. C'est l'une des originalités de ce festival qui fait vivre le théâtre, toute l'année, dans la petite ville des Cévennes, et pas seulement l'été pour les touristes.

Spectacles en appartements ou dans les villages, cours de théâtre pour amateurs... Depuis vingt ans, comme des jardiniers, les responsables ont créé l'humus. Aucun n'est du métier. Chacun en est amateur, amoureux même. Professeur d'informatique à l'École des mines d'Alès, Jean-Pierre Grégoire préside les Amis du théâtre populaire (ATP), l'association de spectateurs qui organise chaque année le festival. Ces Amis ont des amis à Nîmes et Uzès et, plus loin, à Biarritz.

A l'intérieur de ce réseau ATP, on s'échange les informations, on se signale les bons spectacles. Ni Jean-Pierre Grégoire ni les cinq membres du bureau n'ont le temps ou les moyens de parcourir la France pour aller au théâtre. Ils choisissent leur programmation en écoutant les suggestions de ces spectateurs et en lisant les centaines de dossiers qu'ils reçoivent. Leur créneau : la recherche de nouveaux talents. Ils aiment « les spectacles récents dont la conception, la tonalité, les choix artistiques sont variés, mais qui ont en commun d'être novateurs et imaginatifs ».

Ils sont fiers d'avoir invité la compagnie Royal de Luxe, Jérôme Deschamps et Olivier Py à leurs débuts. La médaille à son revers : au grand jeu de la découverte, il y a de bonnes et de mauvaises pioches. Parions des bonnes : *La Putain respectueuse*, de Jean-Paul Sartre, mis en scène par Paul Millaire; *Nom d'un chien*, d'après Gertrude Stein, par Benoît Bradel; *Maïakovski nuage tour*, une adaptation du *Nuage en pantalon*, par Renaud Cojo.

La pièce de Sartre, et sa dénonciation brutale du racisme dans le Sud des États-Unis, n'a guère vieilli.

en cette année 1996 où les églises noires ne cessent d'être incendiées, où, en France, la télévision montre les Noirs expulés des foyers et des églises. Lizzie, la prostituée, ne voit pas pourquoi elle ferait un faux témoignage contre un Noir, mais elle y sera forcée par les notables blancs qui épousent les idées du Ku Klux Klan. Le lit de Lizzie au milieu de la scène pour tout décor, une mise en scène sobre servent bien le texte de Sartre.

« Je suis moi parce que mon petit chien me connaît » : à partir de ce poème comique de Gertrude Stein, Benoît Bradel a créé *Nom d'un chien*, spectacle burlesque et imaginaire. Dans un joli décor de carton, deux hommes en costume noir et tee-shirt de clown à rayures et une femme au visage espigle taquinent la question de l'identité : « Suis-je moi ? Je suis moi. Mon petit chien n'est pas moi », lancent-ils en faisant tourner des cerceaux autour de leur taille, comme des petites filles, en grognant comme des chiens en meute. Masques, apparitions, danse de funambule : les clowneries répondent au jeu littéraire de Gertrude Stein.

### MAÏAKOVSKI EN « NUAGE »

La longue passion de Vladimir Maïakovski pour Lili Brak lui a inspiré *Le Nuage en pantalon* (1914), incantation à l'amour, cri contre la médiocrité, appel à la révolte. « Avez-vous vu plus horrible que mon visage quand je suis absolument calme ? » rétorque-t-il à ceux qui lui conseillent d'être raisonnable. Pour servir cette rage, Renaud Cojo, metteur en scène de la compagnie bordelaise *Ouvre le chien*, a imaginé une sorte de rave théâtrale avec ce *Maïakovski nuage tour*.

Sur scène : une batterie, une guitare et une basse électriques muettes, tandis que les haut-parleurs crachent les notes de *Tribal Scandal*, composé par Carlo. Puis, tel un chanteur de rock, le comédien Christian Rousseau va hurler au micro, sauter, se rouler par terre, danser en criant le texte du poète russe. Il réclame à son amour mieux que « le pain rassis des caresses d'hier » et proclame, du haut des échafaudages de la scène, « je suis partout où ça fait mal ». Les rédacteurs de *La Feuille de la jeune critique* ont été subjugués.

Catherine Bédarida

★ 19<sup>e</sup> Festival du jeune théâtre d'Alès. Jusqu'au 18 juillet. Tél.: 66-52-26-69.

**THEATRE DE L'ATELIER**  
RENSEIGNEMENTS : 46 06 19 89

**LA PANNE**  
de Friedrich DÜRRENMATT  
Adaptation et mise en scène Pierre FRANK  
avec Darry COWL, Claude EVRARD, André FALCON, Stéphane HILLEL, André CHAUMEAU, Nathalie NIEL

**CONVERSATION DANS LE LOIR-et-CHER**  
de Paul CLAUDEL • mise en scène Pierre FRANK  
avec Marianne BASLER, Jacques SPIESSER

**THEATRE HEBERTOT**  
RENSEIGNEMENTS : 43 87 24 24

**UN CŒUR FRANCAIS**  
de Jean-Marie BESSET  
Mise en scène Patrice KERBRAT  
avec Samuel LABARTHE, Maïa SIMON, Marie BUNEL

**TOUT POUR LE MIEUX**  
de Luigi PIRANDELLO  
Mise en scène Jacques LASSALLE • (distribution en cours)

**COMEDIE DES CHAMPS ELYSEES**

**OURAGAN SUR LE CAINE**  
de Herman WOUK  
Adaptation José-André LACOUR  
Mise en scène Robert HOSSEIN • avec Robert HOSSEIN

**2 SPECTACLES PROPOSÉS EN OPTION**

**GUSTAVE ET EUGENE**  
de Arnaud BEDOUET  
avec Jacques WEBER  
Inspiré de la correspondance de Flaubert

**COLOMBE**  
de Jean ANOUILH  
avec Geneviève CASILE, Jacques DUFILHO

مكتبة الأمل



## Eros et Thanatos ont un accident de voiture

Crash. Le film le plus controversé du Festival de Cannes

Signée David Cronenberg, arrive sur les écrans une étrange dérive sous le double signe du désir sexuel exacerbé et de la collision automobile. Si

Crash est une passionnante hypothèse théorique sur la mutation des corps sous l'effet de la technique - là se trouvent « l'audace et l'innovation » que le jury cannois a saluées en attribuant au film son prix spécial - le film se heurte à la difficulté de montrer ce à quoi il s'attache.

Film canadien de David Cronenberg. Avec James Spader, Holly Hunter, Elias Koteas, Deborah Unger, Rosanna Arquette. (1 h 40).

Dans le hangar à avions, la caméra s'approche, tourne doucement autour d'un couple en train de faire l'amour contre un fuselage. C'est très beau, sensuel, mystérieux. Sur le tournage d'un spot publicitaire, le producteur s'enferme dans un cablot pour une galipette expéditive avec la chef opératrice. Ce n'est pas passionnant, mais ça a le mérite d'instaurer une symétrie, de souligner des différences entre deux manières d'accomplir le même exercice. Sur le balcon d'un luxueux appartement, la dame de la première séquence (Deborah Unger) et le monsieur de

la deuxième (James Spader) rêvent l'opération. Cela risque de devenir lassant.

C'est d'ailleurs aussi l'avis du couple, mari et femme. Le scénario tiré du livre homonyme de James Ballard (réédité chez 10/18) lui offre de plus troubles expériences. C'est l'accident d'auto. Bon ! Le véhicule percute par James Spader avait Holly Hunter pour passagère, blessée. Hop ! Passion fulgurante et hautement médicalisée. Et début d'une étrange dérive sous le double signe du désir sexuel exacerbé et de la collision automobile. Ceux qui n'ont pas reconnu le pilotage de nos pères existences par Eros et Thanatos ont perdu.

David Cronenberg vaut mieux que ça. L'auteur de *Scanners*, de *Vidéodrome* et de *Faux-semblants*

poursuit, depuis *Chromosome 3* (1979), une réflexion inquiète et inquiétante sur la mutation des corps sous l'effet de la technique, et sur les processus de contamination - en particulier par l'image - sur une planète mise en réseau. Passionnant terrain d'investigation, Cronenberg, ici, travaille le point limite de différenciation de l'homme et de la machine. Monstrueuse et pitoyable prophète, Rosanna Arquette incarne ce rapprochement nullement imaginaire à l'heure de tous les cyber-machines-chose.

« AUDACE ET INNOVATION »

Et le terrifiant *deus ex machina* (expression très appropriée) campé par Elias Koteas, sorte de savant fou poussant les personnages à toujours plus remettre en cause l'état de na-

ture, n'a rien d'extravagant - il suffit de demander à la première vache folle qui passe. Bref, *Crash* est une passionnante hypothèse théorique - là se trouve « l'audace et l'innovation » que le jury cannois a saluées en attribuant au film son prix spécial. Mais plus violemment qu'aucune des collisions et éreints qui s'y perpétuent, le film se heurte à la difficulté de montrer ce à quoi il s'attache. Se défilant, non sans raison, des étalages de la pornographie courante et des facilités du « film d'action » à accidents répétés, le cinéaste cherche un échappatoire dans la sophistication de la réalisation. Et ne le trouve pas.

La surenchère de coquetterie, les virtuosités de caméra opèrent comme un glacage de l'écran. Comme dans un film publicitaire, *Crash* met toute sa substance en avant, se privant de la profondeur d'où naissent trouble et interrogation - « le mystérieux érotisme des blessures » dont parle Ballard.

Toutes ces images trop léchées instaurent une distance, accrue par une pesante rasette de psychologie autour du thème de l'impuissance, supposée justifier les exercices de plus en plus complexes et dangereux auxquels se livrent les personnages. Mais le film n'échappe pas au danger bien connu : que l'impuissance prêtée aux protagonistes ne contamine la mise en scène. Or, pour le dire plus crûment, qu'on n'en ait rien à fiche de ces tubulations érotico-masochistico-scatologiques.

Jean-Michel Prodon

### COMMENTAIRE

#### « INÉVITABLE »

« Scandaleux, grossier, choquant... » sont les mots pour le dire. Pour dire quoi ? Que *Crash* est un film « incontournable » ou, mieux, « inévitable ». Qui l'affirme ? La publicité. Les adjectifs déclinés sur les affiches seraient donc propres à inspirer aux spectateurs l'irrésistible désir de voir le film.

La question de savoir si la nouvelle réalisation de David Cronenberg est ou non une réussite n'est pas posée et n'a pas à l'être. Le cinéaste compte déjà des inconni-

tonnels, recrutés au temps où, inconnu du grand public, il œuvrait dans le cadre de petites productions et dans le registre, volontiers méprisé, du « cinéma bis ». Mais, depuis que Cronenberg a accédé à la notoriété, ses producteurs et distributeurs veulent, en toute logique, davantage. Notoriété égale respectabilité ? Justement pas. Et puisque *Crash*, au Festival de Cannes, n'a pas fait l'unanimité de la critique, la meilleure carte promotionnelle à jouer est apparue comme celle du scandale. Pour la validité du dispositif, il faut toutefois qu'un ou deux critiques prennent le contre-pied de l'en-

semble de leurs confrères. Ce qui se produit toujours. Et même aujourd'hui, alors que depuis bien longtemps le cinéma a cessé de constituer un objet de débat, alors que les spectateurs paraissent être revenus de tout, la question se trouve immédiatement transposée sur le plan moral.

*Crash* est-il ou non un film « morallement questionnable » ? Pour répondre à la question, pour prendre position, pour ou contre, il faut bien aller voir le film. Sinon, de quel aurait-on l'air dans les dîners entre amis ?

Pascal Mérygeau

## L'arrivée de Daniel Toscan du Plantier annonce un tournant à la cinémathèque de Toulouse

AMBIANCE DE DÉMÉNAGEMENT à la cinémathèque de Toulouse. Au milieu des boîtes et des bobines, un vampire en carton emporte dans ses bras une jeune fille innocente. Une image que d'aucuns rapprochent de l'élection, le 11 mars, de Daniel Toscan du Plantier à la présidence d'une cinémathèque fondée par Raymond Borde, soixante-seize ans, ancien fonctionnaire des finances et membre du Parti communiste jusqu'à son exclusion en 1958. Conscient du caractère incongru de son arrivée, Toscan ne cherche pas à brouiller son image : « A Paris, je n'ai jamais mis les pieds à la Cinémathèque, même si j'ai bien connu Henri Langlois. C'est un lieu complexe, d'une complexité dont je

n'ai pas envie de me mêler. » Mais à Toulouse, non seulement la fonction - « bénévole », précise-t-il - de président l'intéresse, mais il a la ferme intention de ne pas jouer les potiches.

Pour l'heure, entre le chroniqueur parisien du *Figaro Magazine*, producteur et très médiatique président d'Unifrance, et l'équipe de la cinémathèque, ce « phalériste d'intellectuels ariens », selon Raymond Borde, tout semble aller pour le mieux. Artisan de cet étrange mariage, le maire UDF Dominique Baudis avait soigneusement préparé le terrain. Et Toscan avait posé en préalable le soutien des deux hommes à sa candidature.

Au-delà du choc des personna-

les héritiers. La télévision, une chance pour les cinémathèques ? Paradoxe de fin de siècle. « La télévision se nourrit de films, parce que le cinéma est le seul produit qu'on puisse repasser. Le meilleur match de foot s'use. La Grande Vadrouille est insaisissable », explique Toscan du Plantier. « Or, chaque année, il se fait environ mille nouveaux films dans le monde, pour une demande cent fois supérieure. »

### PASSAGE DE TÉMOIN

Parce que les catalogues de films sont désormais une véritable mine d'or, les cinémathèques, lieux de dépôt et de conservation deviennent des interlocuteurs de choix. D'où la satisfaction affichée par Raymond Borde et Jean-Paul Gorce, le directeur de la cinémathèque, qui ont aujourd'hui de grands projets. Dès septembre, elle prendra possession de ses nouveaux locaux, dans l'ancienne chapelle Esqule, un lieu chargé d'histoire qui a longtemps abrité le parti socialiste espagnol. Située au cœur de Toulouse, elle accueillera dès le mois de janvier 1997 un public plus large que les cinémathèques habituelles.

« Un nouveau lieu, implique une redéfinition des objectifs », confirme Jean-Paul Gorce, dont la « passion de montrer » poura enfin s'assouvir. « La cinémathèque doit être un lieu de passage de témoin, pour une certaine idée du cinéma. Nous pouvons projeter un film hongrois d'avant-guerre dans la petite salle et faire, dans la grande salle, une rétrospective de réalisateurs ou de comédiens vivants. La palette des films doit être large. » Ce n'est pas Raymond Borde qui le contredira, lui qui avoue, en riant, avoir un faible pour le cinéma américain en général, et pour Tascan du Plantier en particulier. A quand une rétrospective Sharon Stone ?

Pour l'anecdote, au cours des travaux d'aménagement des nouveaux locaux, une fresque datant des années 30 a été mise au jour, promettant que « l'Internationale sera demain le genre humain. » Elle a été restaurée et aussitôt inscrite aux Monuments historiques.

Annette Vezin

DISTRIBUTION : la commission européenne a enquêté dans les bureaux d'UIP (United International Pictures) à Londres, Bruxelles et Paris au début du mois de juillet. Ses enquêteurs cherchent des éléments corroborant les plaintes d'exploitants européens, selon lesquels UIP les force à acheter des films américains qu'ils n'avaient pas l'intention de distribuer, selon la pratique dite du *block booking*. UIP, qui distribue hors États-Unis les productions des Majors Paramount, Universal et MGM, dispose depuis 1968 d'une exemption aux règles de la concurrence pour l'ensemble de l'Union européenne. Cette dérogation devait expirer en 1993 mais la Commission européenne n'a toujours pas statué sur son éventuelle reconduction.

INÉDITS : deux films inconnus de Georges Méliès ont été découverts dans l'Etat de New York : *La Salle à manger fantastique*, tourné en 1898, et *Une indigestion*, tourné en 1902, chacun d'une durée de deux minutes. Ils ont été déposés à la Cinémathèque Méliès à Paris, qui compte maintenant cent soixante-douze titres. Cette institution célèbre cette année le centenaire du premier film réalisé par le célèbre magicien (1861-1938). Ces films seront montrés lors d'un colloque international organisé par l'Association des Amis de Georges Méliès du 13 au 22 août à Cergy-la-Salle.

UN ÉTÉ AU CINÉMA : dans vingt régions de France, cette manifestation cherche à attirer les jeunes des quartiers défavorisés. La sixième édition de cette opération a lieu jusqu'au 3 septembre. Elle est organisée par le Centre national du cinéma et propose une tarification spéciale (20 à 25 francs la séance) pour les moins de 25 ans dans 342 salles. Au programme : des avant-premières, des rencontres avec des réalisateurs, des ateliers de montage, de réalisation, des expositions de sur les effets spéciaux, dans plus de 250 quartiers de France.

UN ÉTÉ AU CINÉMA : en Haute-Normandie, dans l'une des neuf villes sélectionnées, cette opération permettra aux jeunes de moins de 25 ans qui ne partent pas en vacances de bénéficier des projections gratuites en plein air, des séances spéciales et des ateliers d'initiation aux techniques du 7<sup>e</sup> art. En août, certains groupes de jeunes pourront également assister au tournage du *Misanthrope* par Christian Zarfani. Cette opération est organisée par la DRAC Haute-Normandie et le ministère de la Culture.

## LES AUTRES NOUVEAUX FILMS

### AGENT ZÉRO ZÉRO

Film américain de Rick Friedberg. Avec Leslie Nielsen, Nicolette Sheridan, Charles Durning, Marcia Gay Harden. (1 h 26.) Comme pour tout genre, il existe dans la parodie une hiérarchie des valeurs. Peter Bogdanovich, Roman Polanski, Mel Brooks ne jouent pas au même degré, encore qu'on ne puisse leur nier cette référence commune : la cinéphilie. Premier essai de Rick Friedberg en la matière, *Agent zéro zéro* est à classer au niveau pointé par son titre, et, autant que faire se peut, plus bas encore. L'évident mercantilisme du projet mis à part, on verrait à cela deux raisons principales. La première tient au caractère hybride du film, qui se veut une parodie de genre à la Mel Brooks (en l'occurrence l'espionnage et plus particulièrement la série des James Bond) mais dérape en fait vers le démarquage tous azimuts (de *Mission impossible* à *Jurassic Park*) et l'accumulation de « gags », dans la lignée des Zucker-Abrahams-Zucker. La seconde est liée à l'indigence comique du film, qui, pour tout potage, aligne comme à l'exercice une épreuve titanesque de chutes et de grimaces. De sorte qu'avec la baisse de régime confirmée de Mel Brooks et l'évanescence de l'esprit Z. A. Z., ce film confirme l'émergence d'un nouvel âge du genre : la parodie de parodie. Jacques Mandelbaum

### ANGUS

Film américain de R. Read Johnson. Avec Kathy Bates, George C. Scott, Rita Moreno, Chris Owen, Charlie Talbert. (1 h 34.) Comme si cela ne suffisait pas de porter « un nom de vache » (c'est lui qui le dit) Angus est gros. Comme sa maman (Kathy Bates), conductrice de poids lourd et surnommée « la cognose », comme son papa (mais on ne le voit pas, car il est mort d'une crise cardiaque), comme son grand-père (George C. Scott), qui s'endort au salon. Il est donc « différent ». « Différent » comme tout le monde, puisque, par définition, une personne ne ressemble à personne. L'équation sur laquelle repose cette petite comédie est donc résolue avant que d'être posée : Angus finira par s'intégrer à la société américaine, qui découvre sur le tard qu'elle n'aime rien tant que les gens « différents ». Au contraire de ce que ressassent la publicité, la télévision et le cinéma qui, venus d'Amérique, submergent le monde et les consciences. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes (américains) ? Oui. R.M.

### LAME DE FOND

Film américain de Ridley Scott. Avec Jeff Bridges, Caroline Goo-dall, John Savage, Scott Wolf, Baltazar Getty. (2 h 05.) Sous les ordres d'un capitaine dur, voire impitoyable, mais qui, à n'en pas douter, connaît les hommes, un groupe de garçons de bonne ou très bonne famille découvre la loi de la mer et, du même coup, le sens de la vie. Sujet prétexte pour film d'aventures réalisés sans états d'âme ni inspiration par Ridley Scott, qui enregistre scrupuleusement les prévisibles péripéties d'un scénario tendant à démontrer à quel point tous ces petits jeunes gens ont, avant tout, besoin d'un chef. Gentiment fouetté par les embruns, *Lame de fond* suit paisiblement son cours, jusqu'à ce que s'abatte le « grain blanc » qui lui donne son titre original (*White Squall*), mais ne suffit pas à réveiller les ardeurs du cinéaste. R.M.

### MAN TROUBLE

Film américain de Bob Rafelson avec Jack Nicholson, Ellen Barkin, Harry Dean Stanton, Beverly D'Angelo. (1 h 35.) Réalisé il y a presque cinq ans, *Man Trouble* n'arrive que maintenant sur les écrans français, sans doute en raison d'une incertitude sur le potentiel commercial du film, malgré la présence de Jack Nicholson. Il est vrai que le dernier titre de Bob Rafelson, cinéaste parvenu à la célébrité avec deux œuvres inclassables dans le cinéma américain des années 70 (*Cinq pièces faciles* et *Le Roi de Marvin Gardens*) puis responsable ensuite de quelques brillants mais mineurs exercices de style sur les genres hollywoodiens (*Le Facteur sonne toujours deux fois*, *La Veuve noire*) semble ne relever d'aucune catégorie existante. C'est sans doute parce qu'il emprunte, en fait, aux deux veines du réalisateur, rappelant les films de ses débuts par une certaine errance du récit et les autres par la volonté de refaire une comédie satirique inspirée, dirait-on, de Billy Wilder ou de Blake Edwards. Cette histoire d'amour entre une chanteuse lyrique et un dresseur de chiens (Nicholson toujours épatant) qui croise la recherche d'un manuscrit par un milliardaire aux méthodes de truand, ex-mari de la sœur de l'héroïne, ne trouve guère ses marques. Si certains moments font mouche dans la drôlerie vacharde, l'ensemble, très mollement mené, apparaît plutôt vain. Jean-François Rauger

## LES ENTRÉES À PARIS

Tassement de la fréquentation, après une première semaine de juillet exceptionnelle. Les résultats n'en demeurent pas moins très supérieurs à ceux enregistrés au cours de la semaine correspondante de 1995. Le début d'été maussade pourrait être la cause première de cette embellie, dont les professionnels craignent qu'elle ne soit contrariée par les premiers rayons de soleil.

La guerre entre les productions américaines, qui se sont installées sur un marché déserté par les films nationaux, a livré ses premiers enseignements. Avec 31 000 entrées dans vingt-trois salles, *Planète hurlante* l'emporte, confirmant l'intérêt du public pour les films d'anticipation, tandis que *The Substitute* a réuni vingt-cinq entrées 27 000 spectateurs attirés par l'évocation de la violence dans les lycées américains. Les nouvelles aventures d'Ace Ventura, alias Jim Carrey, ont attiré 31 000 spectateurs dans quarante-deux salles. Les autres nouveautés de la semaine se partagent les miettes.

Excellente tenue de la reprise du film de Blake Edwards *La Grande Course autour du monde*, que l'on n'avait pas vu sur grand écran depuis longtemps. Dans la seule salle du Reflet Médicis elle totalise 2 200 spectateurs. R.M.

\* Chiffres : Le Film français.

## LE MONDE DES LIVRES SUR MINITEL

300 000 livres : romans, biographies, essais...  
Le Monde Editions : dessins de Plantu, l'Histoire au jour le jour, l'album du Festival d'Avignon.  
La sélection du Monde des livres.

Réservez et commandez vos livres par Minitel. Réservez-les à domicile.

36 15 LEMONDE

LAC  
DES BUTTES-CHAUMONT  
DU 16 AU 27 JUILLET  
MARIONNETTES  
SUR EAU  
DU VIETNAM  
TARIFS 60 ET 80F



PARIS, QUARTIER D'ÉTÉ  
44 63 64 40 / 3615 FNAC









RADIO-TÉLÉVISION  
MERCREDI 17 JUILLET

LE MONDE / JEUDI 18 JUILLET 1996 / 25

TF 1

20.50  
**INTERVILLES**  
Diversions présentées par Jean-Pierre Foucault, Fabrice, Nathalie Simon, Olivier Chahade. Port-Barcès contre Port-Leucate. (10 min.) 87028388

23.00  
**COMMISSAIRE MOULIN, POLICE JUDICIAIRE**  
Moulin emménage dans son nouvel appartement alors qu'un fou s'est dans le quartier, multipliant les agressions. 0.35 Mondial la Marseillaise à Pétaque (30 min.) 8009480  
1.25 Journal, Météo.

France 2

20.55  
**ADIEU LES ROSES**  
Téléfilm de Philippe Venault, avec Maria Poldini, Gérard de Capriani (100 min.) 1701050  
Une famille est à la recherche de l'acheteur idéal pour la maison ancestrale.

22.35  
**LES FÉDÉRAUX**  
Série. Complot de Donald Crombie, avec Robert Taylor, Angela Mitchell (100 min.) 8147040  
Un terroriste projette de tuer un chef d'Etat lors des funérailles d'un ancien premier ministre australien.  
0.15 Journal, Météo.  
0.30 Tattori. Série.  
Le poète du passé  
3.00 Émissions religieuses (rediff.). 3.00 et 4.30 Un. L'art dans les capitales. Vienne. Dites-le en vidéo. 2.50 La France. 4.30 Tour de France (rediff.).

France 3

20.55  
**LA MARCHÉ DU SIÈCLE**  
Magazine. Vies d'artistes, racines à vie. Invités : Marie Perle, Michel de Certeau, Jules Roy, Achille Mbembe, Manouché Gadi (10 min.) 8301050  
22.55 Journal, Météo.

23.25  
**UN SIÈCLE D'ÉCRIVAINS**  
Série. Complot de Donald Crombie, avec Robert Taylor, Angela Mitchell (100 min.) 8147040  
Un terroriste projette de tuer un chef d'Etat lors des funérailles d'un ancien premier ministre australien.  
0.15 Journal, Météo.  
0.30 Tattori. Série.  
Le poète du passé  
3.00 Émissions religieuses (rediff.). 3.00 et 4.30 Un. L'art dans les capitales. Vienne. Dites-le en vidéo. 2.50 La France. 4.30 Tour de France (rediff.).

Arte

20.45  
**LES MERCREDIS DE L'HISTOIRE : 60<sup>th</sup> ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE D'ESPAGNE**  
Préface à la tragédie, documentaire de Neal Asherson et James Cameron (52 min.) 3047582

21.40  
**MUSICA : LE SACRE DU PRINTEMPS**  
Ballet en deux parties de Stravinsky, chorégraphie et réalisation de Maurice Béjart, avec le Ballet du 20<sup>e</sup> siècle, l'Orchestre national de Belgique, dir. André Vandenberghe (90 min.)  
22.10 La Jeune Fille au loup  
Téléfilm opéra de Jean-Louis Cornil, avec Sophie Maréchal-Degor, Jean-Marc Salzmann (64 min.) 8051543  
23.25 Filmforum : le cinéma gallois.  
Documentaire. Hollywood dans la verte vallée, de Harold Morley (60 min.) 400404  
0.25 Avec le loup. Téléfilm d'Anne Primar, avec Markus Johansson, Gerhard Obenaus (95 min., rediff.). 2.00 Maestro. Magazine. P. Symphonie de Beethoven, par l'Orchestre symphonique de Norddeutscher Rundfunk, dir. Günther Wand (50 min.).

M 6

20.45  
**LE MARI DE L'AMBASSADEUR**  
Félicité de François Velle. 704253 (56) (92 min.) 8015814  
Pierre-Baptiste a démissionné de son poste de chercheur à l'Institut Pasteur et disparaît pour une destination inconnue. Sixième, ne suivant que son intuition, le retrouve dans le village où, enfant, il fut abandonné sur les marches d'une chapelle. Cette chapelle sera le lieu où seront célébrées leurs noces...  
0.20 Sexy Zap.  
0.50 Rock express.  
Magazine présenté par Laurence Romanov. P. Harvey : Slunk Anselme ; Ruby : Bjork (35 min.) 1047789  
1.25 Best of pop-rock.  
3.00 Mode 4, spécial haute couture. Magazine. 3.25 E + M 6. Magazine. 3.55 Turbo. Magazine. 4.20 Antenne 2 sur écran. Documentaire. 5.15 Popculture. Magazine.

Canal +

21.00  
**LES LEÇONS DE LA VIE**  
Film de Milla Figgis (1994, 95 min.) 70038  
Un beau drame psychologique sur le rotage d'une vie.  
23.30 Flash d'information.  
22.40  
**LE FUC DE BEVERLY HILLS 3**  
Film de John Landis avec Eddie Murphy, Timothy Carhart (1994, v.a., 100 min.) 8049104  
0.20 Jack the Bear  
Film de Marshall Herskovitz avec Danny DeVito, Robert J. Steinmiller (1993, v.a., 95 min.) 4808854  
1.55 État des lieux  
Film de Jean-François Richet avec Patrick Delfino, François Dyrac (1994, N., 74 min.) 8324761

Radio

19.33 Perspectives scientifiques.  
20.00 Le Rythme et la Raison. De l'économie musicale : Frontières et singularités (9).  
20.30 Tite la langue.  
La langue romane des Alpes.  
21.32 Communauté des radios publiques de langue française. L'univers de Maurice Labbé. Une émission de Radio Canada.  
22.40 Nuits magnétiques.  
Dessine-moi ton sida. C'est ça, le sida ? (73).  
0.05 Du jour au lendemain. Aigron 84. Avec Christian Rie, Eric Vigier, Jean-Louis Houdin, Silvia Purcature. 0.50 Coda. Passport musique (5).  
1.00 Les Nuits de France-Culture (rediff.). Dans les hautes terres de la montagne : 2.23, Doris Lessing (0.30) Sida. De l'orgueil.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5  
20.00 Pégase  
21.00 Strip Tease.  
21.55 Météo  
des cinq continents.  
22.00 Journal (France 2).  
22.35 Des trains pas comme les autres. De François Gall et Bernard d'Abrigeon. (102) Le Maroc.  
23.30 Emmène-moi au bout du monde.  
0.30 Soir 3 (France 3).  
Planète  
20.35 Les Seigneurs de Shark Bay.  
21.15 Le Père Besse, cavalier de légende.

21.45 Hamsa, la rage au ventre.  
22.40 A l'est, du sang sur la neige. (191) La mort du roi.  
23.35 Dix ans de destruction. (253) Vie et mort de Olof Palme.  
Paris Première  
20.00 20 h Paris Première.  
21.00 Paris modes.  
21.55 Aux arts et caetera.  
22.25 Concert : Annie Corby à l'Olympia.  
Enregistré en 1995.  
23.25 Concert : André Ceccarelli Trio (70 min.). 8067577

France Supervision

20.30 Paris, l'histoire d'une ville.  
De Jean Neumann.  
21.20 Concert : Les Francophiles de la Rochelle.  
90 min. 1077001  
22.50 La Montagne des brumes.  
Ciné Cinéma  
20.30 Le Balcon noir.  
Un chef à l'école.  
20.45 Flash.  
21.30 Les Miracles.  
22.30 La Famille Adams.  
Fais pas le singe !  
23.00 et 1.00 Vici, police criminelle.  
Tr sans sommation.  
23.45 Flash.  
Le tour des miracles.  
0.30 Vici la vie. (35 min.). 5042215

Canal Jimmy

20.30 Angela, quinze ans.  
L'histoire d'une jeune fille.  
21.15 Max Headroom.  
Les valeurs de l'été.  
22.05 Chronique de mon camp.  
22.10 Schindler.  
22.35 Friends. Celui qui avait un cœur d'architecte.  
23.00 Le Goûde du parfait petit commerçant.  
23.10 Father Ted.  
Le grand concours.  
23.40 Jimmy Somerville.  
Eurosport  
17.30 Tennis.  
18.30 Motoc.  
19.30 Grand Prix Magazine.  
20.00 Course de camions.  
21.00 Boxe.  
22.00 Cyclisme.  
23.00 Body-building. (60 min.).

Les films sur les chaînes européennes

RTL 9  
22.30 Stella. Film de Laurent Heynemann (1993, 100 min.). Avec Nicole Garcia. Drame.  
0.35 Les Derniers Jours de Pompeii. Film de Mario Bonnard (1997, 95 min.). Avec Steve Narves, Armand.  
TMC  
22.35 La Belle de Cadix. Film de Raymond Bernard (1953, N., 100 min.). Avec Lila Mervin. Musique.  
TSR  
21.30 Blossoms secrètes. Film de Michael Catzo-Jones (1993, 115 min.). Avec Robert De Niro. Comédie d'animation.

TF 1

13.00 Journal, Météo.  
13.35 Femmes. Magazine.  
14.30 Les Feux de l'Amour. Feuilleton.  
14.30 Dullies. Feuilleton.  
15.25 Haval police d'Etat. Série. Voyages originaux.  
16.25 Club Dorothée vacances.  
17.15 Les Nouvelles Filles de côté. Série.  
Les hommes.  
17.45 J'aimais 2 sans toi... Série.  
18.10 Case K.O. Jeu.  
18.40 Des copains en or. Jeu.  
19.30 La Chapelle trépassée.  
Jeu.  
19.50 et 20.00 Journal, Tiers.  
20.50  
**JULIE LESCAUT**  
Série. Vite haute, vite basse, de José Degen, avec Véronique Genest (100 min.) 800884  
Le commissaire Lescaut et ses équipes interceptent une Porsche rouge qui vient de brûler un feu rouge.

France 2

12.15 Pyramide. Jeu.  
12.55 et 13.40 Météo.  
12.59 Journal, Loto.  
13.45 Les Routiers. Série.  
Ressort à la case départ.  
En attendant le Tour.  
14.40 En attendant le Tour.  
15.05 Cyclisme. En direct : La Tour de France. 1<sup>er</sup> étape : Pamplonne-Hendaye (150 km) 812224  
17.35 V&O Club. Magazine.  
18.45 Qui est qui ? Jeu.  
19.25 Les Enfants de la télé en vacances. Divertissement. Avec Smith, Arlette Dombale, Annie Girardot, Pascal Obispo.  
19.30 Journal.  
A cheval, Météo, Point route.

France 3

12.30 Journal.  
Météo des plages.  
13.05 Keno.  
13.10 La Boîte à mémoire.  
A l'assaut.  
13.40 T&E.  
14.40 Ramé. Série.  
15.30 Ranch L. Série.  
16.20 Tiers.  
16.35 40<sup>e</sup> à l'ombrelle.  
En direct d'Arcadion.  
Invité : Herbert Léonard, Sarah.  
18.20 Questions pour un champion. Jeu.  
18.35 Le 19-20.  
19.05 Informations.  
19.05 Journal régional.  
20.05 Ra si la chanter. Jeu.  
20.35 Tout le sport.  
20.38 Cyclisme.  
Le journal de Tous.

La Cinquième

12.55 Attention santé. 13.00 D&S. 13.30 L'Anarchie. 14.30 Notre siècle. 1918-1919, les années jazz (30). 15.30 Dédicés : Femmes toquées. Lucie Boninard. 15.40 Plans de vol. (45). 16.30 17.00 Sam et Sally. Série. 18.00 Le Festival d'Angoulême. 18.30 Le Monde des animaux. Chroniques de l'animal sauvage : Dromas à l'air.  
Arte  
13.00 Collection Hollywood 1950.  
Court métrage (26.51) : L'acrolas. Avec Charles Boyer (30 min.).  
19.30 1/2. Magazine présenté par Hervé Claude. A propos des films du studio de Louis Leterrier. Invités : Antonio Elorza, Stéphane Courtois (90 min.).  
20.05 Paysages. Documentaire (17). Hebert Bridge, de Jean-Luc Portron (26 min.).  
20.30 1/2 Journal.

M 6

12.25 Docteur Quinn, femme médecin. Série.  
13.25 Un détective pas comme les autres. Téléfilm de John Llewellyn Mowat (95 min.) 3008147  
15.00 Drôles de dames. Série.  
Les Histoires de l'air.  
16.30 1918 Machine. Vérités.  
17.00 Croc-Blanc. Série.  
17.30 Studio Sud. Série.  
18.00 Le Joker. Série.  
19.00 Highlander.  
Le colonel. Série.  
19.30 Tour de France à la voile. Pomikhet.  
19.54 Six minutes d'information.  
20.00 Seuls au monde ! Série.  
20.35 La Saga de Culture pub. La saga Eminence.

Canal +

En clair jusqu'à 15.40  
12.30 Flash d'information.  
12.35 Les Messagers de Moisson et la fin du système soviétique.  
13.40 Pour l'amour d'une femme  
Film de Luis Mandoki (1994, 121 min.) 800224  
15.55 Les Vagues Joyeuses III  
Film de Bill Duke (1992, 105 min.) 800288  
17.45 Rebout.  
18.10 Montez.  
En clair jusqu'à 20.35  
18.35 Sylvester et Titi mènent l'enquête.  
19.00 Nulle part ailleurs.  
19.45 Flash d'information.  
19.50 J.O. d'Atlanta 1996.  
20.00 C'est pas le 20 heures.

Radio

19.33 Perspectives scientifiques.  
20.00 Le Rythme et la Raison. De l'économie musicale : Frontières et singularités (10).  
20.30 Tite la langue.  
La Tour de France (2).  
21.32 Fiction. Le Roi Hatif, de Caroline Frensch.  
22.40 Nuits magnétiques.  
Dessine-moi ton sida. C'est ça, le sida ? (73).  
0.05 Du jour au lendemain. Aigron 84. Avec Jacques Michel, Louis Castel, Jean-Paul Wenzel, Claude Samel. 0.50 Coda. Passport musique (6).  
1.00 Les Nuits de France-Culture (rediff.). Dans les hautes terres de la montagne : 2.23, Doris Lessing (0.30) Sida. De l'orgueil.  
0.05 Les Soirées... (Suite). Symphonie n° 9, de Mahler, par l'Orchestre philharmonique de Berlin, dir. Herbert von Karajan. Œuvres de Mahler. 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.

France 2

20.55  
**URGENTES**  
Série. Avec Georges Corraoui. Dans la cuisine de Chicago, d'Éric Kerner.  
Un jour comme les autres, de Vern.  
17.32.00  
Le fils du docteur Green est admis au service des urgences...  
22.40  
**AU NOM DE TOUS LES MIENS**  
Film de Robert Enrico (1983, 100 min.) 4023825  
En 1970, après la mort de sa femme et de ses trois enfants dans un incendie, un homme revient sur ses pas tragiques. Cette version cinéma du roman de Martin Gray est la réduction d'une série de télévision de huit heures (diffusée en 1981).  
1.05 Journal, Météo.  
1.20 Tattori. Série.  
La violence de bijoux.  
2.58 Nix. La petite Émilie. 3.05 Volégers du Mont Blanc. 3.30 24 heures d'Info. 4.05 Documentaire. 4.30 Tour de France (rediff.).

France 3

20.55  
**LE TÉLÉPHONE ROSE**  
Série. Avec Bernard Mollura (1975, 90 min.) 1705857  
Une comédie de boulevard qui a tenté de reprendre à neuf les vieux thèmes du vaudeville, et n'était pas le vulgaire.  
22.35 Journal, Météo.  
23.05  
**L'HEURE AMÉRICAINE : LES DIPLOMATES DE MOREHOUSE**  
Documentaire de Sabina Kaurat-Dess (50 min.) 4371383  
Construit en 1867, près d'Atlanta, Morehouse est le seul établissement d'enseignement supérieur d'Amérique qui des étudiants noirs de sexe masculin. Il a compté parmi ses élèves Martin Luther King, Spike Lee et Edwin Moses. Passionnant.  
23.55 Espace francophone. Amin Moulay, retour au Liban. 0.25 Les Monopoles. Le voyage de l'espèce. Série (30 min.).

Arte

20.45  
**SOIRÉE THÉMATIQUE : LE MYTHE OLYMPIQUE**  
Proposé par Suzanne Dreyer  
20.46 Le Culte du corps. Documentaire de Nick Wagner (50 min.). 107448780  
21.35 Entretien avec Hélène Houdon.  
21.50 Les Dieux du stade (Olympia). La fête des peuples III.  
Film (122) de Loni Heisterthal (1996-98, 124 min.). 0180255  
Disposant de moyens considérables et de la confiance d'Hélène, Loni Heisterthal fut le premier à réaliser un film de cette ampleur sur les J.O. Le montage a retenu les moments forts et symboliques. La version de ce soir est celle, non redoublée, qui fut diffusée à l'époque.  
23.45 Visions of Eight.  
Mars 1972. Documentaire de Neil Zetterling. Micos Forman, Ken Ichikawa, Claude Lelouch, Jan Orono, Arthur Penn, Michael Pfeiffer, John Schlesinger (1992, 105 min.). 1600012  
1.35 Les Dieux et les champions. Documentaire. Le sport dans la Grèce antique, de Nick Wagner (25 min.). 2088304  
2.00 L'Aventure brésilienne. Documentaire de Michel Dantel.

Canal +

20.45  
**LE BOUCANIER DES ÎLES**  
Film de Dominique Poëlle avec Michèle Merle (1961, 84 min.) 010128  
En 1779, les autorités britanniques envoient des condamnés en Australie pour pêcher des perles.  
22.30  
**LES CONTES DE LA CRYPTÉ**  
Série.  
Mystères, crimes, d'Éric Stenlund, avec Martin Sheen (30 min.). 2700  
Objet mystère, de Gary Fisher, avec Roger Daltrey, Paul Dooley (30 min.). 5555  
Développement de personnalité, de Joel Silver, avec Joe Pesci, Jacqueline Bismuth (30 min.). 8076  
0.00 Préquénas.  
Magazine présenté par Laurent Boyer (rediff.).  
1.05 Best of Trash. Musique.  
2.30 Rock express. Magazine. 3.00 Culture pub. Magazine. 3.55 Front S. Documentaire. 4.50 E + M 6. Magazine (25 min.).

Radio

19.30 France-Musique l'été.  
20.00 Festival de Radio-France et de Montpellier. Langue-d'Or-Roussillon. Concert donné en direct de la cour des arts et métiers, par le Trio d'Antoine Hervé.  
21.30 Portrait de Goffredo Petrassi.  
Paroles de son temps. Concert donné le 13 juin, salle Radio-Montpellier.  
Radio-France, par les Solistes de l'Orchestre philharmonique de Radio-France, dir. Renato Biliotti : Chœurs de Petrusli : Grand Senteur pour clarinettes concertantes : Senteur d'automne pour six instruments : Allas pour guitare et clavier : Senteur pour cinq instruments : Concerto pour violon : Clarinette et piano : Barik : Chœurs de Petrusli.  
0.05 Trépas. Œuvres de Rabelais. 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5  
20.00 Liste noire  
Film d'Alain Bonnot (1984, 90 min.) 7008925  
21.30 30 millions d'amis.  
21.55 Météo  
des cinq continents.  
22.00 Journal (France 2).  
22.25 Correspondances.  
22.40 Ça se discute.  
0.05 Embarrasement.  
part 1.  
0.30 Soir 3 (France 3).  
Planète  
20.35 Le Théorème de Fermat.  
21.25 Belgique, terre d'islam.  
22.35 Les Seigneurs de Shark Bay.

23.15 Le Père Besse, cavalier de légende.  
23.45 Hamsa, la rage au ventre.  
0.40 A l'est, du sang sur la neige.  
(191) La mort du roi.  
(35 min.).  
Paris Première  
19.35 Stars en stock.  
20.00 20 h Paris Première.  
21.00 Les cadavres ne portent pas de costume.  
Film de Carl Remer (1983, N., v.a., 90 min.) 8047882  
22.30 Concert : Gustav Mahler. Symphonie n° 9 en ré majeur, enregistrée à la Philharmonie de Berlin en 1994 (65 min.). 83674437

France Supervision

19.00 Concert : Austin Dvorak. Le Salsbor Mover (30 min.) 8371078  
20.30 Carthage en flammes  
Film de Caroline Gallone (1964, 125 min.) 2743188  
22.35 La Grande Bagarre  
Film de Rinaldo Ossola (1975, 105 min.) 44745012  
Ciné Cinéma  
20.30 Un soir sur la plage  
Film de Michel Boisjoly (1961, N., 85 min.) 2708080  
21.55 Le Dos au mur  
Film d'Édouard Molinaro (1957, N., 95 min.) 0707400  
23.30 Le Club.  
Invité : Catherine Faga.

Canal Jimmy

20.30 Rocco et ses frères  
Film de Luciano (1964, N., 170 min.) 7778296  
22.50 Quatre en un.  
Film de Joe Johnston (1991, v.a., 115 min.) 20433876  
Eurosport  
15.00 Cyclisme.  
En direct. La Tour de France. 18<sup>e</sup> étape : Pamplonne-Hendaye (150 km, 150 min.) 2009185  
17.30 Tennis.  
En direct. Tournoi classique de Southampton : doubles de finale (130 min.) 2070031  
20.00 En route pour Atlanta.  
22.00 Cyclisme (60 min.).

Les films sur les chaînes européennes

RTBF 1  
20.10 Stella. Film de John Erman (1990, 105 min.). Avec Bette Midler. Drame.  
20.30 L'Amour en deux. Film de Jean-Claude Colletta (1991, 110 min.). Avec Pascal Graval. Drame.  
RTL 9  
20.30 Ruby. Film de John MacKenzie (1992, 115 min.). Avec 22.25 Le Soldat oublié. Film de Martin Wragge (1989, 95 min.). Avec Gary Graham. Aventures.  
0.15 Stella. Film de Laurent Heynemann (1993, 95 min.). Avec Nicole Garcia. Drame.  
TMC  
20.35 Le Bélier espagnol. Film de Norman René (1992, 115 min.). Avec Alec Baldwin. Comédie d'animation.

Radio

Les programmes complets de radio, de télévision et une sélection du câble sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles :  
■ Signale dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».  
■ On peut voir.  
■ Ne pas manquer.  
■ Chef-d'œuvre ou classique.  
♦ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.



# Les déchets radioactifs de la Hague devront être protégés plus efficacement et beaucoup plus longtemps

Le gouvernement désavoue le Commissariat à l'énergie atomique

**« PAS BANALISABLE dans trois cents ans »** La commission Turpin, chargée par le gouvernement d'évaluer la situation du Centre de stockage de la Manche (CSM), a rendu son verdict mardi 16 juillet. Le premier centre français de stockage en surface des déchets moyennement et faiblement radioactifs, où ont été entassés, entre 1969 et 1994, 526 650 mètres cubes de résidus issus de l'industrie nucléaire civile et militaire, ne pourra être rendu à la nature avant des millénaires. A la fois parce que le site situé en bordure de l'estuaire de la Manche (Manche) contient des radionucléides à vie longue, comme le plutonium, mais aussi parce qu'il renferme des métaux lourds, principalement du plomb, dont la toxicité ne décroît pas avec le temps.

Cette conclusion, rendue publique mardi 16 juillet et immédiatement « reprise à son compte » par le gouvernement, constitue un camouflet pour l'Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs (Andra), mais aussi pour le Commissariat à l'énergie atomique, responsable du CSM jusqu'en 1995, ainsi que pour l'autorité de sûreté nucléaire.

S'appuyant sur une trop stricte interprétation de la réglementation, ces organismes avaient défini un tout autre scénario, qui s'achevait en 2294. Partant du principe que la majorité de la radioactivité des déchets aurait disparu en trois cents ans, l'Andra entreprend en 1991 de recouvrir les « colis » radioactifs sous un humulus étanche, censé les



526 650 m<sup>3</sup> de déchets  
CAP DE LA MANCHE  
LA MANCHE  
3 km

protéger des infiltrations pendant une période de surveillance de trois siècles. Le site doit être ensuite balisé.

Mais, à la demande des écologistes, l'interdiction du recouvrement du CSM est ordonnée en novembre 1995 par la cour d'appel de Caen (Le Monde du 2 décembre 1995). Les incertitudes sur la sûreté du CSM et son impact sur l'environnement suscitent en effet, à la demande de la commission d'évaluation, présidée par Michel Turpin, directeur général de l'Orkem (groupe Charbonnages de France).

Pour l'heure, la commission considère que, malgré dix-huit incidents recensés, le CSM ne représente pas de risque significatif de pollution du milieu par les radionucléides. Les pollutions chroniques au tritium et au radon sont inférieures d'un fac-

teur 10 aux normes sanitaires les plus sévères. A court terme, la couverture actuelle semble acceptable.

**« POINTS CHAUDS »** Mais M. Turpin note qu'en cas d'intrusion sur le site, la concentration de déchets radioactifs de quelques « points chauds » constitue un « risque certain ». Des tranches concentrent 10 % de l'activité alpha du Centre, pour un volume représentant 1 % du total. Cette hétérogénéité, longtemps niée par l'Andra, vient à l'appui de la présence de déchets (notamment de plutonium 239, d'une période de vingt-quatre mille ans), à l'approche de l'adoption de normes plus contraignantes, en 1998 et 1994. Cette pratique est jugée « d'autant plus regrettable qu'elle est le fait du CEA, organisme qui par ailleurs effectuait et effectue encore les études fondamentales servant de base

à ces réglementations ». La présence d'autres éléments toxiques a été totalement négligée par l'autorité de sûreté (DSIN), affirment les rapporteurs.

Le CSM contient 27 000 tonnes de plomb, réparties sur l'ensemble du stockage, soit une concentration 250 fois plus abondante que celle admise dans une décharge normale. Cette concentration suffit à classer le CSM dans les décharges de déchets toxiques, définies par la loi de 1992.

Quelle solution envisager ? Démolir le CSM pour stocker les déchets sur un site plus approprié, similaire à celui de Soudaines-Duzy (Aube) ? L'opération, délicate, durerait de trente-cinq à quarante-cinq ans, et coûterait entre 13 et 25 milliards de francs. Pour « reprendre » quatre tranches parmi les plus radioactives, il en coûterait 1,7 milliard

de francs et dix-huit ans de travail. La commission repousse cette option, qui laisserait intact le problème de déchets toxiques, répartis dans l'ensemble du stockage.

Elle propose une redéfinition de l'échancier. Une première période de cinq ans permettra d'apprécier la tenue de la couverture et l'impact sur l'environnement des pollutions anciennes. Une seconde période allant de cinq à cinquante ans sera mise à profit pour préparer une couverture définitive, à base de schistes et d'argiles, et dont le coût dépasserait 300 millions de francs. Au-delà, la surveillance sera réduite.

Dans l'immédiat, le gouvernement demande au Haut Commissariat à l'énergie atomique de s'assurer que « certaines pratiques » du CEA n'aient plus cours aujourd'hui. Il demande à l'Andra un nouveau dossier, assorti d'une enquête publique, et réclame la réalisation d'études épidémiologiques. Le préfet de la Manche devra mettre en place une commission de surveillance spécifique du CSM, incluant des représentants des populations concernées.

## Des défauts ont été détectés sur les réacteurs nucléaires français

LA DIRECTION de la sûreté des installations nucléaires (DSIN) a annoncé, mercredi 17 juillet, le classement au niveau 2 (sur 7) de l'échelle internationale des événements nucléaires de deux incidents sur le parc électronucléaire français. Le premier est relatif à la tenue antisismique des réacteurs de 900 MW. Le second, qui concerne « un blocage inexpliqué en position haute » de grappes de commande permettant un arrêt d'urgence, pourrait toucher plusieurs tranches de 1 300 MW.

Le défaut de serrage des systèmes de butées antisismiques a été détecté en mai sur Chinon B-1 (Indre-et-Loire). Seize pour cent des butées contrôlées à ce jour sont concernées. Selon Laurent Stricker, directeur adjoint de l'exploitation du parc d'EDF, le contrôle de l'ensemble des réacteurs sera achevé d'ici le début de l'année 1997.

Le blocage inopiné des barres de commande, repéré à Paluel-3 (Seine-Maritime) en octobre 1995 et à Belleville-1 (Cher) en avril, est « plus embarrassant », reconnaît M. Stricker. La chute des barres de commande permet d'arrêter immédiatement la réaction nucléaire. Il semble que l'insure prématurée de vis gripe le mécanisme. Pour l'heure, cinq grappes sur les dix-huit expédies ont montré un défaut. Le parc nucléaire compte 1 300 grappes, qui seront contrôlées, « dans les années à venir », en fonction de leur ancienneté. Le remplacement d'un mécanisme défectueux est évalué à un million de francs par EDF qui mettra en œuvre d'ici deux mois un robot facilitant l'observation des grappes, situées en milieu hautement radioactif.

## Accord sur les fonds de pension dans l'assurance

DIX-SEPT MOIS après la signature d'un accord sur l'instauration d'un fonds de pension dans l'assurance, les représentants patronaux de la branche (FFSA et GEMA) ont conclu dans la matinée du 17 juillet avec la CFTD, premier syndicat de la branche, un accord prévoyant les modalités concrètes d'application. La sortie de ce fonds de pension se fera en rente viagère. Alimenté par une cotisation de 1 % à la seule charge - pour le moment - des employeurs, il sera géré par une société d'assurance-vie dédiée, qui devra respecter un cahier des charges paritaire inclus dans l'accord.

Cette société sera également dotée d'un comité de surveillance paritaire composé des signataires de l'accord et présidé alternativement par un représentant des employeurs et des salariés. Une commission d'habilitation sera chargée de valider les éventuels accords d'entreprise pour celles qui souhaitent mettre en place leur propre fonds de pension. Également signataires de l'accord de février 1995, la CFTC, la CGC et la CGT réservent, pour le moment, leur signature.

## Bruxelles prépare un plan d'urgence pour sauver les éleveurs européens de la faillite

**BRUXELLES** (Union européenne) de notre correspondant

La Commission européenne s'apprête à soumettre aux quinze un plan d'action d'urgence visant à réduire la production de viande bovine et à enrayer ainsi la chute des cours. Celle-ci prend des proportions impressionnantes, menaçant de faillite, si rien n'est fait, l'ensemble de la filière. La crise provoquée par la maladie de la vache folle sur le marché de la viande bovine, loin de s'atténuer, s'amplifie.

Selon Bruxelles, rien ne permet d'espérer une amélioration dans un proche avenir : de nouvelles infor-

mations scientifiques viennent régulièrement entretenir l'inquiétude des consommateurs et, phénomène saisonnier bien connu, l'autonomie, avec ce qu'on appelle la « décharge des herbages », va voir arriver sur le marché une production accrue qui ne trouvera pas de débouchés. Il devient prioritaire, pour éviter l'asphyxie, de la décharger par des mesures radicales. Franz Fischler, le commissaire chargé des affaires agricoles, a l'intention de soumettre aux ministres des Quinze, lundi 22 juillet, trois propositions allant dans ce sens.

Il faudrait, suggère-t-il, rendre obligatoire l'abattage des tout jeunes veaux mâles (à huit jours) provenant d'élevage laitier. Une telle mesure est prévue par la réforme de la politique agricole commune (PAC) de 1992, mais à titre facultatif. Elle est logique, expliquent les experts bruxellois, dans la mesure où ces animaux, lorsqu'ils

sont engraisés, donnent souvent une viande de qualité moyenne. Seconde mesure, l'abattage et le stockage des « brouillards », ces jeunes animaux de huit à neuf mois. Ceci devrait permettre d'éviter une aggravation trop sensible du déséquilibre du marché à l'automne prochain. Enfin, pour freiner l'incitation à produire, M. Fischler est parvenu à limiter les droits aux primes (attribués trop généreusement lors de la réforme de 1992) des producteurs de bovins mâles. Ces droits excédentaires seraient donc rachetés pour être stérilisés. Compte tenu de la forte baisse de la consommation (entre 20 et 30 % en France, en Allemagne et en Italie), de l'absence de débouchés extérieurs, on estime en outre à Bruxelles que les plafonds fixés par le conseil pour les achats d'intervention (à destination des entrepôts frigorifiques), à savoir 400 000 tonnes pour 1996 et 350 000 tonnes

pour 1997, doivent être relevés. Ces diverses mesures seront collées. Or, après la ponction décidée à Florence pour venir en aide aux éleveurs (850 millions d'euros, soit 5,4 milliards de francs pour 1996), le budget communautaire se trouve pratiquement à sec. M. Fischler pense qu'il faudra faire jouer la solidarité professionnelle, autrement dit faire financer ces dépenses extraordinaires en économisant sur le soutien accordé aux céréaliers et aux producteurs d'oléagineux, dont la situation de revenu, du fait des prix de marché élevés, est actuellement satisfaisante.

Bref, les conséquences, déjà dramatiques pour les éleveurs, de l'épidémie d'ESB (encéphalopathie spongiforme bovine), ne cessent de prendre de l'ampleur. On ne peut pas exclure, en outre, que les tensions politiques entre la Grande-Bretagne et ses partenaires continuent de rebondir. En juin, les

Anglais avaient salué comme un premier pas positif la décision de la Commission de lever l'embargo imposé à leurs exportations de gelatines et de suifs. Mais l'allegement envisagé était conditionnel, subordonné à la mise en place par les industriels d'équipements donnant toute garantie quant à l'inactivation d'éventuels produits contaminés. Apparemment les conditions requises ne sont pas encore remplies. Du côté de la Commission, on ne semble pas envisager que les gelatines et suifs britanniques puissent circuler avant des semaines. Qui plus est, de nouvelles données, importantes aux yeux de certains experts, poussent à un réexamen du dossier. Ce qui incombera au comité scientifique pluridisciplinaire créé au niveau de l'Union à la demande du président Chirac, et qui devait se réunir à cet effet mercredi 17 juillet.

Philippe Lemaître

## Trois nouveaux cas de maladie de Creutzfeldt-Jakob identifiés en France

**HERVÉ GAYMARD**, secrétaire d'État à la santé et à la Sécurité sociale, a annoncé, mardi 16 juillet, devant la mission parlementaire d'information sur la crise de la « vache folle » que trois nouveaux cas, a priori suspects, de maladie de Creutzfeldt-Jakob (MCJ) avaient, ces dernières semaines, été recensés en France. Ces cas s'ajoutent à celui diagnostiqué en mars dans la région lyonnaise (Le Monde du 28 mars), dont l'existence avait, un temps, été contestée par certains spécialistes avant d'être officialisée par les pouvoirs publics. Au total, sur ces quatre cas, un pourrait, selon M. Gaymard, avoir « de fortes

chances d'être d'origine génétique ». « Je ne sais pas si nous sommes au début d'une épidémie », a reconnu le secrétaire d'État.

On indique de bonne source que les cas de MCJ récemment identifiés présentent plusieurs points communs avec les premiers cas suspects britanniques, ceux-là mêmes qui sont à l'origine de la crise actuelle, fondée sur l'hypothèse d'une possible transmission à l'homme de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB), ou maladie de la « vache folle ». Il s'agit, en substance, de cas caractérisés par des symptômes initiaux de type psychiatrique, par une évolution et une physiopathologie particulières. Le premier cas lyonnais concernait un jeune homme de vingt-sept ans, aujourd'hui décédé.

En dépit de la volonté affichée du gouvernement de faire, dans ce domaine, « la plus grande transparence », on ne dispose encore que de bien peu d'éléments précis concernant les trois nouveaux cas identifiés dans notre pays. Les difficultés techniques concernant la confirmation de ces cas (prélèvement de tissus cérébraux, examens histochimiques et identification du profil génétique particulier) compliquent sans aucun doute la communication des pouvoirs publics dans un domaine sensible du

point de vue médico-scientifique, économique et diplomatique.

Le fait que M. Gaymard ait précisé que l'un de ces trois cas pouvait être « d'origine génétique » ne permet nullement d'en faire abstraction. Certains experts estiment en effet que, dans ce domaine, les données scientifiques actuelles pèchent par trop de schématisation et que le « profil génétique » n'intervient en aucun cas à conclure qu'il n'y a à aucun lien avec une exposition à un facteur de risque environnemental, alimentation comprise. On sait d'autre part aujourd'hui que l'analyse rétrospective des prélèvements cérébraux effectués ces dernières années chez les victimes de MCJ confirme que les nouveaux cas britanniques et français correspondent effectivement, comme on pouvait le craindre, à une nouvelle entité pathologique.

**LES RISQUES DES COSMÉTIQUES**

Le secrétaire d'État à la santé a par ailleurs abordé un des aspects de ce dossier, celui des risques potentiels liés à l'usage de produits cosmétiques contenant des dérivés d'origine bovine. « On ne peut affirmer aujourd'hui la totale innocuité des cosmétiques du fait qu'ils peuvent être appliqués sur une peau présentant des lésions ou en association avec des produits favorisant le

transport transcutané », a déclaré M. Gaymard. Le gouvernement français a saisi les autorités compétentes de Bruxelles afin d'obtenir sur ce point une position commune des pays de l'Union européenne. Si la demande française n'était pas entendue, on indique dans l'entourage de M. Gaymard que la France prendrait d'ici la fin du mois des mesures unilatérales. En toute hypothèse, les firmes commercialisant des produits cosmétiques seront bientôt contraintes à n'utiliser que des produits bovins provenant d'animaux de pays dont les cheptels sont indemnes d'ESB.

Jean-Yves Nau

BOURSE

TOUTE LA BOURSE EN DIRECT

3615 LE MONDE

Cours relevés le mardi 16 juillet, à 18 h 30 (Paris)

## FERMETURE DES PLACES ASIATIQUES

Tokyo Nikkei	+7,94
Hong Kong Index 10028	-1,59 -6,29

## Tokyo Nikkei sur 3 mois

## OUVERTURE DES PLACES EUROPÉENNES

	Cours au 1607	Var. en %	Var. en % fin 95
Paris CAC 40	1995,51	-1,97	+6,26
London FT 100	3624	-1,59	-1,71
Zurich			+16,82
Milan MIB 30			+14,71
Frankfurt Dax 30	2464,85	-3,20	+9,35
Bruxelles			+12,42
Stuttgart SRS			-3,20
Madrid Ibers 35			+11,84
Amsterdam CBS			+15,05

Tirages du *Mondra d'at* mercredi 17 juillet 1000 - 461 851 numéros gagnants

Tirage du Monde daté mercredi 17 juillet 1996 : 461 881 exemplaires

Atlanta, ville des Jeux

Un supplément de 8 pages dans Le Monde du 18 juillet daté 19

Le Monde



# Le Monde des LIVRES

VENDREDI 19 JUILLET 1996

**VON PLATEN**  
Introspection  
tourmentée  
et considérations  
esthétiques  
du poète et ami  
de Schelling  
page II



**ÉRIC HOLDER**  
page III

**LA BEAT  
GENERATION**  
le retour  
pages IV et V



**LA CHRONIQUE**  
de Roger-Pol Droit  
« La Voix  
du Bouddha »  
d'André Bareaux  
page VI

## Siècles d'or

Le sport de l'ère pharaonique à celle  
du multimédia sous le regard de Jean Durry.  
Un langage universel enfin considéré comme  
une autre façon d'appréhender l'Histoire

**P**our saisir le monde  
comme il va, prendre le pouls de  
l'humanité, évaluer l'air du temps à  
l'aune des siècles passés, il y a des  
rayons de bibliothèque plus indi-  
qués que d'autres. Ceux du sport  
sont réputés n'abriter que des livres  
d'images, reflets sur papier glacé  
d'émotions fugaces. Même mémo-  
rables, records et exploits ne de-  
meurent que poussière d'histoire,  
litane de faits chiffrés compilés par  
et pour des érudits, à l'exception de  
quelques hauts faits célébrés par  
une littérature en mal de reconnais-  
sance. Écartelé entre le désolisme et  
l'hyperbole, le fait sportif est long-  
temps resté assigné à résidence aux  
confins de la société. Ni tour à fait  
extérieur aux préoccupations de  
l'Instant, ni vraiment au cœur des

compétition favorise les manœuvres  
à visées politiques et surtout finan-  
cières. Depuis quelque temps déjà,  
sociologues et historiens proposent  
des grilles de lecture. L'almanach,  
avec sa manière entêtée de parcou-  
rir l'histoire à pas menus, n'est pas la  
moins efficace. Encyclopædia Uni-  
versalis l'a déjà éprouvée, notam-  
ment avec son *Almanach du cinéma*  
(1992). L'ouvrage s'inscrit dans  
une collection inaugurée en 1988 par  
l'*Almanach de la Révolution et du  
Premier Empire* et poursuivie par  
l'*Almanach de Paris* (1990) et l'*Alma-  
nach des Français* (1994).

Pour cette promenade sur qua-  
rante siècles de sport, Jean Durry  
s'est risqué seul, armé d'une ambi-  
tion à la fois encyclopédique et li-  
néaire. Le respect de la chronologie, le  
goût de la vérité historique et la  
concision imposée du style n'em-  
pêchent pas l'exotisme d'écriture. En-  
core moins le souci de cohérence. Le  
lecteur, qu'il fasse le parcours à  
grandes enjambées, franchissant les  
années par le goût des illustrations et  
de leurs légendes, ou qu'il s'arrête à chacun des

5 500 personnages répertoriés

par l'index, ne pourra ignorer le  
propos de l'auteur : à savoir que le  
sport est l'un des rares langages uni-  
versels, et que le décrypter c'est déjà  
commencer à comprendre la  
marche des civilisations.

Impossible, bien sûr, de prétendre  
qu'au commencement était le sport.

Mais le casse-tête du point de dé-  
part n'est pas le moindre qu'il ait eu à

résoudre l'auteur. L'embûche, 1896

semblait la meilleure date. C'est sans

de sport, à l'occasion du centenaire

de la rénovation des Jeux olym-  
piques : le prétexte n'était pas seule-  
ment marchand ; il permettait de re-  
joindre les théoriciens qui font

coïncider l'émergence de la compé-  
tition sportive avec la révolution in-  
dustrielle et les progrès de l'photo-  
graphie.

Pour eux, le sport est un

phénomène de classe, apparu à la

fin du dix-neuvième siècle. Il est né

avec le capitalisme, dans cette reli-  
gion du record rendue possible par

le chronomètre et d'autres instru-  
ments de mesure modernes.

Mais Jean Durry inclinait à englo-  
ber dans sa démarche cent années

de l'idéal sportif, voire olympique, la

évolution sociale. En marge.

Le sport vivait heureux à l'écart

du politique et de l'économique,

maintenu à distance par le cordon

sanitaire de sa prétendue neutralité.

Comment en effet le résultat d'une

simple partie de football, trop

souvent soumise à l'arbitrage, pour-  
rait-il faire sens ? En quoi la victoire

arrachée d'un souffle par le sprinter

aurait-elle la force du témoignage,

voire celle de l'explication ? L'actua-  
lité récente s'est chargée de montrer

l'imbrication du sport et de la société.

Parfois avec la violence de l'es-  
cadre, comme aux Jeux de Mexico,

en 1968, où les poings garnis de nœ-  
ds de Tommy Smith et John Carlos ex-  
primaient sur le podium la révolte

des Noirs américains. Plus excep-  
tionnellement dans la tragédie, par

exemple lorsque l'attaque d'un

commando palestinien contre la dé-  
légation israélienne aux Jeux de Mu-  
nich, en 1972, s'acheva par une tue-  
rie sanglante.

Le plus souvent, les relations se

noient à l'hypocrisie. Sous couvert

d'idéal sportif, voire olympique, la

politique et l'économique se

manifestaient avec une évidence

qui ne laissait plus de doute sur

le rôle du sport dans la société.

Enfin, il y avait le sport lui-même,

avec ses règles, ses codes, ses

rituels, ses mythes, ses héros.

Enfin, il y avait le sport lui-même,

avec ses règles, ses codes, ses

rituels, ses mythes, ses héros.

Enfin, il y avait le sport lui-même,

avec ses règles, ses codes, ses

rituels, ses mythes, ses héros.

Enfin, il y avait le sport lui-même,

avec ses règles, ses codes, ses

rituels, ses mythes, ses héros.

Enfin, il y avait le sport lui-même,

avec ses règles, ses codes, ses

rituels, ses mythes, ses héros.

Enfin, il y avait le sport lui-même,

avec ses règles, ses codes, ses

rituels, ses mythes, ses héros.

Enfin, il y avait le sport lui-même,

avec ses règles, ses codes, ses

rituels, ses mythes, ses héros.



Projet d'illustration pour « Les Olympiques » de Montferrant

supplémentaires. Pour lui, la « pre-  
mière olympiade de la Répu-  
blique », le 22 septembre 1796, sur le  
Champ-de-Mars, procraît un argu-  
ment tout aussi recevable. Ce jour-  
là, courses à pied et à cheval avaient  
stimulé la grande foule des Parisiens.

Et à cette époque l'astronome Alexis

Bouvard tentait déjà de figer les per-  
formances au dixième de seconde

près, à l'aide de montres marines.

Mais, par goût du symbole, fallait-il

exclure les combats de boxe, en

vogue dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, ou encore

le jeu de paume, les tournois et les

Joutes, toutes compétitions qui pas-  
sionneront le peuple comme la no-  
blesse, du Moyen Âge au siècle des

Lumières ?

Jusqu'au remonter pour embras-  
ser la continuité de cet esprit sportif,

qui, selon l'historien, unifié Koro-  
bos, premier vainqueur du « stade »

(environ 192 mètres) en 776 avant

J.-C., et Michael Johnson, favori du

200 mètres d'Atlanta ? L'invincible,

c'est le désir de l'homme de se me-  
surer aux autres et à lui-même. De

tout temps, la compétition a engen-  
dré cette forme un peu étrange de

bonheur qui consiste à se retrouver

seul et nu sur la ligne de départ, ou-  
blier de tout, hormis de la victoire.

Toutes les autres considérations – la

gloire, l'argent, le drapeau – étant

dissoutes dans l'effort total.

Les Jeux, régulièrement tenus

tous les quatre ans depuis 776 avant

J.-C., illustrent sur plus de douze

siècles l'évolution des civilisations

grecque et romaine. Les sportifs y

avaient le statut très actuel de pro-  
fessionnels grassement rémunérés,

bénéficiant d'avantages fiscaux, et

les cités se les arrachaient en vertu

d'un véritable marché des transferts,

avec l'inductible glissade vers la tri-  
cherie et la corruption. Mais les

Jeux, sans cesse menacés, interdits,

puls renoués, avaient commencé

à se renouveler.

ALMANACH DU SPORT

des origines à nos jours

de Jean Durry.

Encyclopædia Universalis,

640 p., 544 F.

\* Lire également page VII

## Mohammed Dib, premières armes

Avec « La Grande Maison », s'ouvre sa trilogie compassionnelle sur l'Algérie coloniale. Primordial

**LA GRANDE MAISON**  
de Mohammed Dib.  
Seuil, « Points », 178 p., 36 F

**M**ohammed Dib a tou-  
jours aimé, défendu  
les opprimés, les of-  
fensés. Sans jamais  
verser dans l'exaltation apitoyée de  
ceux qui se targuent d'en être les  
porte-parole, il s'est contenté d'être  
du côté des pauvres, en leur compa-  
gnie, avec un don d'empathie abso-  
lue. Cette fraternité immédiate avec  
ceux qui souffrent de la misère lui  
permettait d'entrer spontanément dans  
la peau d'Omar, le garçon qui tra-  
verse *La Grande Maison*. La seule  
préoccupation de cet enfant de  
Tiencien est d'avoir du pain, « avant  
qu'il est possible d'en avoir », ses  
rêves ne visant jamais plus haut.  
Mais le pain n'est jamais la misère  
durée qu'il voit dans les mains des  
riches ; il se réduit le plus souvent à  
quelques quignons que Lalla, une  
voisine, apporte à sa famille et qui,  
bien que mouillés à la vapeur par Af-  
ni, sa mère, gardent les relents des

met qu'ils ont touchés sur une autre  
table. On ne peut pas vraiment lutter  
contre la faim ; on ne parvient qu'à  
l'apaiser. Il y a dans *La Grande*  
*Maison* des pages magnifiques,  
presque serènes, où Omar finit par  
considérer la faim avec familiarité due à  
un être cher, il la traite comme une  
mère bien-aimée, auprès de laquelle  
il s'agenouille, certains  
soirs, pour qu'elle le  
protège de ses mains  
légères et l'enveloppe  
de son indulgence. Il y a  
une autre scène magis-  
trale, où Mustapha, le  
fils d'une voisine cou-  
sine, apporte un panier  
empli de tomates, de  
poireaux et même de  
viande. C'est une béate  
de fête, et Mohammed Dib nous fait  
ressentir physiquement le bonheur  
éprouvé par la petite famille réunie  
autour du panier miraculeux, la fié-  
reté qu'elle en tire face aux habitants  
de la grande maison. Car le roman  
est aussi la chronique de Dar-Sbitar,  
cette citadelle de la misère où les

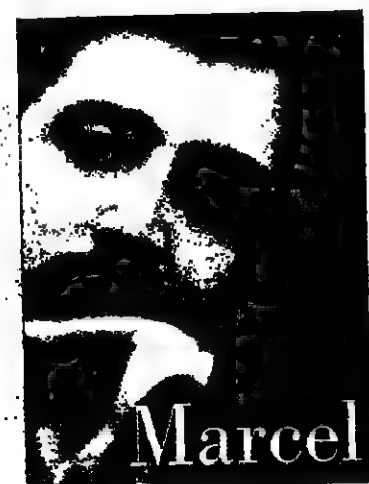
pièces vivent plus que les cocons, où  
on loge les uns sur les autres, où,  
dans la cour ou sur les galeries, les  
vieilles femmes trottaient d'une  
peine à l'autre. A cause de la promi-  
sue, il règne une atmosphère d'ex-  
citation et de scandale, « chaque pa-  
role est une insulte, un appel ou une  
meute », et la vie y paraît sans cesse  
fouettée par la rage ou  
la peur.

La révolte devant  
l'injustice est encore  
sourde, indistincte, à  
peine consciente. Mo-  
hammed Dib décrit ad-  
mirablement l'atmo-  
sphère d'excitation  
encore craintive – nous  
sommes en 1959 – des  
réunions clandestines  
où, dans les fonds de boutiques, de  
cafés, de maisons de quartiers éloi-  
gnés, les fellahs, apportant sur leurs  
djellabas l'odeur âcre de la terre re-  
tourcée, sont tellement habitués à  
l'abnégation immette, à la résignation  
ancestrale et silencieuse qu'ils ne  
savent pas « dire où est le mal »,



Livres de poche

JEAN-YVES TADIE



Marcel  
PROUST

« On referme le livre avec admiration pour  
le gigantesque travail accompli. »

Michel Contat, *Le Monde*

« Une magnifique biographie. »

Michel Cournot, *Le Nouvel Observateur*

Biographies *nyf* Gallimard

GALLIMARD

★ De Mohammed Dib paraît dans la  
collection « Babel-Stade » un en-  
semble de nouvelles : *Au café* (140p.,  
39F)



## Les souffrances du jeune Platen

A dix-sept ans celui qui devait inspirer Thomas Mann pour « Mort à Venise » commence son journal. Mêlant les tourments d'une âme attirée par ses semblables et ses engouements littéraires, les écrits intimes de cet esthète constituent un précieux document sur l'époque romantique

**JOURNAUX**  
Mémoires de ma vie  
1813-1835  
d'August von Platen.  
Traduit de l'allemand, présenté et  
annoté par Dominique Le Buhan  
et Eryck de Rubery,  
éd. de La Différence,  
916 p., 250 F.

Il mourut à Syracuse, à l'âge de trente-neuf ans, gorgé d'Italie, d'art, de romantisme, d'amour frustré. Modèle de Thomas Mann pour sa *Mort à Venise*, il reproduisait le type de nombreux voyageurs esthètes, prêts à succomber aux séductions des lieux italiens, hésitant toujours entre un autel, une fresque et le visage d'un pêcheur. August von Platen, né le 24 octobre 1796, eut le temps avant sa mort prématurée de croiser Goethe, Leopardi et la Malibran. Il fut l'ami de Jean Paul et de Schelling, mais, malgré plusieurs recueils de poèmes (1) et quelques tentatives dramaturgiques qui l'emportèrent d'amertume, il ne s'imposa guère comme écrivain. Complexe, tourmenté, barcelé de remords et de mauvaise conscience, surchargé de connaissances de toutes sortes, il se confia durant la totalité de sa vie adulte, de l'âge de dix-sept ans à sa mort, à un journal devenu gigantesque, qui apparaît désormais comme son œuvre fondamentale.

Ce monument, dont n'est ici traduite qu'une partie, a été édité qu'une partie, malgré des dimensions déjà imposantes, ne fut connu qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et impressionna André Gide : c'était inévitable. Sans parler des renseignements fournis sur des événements historiques vécus au jour le jour - l'exil de Napoléon à l'île d'Elbe, par exemple -, ces aveux d'un homme jeune et angélique apparaissent comme un document psychologique exceptionnel. Non pas que Platen eût entrepris une

œuvre d'introspection systématique ni qu'il voulût témoigner de son temps. Mais les écrits intimes sont aussi faits qu'ils disent toujours plus et ailleurs que leur auteur ne l'entend. Des événements apparemment insignifiants et ternes prennent plus tard une coloration essentielle et jettent un éclairage passionnant, aussi bien sur la nature profonde de celui qui les décrit que sur son entourage.

### ANTHOLOGIE

Contemporain des plus grands romantiques, lecteur fervent en diverses langues (espagnol, anglais, français, grec, latin, danois et arabe !), August von Platen mêlait à sa vie personnelle, vite marquée par ce qu'il jugeait comme un fléau, à savoir son attirance sexuelle pour ses amis, jeunes officiers ou étudiants, des engouements littéraires qui font de son journal une précieuse anthologie non seulement du romantisme, mais de la littérature antique, du théâtre des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles (espagnol, français, italien et allemand), des chansons populaires italiennes. Bref, c'est une mine.

Même aussi pour quiconque veut retrouver l'Italie vivante du début du siècle dernier. Car August von Platen y fit un interminable « grand tour », de 1826 à sa mort. Beaucoup plus qu'un touriste, il pénétra en profondeur dans toutes les couches de la société et de la culture italiennes, qu'il accueillait d'abord avec méfiance, avant de comprendre qu'elles lui étaient destinées. Quand il arrive à Venise, il note, abasourdi : « On ne voit que si fugitivement mainte splendeur qu'on ose à peine en parler et j'ai longtemps flâné ici comme en un songe dont je reviens peu à peu. » Le labyrinthe de la Sérénissime devient alors pour le voyageur une métaphore de son âme. Les repères culturels qu'il s'imposait à lui, dans les églises,

les musées, les palais, au coin des canaux, sont autant de balises qui lui permettent de se découvrir, de se trouver. Son voyage en Italie, le commencement quand il atteint la trentaine, la maturité de ce tempérament précoce et - le sent-il ? - la dernière étape sur le chemin de sa vie.

A qui pense-t-on en lisant les journaux de Platen ? A un Henry James sobriété aux plus ténus. Bien des traits communs de sensibilité les unissent. Et, comme on le sait, la découverte de Venise, puis de l'Italie, aura sur James le même effet décapant et révélateur. « L'unique querelle du touriste sentimental avec sa Venise », écrit l'auteur des *Heures italiennes*, « est d'y avoir trop de concurrents. Il aime être seul ; être original... » On sait combien cette Italie tant aimée a inspiré de nouvelles et de romans aux plus européens des écrivains américains. Malheureusement, dans le cas de Platen, la fiction ne suivit guère. Il faut dire que, considérablement blessé par une accumulation de déboires amoureux, Platen arriva en Italie résigné à ne plus vivre : « Je résignais à quel point l'Italie peut être si peu le pays d'un Allemand, à quel point pour ainsi dire toute sa nature s'y modifie, et à quel point il ne trouve moi-même être trépassé dans cette période de ma vie. »

Une extraordinaire disponibilité esthétique lui permit toutefois de s'intéresser très vivement à la peinture et à l'architecture. Son aigreur de n'être reconnu ni comme grand poète ni comme dramaturge le rendait exagérément critique à l'égard de ses confrères plus heureux. C'est surtout Goldoni (mort en 1793) qui attise sa fureur. Goldoni était parvenu à jouer, triomphalement, et il se plait et souvent si maladroite dans la composition qu'on n'en est pas très édifié (...). Ces comédies ne sont vraiment pas des œuvres d'art ;

elles nous laissent vides et ne donnent à l'esprit aucune nourriture. »

### LEOPARDI

En revanche, la rencontre de Leopardi sera pour lui aussi bouleversante que celle de Goethe. De ce dernier, il écrit, en 1821 : « Les cheveux gris et fins, tout le front extraordinairement haut et beau, le nez grand, la forme du visage allongée, les yeux noirs, un peu rapprochés et si vif, tout est sympathique, brillant d'amour et de bienveillance. La bonté domine en général sa physionomie. » En réalité, malgré ce portrait flatteur, Goethe, qui avait alors soixante-trois ans, accueillit moins favorablement qu'il ne le pensait ce jeune poète de vingt-cinq ans, l'âge où lui-même, Goethe, avait publié son premier *Faust* et son *Werther*. La lecture de ces pages relatant une telle rencontre n'en demeure pas moins saisissante.

En ce qui concerne Leopardi, August von Platen, qui commente peu l'œuvre du romantisme italien, est surtout fasciné par la vénération que lui voue un jeune homme, le fameux Antonio Ranieri. Après un rapide portrait de Leopardi, - « il est petit et bossu, son visage est pâle et souffreteux, et son visage ses mauvaises conditions par sa façon de vivre, car il fait du jour la nuit et vice versa », Platen se passionne pour Ranieri, qui devient « sa fréquentation exclusive ». Il semble alors poursuivre son rêve d'une amitié passionnée, qui n'a cessé de hanter ses années d'étudiant.

Ce sont ces années-là qui donnent lieu aux pages les plus originales du *Mémoire de ma vie*, jalonné d'exerges mélancoliques, parmi lesquels une citation de Jean Paul revient souvent : « Le souvenir est l'unique paradis dont nous ne saurions être chassés. » Car, malgré le jugement sévère de Thomas Mann qui comparait Pla-

ten à un Don Quichotte prenant pour Dulcinée « un quelconque étudiant du nom de Schmidlein ou de Gerhart », on peut lire ces fragments comme une éducation sentimentale d'une stupéfiante sincérité, et c'est probablement cette authenticité amoureuse qui rend si singulier ce journal.

Schmidlein précisément, surnommé Adrast par Platen quand il ignorait son vrai nom, suscite en lui une passion irrépressible, d'abord admise sous le voile pudique d'une amitié sublimée, puis avouée dans sa sensualité. « Je suis perdu », ne cesse de se répéter Platen. Et, pour se rassurer, il conspuie les femmes : « Je ne puis me reprocher d'avoir toujours cherché mon idéal d'humanité dans mon propre sexe ; et je tiens ce penchant comme d'autant plus pur que je comprends mieux combien le penchant des hommes pour les femmes est peu pur et combien il n'aboutit à la fin qu'à la satisfaction des sens. »

Comme Julien Green, un siècle plus tard, Platen lutte contre le trouble du désir : il veut se convaincre qu'il n'aspire qu'à une fusion des âmes, mais cette âme lui apparaît inmanquablement sous les traits d'un beau jeune homme. L'alibi de la culture antique lui sert de temps à autre, jusqu'à ce qu'il sombre dans un désespoir culpabilisé. Sans le savoir, Platen écrivait, à l'intérieur de son journal, un roman : son « Werther » en quelque sorte, mettant à nu les incertitudes du corps, du sentiment, de l'art. A moins que ce ne soit leurs certitudes impé-

René de Coccaty

(1) Sonnets d'amour et sonnets satiriques, traduits et présentés par les mêmes traducteurs, éd. de La Différence, collection « Orphée », 1993, 190 p., 49 F. A paraître : *Odes italiennes*, trad., collection « Le Scribe et l'écho ».

## Chronique d'une ville à vendre

**NAPLES 44**  
(Naples 44)  
de Norman Lewis.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Pierre Giuliani et Iawa Tate,  
Phébus, 240 p., 129 F.

Le chaos régnait sur l'Europe. Mais, au printemps 1944, à Naples, son emprise devint absolue. Dans la ville récemment libérée, l'état-major allié et la Camorra prétendent organiser, non sans connivences, les apparences de l'ordre. En fait, on se préoccupe surtout de veiller à l'enrichissement de ses protégés. Les occasions ne manquent pas. Tout est à vendre : les pneus, la pénicilline, les femmes, les acquiescements. Saison cruelle, car l'injustice, fille du désordre, harcèle les faibles. Qui réussit à survivre à la famine et aux épidémies - et tous n'y parviennent pas - échafaude des combinaisons microbolantes pour obtenir un blouson militaire, un tank à ferrailleur ou l'usufruit d'une marquise. La chance a permis que ces déréglés rencontres l'écrivain Norman Lewis à la sécurité militaire. Il note assidûment ce qu'il voit au fil des enquêtes qu'on lui confie. Il croque les enfants des rues, les aristocrates désargentés, les trafiquants. Il dévide ses anecdotes, simples et nues ; chacune ajoute un trait, une odeur, un son et l'on finit par palper l'ambiance de ces mois sursés. Le sergent Lewis n'a pas restauré l'ordre dans Naples. Comment aurait-il en raison de Vito Genovese, mafieux appointé par les Américains ; du Vésuve, qui choisit ces heures tragiques pour entrer en éruption... ou de saint Janvier, dont le sang refusait de se liquéfier à l'heure prédite ? Impuissant, navré, il s'est borné à raconter, et son journal est un miracle de sensibilité, de compassion, disons le mot : d'amour.

Jean Souffrin

## Etranges visions

Entre une fragile réalité et un imaginaire tourmenté : « voyage » dans l'univers de Millhauser

**LE MUSÉE BARNUM**  
(The Barnum Museum)  
de Steven Millhauser.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Françoise Carliano,  
Rivages, 242 p., 129 F.

Il y a de temps en temps des livres jubilatoires, et il se rarement bon d'ailleurs de prévoir dans les bibliothèques publiques et privées un espace qui leur serait réservé. On y rangerait immédiatement ce *Musée Barnum* : on sent, dès les premiers mots, que l'auteur jubile à l'écriture, que la traductrice jubile à la traduction et qu'il ne nous reste plus qu'à jubiler à les lire. Ceux qui connaissent déjà Steven Millhauser (1) ne s'y tromperont pas. Les autres, acheteurs passionnés, vigilants et sagaces qui hésitent à juste titre lorsqu'ils choisissent un livre chez leur libraire, ceux-là méritent les traditions avertissements au lecteur et quelques autres : attention, dangers, sourires dissimulés, rires, rêves sabordant la réalité qui s'effondre à son tour sur l'imaginaire, mélanges subtils et inattendus du savoir, du bizarre et de la magie. Jusques aux personnages qui ne savent que rarement eux-mêmes qu'ils sont. Si ils sont. Car ils ne se doutent pas toujours qu'ils ne sont que des personnages. Tout comme leur auteur n'est qu'un auteur. En apparence, du moins.

Dans une des nouvelles les plus fortes de ce recueil, « Une partie de Chtoed », les pions du jeu M<sup>me</sup> Rose, M<sup>me</sup> Perwenche, le Docteur Olive, le Colonel Moutarde... vivent leur vie de pion, très chargée d'une sexualité lourde, en parallèle de la vie des Joueurs, Jacob, Marian, Susan et surtout David, l'adolescent, le seul à vraiment sentir et ressentir, le seul aussi à « savoir » et qui cherche à se persuader que « tout » va bien se passer. Dans « La carte d'épia »,

l'homme et la femme photographiés sur une carte postale achetée dans un magasin étrange, à une boutique étrange, dans un village étrange, vivent une scène brutale sous les yeux effarés d'un homme en fin d'histoire d'amour. Dans « L'invention de Robert Herendeen » et dans « Eisenheim l'illusionniste », des êtres apparaissent et s'effacent, créés « mentalement » ou par magie. La disparition est un thème fort chez Millhauser, et il y a quelque chose qui fait irrésistiblement penser à Perec dans ses descriptions minutieuses et maniaques, du tableau du jeu de Chtoed, par exemple : « Le papier s'est usé sous la plume, mettant à nu le carton gris qui se trouve en dessous, de sorte qu'une fine ligne grise passe désormais au milieu du HALL, traverse une rangée de carrés jaunes, puis le rectangle central, puis deux rangées de carrés jaunes et le centre du GRAND SALON. » On pense à Perec toujours en lisant ces énumérations qui s'embobinent comme des poupées gigognes, que ce soit pour décrire la disposition des salles du musée et des objets qui y sont rassemblés dans la nouvelle éponyme du livre ou en percevant ce que voit « Alice, en tombant », et à Perec encore en absorbant cette érudition vraie ou figurée qui ponctue « Le huitième voyage de Sindbad » avec références et historique. La force de Millhauser, sa séduction, c'est qu'il a construit de livre en livre son univers d'écrivain, et que ses visions, ses fantasmes, ses obsessions font qu'il est à l'image de son écriture : au bord perpétuellement de sa propre destruction.

Martine Silber

(1) Millhauser a obtenu en 1975 le prix Médicis pour *La Vie trop brève d'Edwin Mulhouse*, écrivain américain (Albin Michel). Il est également l'auteur de *La Galerie des jeux* (Rivages/Phébus) et du *Royaume de Morphée* (Rivages).

## Une anthologie irlandaise livre de chevet

**ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE IRLANDAISE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**  
Édition franco-anglo-gaélique, sous la direction de Jean-Yves Masson. Poèmes choisis en collaboration avec Patrick Kieran, Paul Le Jéoux, Philippe Mikriamios, Eamon O'Ciosáin et Anne Wade-Minkovski, Verdier, 784 p., 250 F.

Yeats, Shaw, Wilde, Joyce, Beckett, Seamus Heaney... C'est comme une litane qu'on égrène, convulsiq de bon gré, même sans les avoir lus, que l'Irlande est la terre de prédilection des poètes. Et, alors que s'achèvent les manifestations imposantes, omniprésentes et phrénétiques, de l'imaginaire irlandais, un important volume vient laisser sa trace : une anthologie de la poésie irlandaise du XX<sup>e</sup> siècle, un choix d'une centaine de poètes, traduits par une trentaine de traducteurs, qui constitue un ensemble impressionnant que les éditeurs ont tenu à dédier à la mémoire de François-Xavier Jauard, l'irremplaçable connaisseur des poètes, mort au printemps. Une anthologie trilingue - anglaise, gaélique, français - qui aborde cette spécificité d'une poésie qui a connu au XX<sup>e</sup> siècle, avec l'essor des mouvements nationalistes, face à l'anglais imposé par des siècles de colonisation, une véritable résurrection permettant aux anglophones, même si comme Yeats ou Synge ils ne savaient pas le gaélique, de découvrir les grands textes celtiques. Et de s'affirmer différents.

Comment montrer l'identité poétique de l'Irlande ? Comment expliquer la spécificité de l'écriture anglo-irlandaise ? Jean-Yves Masson, le jeune maître d'œuvre de cette mega-entreprise, trente-quatre ans, responsable de la collection de littérature allemande aux éditions Verdier, traducteur d'anglais et d'italien, de Yeats et de Hofmannsthal - a cer-

tainement lu tout ce qui a été publié, quelque trente mille poèmes dit-il, pour déceler les constantes d'un destin collectif ancré dans ces lieux chargés d'émotions et de culture, et faire le point à l'intention de lecteurs d'aujourd'hui. Etrange est comme encadrée par les voix féminines, dans ce pays où elles ont finalement plus de droit à la poésie qu'à toute autre chose : d'Emily Lawless (1845-1913), personnage excentrique considéré comme l'un des précurseurs de la Renaissance irlandaise, à Lady Gregory (1852-1932), la fondatrice avec Yeats de l'Abbey Theatre et avec Douglas Hyde de la Ligue gaélique, en passant par Nuala Ni Dhomhnaill (née en 1952), l'un des poètes gaéliques les plus importants d'aujourd'hui, et jusqu'à Mary O'Malley, remarquée en 1990 avec son premier recueil de poèmes, *A*.

Considération of the Silk. Quant au plus jeune poète du volume, Sean Dunne, mort en 1995 à moins de quarante ans, il est représenté par des poèmes brefs dont les lignes déjà se brisent : « C'est bleu de mer foudr sur l'Irlande qui s'éloigne / Il ne regardera plus jamais / Les femmes d'Irlande, ni ses hommes ».

A la première place, parce que créateur d'une forme et d'un langage modernes, tout en restant proche de la tradition et des spéculations ésotériques, William Butler Yeats (1865-1939), dont l'exceptionnelle musicalité peut s'entendre dans l'une ou l'autre langue, invoquant Cuchulain le guerrier, la révélation de l'avènement second, le rêve du pays des fées ou bien l'extrême simplicité de l'amour (« Elle marchait le long des saules, ses petits pieds blancs comme la neige / Elle m'a prié de prendre l'amour comme il vient, ainsi que les feuilles poussent sur l'arbre. Mais j'étais jeune et insensé, je n'y aurais pas consenti. ») A

la dernière place, dans la chronologie des grandes consécutions, le récent Nobel, Seamus Heaney, qui jouissait déjà avant Stockholme, en Irlande et dans le monde anglo-saxon, d'une popularité immense comparable à celle des poètes de l'époque romantique ou des Russes de l'époque Khrouchtchev. Heaney, poète du Nord, de la tourbe, des hirondelles de mer, parti à Delphes lire l'Oracle (« Retourner l'autel dans quelque aube à venir / ou la mer répandra vers le sud sa lointaine moisson de soleil / de nouveau apporter l'offrande du matin : délivrez-moi des miasmes de ce sang répandu / laissez-moi gouverner la langue, craindre l'hybris et le dieu avant qu'il parle par ma bouche, sans entrave »). Entre eux, dans un dialogue franco-anglais ininterrompu, Samuel Beckett, qui se traduit lui-même : « Je voudrais que mon amour meure / qu'il pleuve sur le cimetière / et les ruelles où je vais pleurant celle qui crut m'aimer » : « I would like my love to die / and the rain to be raining in the graveyard / and on me walking the streets / mourning her who thought she loved me ».

Une telle anthologie, c'est un cheminement parmi les découvertes : ainsi, *La Grande Famine*, les très impressionnantes poèmes de Patrick Kavanaugh (1904-1967), premier autodidacte devenu dans les années 50 un critique littéraire redouté, traduit intégralement en français pour la première fois (« Gloire est le verbe et gloire est la chair »), monologue intérieur de Patrick Maguire, le pauvre paysan qui parle tout seul à la porte d'une étable, « un paysan ignore, les pieds dans le fumier ». Ou bien Thomas Kinsella (né en 1928), l'auteur de *Finistère* (1972), marqué par Pound, Auden, Eliot, en lutte contre le matérialisme, soucieux avant tout de combattre une tendance au régionalisme qui risquerait de replier la littérature irlandaise sur elle-même (« Qui est le mot capable une fois prononcé /

(1) Pour les passionnés d'*Ulysse*, signalez les *Promenades dans la Dublin de Joyce*, un voyage dans les différents quartiers de la ville en huit itinéraires, avec plans et photos, par Robert Nicholson, conservateur du Musée James Joyce à la tour Martello de Sanjovivo (Anatolia, 240 p., 129 F).



## Au bonheur des dames

Une voix, un regard, qui se souviennent de passions fugaces. En huit sortilèges  
Eric Holder raconte le désir voilé par les blessures du temps

LA COMPAGNIE DES FEMMES  
d'Eric Holder.  
Ed. Le Dilettante, 98 p., 79 F.

**L**es huit récits du recueil d'Eric Holder à pour titre « La Fugitive ». Du désir et de l'amour, il décrit l'impossible accomplissement, l'écart voluptueux et désespérant entre l'imaginaire et le réel. Mais cette première approche est insuffisante à rendre compte des sortilèges de *La Compagnie des femmes*, nouvelles courtes mais lentes comme les blessures quelques secondes exposées qui ne se cicatrisent jamais. Il y a un secret de fabrication qui ne saute pas aux yeux car l'on croit que le personnage principal est une femme. Il faut chercher le narrateur ou le témoin. L'histoire simple n'est presque rien sans ce regard et cette voix qui se souviennent.

L'écrivain invente ce qu'il devine des ravages du temps. C'est un homme jeune mais déjà rodé aux déceptions de l'espérance. Il rassemble des textes qui se ressemblent par leur nostalgie. La distance entre le récit et l'événement — banal, récurrent mais immense : une femme passe et on veut étreindre la totalité de sa vie — projette dans l'écriture d'Eric Holder une lumière impressionniste qui en souligne le charme crépusculaire. Dans « On dirait une acroïte », le « on » ou le « il » qui désigne le jeune voyeur sentimentale l'écarte de la place ensoleillée que traverse la belle boulangère discrètement enfouie dans le sacerdoce sans aspérités du mariage. Le regard du conteur se fonde dans la multitude. Dans « Anne Preux », le romancier est si proche de la souffrance aléatoire de son personnage qu'il le titote. Parfois c'est un « je » qui exhibe directement sa solitude, avant de se mêler — pour moins



Eric Holder, une écriture cruellement tendre

souffrir — à la cohorte du « nous » des hommes éblouis. Et quand l'évocation du souvenir est taillée dans le passé comme un bloc préhistorique, Eric Holder ose le « vous » (celui de *La Modification* de Michel Butor), délégation pudique d'un homme blessé. La dernière nouvelle : « La Compagnie des femmes », donne son titre au recueil. C'est une réunion « féminine » dans la brume blanche d'un *Huit et demi* assagi, patiné par la mélancolie. « Elles » sont réunies, toutes les femmes emblématiques qui ont forgé le désir du narrateur jusqu'à le laisser pantelant sur les berges d'une vénération trop paisible rituel : « Elles se savent les rouges d'une machinerie compliquée, les descendantes

d'anciens lignages. » Texte hommage quelque peu traditionnel, chaud, repos du guerrier : « Le monde n'est pas comme ceci ou cela : le monde EST. Leur complicité profonde, c'est d'en reprendre infiniment la trame. » Holder participerait-il, par le jeu despersés des amours perdues, à cette philosophie du retour en arrière, littérature du reverdissement, fort à la mode, qui de Compostelle aux deux philosophes bluffs les humains en mal de passivité ?

Eric Holder dépasse cette vision passiviste des femmes par l'amour particulier qu'il leur porte depuis l'enfance où leur corps fut sacrifié. Il fait ressurgir ces statues douces et vigilantes et les enrobe

des couleurs du couchant. Comme tous les nouvelles de talent, Holder a une perception étale du temps : il devine le futur dans l'obsession du passé. La durée sourd de l'instant ; la mort n'est suggérée que par les légères fissures sous la luxuriance des après-midi dorés. Le sourire d'une femme, son parfum, le balancement de ses hanches et de ses cheveux ne retiennent que l'éclat immédiat de l'émotion sensuelle. Eric Holder voile le bonheur au moment de son plus bel enthousiasme. Il l'inscrit déjà dans la perspective discrète du vieillissement. Ce contraste entre la plénitude de l'instant et la certitude de la décrépitude est la plus belle part de son écriture cruellement tendre.

Hugo Marsan

## Livraisons

### LITTÉRATURE FRANÇAISE

● **QU'A-T-ON FAIT DU PETIT PAUL?**, de Marie Rouanet  
Que penser d'un enfant d'à peine trois ans qui a vu la Sainte Vierge et prononce « une phrase décisive », quand on sait que sa famille vit dans le culte de la petite Thérèse et autres enfants morts martyrs pour témoigner de Dieu, et que sur lui veille un père « fou de gloire religieuse » ? On ne peut éviter la question tout au long d'une histoire qui renouvelle celle de Bernadette à Lourdes. En faisant leur part à l'enquête et au mystère, Marie Rouanet narre ce fait authentique, vieux d'un demi-siècle, d'une façon agréablement romanesque. D'un petit village et son bois à miracle, jusqu'à l'entourage de Pie XII, elle fait revivre une aventure semblable à bien d'autres où le spirituel, les impostures, les prodiges se mêlent pour conduire à : « Et si c'était vrai ? ». Un roman qui donne du grain à moudre aux tenants et adversaires du paranormal (Payot, 170 p., 95 F.).

● **LA SEUR PERDUE DU MOINE PHILIBERT**, de Carole de Sydrac  
Il est des premiers romans convenus, convenables, provocateurs, souvent autobiographiques ; il en est peu de surprenants par un style qui affirme une personnalité, la vastitude du sujet et un personnage qui ne ressemble à aucun autre. C'est le cas d'Armelle, jeune femme perdue dans le monde d'aujourd'hui, prise entre ses angoisses personnelles et les faux-semblants d'une société où le chacun pour soi est la règle, où la vérité se masque derrière la langue de bois. Cette décevante expérience, Armelle la poursuit aussi bien dans les milieux catholiques que francs-maçons, dans les pièges de l'immobilier que dans les dédales des services sociaux, univers différents qui ont en commun de paraître ce qu'ils ne sont pas. Une satire d'une joyeuse causticité et, par de fortes situations romanesques, une image de la réalité (La Bartavelle, 290 p., 128 F.).

### LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

● **LA LEÇON D'ALLEMAND**, de Siegfried Lenz  
C'est là juste une nouvelle édition, mais le livre en vaut la peine, variation sur le thème de l'artiste en conjonction avec le destin de l'Allemagne. Le narrateur est un enfant qui observe le duel entre son père et l'ami de ce dernier. Policière dans une petite ville de la Baltique, le père s'est vu confier par le régime nazi la tâche de faire respecter une interdiction notifiée à son ami : celle de peindre. Empêcher l'artiste de créer, accepter de devenir une amitié pour obéir à des ordres imbéciles, tels sont les thèmes de ce livre sorti en Allemagne en 1968 et qui est rapidement devenu un best-seller, le seul véritable succès de Siegfried Lenz. S'il est aisé de déceler sous les traits de ce peintre la figure d'Emil Nolde, accusé par les nazis de faire de l'« art dégénéré », le livre va plus loin que l'Histoire et amplifie ce duel aux dimensions d'une saga (traduit de l'allemand par Bernard Kreiss, Laffont, 460 p., 149 F.).

● **PIEDS NUS**, de Michael Kleeberg  
Existe-t-il des hasards en informatique ? En voulant consulter les cours de la Bourse sur Minitel, Arthur K., publicitaire de trente ans, se retrouve branché sur un service du Minitel rose. Cédant à la curiosité, il se connecte sous le pseudonyme de *Pieds nus*. Drogué par la magie de l'écran, il ne tarde pas à faire une connaissance qui va bouleverser toute sa vie. Il se retrouve bientôt invité dans une somptueuse demeure où il découvre la liberté dans la douleur physique. Tout lui paraît désormais dérisoire, faussé, même la naissance toute proche de son enfant. Déchiré entre son envie de conserver ce qu'il a construit et son désir d'aller jusqu'au bout de ce qui lui semble être lui-même, il basculera dans le choix le plus radical ou volontaire et abandon se rejoignent (traduit de l'allemand par Nicole Taubes, éd. Austral, 184 p., 98 F.).

### HISTOIRE LITTÉRAIRE

● **L'ŒUVRE DE LA NUIT**, de Joël Bousquet  
Comme l'explique Pierre Vilar, les deux premiers des trois textes qui composent cette *Œuvre de la nuit*, avaient été composés à la fin des années 30. Ce magnifique ensemble parut après la guerre, à tirage limité, avec une lettre à Hans Belmer. L'écriture de Bousquet va au devant de la nuit, l'éclaire d'une étrange lumière : « *Difficile était la vie. Heureusement nous connaissions son mal.* » « *L'amour doit naître avant la manifestation de son objet. L'amour est le frère aîné de son amour.* » (éd. Unes, BP 205, 83006 Draguignan Cedex, 48 p., 75 F.). Chez le même éditeur, présentées par Bernard Noël, des pages de l'écrivain sur René Daumal (32 p., 69 F.).

● **JEAN FOLLAIN, LE MÊME AUTREMENT**, de Françoise Rouffat  
L'heure semble venue de prendre la mesure de l'œuvre de Jean Follain, unique en son genre et qu'on ne peut classer dans aucune école : ni fantaisiste, ni antisurréaliste, ni réaliste, ni passéiste, ni moderniste, ni terroriste. Après Jean-Yves Debreuille (*Jean Follain, Un monde peuplé d'attente*, Autres Temps, 1995) et en attendant les actes du colloque de Cerisy, Françoise Rouffat organise la poétique de Jean Follain, à la fois simple et savante, familière et inquiétante, en trois constantes : « *La langue est maternelle, la métaphore absente et le poème objet* » — obsédées par la mémoire de l'enfance : « *Un grand rêveur d'objet, comme est Jean Follain*, écrivait Gaston Bachelard, connaît ces heures où la rêverie s'anime en une ontologie ondulante » (Champ Vallon, 256 p., 130 F.).

## Etranges vision

## Duquesne, années 40

Une mère suspectée de collaboration et un fils pris dans une course à la vérité. Haletant et poignant

THÉO ET MARIE  
de Jacques Duquesne.  
Laffont, 343 p., 139 F.

**J**ournaliste, romancier, essayiste, auteur de près d'une vingtaine d'ouvrages, prix Interallié 1983... Jacques Duquesne est infatigable ! Un an et demi après sa biographie de Jésus, best-seller qui déclencha les foudres de l'Église catholique, le voici qui revient avec une vraie fiction cette fois, une histoire touffue et haletante, tout en (mé)aventures et en rebondissements, du complot dans le droit-fil de Maria Wladimir et de Catherine Courage.

On retrouvera d'ailleurs, dans ce onzième roman, comme un concentré des personnages et des thèmes qui lui sont chers : les femmes, ces mères courage brechtiennes symboles de force et de dignité ; les enfants, ballottés par des situations qui les dépassent, mais sachant se battre eux aussi ; les décors familiers de Dunquerque et des plages du Nord ; l'idée enfin que la volonté, la tendresse et, osons le mot, l'amour, sont encore, selon l'auteur, ce qu'il y a de mieux à opposer à la barbarie et à la désespérance.

Théo a quatorze ans. Il vient de laisser quelques belles années dans la guerre de 40 et se prépare à vivre la Libération. Soulagement révé entre tous ! Mais lorsque les FFI viennent arrêter sa mère, Adeline, médecin de campagne, pour la tondre en place publique, le monde vacille. Adeline a-t-elle trahi ? Adeline l'a-t-elle trompé ? Orphelin de père, Théo se retrouve seul. Fuir il n'a plus que cette idée en tête. Fuir pour échapper à la honte, à l'humiliation, au regard des autres et à ses propres doutes. Pour feinter les geôliers et ceux qui l'enverraient tout droit à l'Assistance... Fuir surtout, pour retrouver sa mère et savoir, enfin. Ainsi débute une cavale longue de trois cent quarante pages qui émeut les blockhaus du Nord à Paris, Tours, Châtelleraulx... en compagnie d'un attachant

petit « crampon » de huit ans, Marie, rencontrée par hasard derrière une dune où elle a failli sauter sur une mine.

Dans cette course-poursuite effrénée, Duquesne s'amuse. Tout le monde court après tout le monde. Des Américains et un certain Kurt, un « gentil » Allemand, pourchassent une bande de collabos qui ont capturé Adeline et sont eux-mêmes à la recherche d'un document dérobé par les enfants. Adeline recherche Théo, qui a les geôliers aux trousses, tandis que le grand-père du garçon et une femme dite « tante May » sont aussi sur sa piste. Marie poursuit symboliquement Théo car elle aime et veut droit qu'il finisse ainsi. Quant à Théo, il court éperdument après la Vérité.

### L'ART DU « DÉTAIL VRAI »

Comme dans ses précédents romans, le Duquesne-écrivain s'appuie sur le Duquesne-journaliste pour la rigueur des faits historiques, la justesse du décor, l'art du « détail vrai ». A bord d'une traction déginginée, croit de Lorraine et grands V sur la carrosserie, une poignée de jeunes épantés les filles en roulant comme des fous dans les rues de Paris, une librairie ombreuse de Saint-Sulpice abrite des rendez-vous furtifs de Résistants sous le signe de Terence, un Ducretet-Thomson s'égoïse dans un coin... En quelques pages, vous voilà si bien immergés dans les années 40, qu'il y a tout lieu de penser que l'auteur a gâché là aussi, quelques images et souvenirs personnels, lui qui avait, en 1944, l'âge exact de son jeune héros.

D'un sac de billes à Au revoir les enfants, Dieu sait si le roman et le cinéma regorgent d'histoires d'enfants dans la guerre. Celle-ci ressemble plutôt à un *Sans famille* des années noires qui s'achève d'ailleurs dans un cirque, au son des trompettes d'Aida. Partons que le savoir-faire, la langue directe et sans apprêt du grand communicateur Jacques Duquesne lui assureront une fois de plus les faveurs d'un large public.

Florence Nothelle

## Conquête du concret

S'unir au timbre du réel : telle est la ligne force de cette anthologie personnelle d'André du Bouchet

POÈMES ET PROSES  
d'André du Bouchet.  
Mercure de France, 214 p., 125 F.

**H**end Michaux avec L'Espace du dedans, René Char avec *Commune* présente avaient choisi de composer des anthologies personnelles qui s'apparentaient à une exploration générale de leur œuvre, avec des titres qui avaient valeur d'emblème. Confronté au même exercice, André du Bouchet opte pour la sobriété et la rigueur qui sont ses marques propres : deux cents feuillets comme autant de partitions effrénées, et un intitulé d'une stricte exactitude : *Poèmes et Proses*. Rien d'anecdotique en cela, mais une fidélité tenace à l'expérience poursuivie depuis les premiers mots des premiers poèmes et qui annonce : « *l'art de découvrir le jour* ».

Au plus près de la terre, du souffle et du poids des éléments, le parcours d'André du Bouchet se révèle en tous points exemplaire. Il est le poète qui nomme les choses par leur nom et par leur espace, qui restitue l'attention, la dignité et cette part de silence essentiel que les discours ont avili. Farouche est sa présence au monde, scrupuleuse et tranchée, comme si l'être tout entier s'impliquait sans réserve dans un combat volontaire, une exigence, une ascèse.

Il s'agit pour lui de restaurer, par l'écriture, une relation perdue, de renouer avec des rencontres oubliées, des sensations affaiblies, d'animer « *le lien des routes* ». Il s'agit, dit-il aussi, de « *rejoindre* » et de « *se rejoindre* », par-delà les jachères humaines, par-delà un langage tenu en déshérence et qui ne transmet plus qu'illusion, leurre, réflexes conditionnés.

D'où cette conquête d'un point d'appui sans nostalgie ni faiblesse : le concret. Du Bouchet tente ainsi une saine saine distance et la restitution sous forme de communion soudaine de ce qu'il éprouve. Sa poésie se veut « *le moteur blanc* » d'une

machine à percevoir. Car pour lui le texte n'est pas une mise à l'écart, un refuge, une carapace de songes, mais le moyen privilégié de l'accès au monde. C'est pourquoi la traversée de ses livres impose un mouvement violent, comme celui d'une faux qui ouvre la voie à une respiration plus vive.

« *Au loin la parole les livres qu'elle tire, l'inspiration : ouverte comme à vélo quand une pente est dévalée, le froid soudain le froid qui se traverse l'hiver, en passant, quelque chose de la cruauté de l'herbe acide.* »

### UNE EXIGENCE

A l'écoute de la nature, du minéral, de ce qui donne épaisseur et noblesse aux traces, aux outils, aux silences, André du Bouchet assemble une œuvre vibrante et secrètement hantée en ayant une prise sur ce qui est. Ses poèmes ne seraient donc que les notations d'un homme ancré dans le frémissement et la mouvance des choses et qui ne cherchent à transmettre que cette intensité, cette noblesse d'être là, fixe et dérivant, éperdu et luttant pour le seul absolu qui se puisse concevoir : la mise en harmonie de soi avec le timbre du réel.

« *J'avais voulu avoir eu sur le vide, le vent / saisis — pour que le froid soit chaleur, compact le vide, et que, ayant duré, finalement le vent tombe/mais rien de cela n'a duré.* »

Au travers d'une telle exigence, avec l'aveu sans cesse renouvelé du combat, de la blessure et de l'achèvement, André du Bouchet atteint le point fragile, décapé et pourtant obscur, où la parole devient sensible, où les mots prennent consistance et témoignent pour plus qu'ils ne disent.

André Velter

★ Signaler également deux autres publications d'André du Bouchet, *Premier et dernier* (Paris Mergaux, 56 p., 64 F.) et *Andalou*, avec des photos de Francis Heugnot, éditions A Dile (9, rue Saint-Vincent, 26150 Dile) 64 p., 300 F.

Le Monde  
ÉDITIONS



## DIX CLEFS pour comprendre L'ÉPIDÉMIE

Dix années de lutte avec Arcat-sida

Sous la direction de Frédéric Edelmann

Réflexions de fond, notamment éthiques, propositions d'actions, analyses ou évaluations des mécanismes mis en œuvre dans la lutte contre l'épidémie. Un livre utile pour faire face à la complexité du sida.

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE



**E**ntre la sortie en France chez Christian Bourgois de *Cosmopolitan Greetings*, le dernier recueil de poèmes d'Allen Ginsberg, de *Mon Education*, un livre des rêves de William Burroughs, complétée par les rééditions de *Vanité de Duluc* de Jack Kerouac, du *Journal d'Allen Ginsberg*, de *Sentiments élogiques* de Gregory Corso, des *Essais et des Garçons sauvages* de Burroughs, et la tenue, à New York, entre novembre 1995 et février de cette année, de l'exposition sur « La beat culture et l'Amérique nouvelle, 1950-1965 », au Whitney Museum of American Art (1), les écrivains de la beat generation reviennent en force. Si l'intérêt qu'ils suscitent autour d'eux ne s'est jamais démenti en France, et semble même encore s'accroître aujourd'hui, il se révèle être, aux États-Unis, la marque d'un authentique renouveau, après plusieurs années de traversée du désert. Ce retour de la culture beat aux États-Unis semble se manifester autant par la création d'un merchandising beat — comme on a pu le voir avec la chaîne de magasins Gap qui utilisait des vieilles photos de Kerouac et Ginsberg pour vendre une ligne de pantalons kaid — que par une relecture accrue des livres de Kerouac ou de Burroughs.

Même si les présentoirs consacrés aux écrivains beat se multiplient dans les librairies américaines, il reste bien plus facile de trouver l'intégrale de Kerouac que *Junky* de Burroughs. On peut y voir là le signe que les Américains continuent de privilégier une vision conformiste et raisonnable de la beat generation en mettant soigneusement de côté ses aspects les plus subversifs, en l'occurrence l'homosexualité et la drogue.

En France, le remarquable travail d'édition de Christian Bourgois ne peut pas faire oublier que l'on doit toujours continuer à lire *Sur la route* dans la traduction calamiteuse de l'édition Gallimard. Celle-ci gomme toute la modernité du texte de Kerouac, en employant un vocabulaire déjà obsolète pour l'époque (elle date de 1960), et donne au lecteur l'impression que le livre a été écrit dans les années 40.

**Samuel Blumenfeld**

L'exposition organisée au Whitney Museum apparaît comme le point d'orgue d'une période qui a vu *Time* consacrer sa couverture au phénomène hip en août 95, le *New York Times* recenser dans la foulée les signes du renouveau beat, parmi ceux-ci : la foule immense qui attendait Ginsberg lors de son dernier voyage à San Francisco, et l'annonce que Francis Ford Coppola allait adapter *Sur la route* au cinéma. Interrogé en 1995, dans *Libération*, sur ce phénomène, Allen Ginsberg parlait d'« une renaissance de la poésie en Amérique et d'un intérêt grandissant pour ce qui s'écrivait dans les années 50. Les jeunes se sont affranchis des idéologies simplistes, du capitalisme simpliste, du marxisme simpliste, du néoconservatisme simpliste. Quand toutes ces usurpations ont failli, quand le lavage de cerveau a échoué, on a redécouvert l'élément humain et ces expériences de vie et d'écriture des années 40 et 50. On a redécouvert aussi cette exploration de la conscience, la spontanéité. Ces prémices de libération homosexuelle que l'on trouve dans les écrits de Burroughs et dans les miens, cet écologisme, cet intérêt pour les pensées orientales, pour le zen, qui sont présents dans Kerouac et dans Gary Snyder, cette sensibilité à la culture noire que Kerouac démontre. Au fond, la nation américaine est beat. Même Hollywood. Johnny Depp, par exemple, est un fan de Kerouac. » Johnny Depp, dans une démarche symbolisant le malentendu actuel régnant autour de la beat generation, privilégiant l'apparence au contenu, le merchandising contre les livres, s'est surtout fait remarquer pour avoir payé, lors d'une vente aux enchères, 10 000 dollars un manteau ayant appartenu à Kerouac. On peut sérieusement se demander si ce supposé état d'esprit beat de la jeunesse américaine des années 90 n'est pas en fait suggéré par Ginsberg. Ses affirmations ne jouent pas le jeu de l'empirisme, de la vérification, et il se regarde autant lui-même qu'il regarde les autres,

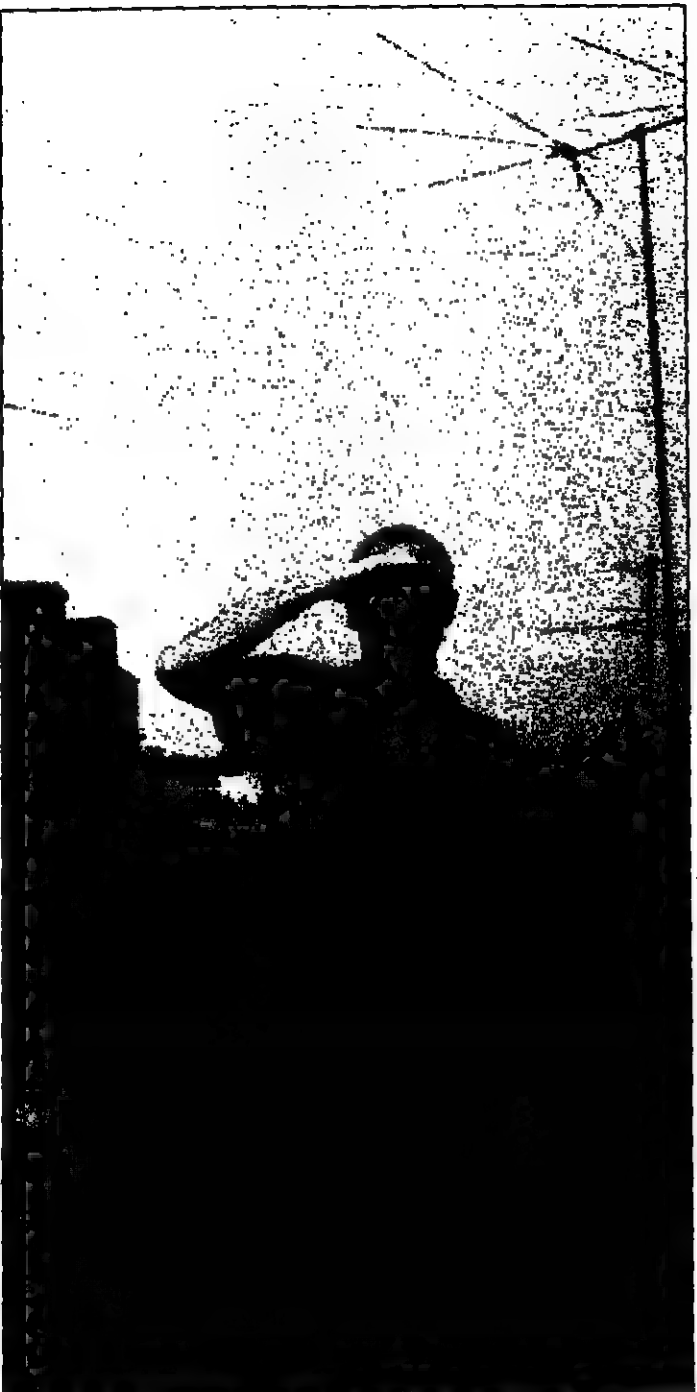
**Kerouac, Ginsberg, Burroughs sont de retour ! Après une longue traversée du désert, les « papes » de la culture beat reviennent en force aux États-Unis. Alors que se multiplient les rééditions et que se tient une exposition « hagiographique », cette renaissance est aussi l'objet d'une importante relecture du mouvement**

tendant un miroir devant lequel beaucoup se laissent prendre. Interrogé en 1959, par la télévision américaine, sur la beat generation, le poète Carl Sandburg, qui avait lui-même passé beaucoup de temps sur la route avant de devenir célèbre, répondait paisiblement : « Il y a toujours eu, de tout temps, un mouvement beatnik. J'ai moi-même fait partie d'un mouvement beatnik, de 1915 à 1924. Je dirais même que certains de mes poèmes sont des défis lancés aux beatniks modernes. » A l'averse de Sandburg, Ginsberg veut tout le passé, présent, avenir. Le mouvement beat serait partout : là où il y a réurgence de la culture noire, indienne et zen, où le progrès fait reculer le conservatisme. On peut se demander si ce qu'il reste de ce mouvement aujourd'hui ne se limite pas au document d'une époque.

Les propos de Lisa Phillips, la commissaire de l'exposition sur « La culture beat et l'Amérique nouvelle » restent en parfaite harmonie avec ceux tenus par Allen Ginsberg. Dans le catalogue, elle écrit : « Le revival beat n'a jamais été aussi important qu'aujourd'hui, et même s'ils cherchaient eux-mêmes à toucher le plus grand public, les beats ont droit à une reconnaissance qui va bien au-delà de ce qu'ils attendaient. Il y a des coffrets de disques, des colloques, plusieurs documentaires sont en train de se faire, il y a aussi une réurgence de la poésie publique, alors que l'art contemporain doit beaucoup à l'esthétique beat. Il y a, à la fois, une nostalgie pour les origines de cette culture et d'une authentique communauté bohémienne, la renaissance d'un esprit et un désir pour la liberté utopique. » Plus que les liens établis entre les écrivains beat avec le be-bop, le cinéma et, surtout, l'art moderne (Wallace Berman, Edward Kienholz, Fred Mason, Bruce Conner, Robert Rauschenberg, Jackson Pollock), qui sont censés faire tout l'intérêt de l'exposition, c'est le manque de véritable point de vue qui est ici frappant.

On peut, par exemple, s'étonner de l'absence, en flagrante contradiction avec les propos tenus par Lisa Phillips, de musiciens comme Lou Reed, David Bowie, Tom Waits, tous inspirés d'une manière ou d'une autre par le mouvement beat. Comment peut-on parler de renaissance de la culture beat sans s'interroger sur ses éventuels prolongements ? Tout le déroulement de l'exposition tend à prouver que les dates accolées à son intitulé, 1950-1965, sont aussi celles qu'il faudrait graver sur une pierre tombale. Ce qu'illustrent à la perfection les documents exposés, qui s'imposent comme autant d'objets d'un culte devant lesquels on est presque invité à se prosterner : les éditions originales de *Junky*, *Kaddish* et du *Festin nu*, des pochettes de disques de Thelma Houston, John Coltrane et Charlie Parker, les manuscrits de *Howl*, *Mexico City Blues*, et surtout le fameux rouleau de cent pieds, entouré ici d'une cloche en verre, sacralisé et sanctifié, sur lequel Kerouac prétendait avoir écrit, « pendant le joli mois de mai 1951 » en trois semaines, d'une traite, *Sur la route*. Cette exposition est sinistre. Elle invite le public à prendre acte que la beat generation a eu lieu et se réduit aujourd'hui à une série d'icônes et d'artefacts.

Les noms des saints sont comme



COLLECTION ALLEN GINSBERG



COLLECTION ALLEN GINSBERG

gravés dans le marbre : Jack, Allen, Bill, Neal, et tous ceux qui ont, à un moment ou un autre, participé à l'aventure. Herbert Huncke, John Clellon Holmes, Gregory Corso, Gary Snyder. Leurs photos sont affichées en grand, et leur histoire se dessine à partir de posters gigantesques, des panneaux de City Lights, la fameuse librairie beat de Lawrence Ferlinghetti à San Francisco, à une série de portraits de Kerouac, dont le trop fameux *Jack Kerouac, héros portrait*, signé Ginsberg.

L'historiographie de la beat generation n'a guère changé en vingt ans, c'est-à-dire depuis la première biographie en 1973, *Kerouac le vagabond* (Gallimard), d'Ann Charters. Kerouac, Ginsberg et Burroughs y sont décrits comme des frères battant pour se sortir de la prison de la guerre froide et de l'Amérique d'Eisenhower, et libérer du coup toute une génération de jeunes hommes et de jeunes filles qui ne savaient même pas

série été inspirée de *Sur la route*, des morceaux de Dizzy Gillespie et Charlie Parker, et des extraits d'un 33 tours intitulé *How to speak hip*, qui se donne pour mission d'apprendre aux novices à parler le langage des beats. Une fois mis bout à bout et réordonné par James Austin, *The Beat Generation* finit par raconter l'histoire peu banale d'une sous-culture accueillie par une culture de masse et finalement complètement digérée par elle. Cette histoire ne ressemble pas du tout à celle racontée par Ann Charters, et elle n'a rien de séduisant. On est très loin de l'image d'anges déchus, d'âmes fragiles et de junkies posés sur un piédestal qui colle à la peau de Kerouac, Ginsberg et Burroughs. Dès le départ, l'entreprise de Kerouac était empreinte de mystification. Il s'agissait pour lui de créer une mythologie, et de la rendre crédible. Kerouac, Ginsberg et Burroughs cherchaient le succès. Ils voulaient la gloire. Et plus que changer le monde, ils tenaient surtout à modeler la jeunesse à leur image. Cette manœuvre, de taille, est pointée très adroitement par ce coffret. Dans une lecture d'*October in the Railroad Earth* en 1959, dans un piano-bar, Kerouac affiche ouvertement son mépris pour les banlieusards « au col serré » qui en sont réduits à prendre le train de 5 h 48 à la gare de Millbrae ou San Carlos pour aller travailler à San Francisco, alors que lui, fils de la route, peut regarder passer les trains de marchandises, profiter de l'immensité du ciel et sentir le poids de l'Amérique ancestrale. On a l'impression d'assister à une imitation de Kerouac, mais, durant la majeure partie des années 50,

den Revolution » (« la révolution cachée ») et animée par Howard K. Smith. Le segment consacré aux Beats s'appelait « The Cool Rebellion » (« la révolte tranquille »). L'émission partait de la constatation suivante : depuis la fin de la seconde guerre mondiale, le monde a profondément changé, mais, curieusement, ces modifications apparaissent de manière discrète et souterraine, presque secrète. Parmi ces changements, Howard K. Smith montrait la désagrégation du tissu urbain au profit des grandes métropoles, une hiérarchie de plus en plus marquée dans le monde de l'entreprise, une séparation très nette entre le pouvoir et les citoyens, l'absence de contrôle sur certains centres d'information, et se demandait si ces changements n'avaient pas été plus sentis que véritablement analysés. C'était donc la « révolution cachée » qui avait produit cette « révolte tranquille ». Ladite révolte se soldait par le retrait d'un groupe de plus en plus important d'individus s'affirmant comme exilés à l'intérieur de leur propre pays, les beats en l'occurrence. Une situation magnifiquement énoncée par Ginsberg dans *America (La chute de l'Amérique, Flammarion)*, où celui-ci refuse l'exil intérieur offert par son pays pour réclamer une véritable citoyenneté. Au fur et à mesure que Ginsberg distille sa rage et son désespoir, on en arrive à la conclusion que l'Amérique n'a pas d'autre choix que de tolérer Ginsberg, et ce dernier d'accepter son pays. L'enquête menée par Howard K. Smith est tellement rigoureuse qu'on est presque surpris de l'entendre conclure qu'« il y a peut-

# La beat (re)generation

Ci-dessus, William Burroughs photographié par Allen Ginsberg et, ci-contre, Allen Ginsberg vu par William Burroughs

être ici une part de vérité ». Il y a plus : la lutte se déroule entre le matérialisme, l'abaissement progressif et la nécessité d'affirmer son individualité. « La lutte pour la survie de l'individu dans un siècle tragique », comme le dit si bien Smith.

Cette conclusion va plus loin que bien des propos tenus par les écrivains de la beat generation. Elle souligne ce qui est trop souvent absent de leur travail : le sens de la tragédie, un destin trop marqué pour qu'on puisse lui échapper, et surtout un sort qui soit partagé, et pas seulement circonscrit aux seuls banlieusards, pendant que les beats continuent de danser le long de la route.

(1) Cette exposition s'est tenue du 9 novembre 1995 au 4 février 1996 au Whitney Museum à New York. Elle est actuellement et jusqu'au 15 septembre à Minneapolis, et on pourra la voir à San Francisco du 5 octobre au 29 décembre.



## Au bout de la route

VANITÉ DE DULUOZ  
(Vanity of Dulooz)  
de Jack Kerouac.  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brice Matthieussent,  
Christian Bourgois, 330 p., 130 F.

C'aurait été un long monologue autobiographique tout d'une traite, sa *Recherche du temps perdu* à lui, et elle se serait appelée *La Légende de Dulooz*. Tel était le rêve de Jack Kerouac, à la fin de sa vie : réunir tous ses livres en une seule grande œuvre, en redonnant leur vrai nom aux personnages ou en hachant leurs pseudonymes. Alors, on aurait vu apparaître plus clairement le chemin qui va du premier, *The Town and the City* (1) au dernier, *Vanity of Dulooz*. Le titre, déjà, en dit long sur l'ambition qu'il accumule entre-temps : « sur la route » — le pape de la beat generation.

Jack Dulooz, c'est lui, Kerouac, né Jean-Louis Lebris de Kerouac à Lowell, Massachusetts, d'une origine bretonne et canadienne, l'aventurier à la belle gueule qui promet d'être champion de football américain et qui court les filles avec Rimbaud et Nietzsche dans les poches. « *Vanity of Dulooz*, tout est vanité », il pousse le cri de l'Écclésiaste alors qu'il est revenu de tout, des bars des grands che-

prend la forme d'une longue lettre à sa « petite femme », où il lance en vrac les choses comme elles lui reviennent et comme elles reviennent dans le reste de son œuvre — anecdotes, réflexions, digressions et ressassements, à la fois ordinaires et poignants, battus sur un rythme de be-bop qui ramènent l'écrivain sur les pas de son enfance. La route à venir n'est plus très longue, il est pressé. « Il reste beaucoup de choses à raconter » et il prend des notes sur ses lectures, prépare sa carrière d'écrivain, commente son œuvre en train de naître, souvent amer et grave, parfois encore exalté, mais il s'y donne tête baissée, tout entier, toujours vivant. Un principe : déverser ses lignes quotidiennes, rapporter tout en désordre, dans l'ordre voulu de ses souvenirs, passer « une vie consacrée à écrire ce que j'avais vu de mes propres yeux, raconté à ma façon », ce qu'il appelle « la morale artiste ». Il a lu Thomas Wolfe, son maître, a découvert James Joyce, le flux de la conscience, fait « un essai de description de Lowell comme Joyce l'avait fait pour Dublin », il tente à sa manière leurs monologues autobiographiques en jetant pêle-mêle les traces de l'expérience et de l'espace : « Ceci est ma confession ».

Engagé sans conviction dans la Navy pendant la guerre, il traverse l'Atlantique, va de Dublin au Groenland en passant par Londres ou ailleurs et il a une

Marion Van Renterghem

façon unique, rauque et mélancolique, saccadée et lyrique, de retranscrire le monde, de regarder les visages, les étoiles, les icebergs, les rues de Manhattan ou les prostituées de Piccadilly, de tout mélanger d'un seul regard, le cigare au bec, de penser, en pleine mer, au capitaine Achab ou à Conrad, de pleurer en voyant s'approcher l'Irlande, « le pays de James Joyce », de s'inspirer inlassablement du grand inspirateur à « l'univers terrifiant et halluciné » : Thomas Wolfe, « ce poète américain aux yeux sombres », qui lui « apprend tout simplement à voir l'Amérique comme un Poème et non comme un lieu où se battre et en baver ». Éducation aventureuse, soignée sentimentale, il ressassait ses matches de football et ses titres de gloire, les études à Lowell et à l'université Columbia, la petite pègre de New York, un séjour en prison, les films français à Times Square et la route, toujours.

S'il se « vante », comme il dit, c'est pour mieux prendre la mesure de la vanité des choses. Il rencontre Irwin Garden (Allen Ginsberg) ou Will Hubbard, « le grand étranger » Old Bull « dans son costume gris, assis avec nous par une chaude nuit d'été dans le New York perdu de 1944 », « un grand vers les arbres que par hasard et

L'Amérique n'est plus son Amérique, les gens y observent leur voisin avec « ce nouveau regard curieux de la seconde moitié du vingtième siècle, ne levant les yeux vers les arbres que par hasard et

Une tempête monstrueuse s'abat sur nous, « Plou plou », les sous-marins attaquent, les lames éclatent contre les flancs du Weems, si violentes qu'il est hors de question de mettre les canots de sauvetage à la mer. Nous sommes maintenant détestés de nos bombes, légers, nous montons et descendons comme un bouchon, mais la mer est trop dure pour nous laisser un espoir d'en réchapper si notre navire est touché, si une torpille allemande atteint nos pauvres têtes d'acier quasiment humaines, et les envole par le fond ; transformés en bouchons, nous mourrions de froid de toute façon (bien au nord de notre route). Nous sommes donc assis dans la cuisine, moines, l'équipage du pont et les stewards au complet, en gilets de sauvetage, qui s'agitent du café, le qui jouait aux dames, qui préparait du chocolat. Soudain un Noir, le cuisinier en second, saute sur un gilet de sauvetage libre, et force de cuiller le pont en criant : « Je sais pas ce que vous en pensez les gars, mais MOI, je sors ! ». « Où va-t-il ? » demande le maître d'équipage en déplaçant un pion qui glisse, entraîné par le tangage du bateau. « Nulle part où aller », dis-je, ajoutant mes quatre derniers mots aux quatre que j'ai déjà prononcés depuis le début du voyage.

Persone ne bronche.

In *Vanity of Dulooz*, p. 230

sans doute seulement pour se dire : ce séquoia ferait rudement bien dans mon jardin transformé en meuble ! ». Et, pour comble, on n'y marche même plus comme avant — le signe qui tue, pour l'auteur de *Sur la route*. « Je me souviens qu'en 1935 les adultes descendaient souvent la rue en sifflant, les mains enfoncées dans les poches de leurs vestes, sans se faire remarquer, ni remarquer personne. Et ils allaient d'un bon pas vers leur travail, un magasin, ou leur petite amie. Mais dis-moi, d'où vient cette démarche traînante qu'ont maintenant les gens ? Du fait qu'ils ne marchent plus que sur des parkings ? L'automobile les a-t-elle rendus si vaniteux qu'ils errent sans but précis comme une bande de voyous désœuvrés ? »

La chronique de son « éducation aventureuse », comme il l'appelle,

écrivain, une ombre planant au-dessus de la littérature occidentale : c'est William Burroughs, et Dulooz-Kerouac lui demande : « Will, à quoi bon s'enthousiasmer pour quoi que ce soit ? » Will se tord de rire, mais Kerouac, lui, a déjà rejoint « les désespérés de [son] époque ». La mort de son père, à la fin du livre, il la vit comme une épreuve christique, la révélation de sa propre déchéance depuis le temps, plein de promesses, de ses succès de football, la consécration de la « vanité de Dulooz ». Il meurt d'alcool en 1969, un an après la parution de ce dernier livre, à quarante-sept ans. « Et tout ça, pouf, ça s'en va ».

(1) Publié en 1950 et traduit en français sous le titre *Avant la route* (La Table, ronde, 1977).



Jack Kerouac

## « Kerouac est le meilleur écrivain de la bande »

« Que reste-t-il de Kerouac et des écrivains beat dans la littérature américaine contemporaine ? »

— Kerouac a été pour moi une source d'inspiration considérable. Beaucoup de gens, aux États-Unis et en Europe, se sentaient à l'étroit dans des petites villes et il leur était difficile d'entrevoir une porte de sortie. Les livres de Kerouac leur ont montré qu'il était possible de sortir de là, de changer leur vie, et de s'ouvrir au monde. Cet esprit a survécu. *Sur la route* continue d'être lu par des milliers d'adolescents aux États-Unis, quarante ans après sa publication. La force qui animait Kerouac et sa vision du monde continuent de marquer le public. Il est encore possible de fouler le camp d'un petit patelin de l'Ohio, et d'aller sur la route voir à quoi ressemble le monde. Pour ce qui est de la littérature, le seul écrivain beat qui m'intéresse vraiment est Kerouac. Il demeure le seul dont je relise régulièrement les livres. Les premiers textes de Ginsberg, certains poèmes de Corso sont absolument remarquables, mais Kerouac est le meilleur écrivain de la bande. Quant à Burroughs, j'ai du mal à l'assimiler à un écrivain beat. Il appartient à une autre planète.

— Les livres de Kerouac ont-ils influencé vos romans ?

— Son style et le mien sont très différents, du strict point de vue stylistique il n'y a donc pas d'influence. Mais nos deux vies présentent beaucoup de points communs. Nous étions tous les deux des athlètes qui voulaient devenir écrivains. Kerouac appartenait à cette tradition d'écrivains aventuriers qui remonte à Melville et Jack London. J'ai totalement souscrit à ce mythe lorsque j'étais gamin. Lorsque *Sailor et Lula* (Rivages) est sorti, tout le monde m'a parlé de sa parenté avec *Sur la route*, ignorant parfaitement que j'avais écrit une biographie de Kerouac. Ce dernier n'est pas le précurseur du road novel. Ce serait un peu vite oublier *Don Quichotte* ou *Tristram Shandy*.

— En quoi votre biographie diffère-t-elle des autres biographies écrites sur Kerouac ?

— Elle n'est pas entièrement écrite, elle se compose surtout de témoignages. Je n'avais pas l'intention à l'origine de faire une biographie de Kerouac. Les documents devaient servir à un documentaire destiné à la radio. Kerouac est mort jeune. J'ai rencontré Stella, sa veuve, peu de temps après son décès, nous avons passé tout l'après-midi à parler ensemble de Jack. Le compte rendu de cette conversation a été publié par le *Yale Literary Magazine*, et s'est transformé plus tard en un livre illustré intitulé *Kerouac's Town*. On m'a alors contacté pour écrire un autre

Barry Gifford.

Auteur de romans noirs, Barry Gifford a grandi à Chicago dans les années 40. Comme il le raconte dans *A Good Man to Know* (Clark City Press, 1992) son père fut gangster, ainsi qu'en témoigne un rapport du FBI, publié avec des coupures de journaux, en annexe. Barry Gifford est surtout connu en France pour le cycle de six romans *La Vie sauvage de Sailor et Lula* (Rivages), dont le premier volet, *Sailor et Lula*, publié en France en 1990, a été adapté la même année au cinéma par David Lynch.

livre (1). J'étais frappé de voir qu'un nombre important de personnes qui avaient côtoyé Kerouac — certains apparaissent même dans ses livres — n'avaient jamais été interrogées à son sujet. Nous nous sommes transformés, moi et

Lawrence Lee, mon coauteur, en d'authentiques détectives. Nous avons retrouvé la trace de personnes qui n'avaient plus parlé de Kerouac depuis trente ans et qui ne savaient même pas qu'ils étaient des personnages de ses livres. Ma biographie n'a pas d'autre but que de servir de complément à celles déjà écrites. Je voulais rencontrer ces gens avant qu'ils disparaissent ; et associer cela à un récit qui donnerait une cohérence à tous ces témoignages. Jamais un projet pareil n'avait été mené auparavant. Il était facile de retrouver Ginsberg, Corso, Gore Vidal, Burroughs, ils

n'ont jamais cessé de parler de Kerouac. Sans Ginsberg, Kerouac serait en grande partie oublié aujourd'hui. Ginsberg s'est révélé un attaché de presse formidable pour la beat generation, à supposer que ce terme ait vraiment un sens. Il suffit de voir combien Kerouac tenait à s'en dissocier à la fin de sa vie. Il y a un nombre considérable d'écrivains — que, par décence, je ne citerai pas — qui refusaient à l'époque d'être associés à la beat generation. Ils se baladaient aujourd'hui avec le terme beat tatoué sur le front car c'est le seul titre de gloire dont ils puissent se prévaloir.

— L'appellation beat generation a-t-elle un sens pour vous ?

— C'est un label dont on connaît l'histoire. C'est Herbert Huncke, un voyou et un voleur qui traînait dans Times Square, qui avait dit à Kerouac : « Je suis beat » (je suis claqué). Kerouac a repris le terme, il s'agissait d'une blague. Huncke avait la réputation de mentir comme un aracheur de dents, mais là, je le crois sur parole. Beaucoup plus tard, lorsque Kerouac a commencé à s'intéresser au bouddhisme, il a affirmé que « beat » était une abréviation de « beatific », mais ce sens religieux n'est pas le sens original. « Beat » ne veut rien dire pour moi, vous pouvez faire ce que vous voulez de ce terme, mais il reste à mon sens terriblement vide.

— Le succès de Kerouac en Amérique est-il dû à ses livres ou à sa personnalité ?

— Le fait que ses livres possèdent un caractère autobiogra-

phique a beaucoup joué en sa faveur. La vie de Kerouac a été mythifiée, pour ne pas dire inventée et réinventée par Ginsberg et d'autres. Mais le mythe Kerouac a ses aspects positifs car il amène les gens à lire ses livres. Tous les romans de Kerouac sont aujourd'hui disponibles. Quand nous avons commencé à travailler sur cette biographie en 1976, on ne trouvait que trois ou quatre de ses livres en librairie. Kerouac se situait alors au creux de la vague.

— Quel est le roman de Kerouac qui vous a le plus marqué ?

— En fait, il y en a deux : *Docteur Sax*, un grand livre sur l'enfance, et son premier, *The Town and the City* (traduit en France sous le titre absurde d'*Avant la route*). Il l'a écrit avant sa période beat, et son style reste très différent de ses romans suivants.

— Où en êtes-vous de l'adaptation de *Sur la route* au cinéma ?

— Francis Coppola possède les droits cinématographiques du livre depuis vingt-quatre ans. Il m'a proposé il y a deux ans d'en écrire l'adaptation, mais il voulait moderniser l'histoire. Ce qui constitue pour moi un contre-sens. Le livre ne se réduit pas à l'histoire de deux types déambulant sans but. Il y a en filigrane tous les changements sociaux qui se sont produits aux États-Unis après la seconde guerre mondiale. Coppola m'a finalement écouté et laissé écrire le scénario comme je l'entendais. Gus van Sant devait mettre en scène le film, puis Coppola a changé d'avis, et décidé de réaliser le film lui-même. Je ne sais pas où il en est aujourd'hui. Il a, paraît-il, confié le projet à son fils, mais je n'ai depuis plus jamais entendu parler de rien, ni de mon film, ni de mon scénario.

Propos recueillis par Samuel Blumenfeld

(1) *Jack's Book: An Oral Biography of Jack Kerouac*, en français : *Les Vies parallèles de Jack Kerouac*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Brice Matthieussent, Rivages, « Rivages Poche/Bibliothèque étrangère », 472 p., 68 F.



LA VOIX DU BOUDDHA  
d'André Bareau.  
Ed. Philippe Lebaud, coll.  
« Les Intemporels », 160 p., 89 F.

## Le Bouddha, l'éternité, l'instant

Un dogme ? Non. Le bouddhisme est d'abord expérimentation. « Essayez donc, et voyez si ça marche », tel est, en très bref, l'une des attitudes de départ. Rien à voir avec une religion révélée, se fondant sur un texte habité par une autorité divine. La prédication du Bouddha ne cherche pas à substituer à d'anciennes erreurs théologiques une vérité du même ordre, qui serait simplement mieux attestée ou plus authentique. Son intention est apparemment plus modeste : aider au cheminement des humains sur un sentier découvert par un homme. Aucune transcendance, si l'on ose dire, n'est dans le coup. Tout se joue dans un horizon qu'aucun être suprême ne hante. Voilà qui paraît simple, et plus à notre portée, peut-être, que les énigmes de Dieu. L'ambition bouddhique n'en demeure pas moins, en un sens, démesurée, puisqu'elle consiste à mettre fin, définitivement, à la souffrance.

Qui donc eut cette idée ? Et pourquoi ? Et où ? Dans quelle culture ? A quelle époque ? En d'autres termes : quel être humain réel peut-on discerner encore derrière la figure légendaire et magnifiée de celui qu'on nomme le Bienheureux ? Cette question accompagne André Bareau toute sa vie. Il a cherché obstinément à trouver, avec une sagacité et une modestie véritablement inlassables, les éléments de certitude relatifs à l'existence historique de cette figure que l'histoire a couverte de tant de traits mythiques. Maltraitant le sanskrit, le pâli, le chinois et plusieurs autres langues, ce professeur au Collège de France, disparu prématurément en 1993, fut l'un des très rares érudits possédant une exacte vue de l'océan de textes engendrés par les moines bouddhistes. Il avait en outre la faculté de s'exprimer de manière claire et simple, sachant faire comprendre à des auditoires très

variés le cœur même des doctrines. C'est pourquoi ce petit livre posthume, où André Bareau a su condenser à l'intention des profanes l'essentiel de ce qu'il savait des enseignements bouddhistes originaux, est tout bonnement l'un des meilleures lectures sur le sujet.

Pas de texte révélé,  
pas de normes divines.  
Seulement la parole  
d'un homme  
et les expériences  
de chacun.  
L'horizon ouvert  
par le Bouddha est-il  
aussi simple que cela ?

Le titre est à prendre à la lettre. La Voix du Bouddha, on peut en effet croire l'entendre parmi les textes fondamentaux choisis et traduits par André Bareau. Rien qu'une voix terrestre, sans prodiges cosmiques ni effets spéciaux éphémères. Une voix vraisemblable, celle d'un personnage étrangement vivant, présent, humain, comme si les narrateurs l'avaient connu directement et rapportaient fidèlement ce qu'ils

avaient vu ». La voix d'un guerrier pauvre né dans un petit village du nord de l'Inde, à quelques kilomètres au sud de l'actuelle frontière du Népal. Pas un prince richissime, mais un jeune homme qui dut être élevé à la dure, en des lieux rudes. Pas une tête lisse aux yeux clos par la torpeur, mais un ascète mince et vif au profil sans doute émacié. On connaît son affirmation-clé : « Tout est douleur » (*sarvam dukkham*, dit le sanskrit). Elle justifie, presque à elle seule, l'ensemble de la doctrine et des méthodes. Son sens, malgré tout, peut prêter à confusion. Si l'on entend en effet que la vie y est conçue comme une vallée de larmes et la souffrance considérée comme sa tonalité permanente, on confondra le bouddhisme avec une pensée noire, pessimiste, exagérément portée à ne voir que les mauvais côtés de l'existence.

Erreur : la pensée du Bouddha n'est pas un doléisme. « Tout est douleur » signifie que rien ne dure. Les instants de l'existence ne sont pas tous pénibles. Toute vie, même la plus malheureuse, a ses joies, ses temps d'apaisement. Ce qui permet d'affirmer la présence universelle de la douleur, c'est seulement l'idée du caractère fugitif et limité de ces embellies. Même les plus fortes jouissances, les plus doux bonheurs, les moments les plus sereins sont considérés comme « douleur » dans la mesure où ils doivent nécessairement, un jour ou l'autre, prendre

fin. Les corps, dans leur force et leur fragilité, sont eux aussi trompeurs. On les rêve immortels et ils se décatissent jour par jour. On les croit beaux et ce ne sont que des sacs à ordures. Pour déjouer leur piège, bon nombre de textes bouddhistes insistent à plaiser l'âme sur les viscères, les excréments, les écoulements... L'anthologie d'André Bareau se clôt sur ces lignes : « Ce bipède impur et qui sent mauvais est entouré de soins, lui qui est tout rempli de charognes de toutes sortes et qui laisse couler ses humeurs ici et là. A cause d'un tel corps, qui penserait se magnifier ou mépriser autrui ? Qui donc d'autre qu'un aveugle ? »

Classique mépris du corps ? Peut-être n'est-ce pas si simple. Le rêve d'un corps parfait - maintenable, lumineux, cosmique, tout-puissant - habite aussi le bouddhisme, peut-être plus intensément que d'autres traditions. Dans ce dégoût affiché, il y a une protestation contre la déchéance. En ce sens, on le souligne trop rarement, le bouddhisme a pour point de départ une forme singulière de révolte contre la condition humaine. L'insupportable est pour lui l'éphémère. Douleur fondamentale : l'éternité demeure inaccessible. Cette impossibilité où nous sommes de vivre une durée infinie, il semble que le bouddhisme ne puisse l'endurer. Que toute vie s'achève, voilà qui aurait quelque chose d'inhumain. C'est à cela qu'il s'agit d'échapper par la dé-

livrance. Plutôt le détachement que l'acceptation de cette vie insupportable où tout est temporaire et donc pénible. Bref, l'infini ou rien - tel serait, en forçant le trait, une maxime possible pour comprendre l'un des motifs initiaux de cette voie de sagesse. Sans doute le bouddhisme a-t-il bien d'autres aspects, mais celui-ci est déterminant et fut assez rarement mis en avant.

On pourrait voir là un trait « inhumain » - pas au sens, évidemment, d'une quelconque barbarie, mais d'un refus de ce trait essentiel à notre condition : la finitude. La légende, comme souvent, dit la vérité : en s'indignant de ren-

Comment ruser avec  
le temps ? Les chemins  
des bouddhistes et  
ceux des Grecs  
empruntent des voies  
différentes

contrer un malade, un vieillard, puis un mort, celui qui deviendra le Bouddha s'insurge contre le temps. Et contre la destruction du corps par le temps. Ce pourrait être une autre manière de comprendre que « tout est douleur » : pas de corps qui ne vieillisse ni ne meure. Vouloir échapper à ce sort, est-ce humain, ou inhumain ? Indécidable, évidemment. La question, en fin de compte, est de savoir si être « humain » est possible sans avoir profondément accepté de se jeter au temps et aux rides - sans gémissement ni esquive. Mais il n'est guère possible de savoir si une telle acceptation peut être effective.

C'est pourquoi les bouddhistes inventent ou reprennent de multiples façons de ruser avec le temps, d'en repousser les bornes ou d'en contourner le cours. La théorie de la maturation des actes en est un bon exemple. Chacun connaît le principe : les actes portent des

fruits, ils éclosent automatiquement, et leurs auteurs en subissent, à long terme, les conséquences. Ce long terme dépasse le cadre d'une vie. Le juste frappé par le malheur subit les conséquences de ses mauvaises actions précédentes. Il en va de même, de manière symétrique et inverse, pour le criminel jouissant d'un bonheur insolent : il a bien agi antérieurement à son existence présente. Ainsi se trouvent résolues plusieurs difficultés soulevées par la question du mal, mais au prix d'un effacement des frontières temporelles de l'existence délimitées par la naissance et la mort.

La fin de la douleur, logiquement, ne peut être que la fin du temps. C'est ce que confirment les textes : « Ni allée ni venue, ni durée, ni décès ni renaissance (...) : c'est le fin de la douleur. » D'où une série d'interrogations limitées qui font les délices des logiciens : comment, dans le temps, parvenir à sortir du temps ? Comment décrire ce dont nous ne pouvons avoir de représentation ? Comment désirer cesser de désirer ? Ces questions n'ont évidemment rien en elles-mêmes de spécifiquement bouddhiques. On les rencontre aussi bien, mutatis mutandis, chez les Pères de l'Eglise. On ne saurait en dire autant des Grecs. Ils eurent d'autres problèmes et d'autres réponses. Leur façon la plus caractéristique de ruser avec le temps est de prendre refuge dans l'instant, de le vivre si totalement que toute perspective de passé et de futur s'abolit. Epicure, par exemple, préconise de s'en tenir au présent, à la plénitude du plaisir simple, au bien-être sans mélange de l'absence de trouble. Pour bien des chercheurs de sagesse occidentaux, dans cette perfection de l'instant réside une forme d'éternité. L'immersion dans le moment actuel permet de surmonter la fuite continue du temps, la douleur de l'éphémère. Une telle possibilité à quelque chose d'étrange, voire d'impossible, pour le bouddhisme. La rondeur du plaisir présent, sans autre considération, lui paraît illusoire et insatisfaisante. Ce refus de l'éphémère est-il vraiment sage ?

## La crise de la modernité juive

Dans une suite de lettres fictives, Shmuel Trigano s'interroge de la fin d'un judaïsme pluraliste battu en brèche par la montée de l'orthodoxie religieuse

UN EXIL SANS RETOUR ?  
Lettres à un juif égaré  
de Shmuel Trigano.  
Stock, 401 p., 140 F.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, quelques juifs de France héritiers de la Résistance et soucieux de la continuation d'une culture et d'un peuple éprouvés, avaient tenté d'imaginer un avenir au judaïsme. Pour eux, il s'agissait, sans renoncer à la tradition religieuse, d'intégrer celle-ci au cœur de la modernité. Peu à peu, cette expérience a fini par former une synthèse entre la culture philosophique et la tradition.

Pour Shmuel Trigano, à qui sa double compétence en matière de tradition juive et de sociologie permet de confronter une vision approfondie et une connaissance du « terrain », ce modèle illustré par des penseurs comme Emmanuel Lévinas, André Néher ou Léon Askenazi, celui d'une communauté et d'une pratique vécues comme une « maison ouverte », n'existe plus. Il a disparu sous les coups de boutoir d'un renouveau religieux à tendance plus ou moins fondamentaliste - donc méfiant vis-à-vis d'intellectuels juifs désormais marginalisés dans leur propre famille. Il a disparu aussi dans la crise d'une nation et d'un Etat français moins sûr de lui dans sa gestion de la question des communautés.

L'auteur d'*Un exil sans retour*, recueil de lettres fictives adressées à deux jeunes juifs, David et Mickaël, dont l'un choisira le départ pour Israël et l'autre la diaspora, a su, à l'occasion, se faire pamphlétaire. Complainte d'amour déçu pour un judaïsme français dont l'histoire n'a pas tenu toutes les promesses, l'ouvrage désigne des responsables, même si le sociologue reconnaît que leurs maladresses ne font que traduire des mouvements

de fond qui les dépassent. L'actuel grand rabbin Struch, par exemple, « disciple du Rav Shach, pape israélien de l'ultra-orthodoxie ashkénaze », ou Jean Kahn, président d'institutions à caractère culturel et prosaïque, comme le Consistoire central, à faible représentativité, pourtant métamorphosé au cours des ans en « personnage hautement médiatique ».

### « PETIT MAIS MIEN »

Pour résumer, on peut dire que la crispation orthodoxe en cours, dans la « communauté organisée », telle qu'elle est décrite par Shmuel Trigano, se conforme dangereusement au vieux principe *klein aber mein* (petit mais mien), et constitue de moins en moins ce reposoir d'un judaïsme pluraliste dont les occasions de rassemblement sont rares.

Même si l'irruption du modèle de l'ultra-orthodoxie est préoccupante, les quelques milliers d'adeptes que celle-ci compte en France ne représentent nullement un danger assimilable à une quelconque menace intégriste. Mais comme dans d'autres religions - et très largement de retour à un passé largement mythifié - l'ultra-orthodoxie juive est un courant récent, apparu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle seulement, en réaction aux Lumières juives (*Haskalah*). Shmuel Trigano juge la tendance à l'exclusion qu'elle encourage et qui se manifeste sur la question des conversions ou des règles de conformité des aliments infidèle à la loi donnée à Moïse, dit un ancien commentateur souvent évoqué par Shmuel Trigano, tous les juifs passés présents et futurs étaient présents, y compris les pécheurs, y compris la multitude de ceux qui ont suivi les Hébreux dans le désert (*l'Erev rav*) - ceux-là-mêmes que les « hommes en noir » prétendent exclure ou ne considérer que comme le vivier du retour à la

stricte observance. Confronté entre la Shoah qui en a sapé les fondements et l'Etat d'Israël, l'existence de la diaspora juive devient extrêmement problématique en cette fin de siècle, d'autant plus que la crise spirituelle qu'elle traverse se double d'un effritement démographique continu. Paradoxalement, pour Shmuel Trigano, la seule condition possible pour le juif en exil serait l'héroïsme, et non la normalisation. Un héros qui s'obligerait à témoigner de l'étranger de l'homme, à proposer une forme de civilisation universaliste alternative à un monde déchiré en parois, en terroirs ou livré à l'idolâtrie de la nation.

L'originalité de cette réflexion critique, dont certains éléments ont pu s'exprimer ailleurs, c'est qu'elle émane d'un intellectuel qui, lui, n'a jamais rompu avec l'héritage religieux du judaïsme. On peut trouver son pessimisme excessif, trouver çà et là des signes qui influencent sa vision, juger que certains facteurs d'atomisation de la communauté juive, comme une polarisation entre ashkénaze et sépharade, discrète mais présente en France, ont été sous-estimés par lui, ou encore contester ses appels au dépassement du Talmud et au renouveau du prophétisme. Mais son constat n'en devrait pas moins être pris au sérieux. Un constat qui à travers le cas d'espèce de la communauté juive de France amène à réfléchir également sur l'état d'une France de plus en plus confrontée à des tendances centrifuges auxquelles le vieux jacobinisme ne pourra éternellement répondre.

N. W.

\* Signalons également la sortie en français du tome I du commentaire du Pentateuque - *Berechith Genèse* - par Samson Raphael Hirsch, l'un des fondateurs du courant de l'orthodoxie moderne au XIX<sup>e</sup> siècle (Ed. Kailash, 1999 p., 220 F.).

## Le génocide se lit aussi au présent

La singularité de traitement faite à la Shoah tend, selon Alain Brossat, à occulter les horreurs présentes. Un débat grave mais par trop polémique

L'ÉPREUVE DU DÉSASTRE  
La Shoah et les Camps  
d'Alain Brossat.  
Albin Michel, 500 p., 150 F.

Voici un livre dérangeant, irritant souvent, mais il se lit. Il se lit parce qu'il ouvre, non sans violence, sur la « singularité d'Auschwitz » par rapport aux autres destructions massives, crimes d'Etat et catastrophes du siècle. Un débat grave, lourd, grevé d'enjeux mémoriels et politiques et, en outre, pollué par la dissémination du mensonge dont on a vu, tout récemment encore, les désolants effets chez un abbé fort populaire accréditant les lamentables palinodies du très versatile Roger Garaudy. Alain Brossat, lui, c'est bien clair, ne mange pas de ce pain-là, il dénonce avec force le « positivisme erraté », la « supercherie » et le « paralogisme grossier » de l'entreprise négationniste. C'est le discours sur l'incompréhensibilité de la Shoah qu'il entend discuter, avec pour premiers guides Hannah Arendt et Michel Foucault.

De la première, il retient l'analyse du totalitarisme réunissant dans une même fracture de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle camps staliniens et camps hitlériens. Le propos est connu : par-delà ce qui différencie les régimes, les idéologies, les fins ultimes (au nom de la classe ou au nom de la race), autrement dit l'historicité concrète du stalinisme et celle du nazisme, tous deux présentent une identité morphologique profonde ; leur « production massive de cadavres », selon les termes de Hannah Arendt, excède tout usage finalisé de la violence et désintègre la notion d'humanité forgée au fil de l'histoire occidentale. Tel est donc le noyau obscur de ces événements catastrophiques qui défient l'entendement et qu'il

faudrait bien tenter de comprendre. Avec l'aide de Michel Foucault justement, en partant de son analyse de l'emprise toujours plus serrée, jusqu'à être totale, du pouvoir moderne sur les sujets et les corps.

### AVEUGLEMENT

Selon Alain Brossat, le « culte mémoriel » voué à la Shoah et l'« injonction réitérée du « plus jamais ça » bloquent toute réflexion sur la dimension universelle d'un tel désastre et fonctionnent comme protection et absorption du présent. En Israël d'abord, où, à l'instar de Tom Segev (1), Alain Brossat dénonce la façon dont la mémoire de l'extermination, politiquement instrumentée, se transforme en « insupportable capital victimaire et légitimant de l'Etat hébreu ». Mais ici également où l'insistance commémorative, loin de susciter la vigilance à l'égard de toute résurgence de la violence extrême, désamorcerait l'engagement et le refus résolu d'autres crimes contre l'humanité, perpétrés plus tard. Car, dit-il, l'honneur glacé du passé, celle du génocide juif et les discours axés sur la singularité de ce dernier, rendent aveugle et sourd, ou du moins distraient, face aux massacres du Rwanda comme à l'épuration ethnique en ex-Yugoslavie. Plus encore, ces catastrophes récentes, relativisées par rapport au mal absolu d'Auschwitz et banalisées par la dramaturgie médiatique, viennent finalement conforter la quêtude des démocraties où conscience et politique démissionnent, tandis que le spectacle réitéré de l'horreur se déploie toujours ailleurs.

Sur fond d'une indignation accrue, Alain Brossat, qui campe volontiers dans une position d'intransigeant ferrailleur seul contre tous, réclame avec raison une véritable anthropologie de la catastrophe et de la cruauté dans la modernité, comprise comme un engagement

intellectuel et moral. Toutefois, il n'est pas certain que ce livre en jette clairement les bases, car son argumentation théorique est en partie sapée par l'analyse polémique et la raideur logique.

La polémique, que l'auteur affectionne, implique certes l'excès, c'est son principe même, elle attire la dispute pour réveiller les esprits. Pour autant, on ne peut établir, comme il le fait, une équation entre le soutien inconditionnel de la politique étatique israélienne, la bonne conscience à distance des Etats et organisations internationales face aux désastres actuels dans le monde et la position de ceux qui affirment la spécificité de l'entreprise de destruction industrielle et planifiée des juifs par les nazis. De surcroît, cette dernière ne vaut pas indifférence et désengagement face au surgissement d'autres événements catastrophiques.

On peut, et bien des intellectuels l'ont montré, combattre en même temps sur le front de la mémoire et sur celui du présent. Ceux qui veulent à la fois « dire la singularité de la Shoah » et dénoncer « la récurrence de ces paysages de la catastrophe et du crime totalitaire ou des formes de violence extrême dans notre actualité » ne sont ni moins ni plus « énoncés fragiles ». Ce qui est fragile, en réalité, bien que d'apparence solide, c'est la logique binaire qui leur est ici opposée, ce principe formel de non-contradiction qui ne veut comparer que de l'entièrement comparable. Elle permet aisément de qualifier la position de Paul Ricœur de « motion de synthèse » et de disqualifier le travail d'Yves Ternon sur les divers génocides du siècle, comme celui d'un « maître-classeur ». Mais, au bout du compte, le défi qu'indigne l'extrême à la pensée reste entier.

Nicolas Lapierre

(1) Le Septième Millieu, les Israéliens et le génocide, Liana Levi, 1993.



# Au panthéon de l'Olympe

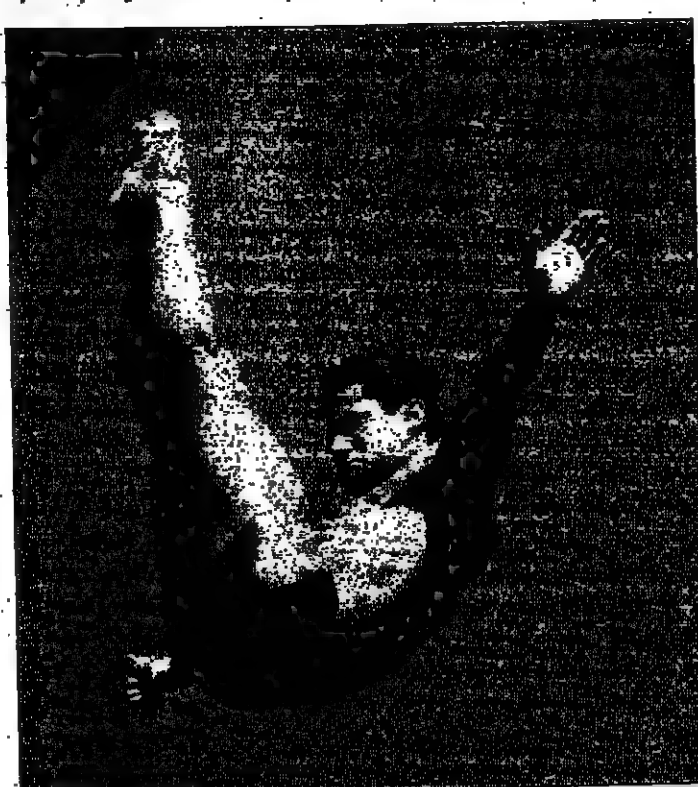
Owens, Zatopek, Mathias, Louganis... noms mythiques ou légendes d'un jour : tous ont écrit le livre d'or de l'histoire olympique que feuilletent pour nous Henri Charpentier et Euloge Boissonnade

100 ANS DE JEUX OLYMPIQUES d'Henri Charpentier et Euloge Boissonnade. Ed. France-Empire, 200 photos, 800 p., 180 F.

L'ennui, avec les Jeux olympiques, c'est qu'il n'y a jamais de juste milieu. On les aime ou on les déteste. La célébration, à et par Atlanta - quartier général de la multinationale des boissons gazeuses Coca-Cola et accessoirement capitale de la Georgie -, du centenaire de leur rénovation par le baron Pierre de Coubertin n'est pas faite pour arranger les choses. Les ouvrages qui sont consacrés à l'événement versent soit dans le diptychisme soit dans la condamnation sans appel. Tenir le cap entre ces deux positions extrêmes, l'exaltation de la prouesse physique et le dénigrement de l'objet olympique, semble à peu près aussi facile qu'éviter Charybde sans tomber dans Scylla.

Après d'autres, le pavé de huit cents pages que viennent de publier deux journalistes de radio, Henri Charpentier et Euloge Boissonnade, n'échappe pas à la règle. En dépit de leurs efforts louables et manifestes pour détacher le regard des dieux du stade qui peuplent la mythologie sportive, leur 100 ans de Jeux olympiques est une succession de contes, moraux ou immoraux, dont le thème récurrent est la devise imaginée par le père Didon pour magnifier les performances athlétiques : « *Chius, altius, fortius* ».

Si bien qu'à rebondir vingt-deux fois, d'Athènes à Barcelone, en passant, entre autres, par Berlin, Tokyo, Mexico, Munich ou Moscou, l'impression d'une invention de perspective s'impose, comme si un siècle d'histoire n'avait été prétexte qu'à distribution de médailles frappées dans trois métaux différents, du plus noble, l'or, au plus ordinaire, le bronze. Or, les J.O. traversent plus l'histoire qu'ils



Greg Louganis, double champion olympique de plongeon (trampoline et haut-vol) en 1984 et 1988

ne la font, la suivent ou la subissent plus qu'ils ne la précédent.

Bref, pour les détracteurs des Jeux, l'ouvrage de Charpentier et Boissonnade passera pour une œuvre, sinon inutile, au moins futile, ce qu'il n'est pas. Il est important de garder en mémoire que, génération après génération, a été ou est admise pour une performance sportive ou un échec fameux. On se balade donc avec plaisir dans cette longue galerie d'« olympiens », où l'on s'arrête à l'ombre d'un héros, avec ses quatre médailles d'or gagnées sous la monture couronnée d'Adolf Hitler et en bonne place à côté d'autres « légendes » comme la locomotive tchèque Emil Zatopek ou la petite fée de Montréal, Nadia Comaneci.

Quelques prodiges sont aussi heureusement sortis de l'oubli, tel le catholique américain Bob Mathias. A dix-sept ans et demi, il est devenu le plus jeune champion d'athlétisme, en remportant ses premiers « travaux d'Hercule » à Londres. Quatre ans plus tard, à Helsinki, il réalisa cet exploit et décida qu'il n'avait plus rien à prouver sur un stade. On le vit ensuite sur les écrans dans le rôle de Maciste. Puis sa carrière bégaya vers la politique. La Californie l'envoya siéger au Congrès. Il ressort ici d'un quasi-oubli.

Dans cette succession d'histoires édifiantes, il en est au moins une de poignante, celle de Greg Louganis. Après avoir été abandonné par ses parents, il a été adopté par une famille qui l'a poussé à développer son talent de plongeur. Tant et si bien qu'il atteindra une manière de perfection. Les juges lui donnent deux médailles d'or à Los Angeles et s'apprêtent à faire de même à Séoul dans un contexte beaucoup plus compétitif. Mais alors qu'il exécute une figure dangereuse, sa tête heurte le tremplin, son cuir chevelu se déchire, son sang coule. Et Louganis est pris de terreur : il se sait séropositif et craint de transmettre le virus du sida à ses concurrents.

Parallèles anecdotes humanisent le récit. Hélas ! il est difficile de les compter toutes. Le tri est forcément subjectif. S'il fallait faire un reproche aux auteurs, ce serait donc de ne pas avoir évoqué, fin de d'une ligne, James Howard Snook. Cet Américain ne se déplaçait qu'en fauteuil roulant à la suite d'un accident qui l'avait privé de ses jambes. Cela ne l'empêcha pas de gagner une médaille d'or au tir lors des Jeux d'Anvers, en 1920, et de devenir le premier et le seul handicapé à ce jour à recevoir la médaille d'or olympique. L'événement passa un peu inaperçu car, dans le même temps, un autre tireur américain, Carl Townsend Osburn, faisait une véritable razzia sur la discipline, enlevant quatre médailles d'or, une d'argent et une dernière de bronze. C'est quelques années plus tard que Snook devait faire les gros titres, mais dans les rubriques faits divers : devenu professeur, il a assassiné une de ses élèves après l'avoir séduite. Les passionnés qui lisent le suédois dans le texte pourront avoir plus de détails sur ce véritable roman noir dans un ouvrage à paraître en 1997 sous la signature du journaliste Wolf Lyberg.

Alain Giraud

## Objectif Roland-Garros

Petits ou grands angles, zoom sur les Internationaux de France de tennis 1996

ROLAND GARROS 1996 Photographies réunies par Yann Arthus-Bertand, texte de Patrice Dominguez. Hachette « Pratique »/FFT, 108 p., 320 F.

La terre battue, c'est comme les échecs. Il faut réfléchir avant chaque point. Cette phrase lachée par Pete Sampras à l'issue d'un match épique contre Sergi Bruguera résume le propos de l'album des Internationaux de France 1996. Cette année, le numéro un mondial aura été l'ensemble type de la souffrance et de l'absolu sur cette surface exigeante et belle, l'illustration même de l'effort à consentir sur la brique pilée pour ne pas y sombrer : longtemps malheureux sur terre battue, Sampras fit bondir les cœurs en se hissant à la hargne en demi-finale, mais chuta face au futur vainqueur, Yevgeny Kafelnikov.

De ce parcours, comme de celui de ses rivaux, restent les clichés d'un album-souvenir paru au lendemain du tournoi et judicieusement non relié. Pendant la quinzaine, vingt photographes de sport internationaux (dix-neuf hommes et une femme) se sont relayés dans un laboratoire niché sous le court Suzanne-Lenglen, apportant chaque jour leurs meilleures pho-

tos, parfois leurs trouvailles. Leurs fiertés.

Le résultat, bien sûr, est magnifique, inouï : mélanges d'attitudes, de regards malicieux, et cet effort, surpris dans ce qu'il a de plus intense, de plus absolu. Il y a aussi l'œil étiré du perdant, la flamme de l'insolent, une cabriole, un adieu, celui de Stefan Edberg qui passe l'année à prendre sa retraite. Un sourire ? celui de Steffi Graf, qui drolote la Coupe dans ses longs bras. Et tous ces regards. Crieurs, angossés, coléreux, déterminés. Il y a la terre, rouge. Aidée par sa compagne, la chaleur, elle colle tous les pores de toutes les peaux. Elle peut faire pleurer. Parfois une larme, une tristesse, un refus de céder, un triomphe. Les photographes ont choisi le panoramique ou le plan américain ; le détail aussi, pour mieux pénétrer une intimité, l'étincelle d'un instant. A la fin du livre, une célébration des anciens. Photo d'archives et portrait d'aujourd'hui. La Britannique Virginia Wade ironise devant l'objectif. Elle est belle.

Surtout, ne pas s'arrêter sur les textes et légendes ; plats quand les photos savent tout ; parfois étonnés quand les souvenirs sont toujours là. Roland Garros 1996 est un livre à voir.

Bénédicte Mathieu

## Le moment Coubertin

Alain Arvin-Bérod conte l'aventure collective et croisée des apôtres de l'olympisme

LES ENFANTS D'OLYMPIE 1796-1896 d'Alain Arvin-Bérod. Préface de Juan Antonio Samaranch, éd. du Cerf, 256 p., 120 F.

Pierre de Coubertin a-t-il « inventé » les Jeux olympiques de l'ère moderne ? Tous les spécialistes rétorqueront l'évidence : il n'a fait que réinventer l'image qu'a choisie la légende, jusqu'aux éléments qui ont « fait » l'image du baron pédagogue, rendant au père Didon, en charge de l'école Albert-le-Grand d'Arcueil, la paternité de la devise fameuse « *Chius, altius, fortius* » qui devint celle de l'olympisme dès la naissance du CIO en 1894, comme à l'époque de Pennsylvanie celle du non moins célèbre : « *L'essetiel est de participer* ». La question ne se pose qu'au cas où l'on se dévot à l'ancien n'aurait prétexté à une évocation ambitieuse et engagée du siècle qui précède à la renaissance de 1896.

Sous un titre fédérateur, Alain Arvin-Bérod, chercheur au Centre de recherche en analyse du sport à Lille-III, retrace l'aventure collective et croisée des apôtres de l'olympisme, « architectes de l'espérance », depuis ceux qui commencent la naissance de la République le 1<sup>er</sup> vendémiaire an V (22 septembre 1796) par une fête civique « olympique » d'un genre nouveau, où le goût de l'antique vient confirmer l'avènement d'une ère nouvelle, dont les premiers héros - Cosme et Villeneuve vainqueurs de la course de la « première olympiade de la république » - avaient déserté nos mémoires.

Il faut cependant attendre l'initiative pionnière du petit séminaire du Rondeau, près de Grenoble, pour qu'un jour oublié des emplois du temps, le 29 février 1832, permette l'organisation d'une « promenade olympique en mémoire des jeux », rendez-vous plus sportif que civique, et qui se dote déjà d'une

charte, inaugurant aussi le cycle des cérémonies d'ouverture et de clôture - mais dépourvue de tout appareil. Sans récompense pour les lauréats. Première pierre d'une « république olympique ». C'est l'élan formateur impulsé par Lacordaire qui confirme la vocation dominicale à retrouver l'enthousiasme des confrontations olympiques. Soudé pédagogique et préoccupé hygiéniste, l'inspiration de l'école d'Arcueil, qui reprend la tradition suisse des « carnavas scolaires » chères à Töpffer et engage les jeunes pensionnaires, sous la houlette du père Didon, sur la route d'Olympie et d'Athènes aux vacances pasciales de 1896, contribue autant que la référence révolutionnaire à la renaissance des jeux. Il ne s'agit plus de servir les dieux ou la cité, mais d'imposer un homme nouveau, dont la pratique sportive célèbre la liberté, la moralité et la dimension généreuse et ludique, école de fraternité et de tolérance aux résonances humanistes.

Coubertin, en assurant la synthèse de ces tentations parallèles, méritait mieux que la défiance dont son souvenir pâtit aujourd'hui. Et, s'il est juste qu'il partage avec d'autres la paternité de l'idéal de l'olympisme moderne, c'est bien son énergie propre qui rend possible la rencontre d'Athènes et (mieux !) sa leçon. Au congrès du Havre (1897), les priorités affichées - pédagogie, hygiène et sport - tranchent sur la fièvre militaro-patriotique qui rejoue dès la première édition de l'ère moderne. Pour cela aussi, il convient de rendre à Coubertin sa vraie dimension : celle d'un initiateur inspiré qui reconnaît sa dette pour la faire fructifier à une échelle universelle.

Si Arvin-Bérod n'évite pas les redites et propose une histoire très exemplaire, le sujet, aussi passionnant qu'oublié, méritait ce salutaire retour en lumière à l'heure de la XXVI<sup>e</sup> Olympiade.

Philippe-Jean Catinchi

● **SPORT ET CIVILISATION**, de Michel Caillat  
Au diable l'émotion, qu'importe le plaisir. Les images véhiculées en cet été de haute compétition ne sont que de pauvres leurre pour Michel Caillat. Les joies du champion, l'exubérance du supporter, comme la jouissance du téléspectateur face au spectacle de l'exploit sportif, ne seraient que mensonges. Pour ce professeur d'économie, auteur de *L'idéologie du sport en France* (éd. de la Passion, 1989), la compétition ne saurait être innocente. Encore moins neutre. Le consensus sportif reposerait sur un malentendu entretenu depuis Coubertin. La grille de lecture proposée pour la genèse du mouvement sportif et ses rapports à la société est un réquisitoire systématique contre une institution en mal d'identité, mais qui n'est pas remise en question ; une dénonciation argumentée de l'idéal proclamé du sport, en porte-à-faux avec la pratique moderne et ses dérivés (*L'Harmattan*, 128 p., 75 F).

● **HISTOIRE DE LA GYMNASTIQUE EN EUROPE DE L'ANTIQUITE À NOS JOURS**, de Dominique Lary  
Le projet est d'une courageuse ambition. Retracer d'un seul mouvement près de trois mille ans de pratique gymnique - des jeux funéraires dont Achille honore la mémoire de Patrocle aux agrès de l'ère olympique moderne - tient de la gageure. Cela explique peut-être le sentiment de frustration qu'on ressent parfois à ne lire dans l'articulation du travail que ce qu'on s'attendait à y trouver, jusqu'aux oppositions simplistes entre une fraternité grecque en quête de perfection physique et des jeux romains réduits au divertissement. Plus instructif, l'embranchement scolaire au XIX<sup>e</sup> d'une discipline dont on attend qu'elle forme, plus encore que le citoyen, le soldat. Une perspective cavalière instructive qui aurait mérité de ne pas s'interrompre au seuil du XX<sup>e</sup> siècle (PUF, coll. « Questions », 304 p., 149 F).

● **VOYAGES EN ZIGZAG**, de Rodolphe Töpffer  
Plus connu pour ses caricatures, l'écrivain suisse Rodolphe Töpffer (1799-1846) est aussi l'auteur de récits de voyage remarquables par Goethe, qui insista pour qu'ils soient publiés. Directeur de collège, il emmenait chaque année en excursion ses pensionnaires à travers toute la chaîne alpine ; c'est de là que sont nés ces *Voyages en zigzag*, où le plus souvent incident devient un paragraphe destructif, d'une ironie moqueuse et insouciance. Le retour d'un classique de la littérature de sport et de voyage (Höfbecke, 348 p., 98 F).

● **LE ROI RENÉ**, de Louis Nucera  
A trois jours de l'arrivée du Tour sur les Champs-Élysées, une réédition à ne pas manquer, celle du *Roi René* de Louis Nucera, sous-titrée emblématiquement « *La passion du vélo* » et augmentée, prologue inédit, du récit de l'hommage funèbre rendu au héros malheureux des Tours 1934 et 1947, René Vietto (1914-1988), au col de Braus un samedi d'automne. Emouvant (Le Comptoir éd., 10, rue des Feuillantines, 75005 Paris, 128 p., 85 F).

● **FAITES VOS JEUX**, de Serre et Bridenne  
Après *Le Sport* (1977) et *La Forme olympique* (1991), nouvel opus du dessinateur Serre consacré aux athlètes, ou plutôt à leur emblème, la flamme qui circule, relais perpétuel, au rythme des olympiades. Comme tout passage de témoin, l'aventure demande un partenaire : Michel Bridenne. Souvent cruel comme le contraste entre le postulat pacifiste des Jeux et la réalité de cette fin de siècle, incongrue, malicieuse aussi, ce parcours sans répit ne propose aucune leçon, aucune issue, sinon par effraction (Génat, 48 p., 65 F).

● **CASSE-TÊTE SPORT**, de Gilles Navarro  
Un moyen commode de vérifier ses connaissances ou de les augmenter en s'amusant, seul ou à plusieurs, qu'on pourrait presque croiser avec le « Trivial Pursuit » avec ses six catégories (sports de ballon, de combat, de neige et de glisse, de balle, mécaniques ou olympiques). On appréciera l'information, claire et accessible, provisoirement à jour. A utiliser d'urgence avant qu'Atlanta ne périmé certaines données (Mango, 75 fiches, 39 F).

● **MOTORDU CHAMPIGNON OLYMPIQUE**, de Per  
C'est le grand retour du prince de Motordu. Déjà six titres parus, et, depuis peu, autant de nouveautés, dont, actualité oblige, *Motordu champion olympique*. Mère à thons, triple sot, est-ce crime ? lanceur de poêle, saut en motard, tout est bon pour décrocher la médaille qui pique quand on l'épinge. Avec en prime une « *histoire des Jeux olympiques* », autrement sérieuse. Gratuit et réjouissant (Gallimard, coll. « Folio cadet », n° 334, 48 p., 27 F).

# ESPRIT

Juillet 1996

## Russie : les désillusions de l'intelligentsia

De la Russie libérée à la Russie libre ?

Soljenitsyne, Zinoviev : que sont devenus les dissidents ?



Srebrenica, un an après  
Véronique Nahoum-Grappe

Commemorer Clovis ?  
Guy Coq

Le numéro : 82 FF - Abonnement 1 an (10 numéros) : 560 FF  
212, rue Saint-Martin, 75003 Paris - T 48 04 08 33

**LIBÉRALISME OU CAPITALISME TOTALITAIRE MONDIAL ?**

« UN LIVRE QUE TOUS LES FRANÇAIS DEVRAIENT LIRE »

LIBRAIRIE DU POINANT (Villeneuve-Les-Avignon)

« UN PASSEUR DE TENDANCE »

« L'ART ET LA LITTÉRATURE DE CRÉATION ET OUVRIÈRES PAR LES « PRODUITS » DE MÊME DE LA SOCIÉTÉ DE BAZAR »

« UN LIVRE DE VIEUX CONTRE LES ENFANTS EN HYPER »

« LES DISTILLÉS PAR LES CORRUPTES »

Distribution en librairie : (Diderot) 20000 Lorient Fax (04) 37 38 57 17

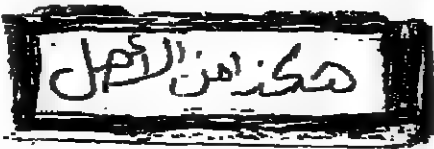
Jacques Darcanges

**L'entropie galopante des libéralismes**

« Il nous vendront la corde pour les pendre »

« LES LIBÉRAUX ET LEUR SS F »





VIII / LE MONDE / VENDREDI 19 JUILLET 1996

## L'ÉDITION FRANÇAISE

● **Prix littéraires.** Le grand prix de la Société des auteurs et des compositeurs dramatiques est décerné à Nathalie Sarraute pour l'ensemble de son œuvre; le Prix de la Société des poètes français au poète libanais Alain Tasso; le prix Henri Hertz à Nicole Loraux pour *Né de la terre* (Seuil); avec une mention spéciale à Christine Van Rogger-Andreucci pour *Max Jacob, acrobate absolu* (Champ Vallon). Les prix de l'essai et de l'histoire littéraire André Gauthier récompensent Danièle Sallenave pour *Lettres mortes* (éd. Michalon) et Gérard de Senneville pour *Maxime Du Camp* (Stock). Le prix Alphonse Allais revient à Yves Robert pour *Un homme de joie* (Flammarion); le prix Jean Rostand à Bénédicte de Boysson-Bardies pour *Comment la parole vient aux enfants* (Odile Jacob) et le prix Henri Queffelec du 12<sup>e</sup> Salon du livre maritime de Concarneau à la Québécoise Rachel Leclerc.

● **Pérec et Queneau inédits.** Les éditions du Castor Astral publient les « chefs-d'œuvre » de fin d'année des étudiants du département « Métiers du livre » de l'UT de Paris-X, deux ouvrages « conçus, lus, relus, corrigés, maquetés, en un mot réalisés » par les étudiants de Nanterre. Il s'agit de deux petits divertissements oulipiens, *Dormi pleuré*, « journalisme » de Raymond Queneau introduit par Jacques Joutet avec la collaboration de Pierre David et Paul Fournel, et de *What a man* de Georges Pérec, commenté par Marcel Bénabou et suivi de textes de Patrice Caumon, Jacques Joutet, Michel Lacroix et Jacques Roubaud (diffusion PUR, respectivement 48 p., 39 F, et 64 p., 49 F).

● **Rio.** Le prochain numéro de la revue *Le Nouveau Recueil* devrait traiter des poètes brésiliens. Hommage légitime quand s'ouvre à Rio l'exposition que consacre, avec l'aide du Languedoc-Roussillon, la Bibliothèque Nationale brésilienne à « 120 poètes français contemporains ». Si Max Rouquette n'a pu faire le voyage, Anne Portugal, Gil Jouanard, Gérard Macé et Jean-Michel Maulpoix étaient présents le lundi 15, pour l'inauguration officielle.

● **Recit.** Michel Abescot, dont la signature a été malencontreusement oubliée, est l'auteur de la chronique de romans policiers « Lourd héritage » parue dans « Le Monde des livres » du 12 juillet.

● **Précision.** A la bibliographie de Benjamin Fondane qui accompagnait l'article d'Edgar Reichmann (« Le Monde des livres » du 12 juillet), il faut ajouter l'ouvrage *Trois scénarii. Ciné poèmes avec deux photos de Man Ray*, paru en 1928 aux Documents internationaux de l'esprit nouveau.

### LITTÉRATURE

Journaux, d'August von Platen (p. 11); Le Musée Baroque, de Steven Millhauser (p. 11); Naples 44, de Norman Lewis (p. 11); En compagnie des femmes, d'Eric Holder (p. 11); Poèmes et proses d'André du Bouchet (p. 11); Théo et Marie, de Jacques Duquesne (p. 11); Vanité de Dubois, de Jack Kerouac (p. 11).

### CHRONIQUES

Anthologie de la poésie irlandaise du 20<sup>e</sup> siècle, sous la direction de Jean-Yves Masson (p. 11); La Voie du Bouddha, d'André Boreau (p. 11).

### ESSAIS

L'Épave du désastre, d'Alain Brossat (p. 11); Un essai sans retour? de Samuel Trigano (p. 11); 100 ans de Jeux olympiques, d'Henri Charpentier et Eugène Boissonnade (p. 11); Les Enfants d'Olympie, 1796-1896, d'Alain Arvin-Bérod (p. 11); Roland-Garcos 1996 (p. 11).

## Regis Debray : « L'homme a besoin du spectacle pour accéder à la vérité »

Le premier numéro des *Cahiers de médiologie* – la revue dirigée par Régis Debray –, consacré à une réflexion sur le spectacle (« Le Monde des livres du 1<sup>er</sup> mars »), avait tout naturellement sa place au Festival d'Avignon. Régis Debray et Daniel Bounoux, coordinateur de ce premier numéro, ont participé à un débat dans la Cité des papes le 11 juillet. Le fondateur de la « médiologie » s'explique ici sur sa démarche, sur le propos de sa revue et son succès.

« Les *Cahiers de médiologie*, dont vous avez commencé la publication au début de l'année, ont connu un certain succès, avec un tirage de sept mille exemplaires et plus de cinq mille cinq cents exemplaires vendus. A quel Patrimoine vous ?

– Au fait, entre autres, que cette revue se situe à l'interface du monde universitaire et du public cultivé. Nous avons voulu éviter le style jargonnant et « notulant », et en même temps préserver une certaine rigueur. Son caractère érudite et agréable est illustré à l'éclectisme, inévitable à cause de la diversité des contributions. D'où l'idée de nous doter aussi d'un organe, tiré au départ à trois cents exemplaires, expédié aux membres de l'Association pour le développement de la recherche en médiologie (AD REM), que nous ne vendons pas.

– En quoi consistent les activités de cette association ? S'agit-il de gens qui partagent votre idée de la « médiologie » ?

– La médiologie est un chantier et non une doctrine vendue ci et

main. Pour les Américains, les phénomènes de transmission et de communication se réduisent trop souvent à des problèmes de logistique. Pour les Européens, à des questions de stratégies ou de manipulation. De l'école de Frankfurt jusqu'à certains élèves de Bourdieu on considère la communication sous l'angle de la domination. Aux États-Unis, de McLuhan à Bill Gates, la communication, c'est de la technique. Nous voudrions, en médiologie, essayer de dépasser cette opposition. Entre la vision des ingénieurs et la philosophie du soupçon, nous voudrions trouver un troisième terme.

– Pourtant, il y a un versant poétique dans votre entreprise. Par exemple, dans la première livraison des *Cahiers de Médiologie*, consacrée à la « querelle du spectacle », n'avez-vous pas cherché à batailler avec la conception du « spectaculaire » qu'ont développée les situationnistes, et Guy Debord ?

– Oui. Nous avons voulu en effet secouer ce qui est devenu un cliché : la condamnation du spectacle – sans aucunement transformer ce numéro sur le spectacle en un duel avec l'héritage situationniste. Guy Debord incarne excellemment une conception non médiologique de la vie culturelle. Elle consiste à ne jamais prendre en compte les matérialités techniques et ne jamais prendre en compte non plus l'histoire des phénomènes.

– Dans la forme, le situationnisme constitue une alliance, assez étonnante il est vrai, du ton

grand seigneur et d'un fond anar : ces deux traditions, la libertaire et l'aristocratique, ne s'étaient jamais rencontrées jusqu'alors. Mais il serait dommage qu'on en vienne à un comportement de fuite devant l'évolution des techniques de la représentation qui permettrait de ne pas penser concrètement des dernières tout en trouvant une pensée dédaigneuse pour elles.

– Au-delà de cette différence de méthode, il y a entre la médiologie et le situationnisme une différence de fond : pour les situationnistes, qui sont, à mon avis, des idéalistes, la médiation, c'est le mal. Pour nous, la médiation, c'est non seulement une nécessité, mais aussi la civilisation. Pour nous l'homme n'est homme que par la médiation technique, et il a besoin du spectacle pour accéder à sa vérité. C'est par le biais de l'illusion que l'homme découvre sa réalité.

– Remarquez que notre association s'appelle AD REM (ad rem signifie en latin « vers la chose même »). Aller « aux choses mêmes », cela veut dire aller aux outils.

Notre démarche est une démarche de réhabilitation de l'objet qui vient se situer au centre de la réflexion : se donner la peine de considérer les usages, les supports, les relais, en tournant le dos à la question des codes, bref remplacer une exégèse des idéaux par une analyse des cheminement, tel est notre parti pris résolument matérialiste ou, si l'on veut, « matérialiste », selon le mot du philosophe François Dagognet.

– Pouvez-vous dire de quel le prochain numéro des *Cahiers de*

médiologie qui sortira en novembre sera fait ?

– Il sera intitulé : « Qu'est-ce qu'une route ? » et sera coordonné par François Dagognet. La route est une médiation à la fois matérielle et symbolique aux enjeux considérables. Nous voulons aborder techniquement la culture de la route, son espace euclidien, par opposition à l'espace topologique des infomoutes (ou autoroutes de l'information). La route nous intéresse autant comme matérialité que comme métaphore. Nous avons porté notre attention sur l'asphalte et le goudron autant que sur l'anthologie qui lui est associée et qui passe aussi bien par Kerouac que par Péguy. Il est frappant de constater que les dernières pages écrites par Charles Péguy, quelques jours avant sa mort en 1914, sont une longue méditation sur la route, les nationales, les bornes kilométriques, etc.

Après tout, le roman, au sens classique, cette randonnée en mots, naît avec la route et pourrait bien finir avec elle. Si nous parlons dans ce numéro, de trois marcheurs, Jésus, Mahomet et Bourdieu, nous avons aussi demandé à des chimistes de parler revêtements autoroutiers. Et on s'est entretenu longuement, aussi bien avec les ingénieurs de Colas, la multinationale française des routes, qu'avec François Michélin, à Clermont-Ferrand.

– Ne s'agit-il pas là d'une extension un peu lointaine de la médiologie ?

– Pourquoi ? La médiologie s'occupe de tous les faits de transmission, mais aussi de tous les faits de

transport. La route en est un. On y convoie des marchandises, certes, mais elle sert également à transmettre des religions, à déplacer des troupes... J'ajoute que ce numéro 2 accompagnera une exposition qui aura lieu en novembre à la Maison européenne de la photographie, organisée par Louise Merzeau et Monique Sicard.

– Au travers d'une réflexion sur les supports, les réseaux, les canaux, les substrats – que ce soit la route ou le papier par exemple –, il me semble que l'on peut utilement renouveler de lassantes controverses à caractère idéologique sur le devenir de la cité. Dans l'automatisme du sujet contemporain, par exemple, l'automobile n'a-t-elle pas joué un rôle insupportable ? Si l'on veut, notre démarche implique de prendre désormais à rebrousse-poil le préjugé antitechnique qui anime notre tradition scolaire, et de considérer avec plus de sérieux la « culture matérielle » ainsi que les enjeux spirituels que recèlent les supports physiques. La pensée des médiations techniques pourrait bien être une révolution dans la philosophie et c'est celle-là qui m'intéresse.

Propos recueillis

par Nicolas Weil  
★ Les *Cahiers de médiologie*, revue semestrielle, n° 1 « La querelle du spectacle », Gallimard, 50 F. AD REM. 7<sup>ème</sup> année médiologique, n° 1 bulletin édité par l'Association pour le développement de la recherche en médiologie, 26, rue de Condé, 75006 Paris, dans laquelle nous publions Régis Debray critique le livre de Dan Sperber paru chez Odile Jacob, *La Contingence des idées*.

## Mobilisation civique à Orange

« Ça suffit ! » Ainsi commence l'appel aux auteurs et aux éditeurs lancé, vendredi 12 juillet, par Dany Cohn-Bendit, Bernard Kouchner et André Glucksmann afin que s'organise à Orange, dès la rentrée, une importante fête du livre. L'alerte avait été donnée mercredi 10 juillet, alors qu'un rapport de l'inspection générale des bibliothèques venait d'être rendu public, dénonçant les critères de choix et la sélection des ouvrages opérés à la bibliothèque d'Orange sur les instructions de son maître Front national, Jacques Bompard (*Le Monde* des 12 et 13 juillet). Depuis, on en a su davantage sur le « dogmatisme idéologique » qui règne dans la cité provençale, sur la censure qui frappe de nombreux livres et sur les écrits d'anciens collaborateurs des SS imposés sur les rayons de la bibliothèque (*Le Monde* daté des 14-15 juillet).

« Un parti qui sélectionne les auteurs et sujets finit toujours par faire brûler les ouvrages dans les nuits de haines », notent les auteurs de l'appel. C'est la raison pour laquelle écrivains et éditeurs « de droite comme de gauche (...), visages pâles ou hâlés, d'excellentes ou de moins bonnes mœurs (...) rappeurs, médianes ou

sportifs, mondialistes ou soupçonnables de cosmopolitisme » sont invités à participer massivement à cette « manifestation de l'écart libre ». Parmi les premiers signataires : Anne Bragance, Maryse Condé, Philippe Djian, Jean-Daniel Balcassat, Dan Franck, Fouad Laroui, Marie Le Drian, Léila Marouane, Betty Milet, Frédéric Mitterrand, Yann Queffelec, Françoise Sagan, Tiphaine, Jean Vautrin, François Weyergans (1).

Du côté des éditeurs, on accueille plutôt favorablement cette proposition, tout en s'interrogeant, parfois, d'un point de vue « tactique », sur la « médiation réponse » à opposer à l'obscurantisme. Au ministère de la culture, on précise que le projet de loi sur le pluralisme dans les bibliothèques – affirmant notamment la « vocation exclusive des corps scientifiques (conservateurs, bibliothécaires) à diriger les bibliothèques » – est en cours de rédaction, mais qu'il ne pourra pas être examiné au Parlement avant 1997.

F. R.

(1) Les signatures sont à adresser à Dany Cohn-Bendit, Parlement européen, rue Belliard, 97-113 Bureau Bel. 3145-1047 Bruxelles, Belgique. Fax : (19) 32-2-284-94-98.

### AGENDA

● **LE 26 JUILLET**, à Avignon : lecture. Edouard Valmain fera une lecture de ses poèmes à 13 h 30 au Centre européen de la poésie. Poésie dans un jardin (4, rue Flegère, Avignon 84000, tél. : (16) 90-52-90-66).  
● **LE 10 AOÛT**, à Villars-en-Vall : Joseph Delteil. Le Val se transforme en sanctuaire pour les admirateurs de l'écrivain Joseph Delteil. Une série d'animations sera organisée autour de sa vie et de son œuvre, comprenant une promenade dans les bois où l'auteur passa son enfance, des repas champêtres et un débat-conférence animé par son biographe Robert Briatte de 10 heures à 21 heures (tél. : (16) 68-24-06-38).  
● **DU 5 AU 9 SEPTEMBRE**, à Liège : poésie. « La poésie et le rêve – ou la puissance de l'imagination ». Dans le cadre de la 20<sup>e</sup> biennale internationale de poésie, on réfléchira sur le rôle du rêve dans la création poétique (Représentations de Liège, tél. : (19) 32-2-51-91-22).  
● **DU 27 AU 28 SEPTEMBRE**, à Angers : Marcel Béalu. Un colloque organisé autour de ce poète proche de Max Jacob (1908-1993) aura lieu à la bibliothèque d'Angers (tél. : (16) 41-72-12-06).

### A L'ÉTRANGER

## Rentrée : les éditeurs italiens misent sur les valeurs sûres

L'édition italienne semble se consacrer principalement à des auteurs déjà confirmés. Baldini et Castoldi publieront le dernier livre de l'auteur de *Via là où ton cœur te porte*, best-seller international, Susanna Tamaro; celui-ci s'intitule *Anima mundi*. Les éditions Rizzoli sortiront un nouveau livre de Dacia Maraini, auteur notamment de *La Vie silencieuse* (Laffont, 1992) et le sixième roman de Francesca Duranti, *Sogni Mancini*. Le prochain roman de Paolo Maurensig, révélé par *La Variante de L'Inferno* (Seuil, 1995), sortira chez Mondadori. On attend aussi un nouveau livre de Tabucchi, ainsi qu'un volume de poésie de Edoardo Sanguineti. Les deux écrivains Fruttero et Lucentini (dont une vingtaine d'ouvrages ont été publiés en France au Seuil et chez Arléa) entretiennent le mystère – ce qui est bien normal pour des auteurs de romans policiers – quant à leur prochain livre, en phase d'élaboration. Enfin, on attend la consécration de deux jeunes auteurs, Niccolò Ammaniti aux éditions Einaudi et Enrico Brizzi aux éditions Baldini et Castoldi. Au seul rayon des nouveautés : le très attendu premier roman chez Feltrinelli de Michele Serra, ancien directeur du journal satirique *Cuore*, et le premier roman de Vasco Rossi, *Diario di bordo*, le journal de bord du Johnny Hallyday italien, chez Mondadori.

● « UNABOMBER » SE SÉRAIT INSPIRÉ DE JOSEPH CONRAD

Bien avant l'arrestation de Theodore J. Kaczynski en avril au bout de dix-huit années d'enquête, les agents du FBI avaient remarqué de troublantes similitudes entre *L'Agent secret* de Joseph Conrad et les obsessions manifestées par celui qui signait ses tracts « Unabomber ». Dans les tracts qui accompagnaient les sept bombes qui ont fait trois morts et plus de vingt blessés, dans des lettres à la presse et un long manifeste publié l'an dernier dans le *Washington Post* avec la collaboration du *New York Times*, « Unabomber » traitait de thèmes que l'on retrouve dans le livre de Conrad. Et les agents fédéraux pensent même qu'il s'était inscrit à l'hôtel d'où il a envoyé ses colis piégés en prenant « Conrad » comme pseudonyme. Comme le héros du livre, un scientifique, qui s'élève contre la science et la technologie, Kaczynski a enseigné les mathématiques à Berkeley (université de Californie).

## LES LIVRES DES VACANCES

# LES ECRIVAINS SUR EUROPE 1

- Chaque matin à 7h45 ils viennent vous parler de leur dernier ouvrage

Jules ROY - Barbara CARTLAND - Eric HOLDER - Yves AMIOT  
Amin MAALOUF - Pierre PELOT - Patrick CAUVIN  
Anne WIAZEMSKI - Yann MOIX - Jean-Marie de MORAND

## EUROPE 1

Toutes les fréquences FM Europe 1 : tel 36 65 73 74 (3.71 F. l'appel)  
ou Minitel 3515 EUROPE 1 (2.23 F. l'appel)

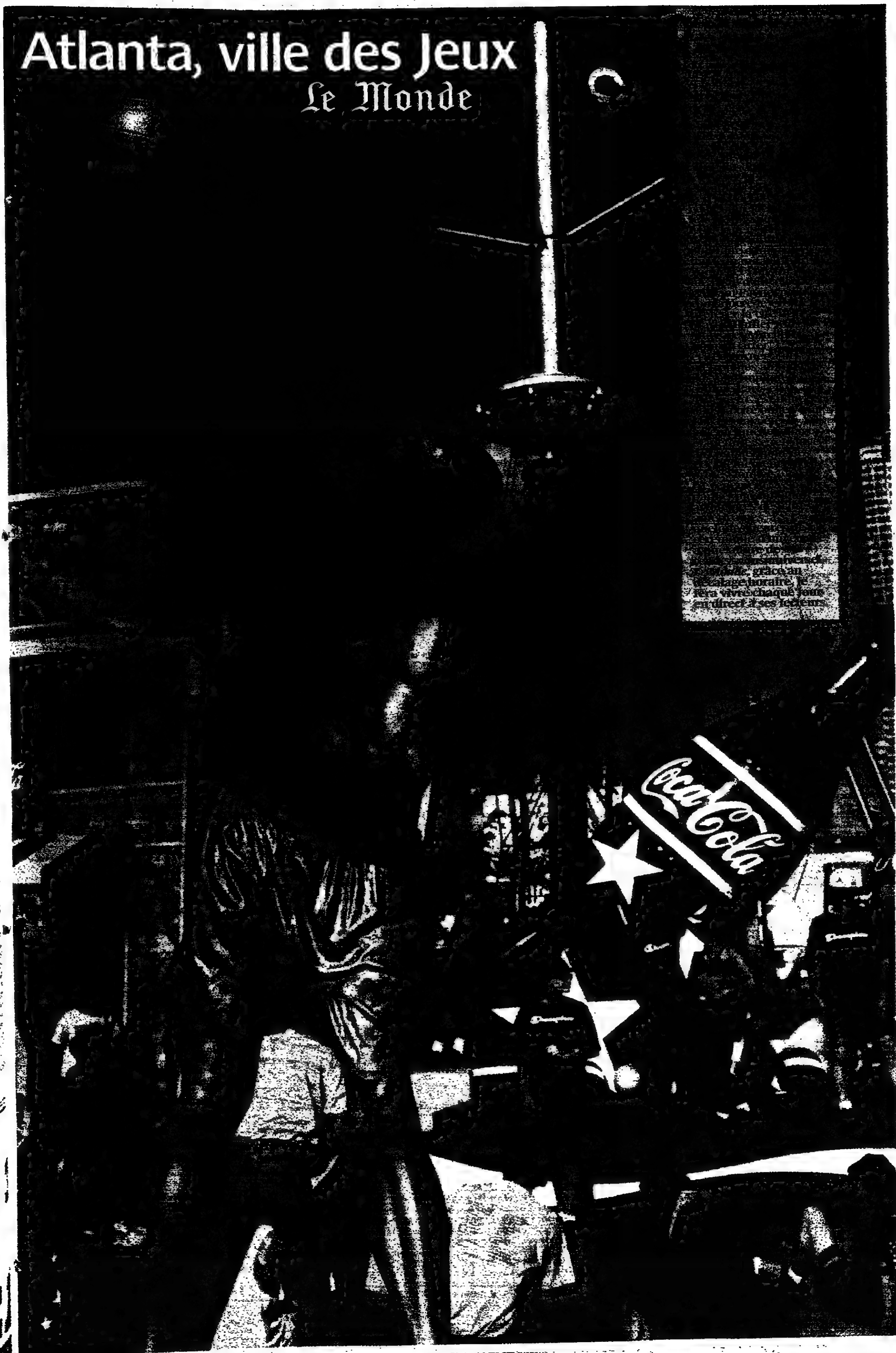


هڪ اسٽيمپ

du spectacle

# Atlanta, ville des Jeux

## Le Monde



grâce au  
éclairage nocturne, le  
stade vivra chaque jour  
en direct à ses fidèles.

LE TRANCHE

des éditeurs italiens  
sur les valeurs

NCES  
EUROPE

EUROPE



## De la ville sudiste à la capitale olympique



**JOUR J** C'est, dit-on, après un rêve que WILLIAM PAYNE aurait décidé de faire campagne pour qu'Atlanta organise les Jeux olympiques de 1996, J.O. doublement symboliques pour être ceux du centenaire de leur rénovation et les derniers du siècle. Dès lors, cet avocat de quarante-neuf ans spécialisé dans les affaires immobilières ne compte plus sa peine : il fallait convaincre - la municipalité d'abord, le Comité olympique américain ensuite et, enfin, le Comité international olympique - de la pertinence de son projet : faire des Jeux d'Atlanta les plus grands de l'Histoire. Ce rêve est sur le point de se réaliser. Après avoir monté un financement entièrement privé de 8,5 milliards de francs, le Comité d'organisation (ACOG) est prêt à recevoir les délégations de 197 pays qui s'affronteront du 20 juillet au 4 août devant 11 millions de spectateurs et 4 millions de télé spectateurs. Reste aux athlètes à se montrer à la hauteur. Telle est l'ambition de GWEN TORRENCE, une mère



de famille de trente ans qui a grandi dans les quartiers défavorisés de la ville. Championne olympique du 200 mètres en 1992 et championne du monde du 100 mètres en 1995, elle habite à quelques miles du stade où elle va tenter cette fois de gagner la médaille d'or sur 100 mètres. Mais même cet éventuel nouveau titre de gloire ne lui apporterait pas à coup sûr la reconnaissance d'une ville où, jusqu'à présent, elle est passée inaperçue. Car le sport roi à Atlanta est le base-ball. L'équipe locale, les Braves, propriété de Ted Turner, s'enorgueillit d'avoir eu dans son effectif une légende du jeu, HANK AARON, qui battit



sous ses couleurs le record de home runs pendant une carrière. Vainqueurs en 1995 des World Series pour la première fois de leur histoire, les Braves vont d'ailleurs, aussitôt après les Jeux, prendre possession du Stade olympique, dont la piste, conçue pour améliorer les records de sprint, sera démontée.

Photos Gary Hershorn/Reuters, Richard Martin/Vandystadt et Archive Photos. Photo de « une » Slawomir Sierpiutowski/Gazeta Wyborcza.



Atlanta a attendu ses Jeux olympiques avec l'impatience d'une débutante qui se préparerait à l'un de ces bals de l'ancien Sud.

**P**eut-être est-ce un complexe de ville de gare, qui ne fut à sa naissance qu'un point sur la carte ferroviaire des États-Unis, appelé Terminus, avant de s'inventer le beau nom d'Atlanta. Peut-être est-ce une frustration de ville vouée au commerce, où s'échangent les marchandises, où passent les troupes de congressistes, où tout circule et où rien ne s'arrête. Peut-être est-ce une volonté de figer le regard du monde sur soi, au moins pendant quinze jours, pour montrer combien l'on est devenue riche et heureuse. Comment expliquer autrement l'acharnement de la douzième ville des États-Unis, une agglomération de 3,4 millions d'habitants à obtenir puis à façonner à son image l'événement sportif majeur de la planète ?

Atlanta a attendu ses Jeux olympiques avec l'impatience d'une débutante qui se préparerait à l'un de ces bals de l'ancien Sud. Elle les guette comme l'occasion unique de devenir ce qu'elle n'était que dans sa tête : une des grandes villes du monde. Ou plutôt une

Pour le fief de CNN et de Coca-Cola, les Jeux sont l'occasion d'intégrer le gotha des cités américaines et de reconquérir, fût-ce de manière musclée, ses quartiers défavorisés

ville du grand monde, cette aristocratie des cités internationales où la richesse n'est pas droit d'entrée suffisant. Chicago a son architecture, San Francisco son décor, Los Angeles ses mythes, New York à tout. Atlanta pourra s'enorgueillir de ses Jeux du centenaire, qui doivent concilier la haute idée qu'elle se fait d'elle-même et l'image qu'elle offre au reste du monde. Ville de partition violente entre le Nord et le Sud, ville d'une ségrégation entre Noirs et Blancs

que le plus célèbre de ses citoyens, Martin Luther King, a contribué à détruire, Atlanta espère enfin, avec ces Jeux, donner d'elle-même une identité unifiée. Celle d'une cité qui est devenue l'un des derniers dépositaires du rêve américain, où les hommes réussissent, où les entreprises croissent et se multiplient.

En ce sens, la plaisanterie des Européens sur les « Jeux Coca-Cola » n'indispose ici que parce qu'elle donne une image mesquine de la ville. Quoi ! On aurait eu besoin de se faire pistonner à l'aussonne, de se faire mousser auprès des membres du CIO par l'intermédiaire d'une marque de boisson gazeuse, alors que l'on a réussi à réunir un budget total de 1,7 milliard de dollars (8,5 milliards de francs) presque exclusivement grâce à des apports privés ? Ces Jeux, assure-t-on, ne sont pas ceux d'une marque particulière, même prestigieuse et bien vue des pontes olympiques. Ils appartiennent à l'opulence d'une ville entière. Ces Jeux n'avaient pas besoin d'être achetés, ils seront assez grands pour marquer tout seuls le triomphe de l'argent.

Car Atlanta ne doute pas d'organiser les « plus grands Jeux olympiques de l'histoire ». Le calendrier a bien fait les choses, puisqu'il a offert à sa volonté de puissance les plus prestigieux, ceux du centenaire, au meilleur moment, celui qui marque un point culminant après des années d'inflation du nombre d'épreuves, de pays et d'athlètes. Atlanta peut ainsi rêver d'associer son nom à un changement d'ère dans l'olympisme. De marquer l'événement peut-être encore davantage que celui-ci ne lui laisse son empreinte.

### UNE PHYSIONOMIE PEU MODIFIÉE

Physiquement, les Jeux ne bouleverseront pas la ville. Barcelone, en 1992, avait dû s'offrir une lourde opération de chirurgie esthétique pour faire bonne figure aux athlètes, et y avait notamment regagné un front de mer. Les préparatifs de 1996 ont à peine modifié la physiologie d'Atlanta. La ville possédait presque tout pour accueillir le cirque olympique. La plupart des infrastructures sportives existaient déjà. A quel-

ques mètres du siège de CNN, le Centre des congrès est assez grand pour n'abriter pas moins de sept disciplines. Juste à côté, le Georgia Dome, où évoluent les Falcons, l'équipe locale de football américain, est lui-même trop grand pour les sportifs qui s'y produiront. Il faudra couper en deux l'enceinte couverte de 77 000 places pour offrir un semblant d'intimité aux basketteurs, pour que les gymnastes ne se retrouvent pas dans un concours de lilliputiennes à scruter aux jumelles.

### LES SANS-ABRI ÉLOIGNÉS

Le seul grand chantier de ces Jeux a été celui du navire amiral, le Stade olympique et ses 85 000 sièges, au sud du downtown. Mais cet ouvrage majeur, qui a coûté 240 millions de dollars, n'a suscité aucun des psychodrames qui entourent le Grand Stade français pour la Coupe du monde de football. La ville n'a eu aucun mal à trouver une utilité à l'enceinte après les Jeux. Le rayon atypique des courbes de ses tribunes porte déjà la marque de ses futurs locataires, les Atlanta Braves, vainqueurs des World Series de base-ball en 1995. Leur précédent domicile, situé juste à côté, sera rasé, et les sports américains reprendront leurs habitudes à Atlanta, après une parenthèse de quinze jours.

Le vrai impact physique des Jeux sur la ville s'inscrit plutôt dans un désin, général aux États-Unis, de reconquête du centre-ville. Depuis le début de 1994, le chantier le plus commenté de la cité est le futur Parc olympique, dont la verdure doit remplacer une zone sinistrée qui s'étendait à l'ombre des buildings, à l'ouest du centre-ville. Les villes américaines ont toujours de ces arrière-cours des miracles, à proximité immédiate de leurs gratte-ciel, où s'entassaient les rebus humains et urbains de leur prospérité. Entrepreneurs et hommes (sans-domicile-fixe) ont donc cherché de ce périmètre qui doit marquer le centre de l'avenir olympique. Les premiers ont été détruits. Les seconds ont progressivement été chassés par des lois sur le vagabondage dont la réécriture a été accusée et grâce à des bills de bus pour un aller simple vers la destination de leur choix, à condition qu'ils s'engagent par écrit à ne plus revenir.

La municipalité et l'ACOG (le comité d'organisation) misent sur ce pari pour offrir une bonne image de la ville pendant les Jeux. Puis pour ressusciter, après, une convivialité défunte dans le

## Sous le signe de la trinité base-ball, basket, football

**R**ÉCEVOIR les Jeux du centenaire ne va pas se limiter, pour Atlanta, à quelques travaux de façade, un brin de toilette et l'apprentissage d'une poignée de phrases de bienvenue à prononcer en toutes les langues. La capitale de la Géorgie devra également s'initier aux règles des disciplines olympiques. Un exercice pas forcément naturel pour une ville qui a rarement eu, par le passé, à pousser la porte d'un stade d'athlétisme, d'une piscine ou d'une salle de gymnastique.

### UN PREMIER TITRE

De ses trois passions sportives, le base-ball est de loin la plus forte. Aux premiers jours du printemps, la ville prend la route du Fulton County Stadium comme on se rend à l'église. L'an passé, les Braves ont enfin touché au sacré et entraîné Atlanta vers plusieurs nuits d'euphorie. Vainqueurs des World Series pour la première fois de leur histoire, ils ont arraché des mots de triomphe à leur propriétaire, l'incontournable Ted Turner.

Un succès que la presse locale a commenté sans la moindre retenue, écrivant en gros titres que la ville était déjà, neuf mois avant l'ouverture des Jeux du centenaire, la capitale du monde.

L'ombre du base-ball ne laisse que peu de lumière aux deux autres équipes professionnelles, les Hawks (basket) et les Falcons (football américain). Les premiers, une autre pièce de l'empire Turner, se glissent souvent dans le couloir qui conduit aux play-off du championnat de la NBA, mais ils le font toujours parmi les derniers. Une timidité qui explique que les Hawks traînent en queue du classement des meilleures affluences du basket américain.

Une même médiocrité enveloppe souvent le parcours des Falcons. Cette année, l'équipe a accédé au premier tour des play-off et entretenu un temps l'illusion d'un progrès. Mais une seule rencontre, séchement perdue sur le terrain glacé de Green Bay, dans le Wisconsin, a suffi pour briser ce début de rêve.

Il reste aux vrais mordus la joyeuse consolation des rencontres universitaires. Un spectacle qui rappelle à la ville l'époque, pas si lointaine, où sa population se composait pour l'essentiel d'un mélange d'anciens et d'actuels étudiants de Georgia Tech ou Georgia State.

Correspondance d'Atlanta, A. M.

## Le regard distant de Gwen Torrence

**S**ES souvenirs d'enfance ne portent guère plus loin que les larges voies du Perimeter, le périphérique d'Atlanta. Gwen Torrence, trente ans, championne olympique sur 200 mètres et mondiale sur 100 mètres, a vu le jour dans la capitale de la Géorgie. Elle a grandi à Decatur, une coquette banlieue posée avec précaution au milieu des arbres, sur la route qui conduit vers l'est. Elle vit aujourd'hui avec son mari et leur fils de six ans, Manley, dans un quartier calme de Lithonia, à moins d'une demi-heure de route du futur stade olympique. « J'habite tellement près de la piste, explique-t-elle d'une voix au rythme lent, qu'il sera plus pratique pour moi de dormir à la maison que de louer au village des athlètes. » Pourtant, elle se sert de mots tièdes et d'un regard distant pour évoquer l'événement. Les Jeux du centenaire se dérouleront à sa porte, mais elle peine encore à leur reconnaître un air familier. « Je n'aurai pas à faire le voyage, c'est toujours cela de pris, soupire-t-elle. Pour le reste, je ne vois guère la différence. Sinon que la pression sera forcément plus forte. »

Fille aînée d'une famille de cinq enfants, élevée par sa mère après la mort de son père, elle n'a aperçu que de loin les poussées de fièvre qui ont accéléré la croissance d'Atlanta. « La ville a grandi vite, peut-être trop vite, dit-elle. Mais, dans mon quartier, rien n'a vraiment changé. Les gens sont restés les mêmes, avec leurs problèmes et leurs espoirs. Surtout leurs problèmes. » L'impact économique des Jeux, ce nouveau départ dont

La championne du monde du 100 mètres est pourtant née, a grandi et vit dans la capitale de la Géorgie

la Géorgie attend monts et merveilles ? Gwen Torrence y croit peu. Elle a vu Los Angeles se réveiller dans la même peau, en 1984, au lendemain d'une quinzaine olympique pourtant riche en dollars. « Ils n'ont pas moins de soucis aujourd'hui, dit-elle. Bien au contraire. Pour Atlanta, ce sera sans doute la même chose. Bien sûr, certains vont gagner de l'argent, peut-être beaucoup. Mais la majorité des gens ne verront pas la différence. Atlanta a déjà accueilli le Super Bowl et les World Series de base-ball, les deux événements sportifs les plus importants aux États-Unis. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Rien. Ou si peu que c'est à peine visible. »

Reconnue par ses pairs comme la femme la plus rapide du monde, Gwen Torrence a obtenu sur la piste du stade olympique sa sélection sur 100 mètres, 4 x 100 mètres et 100 mètres haies, mais a échoué sur 200 mètres. « C'est la première étape. Et peut-être la plus importante. » Inutile, donc, de la questionner sur ses ambitions post-olympiques. Mais si le sujet l'ennuie, il semble passionner ses proches. Manley Waller, son mari et entraîneur, pense que « si elle l'emporte sur deux distances, sa vie ne sera plus jamais la même. Les op-

portunités commerciales seront nombreuses, particulièrement à Atlanta ». Brad Hunt, son agent, éprouve avec fierté les contrats publicitaires soigneusement empliés dans ses tiroirs. Nike, Mazda, Bausch & Lomb et General Electric comptent déjà au nombre de ses partenaires. « Aux Jeux, dit-il, un bon tiers du public viendra d'Atlanta et de ses environs. Les gens n'auront donc d'eux que pour elle. Si Gwen peut surmonter cette pression, elle devrait être l'une des reines de la quinzaine. »

La gloire l'attend peut-être au tournant de la piste, mais elle ne lui est pas encore tombée dessus. « Je ne suis même pas reconnue dans ma propre ville, explique-t-elle d'une voix sans regret. Si je sors en survêtement, les gens me regardent avec l'impression de m'avoir déjà aperçue quelque part. Mais ils ont souvent oublié mon nom. Et je peux passer totalement inaperçue si je porte une robe ou un pantalon. » La fiante à un naturel qui l'entraîne souvent dans l'ombre et le repli ? Peut-être. Mais la jeune femme n'est sûrement pas seule responsable de l'indifférence dont la ville enveloppe ses succès. « Je ne crois pas que les gens d'Atlanta en sachent très long sur les Jeux olympiques, dit-elle. Pour eux, le sport est avant tout une affaire d'hommes et de gros sous. Ils connaissent et apprécient le base-ball, le football et le basket. Mais il leur est impossible d'imaginer qu'une femme puisse gagner de l'argent sur une piste d'athlétisme. »

Correspondance d'Atlanta, A. M.

Les J.O., centenaire

B







**ECONOMIE** Incendiée en 1864 par le général nordiste William Sherman, Atlanta la sudiste ne mit pas longtemps à renaitre de ses cendres. En 1877, le téléphone y faisait son apparition. En 1886, l'institut de technologie de Géorgie y était implanté, marquant la volonté de diversification et d'industrialisation du Sud. Cette année-là, JOHN S. PEMBERTON proposa



aux clients d'une pharmacie locale une potion tonique contre le mal de tête. La boisson qui allait devenir le soda le plus vendu dans le monde sous le nom de Coca-Cola venait de naître. La marque fut achetée 2 300 dollars en 1891 par Asa Candler, déjà florissant, pour 25 millions de dollars à Ernest Woodruff, en 1919. Aujourd'hui présidé par Roberto Goizueta, le groupe réalise un chiffre d'affaires de plus de 90 milliards de francs et dégage des bénéfices de l'ordre de 15 milliards de francs. Avec l'empire de communication TBS, que TED TURNER



développa dans les années 70 à partir de l'acquisition de la franchise des Braves, l'équipe de base-ball locale, et de UHF, une modeste station locale de télévision support de la future toute-puissante CNN, Coca-Cola est la figure de proue de l'économie d'Atlanta, qui a été au demeurant une des villes les plus prospères des Etats-Unis ces dix dernières années, notamment grâce à l'implantation de près de 2 000 sociétés attirées par le bas niveau des salaires de la région et divers allègements fiscaux. On ne compte plus ainsi les firmes qui ont établi leur siège mondial à proximité d'Hartsfield, le premier aéroport américain. Nombreuses aussi ont été les entreprises françaises, dont Michelin, Saint-Gobain, Rhône-Poulenc, Lafarge et Mérieux, à se laisser séduire par le charme du Sud. La plupart ont toutefois préféré le faire sous un label américain pour accéder plus facilement aux marchés publics. Mais c'est en France que Doublet Festitude, la société dirigée



par LUC DOUBLET, a fabriqué les 5 000 drapeaux qui fleurissent les sites olympiques.

Photos Coca-Cola, D. Kirkland/Sygma et Pascal Rossignol/Reuters.

## Le Sud, ses champs de coton, sa télévision câblée

**D**ANS un ouvrage intitulé *Le Sud pour les nouveaux Sudistes*, un professeur de l'université de Caroline du Nord, John Shelton Reed, propose plusieurs approches du *Deep South*, c'est-à-dire le noyau dur des onze Etats confédérés qui tentèrent de faire sécession après l'élection d'Abraham Lincoln à la présidence de l'Union en 1860 et l'adoption du treizième amendement abolissant l'esclavage.

Botaniquement parlant, ce Sud est celui où pousse une vigne vierge d'origine japonaise, le kudzu (*Pueraria lobata*), véritable calamité écologique qui étouffe dans ses ramifications puissantes aussi bien les poteaux télégraphiques que les voitures à l'abandon. D'un point de vue musical, ce Sud est encore celui où prospère la *country music* - qu'on peut considérer comme une autre forme de calamin.

C'est encore la partie de l'Union où la densité d'églises baptistes est la plus forte, où l'on fréquente assidûment l'office dominical et où l'on continue de prier le matin dans les écoles. Enfin, on est sûr d'être dans ce Sud profond quand, dans les pages jaunes de l'annuaire, plus de 60 % des sociétés se qualifient de *Southern* plutôt que d'*American*.

Les frontières des ensembles ainsi dessinés sont quelque peu va-

**Les anciens Etats confédérés, longtemps à la traîne, constituent aujourd'hui l'une des régions américaines les plus dynamiques économiquement**

riables, mais, dans tous les cas, la Géorgie en fait partie. Reste que pour les économistes, l'Etat dont la capitale, Atlanta, accueille les XXXII<sup>e</sup> Jeux olympiques d'été, ne se définit pas par des critères écologiques, musicaux ou religieux. Eux y voient surtout le champion du développement américain, une nouvelle Californie plantée au milieu d'une zone que, avant la dernière guerre mondiale, le président Franklin Roosevelt identifiait comme « la plus grande préoccupation économique » du pays.

**UNE SOUDAINE MODERNISATION**  
Avant de pointer en tête des palmiers, la région se définissait en effet il y a à peine soixante ans par ses niveaux records de pauvreté, d'analphabétisme et de mortalité infantile. Pour beaucoup de « Sudistes », la situation actuelle n'est

qu'un juste retour des choses puisque les Etats confédérés, prospérant il est vrai grâce à l'esclavage, avaient le plus haut niveau de vie au monde avant d'être ravagés par les « Yankees ».

Reste à savoir pourquoi, compte tenu des avantages naturels du Sud, il a fallu attendre un siècle pour qu'il reprenne son essor alors que l'histoire des derniers conflits mondiaux montre que les nations vaincues ont repris rapidement le chemin de la croissance ? Il semble que pendant longtemps le coton ait fait tout à la fois la richesse et la misère du Sud.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ses ballots représentaient encore près de la moitié des exportations des Etats-Unis. L'abolition de l'esclavage n'en avait pas radicalement changé les conditions de production. Une main-d'œuvre abondante était toujours nécessaire. Autrement dit, les Noirs continuèrent à trimmer dans les champs pour des revenus misérables leur assurant des conditions de vie à peine supérieures à celle de la servitude.

En 1938, la population rurale était plus importante dans les Etats du Sud qu'en France à la même époque. Et la ségrégation était un puissant facteur d'immobilisme, tant social qu'économique. Le Sud semblait ainsi condamné à végéter.

Cette lenteur et cette discrimination raciale, ces deux verrous du

développement ont sauté presque simultanément, dans les années 60, grâce à une avancée technologique, la mécanisation de la récolte du coton, et un facteur politique, le mouvement pour les droits civiques. Des bras allaient se libérer pour l'industrie. Les universités allaient s'ouvrir à de nouveaux étudiants. Le boom économique ne devait pas tarder à suivre.

### POCHES DE PAUVRETE

Tous les Etats du Sud n'accueillirent pas le changement avec le même empressement. A Birmingham, la capitale de l'Etat voisin, où les résistances à l'intégration des Noirs furent vives, la prospérité économique se fit attendre. A Atlanta, les intérêts de compagnies locales lancées dans une stratégie commerciale mondiale (comme Coca-Cola) et d'hommes politiques (comme le maire Hartsfield) se conjuguèrent pour accélérer le mouvement.

Plus ou moins lent, celui-ci bénéficia néanmoins à tout le Sud, où allait se délocaliser, par vagues successives, les industries du textile et de l'habillement, puis de l'assemblage électronique, enfin de l'automobile. Désormais, plus du quart des emplois industriels se trouvent dans ce Sud, qui draine aussi les affaires de télécommunications et de hautes technologies.

et séduisit les investisseurs étrangers à grands coups de subventions et de dégrèvements fiscaux.

Ancien maire d'Atlanta, Andrew Young a pu passer pour un fanfaron quand il déclara, en substance, que la capitale de la Géorgie allait avoir le rayonnement qui fut celui de Londres au XIX<sup>e</sup> siècle. On le tient aujourd'hui pour un prophète. Avec le plus grand aéroport du pays, Atlanta est idéalement placée pour tirer les premiers bénéfices du développement du commerce avec l'Amérique latine, avant même la mise en place définitive de l'ALENA (Accord de libre-échange nord-américain).

Seule ombre à ce tableau presque trop idyllique : la persistance de poches de pauvreté dure où explosent parfois les tensions raciales. En 1992, des manifestations de rue dégénérèrent après l'annonce du verdict innocentant les deux policiers blancs de Los Angeles qui avaient tabassé un automobiliste noir, Rodney King.

Ainsi croissance semble trop bien rimer avec indifférence dans la ville qui, après avoir été « trop occupée pour haïr » (*too busy to hate*), serait maintenant « trop occupée pour faire attention » (*too busy to care*) à ses laissés-pour-compte.

De notre envoyé spécial à Atlanta, Alain Giraudo

## La Coca-Cola Company joue à domicile

**L**ES dirigeants de Coca-Cola semblent posséder un don naturel pour garder le sourire en toutes occasions. Ils rient de voir les petits drapeaux marquant leur présence internationale colorer de rouge les contours de la carte du monde. Ils s'amusent de leurs erreurs passées et de cette spectaculaire bourde qui les avait conduits, en avril 1985, à changer le goût de leur boisson. Et ils ne peuvent garder leur sérieux à la lecture des chiffres de vente de leurs poursuivants.

Pourtant, il existe au moins un moyen de briser cette assurance de premier de la classe : il suffit d'évoquer devant eux l'idée, fortement répandue en Europe, que leur présence à Atlanta ne serait peut-être pas étrangère à la victoire de la ville dans la course aux Jeux du centenaire. L'accusation a le don de les mettre hors d'eux. Ils en bafouillent de rage, affirment que cette rumeur est « ridicule et sans fondement » et mettent leur interlocuteur au défi de dénicher une seule bonne raison qui expliquerait un tel geste de leur part.

Vrai ou faux, peu importe. A quelques heures de la cérémonie d'ouverture, le débat est passé d'actualité. Mais une chose, pourtant, saute aux yeux du visiteur des premiers pas dans la ville olympique : la présence incontournable de la Coca-Cola Company. Son logo chapeaute l'immense tour de béton gris qui abrite le siège mondial de la société. Son nom est coté à celui du Lakewood Amphitheatre, la plus vaste salle de concerts de la ville. Celui de Robert W. Woodruff, son ancien propriétaire, occupe la façade du premier centre culturel d'Atlanta. Quant à son musée, le World of Coca-Cola, il figure en bonne place parmi les rares étapes touristiques obligatoires que compte la capitale de la Géorgie. Inauguré en août 1990, il aime se vanter de recevoir un bon million de visiteurs par an, une performance surpassée seulement par la tombe de Martin Luther King.

### HISTOIRES LIÉES

Aujourd'hui, Atlanta ne s'offusque même plus d'entendre l'Amérique la surnommer ironiquement Coca City. Elle en a l'habitude. Et puis la présence sur ses terres de la Company remonte à si loin que son histoire ne parvient pas toujours à se séparer de la sienne. Partiellement détruite par un incendie ordonné en septembre 1864 par le général Sherman, la ville date souvent de cette époque sa véritable naissance. Curieux hasard : le nom de Coca-Cola apparait pour la première fois sur cette même page d'histoire. La boisson gazeuse la plus consommée au monde a été inventée le 8 mai 1886 par John Pemberton, un pharma-



Bien que les chiffres exacts demeurent secrets, on estime que Coca a investi 2,5 milliards de francs pour les Jeux olympiques.

**Née à Atlanta, la boisson gazeuse sera le sponsor omniprésent de la quinzaine olympique**

cieur d'Atlanta. A en croire la légende, cette invention serait bête-ment accidentelle, le docteur Pemberton ayant malencontreusement mélangé l'un de ses sirops à de l'eau gazeuse. Proposé aux clients de la pharmacie, le mélange aurait connu un succès immédiat.

La suite du récit ne quitte jamais les frontières alors étroites de la future ville olympique. En 1889, un industriel d'Atlanta rachète la formule et investit quelques dollars dans sa promotion.

Il dessine ses premières affiches publicitaires, associe son nom à plusieurs événements sportifs et, idée géniale, diffuse son produit en distributeurs automatiques.

Trente ans plus tard, la Coca-Cola Company change de mains. Elle devient propriété d'Ernest Woodruff, un banquier local à qui les dirigeants actuels reconnaissent encore le mérite d'avoir transfor-

mé une modeste entreprise régionale en richissime multinationale. Aujourd'hui, le destin de la Company appartient à Roberto Goizueta, un ancien émigré cubain. Mais le nom de Woodruff est resté aussi incontournable, dans Atlanta, que le rêve de Martin Luther King, les tenues de Scarlett O'Hara ou la fine moustache de Ted Turner.

Pendant la quinzaine olympique, il devrait être impossible aux visiteurs étrangers de ne pas apercevoir les couleurs et le logo de la Company à l'intérieur du périmètre olympique. Coca-Cola a vu grand, infiniment grand, pour célébrer à sa manière le centenaire des Jeux. Elle parraine le parcours de la flamme, une patiente visite du pays qui s'est lancée de Los Angeles le 19 avril pour rejoindre Atlanta le jour de l'ouverture avec le concours de 10 000 porteurs. Les dirigeants américains se refusent à repartir public le montant des dépenses consenties par la société pour les Jeux de 1996.

### INVESTISSEMENTS COLOSSAUX

L'addition reste secrète mais des chiffres circulent, que Coca-Cola laisse courir : 40 millions de dollars (200 millions de francs) au moins pour faire partie des Top Sponsors (les dix firmes qui ont le droit d'associer leur marque aux anneaux

olympiques dans le monde entier) et être ainsi le distributeur exclusif de sodas sur les sites des Jeux. A cela, il faut ajouter 20 millions de dollars pour la construction de la Cité olympique Coca-Cola - un parc de jeux de 5 hectares au cœur d'Atlanta -, au moins autant pour l'organisation du parcours de la flamme olympique et encore 60 millions de dollars en publicité rien que sur NBC, la chaîne qui a le droit exclusif de retransmission des J.O. aux Etats-Unis.

Le magazine professionnel de la communication *Advertising Age* estime les dépenses marketing du groupe sur les Jeux à près de 500 millions de dollars au total, un sixième de ses bénéfices 1995. « Nous ne pouvons pas faire moins », assure Mark Preisinger, le directeur des relations publiques. Coca-Cola est partenaire du mouvement olympique depuis soixante-sept ans. Mais nous étions très présents aux Jeux de Barcelone. Et nous le serons encore à ceux de Sydney. » Sûrement.

Mais Roberto Goizueta ne pourra plus embrasser du regard la quasi-totalité des sites olympiques depuis la fenêtre de son bureau, comme il le fera chaque matin entre le 19 juillet et le 4 août 1996.

Correspondance d'Atlanta, Alain Mercler

### 47 % du marché mondial

Le groupe présidé par Roberto Goizueta a réalisé un chiffre d'affaires supérieur à 18 milliards de dollars (90 milliards de francs) en 1995 (en progression de 11 % par rapport à l'année précédente) et dégage un bénéfice net de 2,9 milliards de dollars (en hausse de 17 %). Les études de la Company prévoient des résultats encore meilleurs pour 1996. Elle vend plus de 72 millions de litres à quelque 5,7 milliards de consommateurs chaque année dans le monde, soit 47 % du marché des boissons gazeuses sans alcool. Un tiers des ventes se font en Amérique du Nord, l'Europe (où les Français sont les moins enthousiastes avec seulement 17 litres par an et par habitant) et l'Amérique latine se partagent la moitié du marché, et le reste est consommé en Asie et en Afrique. Pas moins du quart du chiffre d'affaires est consacré au marketing, pour affronter la concurrence de Pepsi-Cola (35,4 % du marché américain) et du dernier venu, Virgin-Cola, qui a pris en quelques mois 8 % du marché anglais et 5 % du marché japonais grâce à des prix inférieurs de 15 %.

Turner, un parcours à l'image de sa ville

année d'euphorie écon



vision câblée

## Ted Turner, un parcours à l'image de « sa » ville

**T**ED TURNER n'est pas né à Atlanta. Fils de Robert Edward et de Jane Turner, il a vu le jour à Savannah, un délicieux port de pêche et de plaisance longtemps enrichi par le commerce du coton. Il n'est pas né à Atlanta mais la ville a choisi d'oublier ce détail. Elle le place avec fierté dans l'album de famille, aux côtés de Robert Woodruff, Martin Luther King ou Jimmy Carter, comme si le patron de CNN avait grandi entre ses murs, comme s'il n'avait pas épousé l'actrice Jane Fonda et comme s'il n'élevait pas des bisons dans le lointain Montana. Et lui-même se laisse parfois aller à évoquer Atlanta comme sa « chose », un instinct de propriété que personne ne songerait à lui reprocher.

Le nom de Ted Turner n'est en

Longtemps méprisé, le fondateur de CNN a fait de la capitale de la Géorgie le centre du monde de l'information

core gravé sur aucun édifice public. Atlanta ne lui a pas dédié de Mémorial, comme à Martin Luther King, ou de Center, comme à Jimmy Carter. Il n'en est pas moins omniprésent dans la ville. Depuis près de vingt ans, le magnat n'a pu avoir un coup de froid ou un excès de fièvre sans qu'elle s'en ressente automatiquement. « Atlanta et Ted Turner ont grandi ensemble, explique un vieux journaliste local. Ils ont fait leurs premiers pas dans le monde sous les quolibets de l'intelligentsia américaine. Aujourd'hui, tous deux ont fini par gagner le respect. »

Ces histoires d'un homme et d'une ville qui finissent par se confondre à force d'être parallèles débutent en 1976. Ted Turner a trente-huit ans, Atlanta approche doucement de l'âge adulte. Le premier se fait remarquer de la seconde en devenant propriétaire des Braves, l'équipe locale de base-ball. L'achat est commenté dans le milieu, par un immense écart de lire. L'hilarité gagne tout le pays lorsque Ted Turner annonce, sous sa fine moustache encore brune, que « les Braves remporteront bientôt les World Series ». L'équipe traîne alors son ennui en fin de classement. Ses chances sont vides et ses promesses plutôt douces. Ted Turner s'en moque. Il raffole des paris impossibles et le prouve une deuxième fois, la même année, en lançant TRS SuperStation, sa première chaîne de télévision.

Quatre ans plus tard, on se moquera encore de lui quand il annonce la naissance de CNN, la première chaîne d'information en continu. Le projet semble condam-

né à une mort rapide. Ses moyens sont maigres et son amateurisme patent. Aux Etats-Unis, Cable News Network devient l'objet de plaisanteries, l'établissement new-yorkais lui inventant rapidement le surnom méprisant de « Chicken Noodle Network », un jeu de mots censé souligner sa piètre qualité. Une nouvelle fois, Ted Tur-

ner se moque des regards hautains qui promènent sur lui et sur sa ville les grands patrons de la télévision américaine.

### ENCORE DES PROJETS

A raison : la Guerre du Golfe va propulser sa chaîne au cœur du système planétaire d'information et accréditer sa théorie d'un avenir

où, répète-t-il inlassablement, « le vrai pouvoir appartiendra aux maîtres de l'information ». Lancée en 1980 avec moins de 2 millions d'abonnés, CNN en compte désormais deux cents fois plus. En janvier 1992, Ted Turner est désigné « homme de l'année » par la magazine américain Time. Une récompense qui ne le touchera pas

La chaîne fait désormais partie du groupe Time-Warner, dont il est devenu du même coup vice-président. Mais Ted Turner a promis que le siège et la rédaction de CNN ne quitteraient pas Atlanta.

plus que le triomphe tant attendu des Braves lors des World Series clôturant la saison 1995 de base-ball.

En août 1995, la cession de la majorité des actions de son groupe au géant Time-Warner a réduit une part de son pouvoir et fait craindre à la ville un démantèlement de son empire et un exil vers New York. Mais Ted Turner a rassuré son monde, promis de ne jamais quitter Atlanta et assuré les sceptiques que sa fonction de vice-président du « groupe de communication le plus puissant de la planète » n'était pour lui qu'une étape vers de nouveaux projets. Une promesse déjà concrétisée par la création, en novembre 1995, d'une chaîne d'information financière (CNNfn) et par celle, annoncée pour la fin de l'année, d'une chaîne sportive (CNNsi).

### RÉDUIT À LA SOUS-TRAITANCE

Bref, c'est avec satisfaction que, du bureau qu'il occupe dans l'immeuble de CNN, Ted Turner peut observer Atlanta se donner un visage olympique. Les Jeux pourtant, il en parle à mots comptés. Faute de posséder un réseau (un réseau hertzien), lui, qui avait été le promoteur des Goodwill Games pour rapprocher les champions de l'Est et l'Ouest au moment où les J.O. étaient perturbés par des boycottages successifs, a été contraint de se retirer sans combattre de la lutte pour l'achat des droits de télévision. Mais ses caméras ne seront pas absentes de l'événement.

Ce sont ses propres moyens techniques et humains qui seront utilisés pour la production des images de basket, base-ball, gymnastique, canoë-kayak et water-polo. Ces prochains jours, il pourra de son bureau promener ses regards sur la majorité des sites de compétition. Et il apercevra sûrement, parfois, les joueurs de la Dream Team rejoindre leurs chambres. Les stars du basket américain n'ont pas voulu loger au village olympique. Elles ont préféré le luxe d'un palace. Et, forcément, elles se sont installées dans celui que Ted Turner a fait construire dans l'immeuble de CNN.

Correspondance d'Atlanta, A. M.

### Un point de vue imprenable

La chaîne hertzienne NBC a acheté pour 2,2 milliards de francs les droits d'exclusivité des images des Jeux. CNN ne passera pas pour autant entièrement à côté de l'événement. Plusieurs équipes de la télévision câblée de Ted Turner ont pris position depuis peu sur la terrasse du Panly's Bar, un modeste restaurant du sud d'Atlanta, à peine visible et peu connu du voisinage, mais idéalement placé sur les hauteurs qui dominent le Stade olympique. De cette position judicieuse, elles pourront réaliser des images de la cérémonie d'ouverture et des épreuves d'athlétisme que NBC croyait être seule à pouvoir diffuser.

Pour CNN, le coup est finalement gagnant. Ses équipes pourront pirater l'événement en toute légalité. Et sans qu'il lui en coûte le moindre dollar : le propriétaire de l'établissement leur a offert sa terrasse à la seule condition que le nom du Panly's Bar soit cité au début de chaque retransmission.

## Une décennie d'euphorie économique

**A**VANT d'accueillir les Jeux olympiques, Atlanta était déjà une habitude des médailles et des premières places dans les palmarès. Ces dernières années, la capitale de la Géorgie n'a raté aucun des podiums qu'aiment à dresser les journaux économiques américains pour comparer l'opulence de leurs cités. En 1994, par exemple, la ville a été désignée, entre autres récompenses, meilleur site d'implantation pour les petites entreprises (Entrepreneur magazine) mais aussi pour les multinationales (World Trade magazine). L'année suivante, elle figurait dans Fortune à la deuxième place du classement mondial des villes propices aux affaires.

Les Atlantes reçoivent ces distinctions sans modestie particulière, comme une traduction collective de leurs réussites individuelles. Eux savent depuis longtemps qu'ils habitent une boom town, une cité dont la croissance a été pratiquement ininterrompue depuis la dernière guerre mondiale et a fortement accéléré ces dix dernières années. Les Jeux ne feront que confirmer, aux yeux du monde entier, cette bonne santé, protégée des fluctuations de l'économie américaine et lisible dans une foule de chiffres et de statistiques.

C'est dans une « boom town », une de ces cités qui savent attirer la croissance, qu'arrivent les Jeux

velles sociétés se sont installées à Atlanta, un rythme qui a presque doublé en 1995 avec 260 installations dont 57 de firmes étrangères. Les raisons de cet engouement sont multiples. Atlanta a d'abord su faire fructifier les points forts que lui a donné l'histoire. Vouée au commerce depuis ses origines, la ville est aujourd'hui devenue le centre d'un réseau de distribution qui la place en capitale incontestée du Sud, de l'Atlantique jusqu'aux frontières du Texas.

**77 000 EMPLOIS NOUVEAUX**  
Né avec le chemin de fer, l'ancien terminus n'a jamais oublié l'importance des transports. L'agglomération s'est dotée d'un réseau autoroutier de bonne qualité. Elle possède surtout, depuis la fin du premier trimestre, le premier aéroport du pays, Hartsfield, qui dépasse en capacité celui de Chicago, qu'il talonnait depuis longtemps. L'aéroport est si vaste qu'on s'y déplace en métro ! Là, les avions de Delta Airlines, troisième compagnie aérienne américaine et premier employeur de Géorgie, placent Atlanta à moins de deux heures de 80 % de la population du pays.

A côté de ces atouts traditionnels, la cité a également su cultiver des qualités qui n'échappent pas aux entreprises en quête de réduction de leurs coûts. La main-d'œuvre y est nettement moins

chère que dans les villes du Nord-Est, les loyers sont moins onéreux et le coût de la vie est lui aussi inférieur. La Géorgie a choisi une politique fiscale séduisante pour les entreprises. Le taux de l'impôt sur les sociétés (6 %) n'a pas varié depuis 1969 et l'Etat multiplie les aides pour encourager les firmes à venir s'installer sur son territoire.

Selon les prévisions de l'université de Géorgie, les Jeux ne feront que dopper ce développement. Ils devraient avoir un impact économique sur la ville estimé à environ 25,5 milliards de francs, injectés pour une moitié par les organisateurs et pour l'autre par les dépenses des visiteurs. Entre 1990 et 1993, ce nombre d'étrangers attirés en Géorgie par les préparatifs olympiques s'est accru de 70 %. Les Jeux doivent aussi créer 77 000 nouveaux emplois à temps plein ou partiel.

Mais il se peut qu'ils aggravent également les problèmes de croissance : auxquels la ville est confrontée par son propre succès. Ces dernières années, Atlanta a fini par apprendre la signification du mot embouteillage. Pour ceux qui en prendront le temps, les Jeux pourraient attirer aussi l'attention sur les revers d'une décennie de boom économique : les graves disparités sociales qui divisent la ville entre le nord de l'agglomération, riche, et le sud, noir et pauvre ; la criminalité - l'une des plus élevées du pays - et les retards locaux dans le domaine de la formation. Ces difficultés risquent de demeurer intactes après le départ du cirque olympique. A moins que son passage ne donne le signal d'une nouvelle ère de croissance plus harmonieuse.

De notre envoyé spécial à Atlanta, Jérôme Fenoglio

## Des firmes françaises bien cachées

**U**N main-d'œuvre bon marché, des syndicats très timides, une pression fiscale allégée jusqu'à l'absence... Pour les entreprises françaises, Atlanta est un nouveau pays de cocagne. Elles sont de plus en plus nombreuses à quitter le Nord-Est des Etats-Unis pour prendre la route du vieux Sud. Saint-Gobain a récemment construit à Covington, au nord de la Géorgie, une usine de boueilles de parfums. Michelin avait fait de même plus tôt. Rhône-Poulenc, Lafarge et Rhône-Méditerranée sont présents depuis plusieurs années. Au total, le bureau d'expansion économique du consulat recense une centaine de sociétés françaises en Géorgie.

Un effet de mode ? Sûrement pas. Atlanta sait montrer son plus beau profil pour séduire les investisseurs étrangers. « La ville offre aujourd'hui de meilleures conditions de travail et de vie que la plupart des métropoles du Nord-Est », assure Daniel Paret, l'attaché commercial du consulat de France. La main-d'œuvre est abondante et souvent qualifiée. Les syndicats, longtemps absents du paysage, ne viennent que rarement perturber le jeu social. Et l'Etat de Géorgie pratique depuis quelques années une politique très agressive en direction de l'étranger.

### Un club très ouvert

Comme il est désormais de tradition, le Comité olympique et sportif français (Cio) et le ministère de la Jeunesse et des sports accueilleront leurs invités et les médias au « Club France », pendant toute la durée des Jeux. Deux étages ont été loués à cet effet dans un immeuble de Peachtree Street, la principale artère d'Atlanta. Le premier sera réservé aux partenaires du mouvement sportif national. Il y aura table ouverte au second pour les journalistes et les athlètes. Pour cela, 5 000 bouteilles de vin, 1 500 de champagne, 3 000 d'eau et autant de boissons non alcoolisées ont été importées de France. La direction du club a été confiée à l'ancien sprinter Jocelyn Delecour.

Pour s'installer aux Etats-Unis, mieux vaut être assimilé à une entreprise du cru...

Il n'est pas rare de le voir proposer des terrains gratuits et fournir une aide à la formation du personnel. Les Allemands en ont profité les premiers et déclinent une impressionnante succession d'usines de production (Siemens, Mercedes, BMW...). Les Français, eux, sont les sixièmes investisseurs étrangers en Géorgie.

Un exemple : la société SNR Bearings, filiale aux Etats-Unis d'un groupe français spécialisé dans les roulements. Les premiers investissements américains de cette entreprise savoyarde avaient été réalisés dès 1978, dans le New Jersey. Mais l'inflation des taxes, des salaires et des impôts l'a conduit à se déplacer vers le Sud. En 1992, elle a installé son nouveau siège social à Smyrna, dans la banlieue est d'Atlanta. Un choix dont elle se frotte aujourd'hui les mains. « La ville offre un ensemble d'avantages qui est difficile, voire impossible, de retrouver

ailleurs, explique Jacques Alain, l'un des cadres du groupe. Elle possède un fort potentiel industriel et de services. Elle est située dans le même fuseau horaire que New York ou Washington. Et son aéroport est aujourd'hui le premier du pays. »

Curieusement, cette présence française se remarque à peine. La plupart des entreprises vivent secrètement dans les murs, et souvent sous le nom de sociétés américaines. « Le label français n'est pas toujours un atout », explique Daniel Paret. Bien au contraire, il peut être un frein au développement. Etre assimilé à un groupe américain facilite le plus souvent l'accès aux marchés publics. Les Français viennent produire à Atlanta, mais ils le font en toute discrétion et souvent avec du personnel recruté sur place. Les cadres expatriés restent à peine le temps de former les salariés américains. Puis ils rentrent et laissent le destin de l'entreprise entre les mains d'une direction locale. »

Le phénomène sera encore vrai aux Jeux d'Atlanta. Au premier regard, bien malin qui pourrait deviner la présence de sociétés françaises dans l'interminable chaplet des partenaires et fournisseurs de la quinzaine olympique. Mais plusieurs noms apparaissent nettement en grattant quelque peu le vernis. Taraflex équipe en sols les tournois de handball et volley-ball. La société Doublet a fabriqué les 6 000 drapeaux qui fleurissent sur les sites de compétitions. AGSO fournit en starting-blocks les épreuves d'aviron et de canoë-kayak. Et ce sont pour la plupart à des informaticiens français de IBM qu'a été confiée la tâche de concevoir les logiciels de traitement des informations et des résultats.

Correspondance d'Atlanta, A. M.



هكذا نحن الآن

## Auburn Avenue, la mémoire noire d'Atlanta

**HISTOIRE** Sur le pignon d'un immeuble, en bordure du Stade olympique d'Atlanta, les portraits de toutes les personnalités qui ont compté pour la ville composent une immense fresque. Parmi ces visages, on reconnaît le sourire triste de JIMMY CARTER.



A soixante et onze ans, l'ancien président des Etats-Unis a retrouvé une nouvelle jeunesse dans une intense activité humanitaire. Bien qu'il ait imposé le boycottage des Jeux de Moscou en 1980, les organisateurs de ceux du centenaire lui ont réservé une bonne place dans la tribune officielle. La ville gardera durablement la trace de son activité grâce au centre de recherches qu'il y a fondé. La situation est plus complexe pour MARGARET MITCHELL. Née



avec le siècle à Atlanta, elle y est morte renversée par une voiture, avant sa cinquantième année. Son unique roman, *Autant en emporte le vent*, dans lequel le Sud profond, celui de l'esclavage et des plantations de coton au tournant de la guerre de Sécession, sert d'arrière-plan à une relation passionnelle. Le producteur David O. Selznick en fera un film culte. Pourtant, Atlanta ne fait pas de réels efforts de mémoire ni pour la romancière ni pour cette époque. La célébration de l'une et de l'autre serait politiquement incorrecte dans une ville qui a vu naître les revendications pour l'égalité des droits civiques, incarnées jusqu'au martyre par le Prix Nobel de la paix, Martin Luther King, dans les années 60. Pour Atlanta, il est plus significatif que, depuis 1973, trois maires noirs aient dirigé la ville. Après le charismatique Maynard Jackson et l'ancien ambassadeur du président Carter à l'ONU, Andrew Young, le très discret BILL CAMPBELL occupe le



poste depuis trois ans. Atlanta est « trop affairée pour haïr », avait coutume de dire un de leurs prédécesseurs, suggérant ainsi que le développement économique avait relégué à l'arrière-plan les problèmes liés à la ségrégation. Aucun d'eux n'est pourtant parvenu à éliminer une pauvreté et une criminalité endémiques.

Photos UPI/MAXPPP, Macmillan et Patrick Frilet/SIPA Press.

« **A**UBURN, c'est plus qu'une rue, c'est une Lady. Elle commence ici, au centre-ville d'Atlanta, dans l'ombre des banques et des hôtels géants. Vous voyez ces deux immeubles neufs, ce sont les deux pieds de Lady Auburn : à gauche, c'est la Bibliothèque africaine-américaine et à droite le Herndon Insurance Building, la compagnie du premier milliardaire noir d'Atlanta. Les symboles de l'éducation et du business. Sans eux, Auburn ne peut marcher. A l'autre extrémité de la rue, dans le quartier résidentiel où habitait le révérend Martin Luther King, c'est la tête. Sans elle, les jambes ne savent pas où elles vont. »

T. M. Alexander est assez satisfait de sa métaphore : « Je la citerai dans mes Mémoires. » L'ancien businessman recyclé écrivain et expert autoproclamé en anecdotes sur Auburn est un des derniers pionniers d'Atlanta. Il a fait fortune à l'époque où la ville gagnait son surnom de « Mecque du business noir » et Auburn Avenue, celui de « Sweet Auburn », dans les années 50. Le magazine *Fortune* écrivait alors qu'Auburn était l'avenue la plus riche du monde : « C'est ici que j'ai commencé, en 1931. Avec 100 dollars dans ma poche. J'étais le premier Noir du pays courtier en assurances. »

T. M. Alexander s'interrompt longuement, puis reprend son monologue, rythmé par cet accent tout en voyelles, rondeurs, dérapages et contre-temps, qui transforme le simple bonjour d'un Noir du Sud en anthologie du blues : « Au début, je possédais un tabouret et le téléphone que me prêtait un ami, dans une banque. Je faisais croire aux clients que j'étais blanc, sinon ils me raccochaient au nez. Aujourd'hui, j'ai 35 millions de dollars sur mon compte en banque. »

### L'EXIL DES RICHES

Auburn était la rue des innovateurs et des débrouillards. Premier propriétaire noir d'Atlanta : une femme, Mary Combs. Elle est passée à la postérité pour avoir acheté la liberté de son mari, en revendiquant son terrain. Il est aujourd'hui occupé par un parking. Première radio noire du pays, Werd, tenue par le premier comptable, Jesse Blayton. L'enseigne de la radio en grosses lettres est accrochée au flanc d'un vieux immeuble de briques rouges pas très réusant. Premier quotidien écrit par des Noirs, le *Atlanta Daily World*. Le journal survit, au rez-de-chaussée d'un immeuble un peu délabré.

A quelques pas du journal se tient le vieux bâtiment du milliardaire Herndon. Ses colonnes grecques et sa façade rose et blanche lui donnent une forme gâtée de mariage à la meringue. Alonzo Herndon s'est enrichi en rasant les Blancs. Son salon était interdit aux clients noirs, à cause de la ségrégation. Il n'avait pas le droit de s'asseoir dans ses propres fauteuils ! Après quelques années, il a fondé, en 1905, une société d'assurance-vie pour les Noirs. « Il a fait fortune sur les décombres des Blancs. C'était un roi de la récupération », ajoute T. M. Alexander. Dans son magasin, il glissait les confidences sur les bonnes affaires et dans la rue, il pillait les ruines des quartiers blancs pour édifier ses immeubles. »

Face au building de vitres et béton de l'ancien barbier, le propriétaire d'un salon de coiffure raffiné à l'adhésif la vitrine effondrée de son humble commerce. Appartements vides ou médiocres, squatts, immeubles de bureaux neufs, commerces mixtes et boutiques de souvenirs fraîchement ouvertes se mélangent allégrement. « La douce Auburn » a perdu de son lustre depuis les années 60. Dès que les petits-fils d'esclaves se sont embourgeoisés, ils ont quitté le quartier, laissant Auburn à ses souvenirs et aux pauvres. Après trente ans de sommeil, Auburn se réveille à nouveau, dans le vrombissement des pelleteuses et des marteaux piqueurs. A l'occasion des Jeux olympiques, la rue se fait un lifting. Elle a déjà été repavée, comme au commencement du siècle, et elle est transformée en voie piétonne pour les J.O., pendant lesquels elle accueillera un festival de la culture africaine et afro-américaine, le Worldfest 96. Une dame arrête sa Rolls Royce sur le parking d'un épicerie coréen.



Martin Luther King, en 1960, dans son bureau de l'église baptiste d'Ebenezer, où la ferveur des fidèles est demeurée intacte.

## Le révérend Roberts, successeur enflammé

L'INTÉRIEUR de la chapelle de briques rouges où prêcha Martin Luther King est peint en blanc. Comme chaque dimanche on se bouscule dans cette salle éclairée par la lumière vive qui tombe à l'oblique des vitraux. Successeur du Prix Nobel de la paix, le révérend Roberts chauffe à son habitude les fidèles. Son regard précis derrière de larges lunettes, ses cheveux blancs et ses rondeurs affables lui donnent l'aspect rassurant d'un patriarche. Des promesses d'égalité, d'éducation. Le révérend Roberts marche à longues enjambées.

Dans un geste emphatique, il lève les bras au

ciel : « Un jour, un de nos maires a dit qu'Atlanta était "trop affairée pour haïr". Il n'a pas dit "trop riche pour travailler" ou "trop savante pour étudier". » Son débit s'accélère. Sa voix devient rauque. Il rugit presque : « En ce moment, la ville ne pense qu'aux Jeux olympiques. » Le révérend plane, il danse, il scande : « Pas moi. Je n'achèterai pas de billet ! Je pense à aider nos frères. » Les jeunes femmes en boubous africains, vert pomme ou jaune canari, se lèvent, brandissent le poing. Les veuves, en traditionnelles robes blanches surmontées de couvre-chefs baroques opèrent en rythme avec des « Ooooh, yes » et des « That's true ! », et les

pères de famille aux mines sévères, en costumes gris, restent de marbre.

Et puis le pasteur se radoucit. Encore essouffé, il demande aux fidèles de se lever, de se tenir la main, pendant que le chœur murmure une douce mélodie. Derrière lui, une trentaine de chanteurs en costumes bleus ondulent comme la houle. Ils battent l'air des mains. Quelques-uns, bras levés, paumes offertes, surfont sur les vocalises.

Une ou deux dames pleurent. Le souvenir de Martin Luther King affleure.

De notre envoyé spécial à Atlanta, L. G.

Elle provoque une émeute chez les *homeless*, les gens de la rue, qui se battent pour passer l'éponge sur son pare-brise. Ce dimanche, ils sont nombreux à demander l'aumône, à la porte d'Ebenezer, la petite église de briques rouges du révérend Roberts, le successeur du pasteur baptiste Martin Luther King, martyr des droits civiques pour les Noirs (1964) après avoir été Prix Nobel de la paix (1964).

Pour les fidèles, « Docteur King » est toujours bien là. Il est même partout. Dans la ville, un pont, une avenue et des écoles, stades, gymnases et piscines lui rendent hommage. C'est dans ce bloc de maisons que Martin est né, que le pasteur King a prêché et que le Prix Nobel de la paix repose.

Vingt-huit ans après la mort de Martin Luther King, le cœur historique de la communauté afro-américaine de la ville vit dans le culte du souvenir de son pasteur

combat pour les droits civiques. Des familles blanches, des familles noires et quelques jeunes couples mixtes se recueillent pieusement devant la Bible déchirée et les chaussures cirées du pasteur. Puis ils défilent en procession vers sa maison natale.

Dehors, un fumet de côtelettes grillées au barbecue, des familles noires et quelques jeunes couples mixtes se recueillent pieusement devant la Bible déchirée et les chaussures cirées du pasteur. Puis ils défilent en procession vers sa maison natale.

Dehors, un fumet de côtelettes grillées au barbecue, des familles noires et quelques jeunes couples mixtes se recueillent pieusement devant la Bible déchirée et les chaussures cirées du pasteur. Puis ils défilent en procession vers sa maison natale.

T. M. Alexander désigne du doigt l'austère maison marron du Docteur King : « C'est la maison de tout le monde. Modeste et bien tenue. » Dans la salle à manger décorée, d'après les souvenirs de la famille, T. M. Alexander montre en souriant une poupée disloquée : « Regardez, Martin était un dur. Surtout avec sa sœur. Il cassait ses jouets. C'était avant d'apprendre la non-violence. » Un jeu de Monopoly est laissé en désordre, comme si les enfants venaient de quitter la table pour courir dehors : « Des milliers d'enfants noirs défient religieusement tous les jours, insiste T. M. Alexander. Il faut qu'ils s'en souviennent et qu'ils comprennent que Martin était comme eux et qu'ils peuvent être comme lui, s'ils travaillent et s'ils croient. »

De notre envoyé spécial à Atlanta, Laurent Grandadam



JEUX OLYMPIQUES D'ATLANTA : CHAQUE JOUR QUATRE PAGES DANS LE MONDE TOUTES LES ÉPREUVES DE LA NUIT AVEC COMMENTAIRES INTERVIEWS ET RÉSULTATS CHAQUE JOUR DES 14 HEURES A PARIS ET LE LENDemain PARTOUT AILLEURS Le Monde

Bill Campbell, la discrétion faite m

Les traces perdues



re d'Atlanta



seur enflammé

## Bill Campbell, la discrétion faite maire

**S**ES premiers phrases de vainqueur avaient suffi à donner le ton. Un discours prononcé sans un mot plus haut que l'autre, doux mélange de modestie et d'une profonde humilité. « Je n'ai pas la personnalité et le charisme de mes deux prédécesseurs, mais j'essayerai de faire de mon mieux pour leur succéder. » Une promesse que Bill Campbell, quarante-deux ans, un ancien avocat élevé dans l'Etat voisin de Caroline du Nord, avait faite à ses électeurs autant qu'à lui-même, en novembre 1993, au soir de son élection à la mairie d'Atlanta. Il succédait à Andrew Young et à Maynard Jackson, deux figures emblématiques de la communauté noire américaine, connus dans le pays pour leur fidélité à la mémoire de Martin Luther King. Un héritage qui a fait sur Bill Campbell l'effet d'un poids trop lourd pour imaginer le soubresaut de terre.

En 1973, Maynard Jackson a laissé en ville le souvenir impérissable du premier maire noir que se soit donné la capitale de la Géorgie. Trois mandats (1973-81, puis 1989-93) ont suffi pour lui assurer une présence visible dans la courte histoire d'Atlanta. En 1992, c'est à lui que les organisateurs des Jeux de Barcelone avaient transmis le drapeau olympique pendant la cérémonie de clôture. Maynard Jackson l'avait porté à bout de bras. Avant de se résoudre un an plus tard à quitter sa fonction, par lassitude du pouvoir et des combats à mener. De son successeur, Atlanta parle encore aujourd'hui avec un respect mêlé d'une touchante admiration.

Andrew Young, maire de la ville de 1981 à 1989, avait pris place sur le fauteuil municipal après plusieurs années passées aux Nations unies, où Jimmy Carter lui avait offert le bâton d'ambassadeur des

Etats-Unis. Fidèle compagnon de Martin Luther King, Andrew Young avait su utiliser son rayonnement international au service de la candidature d'Atlanta pour les Jeux du centenaire. Une réussite qui lui vaut aujourd'hui de partager, le plus souvent avec William Payne, les honneurs de la victoire.

Quelle trace laissera Bill Campbell sur les trottoirs de Peachtree Street, la principale artère de la ville, encaissée entre les immeubles qui la longe ? Difficile à dire. Mais le troisième maire noir d'Atlanta ne fera jamais oublier ses deux aînés. Il n'en a pas le talent. Et, visiblement, pas la moindre envie. A son arrivée dans le premier bureau municipal, Bill Campbell avait clairement annoncé les deux priorités de son mandat : développement économique et sécurité renforcée.

**UNE TRISTE POSITION**  
Il s'agissait de poursuivre l'œuvre entamée par Andrew Young, réputé aux Etats-Unis pour sa formidable capacité à attirer vers les terres du Sud les plus grandes entreprises étrangères. Et il s'agissait d'en finir avec l'image de ville du crime que traîne Atlanta depuis une bonne décennie. Pour cela, Bill Campbell nomma à la tête de la police locale une jeune Noire,

Beverly Harward. Le geste fut remarqué, mais souvent jugé gratuit et sans réel effet.

Près de trois ans plus tard, la croissance économique d'Atlanta ne marque toujours pas le moindre signe d'essoufflement. Les experts en attribuant volontiers certains mérites au premier élu municipal. Mais la ville s'incruste encore au sommet du classement des cités les plus dangereuses du pays. Au printemps dernier, un rapport du FBI lui accordait la deuxième place pour le nombre de délits violents. Une triste position que Mike Bowers, le procureur général de Géorgie, a commentée sans la moindre nuance : « Les rues de Sarajevo sont aujourd'hui plus sûres que celles d'Atlanta. Il faut s'attendre du pire pendant les Jeux. » Excès ? Sûrement. Mais les chiffres n'accroissent que peu de crédit à l'œuvre sécuritaire entamée par le maire de la ville.

Une même discrétion a dirigé sa participation à l'œuvre olympique. Bill Campbell a laissé le Comité organiser sans lui les Jeux du centenaire. On l'a peu vu, rarement entendu et jamais vraiment écouté. Un repli justifié par la structure même du comité d'organisation, une entreprise autonome, financée sans le moindre dollar d'argent public. Et, plus encore, par le souci des autorités locales de préserver leurs électeurs du « syndrome de Montréal », cette étrange maladie qui avait frappé la ville canadienne au lendemain des Jeux de 1976, obligeant ses habitants à régler de leurs deniers une ardoise de 5 milliards de francs. Atlanta n'en sera pas atteinte. Et elle le devra en partie à Bill Campbell, un maire trop discret pour se laisser entraîner dans la folie des grandeurs.

Correspondance d'Atlanta, Alain Mercier

## Jimmy Carter, un Géorgien au service du monde

**V**ENDREDI 19 juillet, Jimmy Carter devrait s'installer au meilleur rang de la tribune officielle du Stade olympique flambant neuf d'Atlanta, peu avant 20 heures, pour assister à la cérémonie d'inauguration des Jeux olympiques. Poignées de mains, salutations à quelques chefs d'Etat, un mot ou deux avec Juan Antonio Samaranch, le président du Comité international olympique, et émotion contenue assurément pour celui qui, du bureau ovale de la Maison Blanche, avait ordonné, en 1980, le boycottage des Jeux de Moscou. Le pays pourrait lui en vouloir mais l'Amérique a la mémoire courte. Et puis, le Jimmy Carter qui devait monter doucement les marches du stade n'est plus tout à fait le même que l'homme au sourire fatigué qui, après avoir fait fortune dans le commerce de cabanettes, avait été élu président des Etats-Unis, en novembre 1976.

Quinze ans après avoir quitté la Maison Blanche dans un long soupir de soulagement, Jimmy Carter a fini par gagner le respect et l'admiration d'un pays qui se plaît aujourd'hui à le qualifier, dans un sourire touchant de tendresse, de « meilleur ex-président que les Etats-Unis aient connu ». A soixante et onze ans, il avait lui-même vécu « la meilleure époque » de son existence. « Je prends un plaisir immense à faire ce que je fais, confie-t-il récemment au magazine Life. Je n'ai plus d'angoisse. Et je réalise que mon influence est aujourd'hui souvent plus grande que lorsque j'étais à la Maison Blanche. Les gens m'écoutent. Ils me voient comme un homme et pas comme le président des Etats-Unis. Je peux faire le bien. Je peux agir et influencer le cours des choses. » Curieuse destinée. Longtemps

De la Bosnie à Haïti en passant par le Soudan, l'ancien président s'est institué « M. Bons Offices » des grands conflits de notre temps

montré du doigt comme un chef d'Etat naïf et d'une dramatique incompétence, Jimmy Carter s'est fabriqué un troisième âge lumineux. Redevenu simple citoyen, il a saisi son bâton de pèlerin et choisi de se racheter de ses fautes passées. Une « mission » aux motivations obscures, que lui-même peine à expliquer mais que son épouse, Rosalynn, a fini par comprendre. « Parfois, dit-elle, Jimmy a la conviction d'être la seule personne au monde capable de résoudre un problème. Il entreprend alors de réaliser ce que les pays et les institutions ne peuvent pas faire à cause de leur écrasante bureaucratie. Et parce qu'il sent qu'il peut le faire, il se persuade qu'il doit le faire. »

**« PENSER AUX AUTRES »**

A Atlanta, une fondation porte son nom, le Carter Center, un bâtiment élégant posé à l'Est de la ville, à un jet de pierre de la maison natale de Martin Luther King. Son objectif : être un outil d'action et de réflexion pour la paix et les droits de l'homme. Le centre emploie à temps plein environ 250 personnes. Pris par le temps, Jimmy Carter ne s'y montre que rarement. Ces deux dernières années, ses activités de « médiateur » l'ont conduit au Soudan, en

Corée du Nord, au Libéria, en Bosnie et en Haïti. Il en est parfois revenu les mains vides. Mais les experts lui attribuent le mérite d'un cessez-le-feu à Sarajevo et, surtout, de l'issue pacifique de la guerre civile en Haïti.

Le reste du temps, Jimmy Carter se préoccupe des siens. A Atlanta, il n'est pas rare de le voir un dimanche à la main, apportant sa part active à l'effort de reconstruction des quartiers les plus désoyés de la ville. En 1994, il en avait fait de même dans une réserve sœur du Nord Dakota, dormant à même le sol dans un *tepee* et dessinant les plans des maisons à bâtir. Le dimanche, il enseigne bénévolement à des classes de démunis. En été, ses courtes vacances sont souvent consacrées à son goût de la poésie. Son dixième livre, publié en 1993, était un recueil de poèmes. Une passion tardive, tout comme celle du travail du bois. A en croire la rumeur, l'essentiel de ses revenus partirait dans les caisses de la fondation. « Il ne veut plus penser à lui mais seulement aux autres, assure Rosalynn Carter. Il ne prend jamais le temps du moindre répit, comme s'il voulait réaliser le plus de choses possibles avant de quitter ce monde. »

Ces deux prochaines semaines, les Jeux ne l'apercevront que de loin. Faute d'avoir participé au relais de la torche comme il avait été annoncé, il a promis aux dirigeants du Comité d'organisation de se rendre à quelques épreuves. Mais surtout, il lui faut tenir conférence au Carter Center et profiter de la présence des médias du monde entier pour expliquer ses projets humanitaires. Peu de chances, donc, de le voir traîner au stade. Il n'en a plus le temps.

Correspondance d'Atlanta, A. M.

## Sur les traces perdues de Margaret Mitchell

**U**NE tombe sans fleurs, si discrètement indiquée qu'il faut l'aider d'un plan pour découvrir son emplacement. Un nom d'épouse, Margaret Marsh, et deux dates, 1900-1949. Rien d'autre. A Atlanta, les traces de Margaret Mitchell se perdent sur les sentiers grossièrement pavés du cimetière d'Oakland, le plus ancien de la ville, un vestige du passé enfoui dans les quartiers sud, les plus dangereux, les moins fréquentés.

Margaret Mitchell repose dans l'indifférence d'une ville trop pressée de grandir pour prendre encore le temps de se retourner. Elle est née à Atlanta, elle a grandi à Atlanta et c'est le Sud profond, ce lieu des plantations et de l'esclavage, qu'elle a choisi de raconter dans *Autant en emporte le vent*, son unique roman. Elle est morte sur un taxi peu de temps avant son cinquantième anniversaire. Mais de tout cela, la ville se souvient à peine.

Cet oubli, Atlanta a longtemps refusé de l'avouer. Elle se plaisait à expliquer que la nature même de la romancière se prêtait assez mal à une quelconque vénération posthume. Margaret Mitchell a fermé très tôt sa porte aux intrus et refusé de céder à la notoriété. Le succès commercial de son roman l'a longtemps laissée perplexe. Il se raconte même qu'elle aurait assuré à son éditeur que cet « effet de mode durerait au mieux entre six semaines et deux mois ». En 1936, son mari J. R. Marsh aurait renvoyé poliment un journaliste du magazine Time en lui expliquant que son épouse était « malade et alitée, la conséquence d'un accès trop brutal de popularité ». La plus grande partie de la correspondance qu'elle entretenait avec ses amis les plus proches a été détruite, à sa demande, peu de temps après la sortie du livre. Quant à la propriété qui sert de décor au roman, Tara, elle n'a jamais existé ailleurs que sous sa plume d'écrivain. David O. Selznick, le producteur du film, en avait fait construire une réplique dans ses studios californiens de San Fernando. Mais la

Le Sud veut oublier son passé esclavagiste. Et, avec lui, l'auteur d'« Autant en emporte le vent »

Géorgie n'en possède pas de pareille.

En 1993, un musée a été construit à la mémoire de Margaret Mitchell. La ville a cru bien faire en le situant au Georgian Terrace, ce même immeuble de pierres blanches où la romancière avait déposé son manuscrit sur le bureau de son éditeur et où furent logés, en décembre 1939, les comédiens et réalisateurs du film à la veille de la première mondiale. On y trouve un peu de tout, mais rien qui soit inoubliable. Une collection de costumes portés par Rhett Butler et Scarlett O'Hara, quelques affiches, une poignée de lettres écrites de la main de Margaret Mitchell, l'invitation à la soirée de commémoration du cinquantième anniversaire de la sortie mondiale du film, célébrée en grande pompe le 19 décembre 1989 et financée par Coca-Cola, Ted Turner et Delta Airlines. Et les quelques pièces « situées en sous-sol » de cet étroit musée ne sont accessibles qu'après un dédale d'escaliers et de couloirs.

**FINANCEMENT ÉTRANGER**

Un sort encore moins enviable a longtemps été réservé à l'ancienne demeure de Margaret Mitchell, une lourde bâtisse de bois posée sur Peachtree Street, l'interminable avenue qui traverse la ville. Détruite par un incendie, la maison s'effondrait sous les cendres, protégée des pilliers par un long grillage métallique. La ville semblait s'en moquer. Il s'était bien élevé quelques voix pour avancer qu'un tel spectacle ne serait sans doute pas du meilleur effet quand Atlanta allait recevoir les Jeux olympiques. Mais l'idée de sa rénovation n'avait pas survécu à une rapide étude de ses coûts. C'est le



Margaret Mitchell devant sa maison de Peachtree Street, aujourd'hui détruite par le feu.

constructeur automobile allemand Daimler-Benz qui a finalement financé les travaux. Hélas ! la maison allait être ouverte au public quand, en juin, un nouvel incendie – sans doute d'origine criminelle – l'a refait partir en fumée.

**POLITIQUEMENT INCORRECT**

Reste à savoir pourquoi Atlanta aurait si peu le goût du passé qu'elle laisserait aux étrangers le privilège de l'entretenir. « L'époque que décrit Autant en emporte le vent n'est pas de celles dont la ville est la plus fière. C'est une époque esclavagiste, antérieure à la guerre de Sécession et à cette profonde cassure qui a divisé le pays. Aujourd'hui, la Géorgie cherche à se donner l'image d'un Etat résolument moderniste. Atlanta veut être la ville du développement économique et de la lutte pour les droits civiques. Les guides touristiques recommandent la visite du Coca-Cola Pavillon et du quartier historique d'Auburn, là où a vécu et prêché Martin Luther King. Ce sont deux illustrations de ce dont la ville est la plus fière. Le roman de Margaret Mitchell a beau avoir été traduit en vingt-huit langues, il n'est plus politiquement correct aujourd'hui », répond Patsy Wiggins, la présidente du Musée Margaret-Mitchell.

Les J.O. devraient attirer vers Atlanta plus de 2 millions de visiteurs. Ceux qui chercheraient à savoir comment se rendre en pèlerinage à Tara se verraient répondre que la propriété n'a jamais existé. Ils seront sans doute déçus. Les plus obstinés pousseront la porte de la maison natale de Margaret Mitchell ou du musée qui porte sa nom, où il leur sera expliqué que la plus riche collection de lettres, photos ou objets ayant appartenu à la romancière se trouve à Athens, à une heure de route, dans les rayons de la bibliothèque de l'université de Géorgie. Ils seront encore déçus. S'en trouvera-t-il alors encore pour oser se perdre dans un quartier peu sûr afin de se rendre sur sa tombe ?

Correspondance d'Atlanta, A. M.

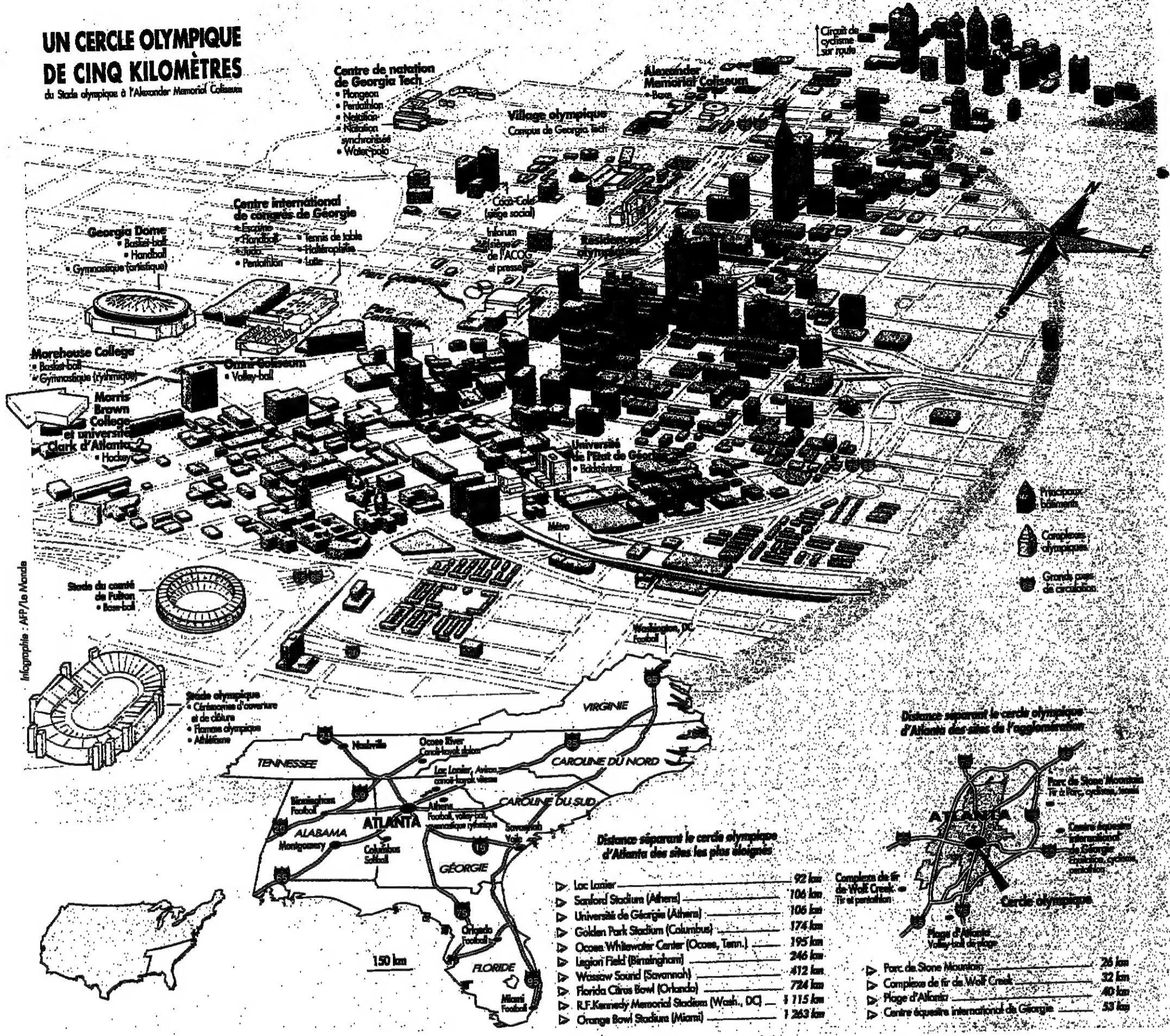


مركز النهر

Atlanta

# UN CERCLE OLYMPIQUE DE CINQ KILOMÈTRES

du Stade olympique à l'Alexander Memorial Coliseum



## Balade à l'écart de la rumeur olympique

**A**TLANTA n'est pas La Nouvelle-Orléans. Au lieu de se forger une personnalité originale, de cultiver l'excentricité, la cité s'identifie d'ordinaire à sa grande artère commerçante, Peachtree Street. Elle commence dans le centre-ville et file en direction du nord jusqu'aux promenades très mode de Phipps Plaza et Lenox Square, qui sont à Atlanta ce qu'est à New York la 5<sup>e</sup> Avenue. Ainsi de Phipps Plaza à Lenox Square, le tour de ville classique passe par les boutiques Saks, Banana Republic, Gucci, J. Crew, Abercrombie & Fitch, Timberland et Nike.

D'une vue générale de la ville, on ne retient pas les grands ouvrages architecturaux. Le vrai cachet d'Atlanta est ailleurs, dans une luxuriante végétation, dans de vieux quartiers, dans un rythme tranquille et agréable. Ainsi, une fois quitté Peachtree et Piedmont Road, son principal affluent, passé les boutiques et les avenues de Buckhead, le quartier chic implacablement blanc qui attire souvent les visiteurs, Atlanta offre une multitude de plaisirs inattendus, dont certains portent distinctement l'estampille du Sud et d'autres pas du tout.

La meilleure façon de découvrir l'Atlanta off Peachtree et hors du périmètre olympique est de s'éloigner du centre. On tombera sous le

Loisirs des stades, Atlanta réserve, entre parcs et artères commerçantes, d'agréables surprises aux curieux

Charmes de Buckhead, avec ses nobles demeures géorgiennes et ses maisons plus discrètes nichées dans les magnolias, les pins, les comorilliers et les chênes au nord et à l'ouest de Peachtree. Le coin de West Peach Ferry Road, séjour des gouverneurs (le bâtiment de briques rouge de style néoclassique se dresse au milieu de 10 hectares de bois), de même que Habersham, Andrews et Tuxedo Roads, ne peut laisser indifférent.

C'est à Druid Hills, à l'est de la ville, près de l'université Emory, qu'a été tourné le film *Miss Daisy et son chauffeur*, la même où vécut la véritable Miss Daisy. Druid Hills tourne autour de Ponce de Leon Avenue et se distingue par ses imposantes maisons tout en coins et recoins, construites au début du siècle le long des rues ombragées que sont Lullwater, Oakdale et Springdale Roads. Tout aussi séduisants sont Virginia Highland, entre Druid Hills et Peachtree,

regarde d'une aubergine saute à l'ail et de haricots verts sautés.

Loisirs des stades, Atlanta réserve, entre parcs et artères commerçantes, d'agréables surprises aux curieux

Loisirs des stades, Atlanta réserve, entre parcs et artères commerçantes, d'agréables surprises aux curieux

Loisirs des stades, Atlanta réserve, entre parcs et artères commerçantes, d'agréables surprises aux curieux

Loisirs des stades, Atlanta réserve, entre parcs et artères commerçantes, d'agréables surprises aux curieux

Loisirs des stades, Atlanta réserve, entre parcs et artères commerçantes, d'agréables surprises aux curieux

Loisirs des stades, Atlanta réserve, entre parcs et artères commerçantes, d'agréables surprises aux curieux

## Washington du Boeing 7

Washington du Boeing 7

Washington du Boeing 7

Washington du Boeing 7

Washington du Boeing 7